

LOUIS ELBÉ

LA
VIE FUTURE

DEVANT

LA SAGESSE ANTIQUE

ET

LA SCIENCE MODERNE

PARIS

LIBRAIRIE ACADÉMIQUE DIDIER
PERRIN ET C^{ie} LIBRAIRES-ÉDITEURS

35, QUAI DES GRANDS-AUGUSTINS, 35

1905

Tous droits réservés

1425
(1425)

6193

INTRODUCTION

La présente étude essaie d'aborder le problème de la survivance de l'âme humaine en reprenant sur ce point l'enseignement de la sagesse antique et des traditions les plus reculées, pour le discuter à la lumière des théories actuelles de la science moderne.

C'est là sans doute une tentative que certains critiques voudront condamner par avance, en objectant que les lois tirées de l'observation du monde sensible sont impuissantes à justifier toute déduction qui essaie d'en sortir ; mais nous estimons au contraire qu'à l'époque actuelle, une pareille discussion perdrait toute autorité si elle n'avait subi auparavant, dans la mesure du possible, le contrôle de la science positive, puisque, aussi bien, celle-ci est devenue pour nous la seule source de vérité incontestée.

Dans l'enthousiasme qu'ont éveillé en eux les merveilleuses découvertes dont nous sommes les témoins, nos contemporains en sont venus à ne plus conserver d'autre foi que celle de la science matérielle, et, comme le plus grand nombre d'entre eux sont absolument hors d'état de vérifier par eux-mêmes l'exactitude des principes

qu'elle leur enseigne, l'Académie des Sciences a pris à leurs yeux, suivant une expression restée célèbre, toute l'autorité morale qu'avaient les anciens conciles de la foi religieuse dans l'esprit de nos pères.

Par une conséquence exagérée d'un principe juste en soi, ils arrivent donc à rejeter comme une affirmation vaine et dénuée de fondement, toute idée dogmatique et même parfois toute conception d'un devoir moral, parce que, dans leur pensée, celles-ci ne peuvent pas se rattacher directement aux données de la science positive.

Un pareil état d'esprit, aujourd'hui si fréquent, constitue certainement la cause profonde du désarroi moral de notre époque, et c'est là une situation qui restera sans remède si on ne se décide pas à transporter la discussion sur le seul terrain où elle n'est pas rejetée de prime abord, en l'appuyant avant tout sur les grandes lois scientifiques aujourd'hui admises et sur les conclusions qui peuvent s'en déduire.

Observons d'ailleurs que ce problème de l'existence de l'âme humaine se distingue immédiatement à ce point de vue des spéculations sans doute insolubles où s'épuise la philosophie métaphysique ; à peu près seul en effet, il peut être abordé utilement par l'observation expérimentale, et en outre, il se rattache étroitement, comme nous le verrons plus loin, à toutes les conceptions théoriques que la science se fait aujourd'hui du monde matériel dont elle étudie les manifestations.

Faut-il ajouter encore que cette question de la survivance intéresse chacun de nous de la façon la plus pressante, puisqu'il s'agit de déterminer ce redoutable inconnu qui nous attend tous par delà l'échéance fatale

de la mort, et c'est ce qui explique du reste l'agitation inquiète et passionnée avec laquelle le problème est discuté actuellement à tous les points de vue qu'il comporte.

S'il était permis d'invoquer l'actualité à propos d'une question éternelle, nous dirions qu'elle la possède aujourd'hui à un degré tout particulier, et on pourrait en effet constituer une bibliothèque entière avec les publications qu'elle a fait surgir depuis quelques années seulement.

Dans la poursuite du mystère insaisissable, les philosophes, aussi bien que les apologistes et les savants, sont arrivés à renouveler les éléments du problème qu'ils étudient sous toutes ses faces, et effectivement ils ont pu nous apporter des aperçus nouveaux, des rapprochements inattendus, des faits d'observation particulièrement impressionnants, qui sont autant d'éléments dans la discussion toujours pendante.

Et aussi bien, c'est là pour l'humanité une question capitale qui s'impose à nous, quoi que nous fassions, et, si la science positive est impuissante à la trancher, elle peut tout au moins contribuer à en éclairer la solution, et nous devons donc en aborder l'examen avec toutes les ressources qu'elle met à notre disposition à cet effet.

C'est la tâche que nous nous sommes imposée dans le présent travail en essayant de montrer comment l'idée de la survivance se rattache par une conséquence que nous croyons nécessaire aux lois scientifiques aujourd'hui admises.

Nous exposons déjà en 1896 ⁽¹⁾ dans un opuscule ano-

⁽¹⁾ *La Vie future devant la Science*, Paris. Librairie nouvelle, 1896. Brochure in-16.

nyme que nous avons publié alors sur le même sujet, le point de vue peut-être un peu nouveau dont nous nous inspirions, et l'intérêt si marqué avec lequel cette étude a été accueillie dans un public d'élite, formé de savants, d'ingénieurs et d'écrivains particulièrement autorisés, nous a déterminé à reprendre en le développant ce premier essai, pour en faire un travail nouveau embrassant la question sous les deux aspects principaux qu'elle comporte, dans le passé et dans le présent, et nous interrogeons ainsi tour à tour l'enseignement de la sagesse antique et celui de la science positive.

Dans la première partie de cet ouvrage, nous rappelons donc les principales coutumes et les croyances religieuses des races qui nous ont précédés sur la terre pour y rechercher l'écho affaibli de la foi commune de l'humanité primitive, et nous y rencontrons à chaque instant, comme on le verra, cette affirmation constamment répétée chez les peuples les plus divers, de l'existence dans l'être humain d'un élément subtil destiné à survivre au corps physique, parce qu'il tire son existence d'un monde invisible autre que celui de la matière.

Dans la deuxième et dernière partie, nous abordons ensuite la science positive en retenant à part les lois fondamentales qu'elle enseigne actuellement et les conceptions les plus autorisées qu'elle paraît adopter.

Là encore, nous reconnaissons que nous sommes conduits à admettre l'idée d'un élément semi-matériel, de cet éther invisible qui se retrouve à chaque instant dans toutes les théories scientifiques, et qui nous confirme d'une façon si frappante les affirmations de la sagesse antique.

La science fait intervenir en effet le fluide inconnu qu'elle pressent, dans l'explication du moindre phénomène, elle le retrouve maintenant dans la constitution de la matière elle-même, dans le mode d'action des forces physiques, aussi bien que dans celui des forces vivantes, et nous sommes autorisé dès lors à le rechercher également dans les manifestations de la vie consciente.

Nous discutons à ce point de vue les curieuses et troublantes recherches qui ont été si multipliées au cours de ces dernières années, pour élucider ce problème toujours agité de la constitution de l'âme humaine ; nous essayons de montrer qu'elles s'expliquent également par l'intervention du mystérieux éther, et nous reconnaissons par là que la notion de cet élément invisible prend ainsi la double autorité attachée à la tradition constante de l'humanité, comme à l'induction basée sur l'observation expérimentale.

Nous invoquons en même temps cette loi de la permanence, qui régit toutes les manifestations de la vie universelle, et nous en concluons qu'elle ne peut pas laisser périr la force consciente, lorsque nous voyons avec quelle fidélité incorruptible elle veille à la conservation du moindre atôme matériel, aussi bien qu'à la transformation de l'énergie physique et à l'enregistrement de tous les faits passés.

Nous sommes donc fondé à retenir au nom de la science cette loi toujours respectée de la permanence pour l'appliquer à l'âme humaine, et doter celle-ci de la survivance.

Nous ne nous flattons certainement pas du vain espoir d'apporter dans ce travail une doctrine capable

de répondre à toutes les objections fondées, de résoudre en un mot, l'énigme insoluble de la vie, nous savons trop que la certitude absolue s'arrête pour nous aux limites du monde sensible, et que l'humanité est destinée sans doute à ne jamais la posséder dans toute sa plénitude ; mais nous espérons toutefois qu'on voudra bien reconnaître une probabilité de quelque valeur à cette conclusion, appuyée à la fois sur les deux grandes autorités que l'être humain peut invoquer dans sa condition présente, en dehors toutefois de la foi religieuse dont il peut trouver ainsi la confirmation.

Mai 1904.

PREMIÈRE PARTIE
LA SAGESSE ANTIQUE

LA VIE FUTURE

CHAPITRE PREMIER

—

L'IDÉE DE LA SURVIVANCE DANS LES DIFFÉRENTES CIVILISATIONS ANTIQUES

A côté de l'observation scientifique qui prend l'autorité irrésistible attachée au fait constaté, les traditions que l'antiquité nous a transmises conservent une autorité morale qui est également de haute importance, et, même aujourd'hui encore, elles ne peuvent certainement pas être négligées dans l'étude du problème toujours agité de la vie future. Si, en effet, nous reconnaissons qu'il est possible d'en dégager une conception quelque peu définie, pouvant être considérée, au moins en principe, comme résumant la foi commune des races les plus diverses, et formulant ainsi la croyance permanente de l'humanité, il faudra bien reconnaître que cet accord général tend à donner à l'enseignement de la sagesse antique l'autorité d'une révélation originelle, comme si l'humanité naissante avait été, suivant la pensée de Cicéron, favorisée sur ce problème du monde invisible, d'une vision qu'elle ne sait plus

retrouver maintenant. Sans doute, malgré ce consentement unanime, la doctrine n'est pas toujours définie avec la même précision, et elle ne peut certainement pas réclamer une adhésion sans contrôle, si elle ne trouve pas une confirmation au moins indirecte dans l'observation des faits ; mais c'est précisément à ce point de vue que nous aurons à faire intervenir la science moderne dans la seconde partie de ce travail, et nous lui demanderons dans quelle mesure elle peut appuyer de son autorité spéciale une théorie qu'elle ne sait pas vérifier directement. Nous n'ignorons pas, en effet, que la science est impuissante encore à triompher de l'énigme rebelle ; mais elle pourra néanmoins nous fournir des aperçus décisifs sur les points qui confinent à son domaine, et peut-être même en trancher quelques uns.

Pour fixer donc le premier terme de cette étude, nous allons essayer de dégager l'enseignement de la sagesse antique en interrogeant successivement les traditions laissées par les civilisations et les races diverses qui, au cours des âges, ont incarné, tour à tour, les croyances et les espoirs de l'humanité.

Tout d'abord, afin de suivre la doctrine dans son évolution complète, en la reprenant, s'il est possible, à ses débuts, nous essaierons de remonter jusqu'aux races disparues dont le souvenir nous est transmis seulement par quelques monuments informes, comme les menhirs ou les cromlechs. La destination de ces monuments est oubliée depuis longtemps ; mais il est possible toutefois d'interpréter les dessins rudimentaires dont ils sont ornés, et d'y retrouver souvent une intention morale bien marquée. C'est ce qu'a fait un archéologue éminent, M. Em. Soldi, dans ses travaux d'une divination si ingénieuse dont nous nous sommes inspiré au cha-

pitre suivant. Il a montré effectivement que ces dessins mal ébauchés, ces caractères grossiers s'inspirent toujours d'un même principe qui se retrouve identique à lui-même dans les pays les plus éloignés ; ils sont le plus souvent une protestation contre la mort, un appel à l'esprit de vie qui, viendra un jour, ranimer le cadavre enseveli sous la pierre qu'ils décorent.

Cette même pensée de la survivance, qui inspirait ainsi les races préhistoriques, se retrouve encore aujourd'hui chez les peuplades sauvages qui ignorent toute civilisation. Celles-ci non plus ne peuvent admettre que la mort anéantit l'être humain tout entier, et, dans leurs superstitions les plus bizarres, leurs coutumes les plus barbares, il est presque toujours possible, comme nous le verrons, de retrouver cette préoccupation constante de satisfaire aux besoins nouveaux de l'âme détachée du corps physique.

Après cette étude de la forme primitive de l'idée de la survivance, observée ainsi à la fois dans les souvenirs des races préhistoriques aussi bien que dans les coutumes des peuplades sauvages, nous abordons dans les chapitres suivants les grandes races qui ont marqué dans l'histoire de la civilisation, et nous les interrogeons tour à tour pour leur demander les conceptions qu'elles se sont faites de la vie future et les conséquences qu'elles en ont tirées dans leur vie publique et privée.

Continuant à suivre la doctrine dans ses étapes successives, nous rencontrons d'abord la race chinoise dont l'étude est d'autant plus intéressante qu'elle nous offre le seul exemple contemporain de l'organisation familiale des sociétés antiques.

Les Chinois conservent, en effet, dans toute son intégrité, le culte des ancêtres qui a présidé aux premiers développements des grandes civilisations historiques.

après qu'elles se sont dégagées du fétichisme primitif.

Dans cette conception qui se rencontre si nettement marquée chez les races antiques les plus diverses, l'idée de la survivance est admise sans discussion ; seulement il s'agit plutôt d'une existence impersonnelle dans laquelle l'être désincarné vient se confondre en quelque sorte parmi les âmes de ses aïeux pour former avec elles une âme collective représentant la famille, comme peut le faire, dans le règne animal, le type de l'espèce, s'il a une existence objective. Cette conception qui a donné naissance au culte des ancêtres envisagés comme les protecteurs exclusifs de la famille, a provoqué par là même, la création d'institutions sociales absolument caractéristiques, qui ont été celles de toute l'antiquité, et qui ont même survécu en partie jusqu'à nos jours. Elle a été sans doute abandonnée peu à peu par les civilisations plus modernes, lorsqu'elles se sont élevées à l'idée de la sanction nécessaire des actes de la vie présente avec la doctrine de la métempsycose et surtout avec celle de l'immortalité consciente, telle que l'enseigne le dogme chrétien.

Cette notion de la survivance impersonnelle n'en constitue pas moins une étape des plus importantes dans l'évolution de l'idée de la vie future, car elle a laissé dans l'histoire une trace indélébile, et il convenait de l'étudier spécialement chez le seul peuple qui l'ait conservée dans son intégrité.

Après les conceptions un peu rudimentaires des Chinois, nous abordons au chapitre suivant les doctrines égyptiennes qui témoignent, au contraire, d'une science des plus hautes, car nous y trouvons des affirmations précises sur la constitution de l'âme humaine et ses destinées futures ; et nous y voyons aussi apparaître la foi en la transmigration des âmes qui a été celle

de toute l'antiquité, et qui est encore admise aujourd'hui par la plus grande partie de l'humanité. L'Égypte a été considérée avec raison, comme la véritable éducatrice des autres nations, et si nous possédions dans son intégrité l'enseignement de ses mystères, c'est à elle sans doute qu'il faudrait demander la formule exacte de la doctrine antique ; mais malheureusement, c'est là une connaissance qui nous est refusée, et il nous est encore à peu près impossible d'expliquer de façon bien satisfaisante certains traits étranges qui paraissent en désaccord si complet avec la haute sagesse dont la religion égyptienne donne, par ailleurs, tant de preuves.

Les Hindous auxquels nous passons ensuite, se perdent volontiers dans une métaphysique nuageuse prêtant à de nombreuses interprétations, souvent contradictoires, entre lesquelles il n'est pas toujours facile de choisir ; cependant ils restent tous unanimes dans l'affirmation d'une certaine survivance, quel que soit d'ailleurs le système philosophique auquel ils se rattachent. D'accord avec les Égyptiens, les Hindous conçoivent l'âme comme un ensemble complexe formé de la réunion autour d'un élément unique, d'enveloppes relativement indépendantes, et ils admettent aussi la théorie de la transmigration, étendue même à tous les êtres de la nature.

Cette idée, qui se trouve à la base de toutes les théories hindoues, est devenue la préoccupation dominante de toutes les écoles philosophiques et religieuses, qui envisagent la réincarnation dans la vie sensible, comme un mal dont il faut se libérer à tout prix, et, dans leur désir exclusif d'y échapper, elles en sont venues à préconiser la vie ascétique purement méditative, en considérant que toute action en elle-même, bonne ou mauvaise, est un mal puisqu'elle témoigne de notre atta-

chement à la vie présente et qu'elle prolonge ainsi la durée du cycle fatal dont il faut nécessairement sortir pour atteindre la béatitude véritable dans le quasi anéantissement du Nirvana.

A la suite des Hindous, nous étudions les Chaldéens dont l'histoire se recule toujours dans une antiquité plus lointaine, et prend ainsi une autorité continuellement grandissante. Nous ne possédons malheureusement pas non plus dans son intégrité l'enseignement des Mages de la Chaldée, mais les documents parvenus jusqu'ici nous suffisent cependant pour permettre d'affirmer qu'il reposait aussi sur l'idée de la survivance, mieux interprétée même que ne l'avait fait la doctrine égyptienne, puisqu'il a su toujours éviter les pratiques grossières dont celle-ci n'a pas réussi à s'exempter, et dès lors c'est surtout en Chaldée qu'il faudrait chercher l'expression la plus haute et la plus pure de la sagesse antique.

Nous passons ensuite aux Gaulois qui se rattachent aux Chaldéens par tant d'analogies surprenantes et qui, eux aussi, semblent avoir recueilli l'écho bien fidèle de la doctrine primitive. La pensée de la survivance et de la transmigration des âmes a toujours pénétré leur vie et dirigé leurs actes ; mais, loin d'en déduire comme l'ont fait les Hindous, le sentiment amer de la vanité de l'action et du pessimisme de la vie, ils y ont puisé, au contraire, l'idée du courage et du dévouement comme à sa source la plus haute, estimant que la pratique du bien et des vertus héroïques était encore le moyen le plus efficace pour entrer dans le sentier de la perfection et mériter d'échapper à la loi des transmigrations.

Les Juifs ont recueilli la révélation de l'unité divine qui leur a donné dans l'histoire une autorité exceptionnelle parmi les peuples antiques ; mais, par contre, ils

n'ont pas su dépasser, tout au moins dans l'enseignement public, les conceptions grossières et même matérielles que les peuplades primitives se sont faites de la survivance. Leur grand législateur, élevé à l'école des prêtres d'Égypte, connaissait certainement la doctrine secrète de la sagesse antique, et effectivement, il est possible de retrouver dans certains passages de la Bible, l'idée égyptienne de la complexité de l'âme humaine. Toutefois, Moïse a estimé sans doute que ce peuple juif « au col roide », suivant l'expression de l'Écriture, si souvent rebelle à la parole de Jehovah, était trop attaché aux avantages matériels de la vie présente pour pouvoir s'élever à ces hautes connaissances spirituelles ; il a donc voilé en partie l'exposé de la doctrine pour la réserver à ses seuls initiés, et on ne peut plus la dégager dans le texte du livre sacré sans recourir forcément à une interprétation toujours sujette à discussion. Il faut reconnaître d'ailleurs que, si en effet la Bible nous apporte parfois l'affirmation de l'immortalité, c'est surtout dans certains livres qui n'ont pas échappé cependant à l'influence étrangère, comme celui de Job et ceux des Macchabées. Cette affirmation se retrouve aussi toutefois dans le livre de la Kabbale où elle est présentée sous une forme qui la rapproche encore davantage des conceptions de l'antique Égypte et des mages de la Chaldée.

Les Grecs ont connu de leur côté l'idée de la survivance, bien qu'ils n'en aient pas fait comme les Gaulois l'inspiratrice exclusive de leurs actes. Celle-ci se retrouve, en effet, dans ces récits légendaires qui apparaissent à l'aurore de l'histoire des cités, elle a formé la base de la doctrine des mystères, elle a été enfin proclamée par les grands philosophes hellènes qui l'ont enseignée à l'humanité, et c'est à eux, en effet, que nous emprun-

tons encore aujourd'hui les arguments qui la justifient.

Les Romains, qui se rapprochent à ce point de vue des Chinois, nous présentent aussi un état social basé à l'origine sur l'idée exclusive de la survivance qui, cependant, par la suite, s'est effacée peu à peu de leurs préoccupations. Ils s'en sont tenus en général à la notion primitive quelque peu grossière de l'existence collective des âmes impersonnelles; ils n'ont pas essayé de justifier la conception de la vie future en la rattachant à l'harmonie générale de l'univers et en y cherchant la sanction nécessaire des actes de la vie présente. Ils en vinrent du reste à la délaissier graduellement à mesure qu'ils perdirent le souvenir de leurs origines, et, dans les ouvrages de leurs philosophes, la pensée de l'immortalité apparaît surtout comme un pieux désir de l'imagination, manquant toutefois d'appui suffisant dans la réalité des faits.

Eclairés par la révélation nouvelle qu'apportait le divin fondateur du christianisme, ses disciples ont embrassé la foi en l'immortalité personnelle avec cette conviction inébranlable qui avait animé les Gaulois, ils l'ont complétée en même temps par cette idée de l'amour divin, de la charité et du dévouement, que l'antiquité n'avait pas connue et qui devait transformer le monde. Ils ont idéalisé enfin cette conception de la survivance en montrant qu'elle devait être surtout immatérielle, et que le bonheur à espérer devait être cherché dans la contemplation des perfections infinies de la divinité. C'était sans doute à certains égards cette même doctrine du retour de l'âme humaine dans le sein du Dieu éternel que l'antiquité avait enseignée déjà, mais complètement transformée par cette pensée nouvelle du pouvoir surnaturel de l'amour et de la charité.

En même temps, le dogme catholique précisait la destinée future en montrant comment elle apporte dans les termes opposés du dilemme terrible, ciel ou enfer, la sanction nécessaire et méritée des actes de la vie présente, et il introduisait enfin cette notion du purgatoire dont il faisait l'étape obligée permettant de recueillir les âmes insuffisamment purifiées, non encore dignes de participer au bonheur céleste. Cette doctrine du monde intermédiaire ouvrait par là même un jour nouveau sur l'harmonie du plan divin, en nous permettant de comprendre l'action bienfaisante de la prière qui intervient pour entretenir la communion des âmes des justes aux trois étapes qu'elles peuvent occuper : au Ciel, sur la Terre ou dans le Purgatoire.

Les prières et les sacrifices de l'Eglise militante préparent, en effet, le salut de l'Eglise souffrante et appellent à nous les faveurs et les grâces que peut dispenser l'Eglise triomphante.

A l'inverse des religions antiques, qui recouraient aux sacrifices matériels pour entretenir dans le monde de l'au-delà l'existence végétative des âmes des défunts, le christianisme s'efforce de leur ouvrir la vie bienheureuse par l'application des mérites infinis du Sauveur ; au lieu d'implorer leur secours dans la vie présente, il prie pour elles dans l'au-delà.

En dépit de la haute signification morale et religieuse qui s'attachait ainsi au dogme du purgatoire, les églises protestantes refusèrent de l'adopter en alléguant qu'il n'était pas prévu dans l'eschatologie évangélique, et elles s'en tinrent à l'opposition simpliste du ciel et de l'enfer, sans tenir compte qu'elles condamnaient ainsi à la damnation éternelle la grande généralité des hommes qui arrivent, en effet, devant la mort

insuffisamment purifiés pour le ciel. C'est là, toutefois, une conséquence qui, aujourd'hui, nous paraît inacceptable, et, en fait, la plupart des confessions protestantes s'efforcent maintenant de l'atténuer, en revenant sous des formes diverses à une solution intermédiaire analogue à celle du purgatoire. Nous n'avons pas à insister ici sur ces doctrines, mais nous signalons toutefois dans un chapitre spécial, celle de l'immortalité conditionnelle qui constitue une solution nouvelle, particulièrement originale, fort discutée au début, mais aujourd'hui admise avec faveur dans les milieux protestants.

Nous examinons ensuite plus spécialement deux autres théories qui ne se rattachent pas directement à des dogmes déterminés, mais plutôt à l'enseignement de la croyance antique tel que nous avons essayé de le dégager, ce sont le spiritisme et la théosophie.

La doctrine spirite se résume essentiellement dans cette affirmation que l'âme humaine désincarnée arrive dans le monde de l'au-delà en y conservant le souvenir et les préoccupations de la vie présente, et, dès lors, au moyen de l'enveloppe fluidique dont elle demeure entourée, elle peut se manifester par une action matérielle affectant quelqu'un de nos sens. Elle doit toutefois employer à cet effet l'intermédiaire de certains sujets doués d'une organisation appropriée et désignés sous le nom de médiums. Ceux-ci agissent en mettant inconsciemment à sa disposition le fluide vital et même l'organe physique dont elle a besoin, si bien que, pendant la durée de la communication, cet organe n'est plus commandé par le médium lui-même, mais bien par une personnalité étrangère substituée à la sienne.

Cette religion nouvelle, qui prétend ainsi s'appuyer

sur l'expérience pour démontrer la survivance, n'a pas encore pu formuler toutefois sur la vie future une doctrine unanimement acceptée par les sectes diverses à qui elle a déjà donné naissance ; mais on peut dire toutefois, qu'en général, celles-ci admettent presque toutes le dogme des réincarnations successives, comme l'enseignait la sagesse antique.

La théosophie apporte, au contraire, une théorie définie qui ne peut prétendre, sans doute, à défier toutes les objections fondées, mais qui résume toutefois en un corps de doctrine complet et homogène, l'une des solutions les plus remarquables de ce problème de la constitution de la nature de l'âme humaine. Elle y voit un ensemble complexe comportant autour de l'ego central plusieurs corps fluidiques plus ou moins affinés qui, successivement, doivent avoir chacun leur existence propre dans un milieu approprié. Elle réduit ainsi la personnalité actuelle de l'être humain à n'être plus qu'un accident éphémère dans les modalités continuelles d'une existence sans fin, et, à ce titre, elle soulève certainement des objections et des répugnances d'autant plus justifiées qu'elle dédaigne systématiquement toute vérification expérimentale, et, de même aussi, elle perd cette simplicité séduisante que nos pères admiraient tant dans le dogme chrétien.

Il faut reconnaître toutefois qu'à bien des égards, elle complète le dogme plutôt qu'elle ne le combat, et, le plus souvent, elle ne fait que reprendre à nouveau l'enseignement de la sagesse antique.

Si elle s'écarte de la simplicité, c'est peut-être qu'elle y est obligée par la complexité infinie des choses, et elle peut même ajouter, au point de vue scientifique, que les théories actuelles sur le rôle de

l'éther dans les manifestations de la force et même de la matière tendent à apporter à certaines de ses conceptions, comme nous le verrons plus loin, une confirmation dont la valeur n'est pas négligeable.

CHAPITRE II

TRADITIONS ET MONUMENTS PRÉHISTORIQUES

Traditions primitives

L'idée de la survivance apparaît aux temps les plus reculés de l'histoire parmi les civilisations les plus diverses : les hommes primitifs, obéissant en quelque sorte à une impulsion irrésistible, admettaient tous, en effet, que la mort ne détruit pas l'être humain tout entier, mais qu'elle laisse subsister un élément immatériel plus ou moins conscient, rattaché peut-être encore au corps physique et susceptible aussi d'exercer une action personnelle sur les morts et même sur les vivants.

Cette croyance inspira d'abord les rites funéraires qui étaient surtout des cérémonies d'incantation ayant pour but de faciliter le passage de l'âme du défunt dans le monde nouveau de l'au-delà, en écartant les obstacles devant elle, et de l'aider enfin à y retrouver quelque bonheur.

Ces cérémonies contribuaient en même temps à entretenir l'existence de l'âme désincarnée ; par la vertu des sacrifices consacrés et surtout par l'hommage des

aliments dont l'odeur et le fumet appellent à eux le fantôme subtil dont l'âme est entourée désormais, par l'effusion du sang humain fraîchement versé sur le sel de cuisine qui en dégage le principe vital, ils raffermissent en elle la vie toujours défaillante, et lui communiquent une vigueur nouvelle.

Cette notion de la vie d'outre-tombe était certainement mal définie comme elle l'est encore aujourd'hui ; d'abord, en effet, on admet, comme le faisaient les races primitives, que le principe survivant reste enfermé dans le tombeau auprès du corps qu'il n'anime plus, et qu'il y conserve une existence semi-matérielle comportant des besoins physiques analogues à ceux des vivants, notamment celui de la nourriture. Plus tard, l'esprit humain s'élève à une conception un peu plus dégagée de la matière, en admettant que les âmes des défunts peuvent en partie s'éloigner du tombeau, et qu'elles se réunissent en un lieu spécial où l'on suppose qu'elles continuent simplement les occupations de leur vie physique. Plus tard encore, on arrive à penser que cette existence nouvelle doit être influencée par les actes de la vie présente dont elle doit constituer la récompense ou le châtiement. On distingue alors deux lieux spéciaux complètement opposés : le Tartare et les Champs-Élysées, le lieu de souffrance affecté aux âmes des méchants, et le lieu de bonheur réservé aux âmes des justes.

Cette dernière conception, qui correspond à un âge déjà avancé de l'humanité, est celle qui apparaît le plus souvent dans les littératures antiques, c'est celle que nous retrouverons sous des formes diverses dans l'analyse rapide qui occupe les chapitres suivants.

Il semblerait, au premier abord, qu'il nous soit impossible de rien affirmer de précis sur les hypothèses qui ont pu la précéder dans l'esprit des peuples préhis-

toriques, puisque ceux-ci ne nous ont laissé pour ainsi dire aucun document écrit. Il faut observer toutefois, que ces premières croyances ont exercé une influence prédominante sur le développement historique de l'humanité; elles ont marqué leur empreinte profonde, non seulement sur les rites des funérailles, mais aussi sur presque toutes les manifestations de la civilisation elle-même, elles ont même inspiré des lois et des coutumes qui se sont perpétuées jusqu'à nous, alors que depuis longtemps nos ancêtres en avaient oublié la raison première; mais la formule n'en a pas moins survécu sous l'égide de la tradition, et il est encore possible aujourd'hui d'en dégager le sens oublié.

Ainsi que l'a démontré Fustel de Coulanges dans la curieuse étude qu'il a faite de la « Cité Antique », l'histoire et la civilisation des peuples indo-européens trouvent leur explication dans la conception primitive que nos premiers ancêtres, les Aryas, s'étaient faite de la vie future, et cette même conception a inspiré du reste également certaines races différentes, comme celle des Chinois qui paraissent même l'avoir conservée jusqu'à nos jours.

« Si, en remontant aux premiers âges de la race indo-européenne, c'est-à-dire, au temps où elle fonda ses institutions, on observe l'idée qu'elle se faisait de la constitution de l'être humain, aussi bien que de la vie et de la mort, on aperçoit, dit Fustel de Coulanges, un rapport intime entre ces principes et les règles antiques du droit privé, entre les rites qui dérivèrent de ces croyances et les institutions politiques elles-mêmes ».

On voit là, en un mot, par un exemple frappant, quelle influence capitale l'idée de la vie future a exercée dans l'histoire de l'humanité.

Dans la pensée des races primitives, l'âme désincar-

née conserve bien une existence indépendante semi-consciente ; mais il lui est impossible néanmoins de s'écarter un peu loin du corps physique, et elle reste donc renfermée avec lui dans le tombeau. Elle est considérée souvent comme étant de nature identique à celle de l'ombre insaisissable qui accompagne les corps vivants et tous les objets matériels, et nous savons en effet que les prescriptions religieuses de certains peuples primitifs entouraient d'une vénération spéciale l'ombre des monuments sacrés.

Les lois de Manou vont même jusqu'à prévoir que l'ombre d'une personne ou d'un animal impur suffit pour souiller le sacrifice d'un homme de classe pure.

Cette idée de la survivance de l'ombre impalpable inspira tous les rites de la sépulture, et on la retrouve énoncée jusque dans l'époque classique par les poètes, comme Virgile et Ovide, lorsqu'ils décrivent les funérailles des héros. A la fin de la cérémonie, on appelait trois fois l'âme du mort en exprimant le vœu qu'elle fut heureuse dans le tombeau. « Que la terre te soit légère ! » était la prière de nos premiers ancêtres ; et, à notre époque encore, bien que nous ne voyions plus dans le tombeau, le séjour nécessaire de l'âme du défunt, nous lui souhaitons toujours par une sorte de réminiscence inconsciente, d'y reposer en paix.

Si donc l'être invisible demeure ainsi présent en conservant en partie les besoins de la vie matérielle, le devoir impérieux des vivants est de subvenir à ces besoins, et nos premiers ancêtres en vinrent ainsi à l'idée d'enterrer avec le défunt les objets les plus utiles à la vie, comme les aliments et même les vêtements.

Les peuples guerriers ou chasseurs se préoccupaient même des luttes ou des combats qu'il pouvait avoir à soutenir dans l'autre monde ; ils y joignaient ses armes,

ses flèches et ses javelots et ils immolaient même parfois son cheval préféré. Lorsqu'il s'agissait d'un chef puissant, on sacrifiait sur son tombeau une partie de ses compagnons d'armes et quelques-unes de ses femmes pour lui faire escorte dans l'autre monde et assurer ses plaisirs. Après la prise de Troie, chacun des héros grecs, prélevant sa part de butin, emmène avec lui une belle captive ; mais Achille qui est dans la tombe n'est pas oublié cependant : Polyxène est immolée pour lui assurer la part qui lui revient.

Les peuples de l'Extrême-Orient ont pratiqué aussi dans l'antiquité des coutumes analogues, et nous les trouvons relatées par exemple dans les Annales des Japonais.

La sépulture devient ainsi le séjour éternel où l'âme désincarnée trouve le repos ; elle répond par là même à un besoin tout à fait primordial, et le plus grand malheur, le plus terrible châtement que l'homme puisse éprouver, c'est d'en être privé. Son âme n'a plus alors aucune demeure, elle est condamnée à errer sans but comme une vagabonde de l'au-delà, en souffrant tous les tourments de ses désirs inassouvis, aussi devient-elle rapidement malfaisante pour les vivants.

Nous trouvons, en effet, dans les auteurs anciens de nombreux passages témoignant de l'importance capitale qu'une opinion alors unanime attachait à l'accomplissement des rites funéraires ; car les manifestations des ombres apparaissant dans le monde sensible étaient presque toujours provoquées par cette préoccupation de la sépulture ou par le désir d'obtenir que leurs manes soient rapportées dans le tombeau de famille, si elles n'y avaient pas été déposées déjà. Là seulement, en effet, elles pouvaient trouver le repos complet, objet de leurs vœux, au milieu des ancêtres qu'elles avaient honorés pendant leur passage sur la

terre, et recevoir à leur tour les hommages et les sacrifices des vivants. C'est du reste un sentiment qui se retrouve encore de nos jours dans la race chinoise où s'est conservée l'organisation familiale qu'entraînent nécessairement ces premières croyances sur la survivance.

Les manes qui recevaient les hommages des vivants sont devenues rapidement, en effet, les dieux de la famille, ses protecteurs obligés, tirant en quelque sorte leur existence des sacrifices dont les vivants ne pouvaient jamais se dispenser à leur égard ; mais en même temps rattachés à elle d'une façon aussi intime que possible, solidaires de ses douleurs et de ses joies, obligés de la défendre en toutes circonstances contre les attaques étrangères, quel qu'en soit le motif.

Ce sont dès lors, des dieux exclusifs qui ne peuvent se dispenser de mettre au service de la famille le pouvoir supérieur dont ils disposent. Ils émigreront avec elle si elle doit quitter la terre des aïeux, mais ce serait là du reste, une calamité terrible dont il faut écarter même la pensée. Ils sont attachés au sol, c'est la propriété familiale qui ne peut être violée sans le plus grand sacrilège, et le chef de famille lui-même ne peut l'aliéner.

A côté du tombeau qui est la demeure éternelle des morts, est installée la pierre du foyer, la demeure des vivants. Là aussi, habitent les dieux protecteurs de la famille, et ils se manifestent sur le foyer, dans la flamme brillante qui monte au ciel en s'élevant au-dessus des charbons ardents lorsque le feu est allumé suivant les rites consacrés. Ce sont les dieux pénates qui se confondent avec les dieux manes. Ils réunissent ainsi dans leur protection tutélaire les deux symboles fondamentaux, le tombeau et le foyer, qui deviennent grâce à

eux la propriété collective et inaliénable de la famille entière, considérée aussi bien dans ses membres défunts que dans ceux à venir.

Au foyer comme au tombeau, les pénates et les manes exigent des hommages rituels, et ceux-ci leur sont apportés par le chef de la famille, seul qualifié pour servir d'intermédiaire auprès d'eux ; il apparaît dans les sociétés antiques revêtu d'une dignité religieuse d'où il tire immédiatement les droits souverains dont il jouit parmi les siens. Nous montrerons du reste, plus loin en parlant spécialement des Romains, quelques-unes des conséquences qui en résultèrent dans le droit primitif et dans l'organisation de la cité.

Si on se rappelle toutefois, que le privilège d'offrir les sacrifices était seulement dévolu aux enfants mâles, on comprend immédiatement combien il était essentiel de laisser après soi un fils qui put assurer la perpétuité des hommages consacrés, et par là même entretenir la vie de l'âme dans l'au-delà, et ce sentiment qui a si profondément marqué les mœurs et les lois de l'antiquité classique se retrouve aujourd'hui du reste chez les Chinois.

Monuments préhistoriques

On peut juger dès lors quelle empreinte profonde l'idée de la survivance a dû produire dans l'esprit de nos premiers aïeux, pour qu'elle ait pu laisser ainsi des traces persistantes dans toutes les civilisations historiques. Sans doute, elle n'est pas attestée par aucun document écrit ; mais, dans l'étude des mœurs et des

coutumes antiques, nous la retrouvons cependant aussi nettement inscrite qu'elle le serait dans un texte formel.

Nous pouvons invoquer tout d'abord cette coutume universellement observée dans les temps primitifs de donner au cadavre dans la tombe l'attitude repliée que prend le fœtus dans le sein de sa mère.

Ainsi que le remarquait M. l'abbé Worsinsky, curé doyen d'Apar en Hongrie, devant le Congrès international catholique de 1901, dans le curieux mémoire où il attire l'attention sur ce trait caractéristique des tombeaux de l'âge de pierre, une pareille coutume a dû être inspirée nécessairement par la foi en la résurrection. C'est là, en effet, la seule pensée qui a pu déterminer les hommes primitifs à imposer au cadavre une attitude qui ne lui est pas naturelle et qu'ils ne pouvaient maintenir qu'aux prix d'efforts particulièrement difficiles. Ils voulaient, en effet, au moment où ils confiaient le cadavre à la terre, montrer qu'ils le ramenaient dans le sein de la mère universelle de l'humanité pour y attendre une naissance nouvelle par la résurrection. Il y a là, en un mot, nous dit M. Troyon, la trace formelle d'une préoccupation de l'au-delà qui s'est manifestée spontanément et d'une manière identique chez les différentes races humaines au début de leur histoire.

En dehors de cette coutume générale des races primitives, nous rencontrons encore d'autres témoignages non moins frappants. Grâce aux lumières nouvelles apportées sur ce sujet par les récentes recherches des archéologues, nous pouvons dire aujourd'hui que nous possédons sans doute autant d'attestations indélébiles de l'idée de résurrection dans les monuments mêmes qu'ont laissés les générations préhistoriques.

Nous y voyons, en effet, des images qui apparaissent bien au premier abord comme formant autant d'énigmes indéchiffrables, mais qui n'en avaient pas moins leur sens réel et efficace aux yeux des peuples qui les ont tracées. Et, si la signification s'en est perdue à travers les âges, les études combinées de tous les savants qui ont pu comparer les figures analogues venant de pays fort différents, ont déjà permis cependant d'entrevoir quelque chose de leur sens caché.

Tout récemment, M. Em. Soldi a pu condenser tous les résultats ainsi obtenus, et il a réussi à éclairer d'un jour nouveau l'interprétation des symboles primitifs formant ce qu'il appelle *la langue sacrée*. Il a montré que, selon toutes probabilités, ces images, qui d'ailleurs se rencontraient généralement sur des pierres tombales, étaient presque toujours destinées à formuler l'idée de la vie future ou l'espoir de la résurrection. Dans l'esprit de leurs auteurs, elles constituaient par elles-mêmes une prière adressée aux puissances supérieures, et même, pourrait-on dire, une évocation à laquelle celles-ci étaient tenues d'obtempérer. Il est donc particulièrement intéressant de retrouver cette idée de la vie future ainsi manifestée dès les premiers âges de l'humanité et affirmée par des usages, des figures ou des symboles transmis jusqu'à nous, sans que nous en comprenions maintenant la signification.

Dans l'interprétation ainsi proposée et qui tire une autorité toute particulière des nombreux exemples sur lesquels elle s'appuie, les figures tracées sur les pierres funéraires, la disposition même des objets placés dans la tombe autour du défunt, constituaient une inscription réelle douée d'un sens déterminé, et elles prenaient même la valeur d'une objurgation destinée à provoquer la résurrection ; car elles imitaient en quel-

que sorte le mode d'action des éléments qui devaient intervenir pour la réaliser.

L'influence prédominante, l'élément essentiel, c'est le dieu organe de toute vie, figuré toujours comme un soleil par l'image caractéristique du disque circulaire formé d'un trait unique ou de plusieurs lignes concentriques.

Quand le cercle est dessiné en couleur, comme c'est le cas dans les hiéroglyphes égyptiens, le centre en est peint en rouge pendant que le disque lui-même est peint en jaune, reproduisant ainsi la couleur même du soleil.

Lorsque le dessin ne comporte pas de couleur, les parties brillantes sont figurées par des hachures ou des pointillés.

Cette image du soleil est entourée le plus souvent d'une auréole de petits cercles avec point central qui figurent eux-mêmes des doubles solaires et deviennent autant de germes de vie, ou bien elle détache des rayons formés de pareils boulets vitaux, en les dirigeant vers la momie pour lui insuffler une existence nouvelle.

L'action de ces germes s'applique à la fois à la vie physique comme à la vie spirituelle, car dans certaines tombes égyptiennes nous les voyons souvent répartis en sept rayons distincts dirigés vers les principaux organes de la momie qu'ils doivent animer.

Nous retrouvons du reste, une idée analogue dans un grand nombre de monuments gaulois où nous assistons à la création des êtres humains et même des animaux par l'apport des germes divins venant animer chacun un organe spécial.

Dans la plupart des cas, la création d'un être nouveau, constituant en réalité l'incarnation d'un germe

divin dans un corps physique, est figuré par le point rond placé au centre d'un croissant. D'une manière générale, le germe de vie émané du soleil est figuré comme lui par le disque circulaire avec point central, mais on rencontre aussi du reste d'autres symboles appropriés comme les étincelles, les flammes pointues rappelant le feu mystérieux, qui manifeste lui aussi l'action divine.

Ces flammes pointues, qui s'enroulent en volutes, sont le point de départ d'une série de lignes et de figures qui se retrouvent encore aujourd'hui dans l'art décoratif.

Cette ornementation symbolique, dont l'usage était si fréquent en Egypte, n'est pas limitée à ce pays, et on la retrouve également en Grèce par exemple, sur les stèles qui couronnent les monuments funéraires ; ils se dressaient en effet au-dessus de la tombe, suivant l'expression de M. Ravaisson, pour représenter ce qui restait du défunt, et retenir son âme semi-matérielle, à l'imitation de la chambre ouverte du mastaba égyptien.

Certaines inscriptions font parler en effet le stèle lui-même à la place du défunt : il recevait le culte religieux en son nom, il remplissait en quelque sorte le rôle du double des Egyptiens. Le stèle était orné le plus souvent d'une palmette qui devenait le symbole divin, la figure et la résidence de l'âme elle-même. Les flammes allongées des palmettes conduisaient l'âme vers le ciel où elle s'illuminait en devenant l'Osiris un tel, suivant l'expression si fréquente des stèles funéraires égyptiens.

Sur certaines stèles, le buste du défunt est entouré de feuilles d'acanthé qui deviennent peu à peu des ailes, et M. Soldi peut même citer un vase antique, actuelle-

ment déposé au musée de Naples, où nous voyons figurer un buste comportant à la fois deux ailes et deux feuilles d'acanthé disposées au-dessous de celles-ci et parallèlement à elles, comme seraient en quelque sorte des ailes en formation.

Partant de cette idée de la résurrection, on a pu soutenir du reste que toute une classe de monuments funéraires ne doivent leur édification et leur forme qu'au désir de placer sur la tombe un feu éternel, simulé en peinture ou en métal par des flammes créatrices représentées elles-mêmes par des palmettes spéciales.

Nous n'insisterons pas davantage sur l'interprétation de la langue sacrée, malgré le vif intérêt que présenterait l'examen des nombreux signes étudiés par M. Soldi, notamment le « nedj » qui était d'abord le foret tournant actionné par le frottement d'une simple corde pour obtenir le feu, émanation d'Agni, et qui plus tard s'est confondu avec la croix, considérée elle-même comme symbole de vie.

Il nous suffit de montrer, dans l'affirmation unanime de tous les symboles ainsi légués par la langue sacrée, que l'idée de la résurrection a toujours inspiré les différentes races humaines au début de leur histoire.

Quoi qu'il en soit, il est intéressant de résumer l'idée philosophique qui se dégage de l'examen de ces monuments préhistoriques, et nous le ferons encore d'après les travaux de M. Soldi.

Dans cette conception, les monuments antiques peuvent être considérés comme constituant autant d'hymnes au soleil créateur et régénérateur qui apporte toute vie sur la terre ; les pierres dressées des Celtes, les obélisques des Egyptiens, d'ailleurs souvent ornés du disque solaire, sont la manifestation de ses rayons dont la pyramide figure l'épanouissement.

Si nous nous attachons plus spécialement à une œuvre d'art déjà perfectionnée comme le temple grec, nous y voyons encore la traduction du drame solaire, suivant une interprétation certainement admise par les anciens et dont nous trouvons l'écho dans l'ouvrage de Vitruve.

Le soleil qui est le dieu éternel est figuré par le disque radiant, l'acrotère, qui couronne le fronton pyramidal du temple, et le ciel l'est à son tour par les bas reliefs dont le fronton est orné ; plus bas, nous trouvons dans l'architrave la ligne de séparation du ciel et de la terre ; au-dessous encore, dans les métopes et les triglyphes apparaît l'action de la foudre déchirant les nuées pour faire tomber la pluie fécondante et diriger le long des colonnes du temple les germes créateurs vers le sol.

Ajoutons encore que ces corpuscules, ces sphéroïdes animés, qui sont les agents indispensables de l'entretien de la vie, président à l'agglomération de la matière pour la formation des corps. Ils sont entraînés dans un mouvement complexe de rotation et de translation au cours duquel ils peuvent appeler à eux et retenir en les enrobant en quelque sorte des atômes de matière qu'ils agglomèrent en leur imposant une forme déterminée. Ces sphéroïdes, qui sont les parcelles émânées du dieu solaire, possèdent donc la vie au même titre que lui ; tout en agissant à un degré moindre, ils participent à son essence, et on peut dire ainsi que l'action constante de la divinité s'affirme en tous points, partout où pénètre la lumière solaire ; elle entoure d'une atmosphère vivante les êtres qu'elle a créés en leur transmettant les germes spéciaux qui entretiennent la vie en eux. Elle émet en effet, des sphéroïdes animés qui pénètrent continuellement les corps vivants, et

ceux-ci radiant à leur tour d'autres sphéroïdes qui retournent au centre commun. La vie s'entretient ainsi par un mouvement invisible d'inspirations et d'expirations, par un échange continu avec les radiations cosmiques que le soleil amène en nous.

C'est là du reste une conception que la science moderne a reprise en partie sous une autre forme dans la théorie du fluide éthérique et de ses ondulations incessantes, dont elle fait la source de toute énergie comme de toute matière, en revenant ainsi, par un retour particulièrement curieux, à ces traditions primitives de l'humanité.

CHAPITRE III



PEUPLADES SAUVAGES

Nous venons de voir dans le chapitre précédent comment l'idée de la survivance s'est affirmée au début de l'histoire de l'humanité, chez les peuples primitifs, par des monuments presque informes dans lesquels nous pouvons cependant dégager aujourd'hui l'affirmation clairement marquée de leurs espérances. Nous avons reconnu, en effet, comment les dessins grossiers dont ces monuments sont ornés attestent bien la foi des peuples qui les ont érigés, en même temps qu'ils nous apportent le seul témoignage venu jusqu'à nous de leur passage sur la terre.

Aux chapitres suivants, nous retrouverons le développement de cette même idée chez les grandes races antiques qui ont laissé dans l'histoire de l'humanité une trace lumineuse. Mais, avant d'y arriver, nous croyons intéressant de compléter notre examen des conceptions originelles de l'humanité, en les appuyant d'observations faites à l'époque actuelle sur les peuples sauvages. Nous pouvons, en effet, saisir en eux quelque chose de l'état d'esprit des populations primitives, et leurs croyances plus ou moins supersti-

tieuses en un monde invisible nous apportent en quelque sorte la manifestation spontanée du génie naturel de l'être humain ou l'écho à peine affaibli d'une révélation qu'ils n'ont pas oubliée.

Or, de l'avis unanime des voyageurs qui fréquentent ces races incultes, elles admettent toutes que la mort atteint seulement le corps physique, mais en laissant subsister un élément immatériel qui continue son existence dans un monde inconnu. Là encore, cette foi commune en la survivance nous apparaît comme formant la croyance universelle de l'humanité ; mais elle peut se manifester toutefois suivant des formes tout-à-fait dissemblables et même contradictoires en apparence.

Son influence plus ou moins marquée se retrouve toujours, en effet, dans les coutumes traditionnelles, même lorsqu'elles semblent en être le plus écartées, ou lorsqu'elles aboutissent par exemple, à des forfaits qui au premier abord, nous font horreur, comme le cannibalisme, l'immolation des parents âgés ou infirmes ; tant il est vrai que cette pensée de la vie future qui a été la principale éducatrice de l'humanité, l'inspiratrice des grands dévouements, a pu également, sous l'influence d'une interprétation malheureuse, provoquer par contre l'excès du mal, tandis qu'elle voulait exalter le désir du bien. On pourrait du reste, même dans notre civilisation, citer des exemples analogues, et le cri sauvage du bourreau s'écriant au moment où il égorge ses victimes au hasard ; « *que Dieu saura bien reconnaître les siens* », n'est aussi qu'une fausse application d'une doctrine devenue alors d'autant plus néfaste qu'elle est meilleure dans son principe.

L'idée que l'âme désincarnée continue à séjourner dans le voisinage du corps physique, entraîne immé-

diatement la préoccupation d'assurer dans la mesure du possible la conservation du cadavre après la mort, afin que l'âme ne soit pas obligée de l'abandonner tout-à-fait, et qu'un jour peut-être elle puisse le ranimer dans la résurrection dernière, s'il n'a pas été détruit.

C'est la pensée qui inspirait les Egyptiens lorsqu'ils embaumaient si soigneusement les cadavres de leurs défunts, c'est elle que nous retrouvons également chez les anciens Péruviens descendant peut-être comme eux, des antiques Atlantes, lorsqu'ils conservaient avec tant de vénération les momies obtenues par la dessiccation des corps exposés à l'air sec et froid des hauts plateaux de leurs montagnes. C'est elle qui amène certaines peuplades sauvages, comme les Papous de la Nouvelle-Guinée, à conserver les ossements desséchés de leurs ancêtres, spécialement la tête et les deux vertèbres supérieures. Ces indigènes exhument donc ces ossements après que le cadavre est resté dans le sol un temps assez long pour assurer la destruction des parties altérables ; ils les entourent ensuite d'une grande vénération et ils en font l'ornement de leurs demeures et de leurs vêtements.

Si les peuplades sauvages admettent en outre que, tout en devenant indépendante du corps physique après la mort, l'âme reste néanmoins dans l'impossibilité de s'en séparer, elles peuvent être conduites à penser que la meilleure sépulture à offrir à un cadavre, c'est de ramener immédiatement le défunt dans un être vivant qui va s'assimiler ses chairs et peut-être en même temps les qualités morales de l'âme ainsi attirée à lui. A ce point de vue, elles en viennent à considérer que le suprême honneur à décerner aux parents défunts, c'est de revivifier leurs cadavres en les mangeant en un repas solennel. C'est là effectivement

un usage répandu parmi les peuplades sauvages dans des régions du globe fort éloignées entre elles et chez des races complètement différentes. Il a été observé par exemple, nous dit M. Gasc-Desfossés, dans le Queensland australien, dans la Nouvelle Zélande, dans le Manyama en Afrique etc... Il en est de même du reste, dans les îles Mariannes où les indigènes calcinent d'abord les chairs et délayent ensuite les cendres dans du vin de coco. Ces exemples, qu'il serait facile de multiplier, suffisent déjà pour montrer comment cette horrible coutume du cannibalisme peut apporter un témoignage inattendu en faveur de l'idée de la survivance.

Il y a plus encore, car si l'on admet par contre, comme le font certaines autres peuplades, que l'âme, arrivant dans l'autre monde, y conserve toutes les qualités de force, d'énergie et de volonté, qu'elle avait à l'instant de la mort, on en conclut immédiatement qu'il est préférable pour elle de quitter le corps physique dans la vigueur de l'âge, plutôt que d'attendre la décrépitude qui lui enlève toutes ses facultés et ne laissera plus en elle qu'une victime impuissante, livrée à la merci des pouvoirs inconnus de l'au-delà. Le plus grand service que l'on peut rendre aux vieillards, c'est donc de leur enlever la vie lorsqu'ils conservent encore quelque vigueur, et nous arrivons ainsi en face d'un autre usage qui ne nous paraît pas moins horrible que l'anthropophagie, celui de l'immolation des parents âgés ou infirmes.

C'est en un mot le crime rituel inspiré à la piété filiale par une fausse conception de la survivance. Nous savons d'ailleurs par les auteurs anciens, que cette même coutume fut pratiquée dans l'antiquité par des peuples qui cependant parvinrent plus tard à une certaine civilisation. Hérodote raconte, en effet, qu'elle

existait chez les Callatiens et les Pandéens dans l'Inde, et de son côté, Strabon la signale aussi chez les Irlandais et les Massagètes.

Le métempsycose est une autre forme de l'idée de survivance généralement admise par les races antiques, ainsi que nous le verrons plus loin ; elle inspire également un grand nombre de tribus sauvages, comme les nègres africains aussi bien que les Peaux-rouges d'Amérique. Les auteurs anciens nous apprennent par exemple que des peuplades aussi différentes que les Algonquins ou les Mongols ne négligeaient jamais de déposer le cadavre des enfants sur le bord des routes fréquentées, dans l'espérance que leur âme pourra ainsi reprendre un corps dans le sein d'une femme enceinte venant à passer sur le chemin, et c'est là d'ailleurs une coutume qui subsiste encore aujourd'hui chez les races malgaches.

La croyance à l'existence des esprits ou à celle d'un monde d'outre-tombe avec ses régions infernales ou bienheureuses constitue enfin une manifestation particulièrement caractéristique de la foi en la survivance : elle se retrouve encore chez toutes les peuplades sauvages, aussi bien que chez les races civilisées dont elle inspire les doctrines religieuses. Nous n'essaierons pas de rappeler ici les superstitions dont elle forme le point de départ, car le nombre en est pour ainsi dire illimité ; mais nous mentionnerons seulement les idées que certains peuples primitifs se font de la nature de l'âme humaine dans laquelle ils savent distinguer des éléments indépendants correspondant à ses diverses facultés, ainsi que le faisaient autrefois les Egyptiens par exemple.

Les Fidjiens prêtent à l'homme deux sortes d'esprits, nous dit M. Bourdeau dans le « Problème de la Mort » ;

l'un est l'ombre ou l'esprit noir, le fidèle compagnon du corps, il est enseveli avec lui ; tandis que l'autre, l'esprit léger, analogue à l'image vue par réflexion, hante le voisinage. Les Groenlandais pensent aussi avoir deux âmes, l'*ombre* qu'ils supposent quitter la nuit en songe, le corps endormi, et un *esprit aérien*, e souffle qui ne s'en sépare et ne l'abandonne qu'à la mort.

Les Algonquins croient à la survivance de deux âmes dont l'une réside près du corps et reçoit les offrandes d'aliments pendant que l'autre émigre et retourne dans le pays des ancêtres.

Plusieurs insulaires polynésiens distinguent une âme, *sogho*, qui est le principe vital et une ombre, *luwo*, sorte d'esprit protecteur qui se transporte dans un autre monde en laissant sur la terre un spectre, *noali*. Suivant la croyance des Malgaches, une de leurs âmes, *aïna*, se change en air pur, une autre, *saïna*, s'évanouit à la mort, une troisième, *mastatoa*, continue à errer sous forme de revenant autour de la tombe.

Les Dakotas en Amérique, les Siamois, les Konds en Asie et nombre des Polynésiens admettent la co-existence de quatre âmes, qui, à la mort, se rendent en divers lieux : l'une reste auprès du corps comme faisait son ombre, une autre se dissipe dans l'air ainsi que le souffle, une troisième retourne au village et s'y montre aux survivants dans les apparitions des songes, la dernière va rejoindre au loin les esprits. Citons enfin les Karens de la Birmanie qui, dans leur âme ou double, *Kelah*, distinguent jusqu'à sept entités dont chacune survit à part.

Il est à peine besoin de faire remarquer l'analogie si intéressante que présentent ces conceptions grossières avec la croyance aux esprits et aux revenants restée si

fréquente même parmi les populations chrétiennes. Cette analogie apparaît plus frappante encore avec les idées religieuses des Egyptiens et surtout avec les doctrines théosophiques qui sont fondées elles aussi, comme nous le verrons plus loin, sur cette notion de la nature complexe de la partie immatérielle de l'être humain.

CHAPITRE IV

LES CHINOIS

Si les peuplades sauvages nous conservent encore aujourd'hui un témoignage contemporain de l'influence que la foi obscure en une survivance mal définie a pu exercer sur la formation de l'humanité primitive, les Chinois, de leur côté, font également revivre sous nos yeux, en partant de ces mêmes conceptions, un état social maintenant disparu ailleurs, mais qui a été celui des principales civilisations antiques dans la période héroïque de leur histoire.

Pendant les vingt-cinq siècles qui nous séparent aujourd'hui de leurs fondateurs, ces institutions sont restées toujours immuables et identiques à elles-mêmes, et elles ont pu, en effet, traverser sans modifications le cours des âges aussi bien que les vicissitudes de l'histoire, témoignant ainsi d'une vitalité merveilleuse qui fait l'admiration des étrangers ; rien n'a pu ébranler encore la confiance justifiée dont elles jouissent auprès des 400 millions d'hommes qu'elles régissent, et on comprend dès lors le dédain réel dont leurs représentants ne peuvent se défendre lorsqu'ils

considèrent nos civilisations occidentales avec leurs agitations incessantes ; ils estiment, en effet, et avec raison peut-être, que les progrès matériels dont nous sommes si fiers sont trop chèrement achetés par des difficultés morales de toute nature qu'ils ont su éviter jusqu'ici en conservant la conception antique de la survivance.

Sans doute, les Chinois contemporains se laissent absorber exclusivement dans leur vie courante par la pensée des besoins matériels, sans paraître jamais se préoccuper de la vie future, si bien qu'au premier abord l'idée peut sembler leur en être complètement étrangère ; mais cependant, il reste vrai que toutes leurs institutions fondamentales reposent exclusivement sur l'idée du culte des ancêtres, et elles ont été déterminées au début par la conception que s'en sont faite leurs fondateurs, d'accord du reste avec toute l'antiquité préhistorique.

Confucius et Lao-Tseu qui vivaient au vi^e siècle avant notre ère, ont trouvé, en effet, parmi leurs compatriotes les mêmes idées qui inspiraient alors les civilisations étrangères ; d'accord avec les Hindous, les Grecs et les Romains, ils croyaient aussi que les âmes des ancêtres jouissent en réalité dans le monde de l'au-delà d'une survivance impersonnelle, et qu'elles se confondent entre elles pour constituer en quelque sorte une âme collective de la famille. Celle-ci reste d'ailleurs étroitement solidaire avec ses représentants dans la vie terrestre, elle tire en effet son existence de la continuité de leurs hommages, et elle est destinée à périr si les sacrifices venaient à s'interrompre, soit par un oubli coupable ou encore par extinction de leur lignée.

Pourtant de cette conception, les deux philosophes

chinois en ont tiré, ainsi que nous allons le voir, une organisation familiale qui s'est perpétuée jusqu'à nous par une exception unique dans l'histoire ; mais on peut estimer toutefois que cette persistance merveilleuse tient en grande partie à ce que, après eux, le peuple chinois n'a jamais voulu s'élever au-dessus de cette notion rudimentaire et n'a pas essayé d'en dégager l'idée d'une existence personnelle comportant la sanction des actes de la vie présente, comme l'ont faite les sociétés occidentales sous l'inspiration du dogme chrétien.

En fait, c'est là une doctrine à peu près ignorée dans le *Jon Kiao* qui est la religion fondée par Confucius, et, si les deux autres cultes le plus généralement pratiqués en Chine, comme le taoïsme et surtout le bouddhisme, l'admettent au contraire d'une façon plus précise, elle reste cependant tout à fait négligée par les Chinois contemporains, quelle que soit d'ailleurs la religion particulière à laquelle ils se rattachent.

Dès lors on peut estimer sans doute que le culte collectif des ancêtres tel qu'il est pratiqué en Chine, se rattache à certains égards au fétichisme des peuples primitifs ; mais, d'autre part, on ne saurait méconnaître qu'il n'apporte à son tour une affirmation précise de l'idée de survivance, attestant bien l'accord unanime de toutes les civilisations antiques sur ce principe fondamental.

Nous allons reproduire, en effet, diverses citations des livres sacrés de Confucius et de Lao-Tseu formulant nettement l'idée d'une immortalité au moins abstraite, et on reconnaîtra même que quelques-unes d'entre elles paraissent bien impliquer la survivance personnelle, comme l'ont admis d'ailleurs certains commentateurs. Nous résumerons ensuite la conception

que la race chinoise s'est faite de la nature de l'âme humaine et nous montrerons en même temps comment elle en a tiré ces institutions si caractéristiques qui lui sont communes avec toute l'antiquité.

Enseignement de Confucius et de Lao-Tseu

King-Fou-Tseu (551-479 avant J.-C.) le grand philosophe, qui est resté pour les Chinois le maître incontesté, est le fondateur de ce culte des ancêtres qui donne à la société chinoise son caractère essentiel ; mais, s'il en a tiré en pratique, des conséquences sociales importantes, il s'est presque toujours abstenu de le justifier au point de vue métaphysique en émettant une théorie un peu formelle sur la nature de l'âme humaine. Il se borne, en général, à donner des conseils de morale courante, à prescrire surtout la pratique de la piété filiale, le culte des ancêtres : il cite leur conduite en exemple, il recommande la lecture des livres saints, tout en conseillant à ses disciples d'éviter les spéculations philosophiques qui ne peuvent qu'exciter les esprits et troubler l'ordre social. Le *Jih-King* ou *livre des transformations*, qui est probablement un ouvrage antérieur à l'époque de Confucius, mais qui fut toutefois remanié par lui et qui est parvenu à la postérité sous son nom, contient quelques passages fort obscurs faisant allusion à la doctrine d'une âme immatérielle distincte du corps ; toutefois les commentateurs ont éprouvé jusqu'à présent les plus grandes difficultés à dégager cette doctrine d'une façon bien certaine. On peut citer cependant le texte suivant qui semble résumer les conceptions de Con-

fucius sur la nature de l'être humain, telles qu'elles sont formulées dans le grand *Ta-Hio*, le *perfectionnement de soi-même*, le *king* par excellence.

« L'homme résulte de l'action de deux éléments contraires : *Yang* et *Yin*, sur la portion de la substance des parents, sur le germe. Ces deux agents universels de la nature développent le germe, lui font prendre une forme. C'est alors un être vivant, non encore homogène, il faut y joindre la substance intellectuelle dont le ciel le gratifie pour le rendre capable de comprendre, de comparer et de juger. La mort n'est pas une destruction proprement dite, c'est une décomposition qui remet chaque substance dans son état naturel. La substance intellectuelle remonte au ciel d'où elle est venue, le souffle animal, *Khi*, se joint au fluide aérien, et les substances terrestres et humides redeviennent terre et eau. »

On trouve là, comme on voit, l'affirmation formelle de l'existence dans l'être humain d'un principe immatériel que la mort ne peut atteindre, et Confucius voit, en effet, dans la survivance, le fondement du culte des ancêtres.

« Ils sont, dit-il, partout, au-dessus de nous, à droite, à gauche, et ils nous environnent de toutes parts. Ces esprits cependant, quelque subtils et imperceptibles qu'ils soient, se manifestent bien dans les formes corporelles des êtres ; mais, par la nature même de leur essence, ils ne peuvent pas se manifester par eux-mêmes sous une forme réelle quelconque ». Il est impossible toutefois de décider d'après ces passages dans quelle mesure l'esprit désincarné conserve la conscience de son existence passée.

Lao-Tseu, le fondateur du taoïsme fut le contemporain de Confucius ; c'était un philosophe beaucoup

plus idéaliste qui apporta en Chine de hautes conceptions de métaphysique analogues à celles que développaient à la même époque Pythagore en Grèce et Sakya Mouni dans l'Inde antique ; et c'est là du reste un des événements les plus remarquables de l'histoire que l'apparition simultanée de ces grands philosophes venant apporter à des peuples si différents un enseignement probablement identique. Tous trois se sont rattachés, en effet, aux conceptions fondamentales que nous retrouvons toujours au début de l'histoire de l'humanité.

La philosophie de Lao-Tseu est contenue dans un ouvrage dont l'interprétation est assez difficile et dont le titre lui-même, le *Tao-Teh-King*, a donné lieu à de nombreuses controverses. C'est le livre du *Tao*, de la *raison suprême*, et Pauthier qui donne cette traduction, approuvée en principe par M. L. de Rosny, fait remarquer le rapprochement du mot Tao avec le Theos des Grecs. En fait, d'après M. L. de Rosny, il faut voir dans le Tao la raison primordiale, le logos des Néoplatoniciens qui est l'aspect immuable de la divinité, et dans le Teh, l'activité créatrice, le devenir éternel qui est l'aspect en quelque sorte variable du créateur, envisagé à travers le monde matériel qu'il a formé et qu'il soutient continuellement par sa vertu. On retrouve ainsi dans la philosophie de Lao-Tseu cette notion de la trinité divine, de la *Trimourti* hindoue, qui apparaît également dans les grandes religions primitives et qui plus tard a été reprise et magnifiquement développée par l'école néoplatonicienne. Cette simple indication à laquelle nous devons nous borner ici, suffit pour montrer l'importance toute particulière qui s'attache à cette doctrine de Lao-Tseu, ou *Taoïsme*, dans l'histoire de la pensée humaine, et, en considérant la puissance

de conception dont elle témoigne, on comprend immédiatement que M. L. de Rosny en ait conclu qu'elle n'a pu être l'œuvre d'un homme seul dans un pays où le travail de nombreuses générations ne lui aurait pas préparé toutes les voies. En fait, on a pu citer parmi les philosophes qui l'ont précédé, de véritables précurseurs de Lao-Tseu, montrant ainsi que les mêmes doctrines, plus ou moins voilées, se retrouvent aussi bien chez les Chinois que parmi les autres races antiques.

Citons encore à ce point de vue, à titre de curiosité, ce passage de Yen-Wei-Tseu, disciple immédiat de Lao-Tseu, et d'après lequel on peut inférer que les Chinois possédaient alors des connaissances astronomiques fort avancées : « Le ciel et la terre sont transportés dans l'espace et se pénètrent mutuellement ».

D'accord avec tous les philosophes antérieurs, Lao-Tseu distingue dans l'âme humaine les deux principes opposés, l'un spirituel : *houën*, et l'autre semi-matériel : *phi*. Le houën est le principe subtil mâle, c'est l'âme intellectuelle, divine dans son essence, qui va partout et ne peut périr, elle est attachée à l'âme vitale, au principe sentant, *phi*, et toutes deux animent ensemble le corps humain. L'âme intellectuelle est une émanation du tao et elle y retourne après la mort, semblable en cela à tous les êtres qui apparaissent dans la vie, car chacun d'eux retourne à son origine après avoir accompli sa destinée.

« Ne pas savoir que l'on devient immortel, nous dit « Lao-Tseu, c'est être livré à l'erreur et à toutes sortes « de calamités.

« Ce qui est subtil et spirituel dans l'homme est la « portion du ciel, ce qui concerne la chair et les os est « la portion de la terre. »

Lao Tseu ne s'explique pas d'une façon formelle sur

la survivance de la conscience, mais la plupart des commentateurs sont d'accord pour reconnaître qu'elle résulte bien de la notion de la perpétuité du principe animique émané du Tao, telle qu'il l'enseigne.

On en trouve du reste la confirmation dans certaines citations extraites des ouvrages de ses disciples.

D'après Si-Haei, le souffle de la vie se dissipe, mais l'esprit, l'âme, le principe divin de l'intelligence se conserve après la mort.

Et ailleurs :

« Il n'y a pas absorption de l'individualité dans le tao, puisque cette individualité ne périt pas en entier ».

Tchouang-Tseu qui vivait en l'an 338 avant Jésus-Christ s'exprime ainsi de son côté : « La mort est le commencement de la vie ».

Au point de vue de la notion de la vie éternelle, on peut ajouter enfin que le taoïsme la conçoit aussi comme devant apporter dans une certaine mesure la sanction des actes de la vie présente. Le *livre des récompenses et des peines* nous parle, en effet, du ciel et de l'enfer, et, après avoir évoqué brièvement le Paradis occidental, le lieu du plaisir, Nyan-lo, il nous décrit minutieusement dans leur variété terrifiante les dix-huit modes de supplices divers qui attendent les méchants dans l'enfer, ainsi que le genre de fautes auquel chacun d'eux est affecté.

D'accord avec le bouddhisme, il enseigne du reste aussi la métempsycose, qui implique également l'idée d'une responsabilité personnelle dans la vie d'outre tombe.

Nous verrons plus loin que les Chinois pensent que l'âme supérieure, *houen*, reste généralement fixée sur

la tablette spéciale qui lui est assignée comme demeure dans la salle des ancêtres ; toutefois, ils admettent aussi que les âmes des défunts peuvent se réunir d'une façon au moins temporaire dans un séjour commun, c'est la sombre demeure, *les jaunes fontaines* : Hoang-ti-nan, qui nous rappelle ainsi le *scheol* hébreu ou même les Champs Elysées des Grecs.

Constitution de l'âme humaine

D'accord avec l'enseignement de Confucius et de Lao Tseu, les Chinois contemporains admettent généralement, comme le font les Annamites et tous les peuples d'Extrême-Orient, que l'âme humaine comporte trois éléments distincts ayant chacun leur siège dans un organe approprié du corps vivant, et reprenant après la mort leur existence indépendante : l'un est semi matériel et se tient surtout dans le bas ventre, c'est le *kouei*, il reste solidaire avec le corps du défunt, et réside avec lui dans la tombe ou tout au moins dans le voisinage de celle-ci.

Les deux autres éléments sont purement fluidiques : c'est l'âme passionnelle, ou *ling*, qui siège dans la poitrine, et l'âme rationnelle, *houen*, qui actionne le cerveau ; elles se détachent du corps au moment des obsèques et reviennent à la maison familiale dans les plis de la bannière que le fils du défunt rapporte avec lui, elles se tiennent ensuite continuellement dans la tablette funéraire consacrée au défunt, et elles sont alors considérées le plus souvent comme confondues entre elles pour constituer une sorte d'âme unique, le *houen*.

Le Culte du Kouei

L'âme semi matérielle, *le Kouei*, est un fantôme inconscient qui doit demeurer dans la tombe, ainsi que nous venons de le dire, mais elle ne peut le faire que si elle y trouve le repos dont elle a besoin, et ce repos lui-même, n'est possible que si les funérailles ont été célébrées suivant les rites consacrés, si l'emplacement de la tombe a été bien choisi, si l'orientation est exactement celle qui convient, et si enfin les descendants ne négligent jamais de venir y apporter les offrandes obligatoires.

Si, en effet, quelque condition essentielle a été omise, le *kouei* privé de son repos n'hésite plus à se manifester aux vivants, et il vient les tourmenter jusqu'à ce qu'il ait obtenu les réparations auxquelles il a droit.

L'apparition de ces fantômes, qui sont toujours animés d'intentions hostiles aux vivants, est un malheur très redouté dans les pays orientaux, et cette observation nous explique immédiatement l'importance extrême que les Chinois, d'accord avec tous les peuples de l'antiquité, ont toujours attachée à la sépulture.

A leurs yeux, c'est là une question essentielle soulevant des problèmes d'autant plus délicats que les Chinois ne réunissent pas tous les ancêtres d'une même famille dans une sépulture unique : dès lors, l'emplacement de la tombe et la date des funérailles doivent être déterminés spécialement pour chaque défunt en tenant compte de son thème particulier et de toutes les influences occultes qui ont pu présider à son existence, et c'est là une étude minutieuse exigeant le concours

des devins les plus réputés. Aussi les funérailles solennelles n'ont-elles pas lieu immédiatement après le décès, mais souvent au bout de quelques mois, lorsque les influences sont réputées favorables.

Malgré tous ces efforts, il peut même arriver que le kouei ne trouve pas encore le repos, et il faut alors nécessairement modifier l'emplacement de la tombe en obéissant aux indications des devins.

La privation de sépulture a toujours été considérée en Chine comme le malheur suprême, et les condamnés n'hésitent jamais à préférer la mort elle-même à certains châtiments qui leur laissent la vie, si par contre ils ne peuvent obtenir la sépulture rituelle.

De même la décollation qui empêche l'accomplissement des rites consacrés, est plus redoutée que la strangulation.

Dans le même esprit, les Chinois ne négligent jamais d'assurer la sépulture des absents venant à mourir loin de leurs familles. Ils préparent à cet effet, un manequin sur lequel le médium appelle l'âme du défunt, et ils l'ensevelissent ensuite avec les mêmes honneurs qu'ils observeraient à l'égard de la dépouille mortelle.

En ce qui concerne enfin les manifestations si redoutées du kouei, il convient encore de mentionner que le meilleur moyen d'éviter leurs atteintes, c'est de les tenir à distance en les menaçant avec une épée ou généralement avec tout objet terminé en pointe, et on a pu soutenir même avec grande probabilité que cette préoccupation d'écarter les mauvais esprits par l'action des pointes, avait contribué pour une large part à donner aux grands édifices, aux maisons particulières et surtout aux pagodes, cette forme de toiture caractéristique qui se retrouve constamment dans l'Extrême-Orient. Il est même très intéressant de remarquer à ce

point de vue que cette observation sur le pouvoir des pointes se retrouve généralement dans les civilisations antiques, et Homère nous dit par exemple qu'après avoir procédé à l'évocation du divin Tiresias, Ulysse dut repousser avec son épée les ombres devenues trop pressantes.

C'est là, du reste, un point sur lequel la science moderne se trouve d'accord avec la doctrine antique, puisqu'elle tend à assimiler la transmission du fluide odique extériorisé à celle du courant électrique.

En dehors de cette manifestation des fantômes inconscients formés par le kouei, les Chinois admettent aussi la possibilité de l'apparition de l'âme du défunt restituée dans son intégrité par le retour du houen ; mais c'est alors un phénomène tout à fait exceptionnel prenant un caractère miraculeux, car il exige, en effet, que les deux autres éléments plus subtils quittent le séjour des aïeux pour se réunir à cette âme semi-matérielle qu'ils avaient quittée au moment de la mort. Il s'agit alors d'une manifestation consciente, d'une véritable résurrection temporaire qui ne peut se produire que pour des communications de la plus haute gravité.

Le culte du Houen

La pensée de la mort n'effraie pas le Chinois qui tient toujours son cercueil constamment préparé à l'avance, et, à l'approche de l'instant fatal, le moribond est revêtu de ses habits funéraires pendant qu'on lui prépare un double en soie destiné à recevoir son âme subtile, le houen, au moment où elle va s'échapper de

son corps. Ce double est porté ensuite au tombeau avec le cadavre, il y séjourne avec lui jusqu'au moment des funérailles solennelles pour bien fixer l'âme du défunt, puis le fils le ramène alors à la maison familiale et conduit cette âme à la tablette funéraire qui sera désormais son séjour éternel.

Cette tablette qui joue un rôle analogue à celui des statues d'ancêtres ainsi conservées chez les Romains, reçoit une inscription en lettres dorées rappelant les dates principales de la vie du défunt, son nom, ainsi que celui du souverain, et elle porte, en outre, le mot *Chin-Wei* signifiant séjour de l'âme.

Le *houen* ainsi retenu prend place désormais parmi les âmes des aïeux ; avec elles il se tient dans la salle funéraire où sont installées les tablettes commémoratives autour de l'autel consacré, devant la table qui réunit tous les parents dans les circonstances solennelles, et qui forme le symbole tangible de la continuité de la famille par la communion ininterrompue des vivants et des morts.

C'est dans cette salle que les vivants viennent offrir les sacrifices rituels, comme les offrandes en papier qui reproduisent le dessin des objets matériels dont les morts peuvent avoir besoin dans l'au-delà, ou le texte des prières et des recommandations destinées à les assister dans la lutte contre les puissances infernales ; aux jours commémoratifs, ils s'y réunissent pour célébrer les repas de famille, les charistes, dont les morts prennent leur part ; là également, ils leur notifient tous les événements importants qui sont consignés en leur présence dans le livre de famille : le *kin-pou* ; de leur côté les âmes des aïeux se tiennent toujours dans la salle rituelle pour rester en contact continu avec les vivants. Elles assistent invisibles à toutes les déli-

bérations de la famille présidée par le chef qui les représente et qui tire d'elles l'autorité souveraine dont il est dépositaire, elles s'expriment au besoin par la bouche du dernier né qui a reçu plus récemment leur inspiration : elles reçoivent notification de la naissance des enfants qui vont prendre rang parmi leur descendance, elles entendent les adieux de la jeune fille qui quitte la maison paternelle pour s'en aller dans une autre famille au bras de son époux, et, par contre, elles accueillent avec un sentiment de bonheur tout spécial la fiancée, hier encore étrangère, qui va devenir la compagne de l'enfant de la maison lorsque son époux l'amène devant l'autel pour y déposer avec elle les cartes symboliques rattachées par un fil rouge annonçant l'union prochaine : elles entrevoient déjà, en effet, les enfants à venir qui sauront à leur tour, accomplir les rites familiaux nécessaires à leur bonheur. C'est ainsi que, dans le monde de l'au-delà, les aïeux tirent en quelque sorte leur vie propre de celle de la famille qu'ils ont fondée, s'associant à ses tristesses et à ses joies, présidant à ses destinées, retrouvant ainsi l'illusion d'une existence personnelle qui leur est refusée peut-être pour eux-mêmes, et enfin, suprême espoir, susceptibles de recevoir les honneurs et les récompenses de l'Etat, de vivre à nouveau, grandis encore dans l'estime et la mémoire de leurs compatriotes, si le descendant qu'ils ont laissé et qui est un autre eux-mêmes, mérite par ses hauts faits, par ses services rendus, cette récompense noble et précieuse entre toutes, qui est l'anoblissement des ancêtres.

Et c'est bien là, en effet, la question primordiale que de laisser des fils après soi, car tout le bonheur de la vie d'outre-tombe est attaché à la permanence de la famille. Le Chinois qui meurt sans enfant mâle est

déshonoré, nous dit M. Abel de Remusat, car nul n'accomplira en son honneur les cérémonies journalières qui rendent les morts présents au milieu des vivants : on ne viendra point matin et soir se prosterner devant la tablette où son nom est inscrit, on ne brûlera point de parfums, on ne lui offrira point des mets, on n'arrangera pas ses vêtements, on ne tiendra pas sa place vacante au milieu de la famille, on ne remuera pas la terre sur sa sépulture, on ne cultivera pas les arbres qui y seraient plantés, on ne viendra pas pleurer ni se lamenter sur son tombeau aux jours anniversaires de son décès.

L'abandon des hommages funéraires est bien en effet le malheur redouté entre tous, et le châtement le plus terrible qui puisse frapper un condamné, c'est l'interdiction du mariage porté contre ses enfants, puisqu'elle interrompt la lignée de ses descendants.

Les *Annales Historiques* relatent à ce sujet l'exemple particulièrement frappant de deux frères dont l'aîné, marié et père de deux enfants, accepte de mourir à la place de son cadet resté encore célibataire, car il prévoit que ce dernier serait trop malheureux dans le monde de l'au-delà, puisque personne ne pourrait lui offrir les sacrifices consacrés.

C'est du reste par suite du même sentiment que les Chinois attachent une importance essentielle à venir reposer leur dernier sommeil dans la tombe des ancêtres, afin de pouvoir participer directement aux hommages rituels offerts par les descendants dans la maison familiale, et on sait en effet que les travailleurs chinois, émigrés dans les régions les plus lointaines, imposent toujours en s'engageant cette condition formelle, que leur cadavre soit ramené dans leur pays natal.

Institutions familiales

On voit immédiatement sans qu'il soit nécessaire d'insister, comment les institutions familiales se déduisent de l'idée de survivance ainsi entendue.

Pour les Chinois contemporains aussi bien que pour les peuples antiques, le père de famille qui est seul qualifié pour offrir les sacrifices rituels, résume en lui toute l'autorité des aïeux qu'il représente dans le monde visible, et, à ce titre, il est dans la famille le souverain absolu des hommes et des choses, il peut excommunier l'enfant coupable et décider que son âme ne recevra jamais les prières adressées aux aïeux, mais en même temps, il est responsable des actes de tous les ancêtres, comme il les rend passibles avec lui du châtement qui doit le frapper s'il a commis quelque faute. Dans tous les cas, au point de vue matériel, il ne peut jamais agir qu'en usufruitier incapable d'aliéner l'héritage paternel : il le transmet nécessairement au descendant légitime qui, après lui, doit assurer la continuité des sacrifices, et, par suite, les droits de chacun des membres de la famille sont déterminés exclusivement d'après la mesure dans laquelle ils peuvent être appelés à y concourir.

Il en résulte immédiatement que les héritages se transmettent toujours par les mâles, et, en principe, les filles ne peuvent être appelées à y concourir : toutefois l'exclusion à leur égard est moins formelle que dans la Rome antique, car dans certains cas, elles sont admises encore dans les réunions familiales, même après leur mariage, et elles peuvent hériter à défaut d'enfants mâles.

Cette nécessité primordiale de laisser des enfants après soi étant ainsi connue et acceptée de tous les Chinois, la loi s'est attachée à leur fournir les moyens de s'y conformer, en leur permettant d'adopter des épouses de second rang, *tsié*, dans le cas où l'épouse de premier rang, *tsi*, qui reste toujours la maîtresse unique de la maison, ne leur donne pas d'enfant mâle; mais les fils qui résultent de ces unions sont réputés toujours les enfants légitimes de celle-ci. C'est là du reste, un usage souvent admis dans les civilisations antiques, et qui inspire par exemple divers passages de la Bible, notamment en ce qui concerne les rapports de Sarah et de sa servante Agar avec Abraham, et nous le retrouvons plus formellement affirmé encore dans les lois de Manou, ainsi que nous le dirons plus loin en parlant des Hindous.

S'il ne veut pas recourir à ces unions accessoires, le chef de famille peut encore s'attacher un fils adoptif qui jouit alors de toutes les prérogatives d'un enfant légitime, et la loi chinoise, comme le faisait autrefois la loi romaine, règle minutieusement les conditions dans lesquelles cette adoption peut être prononcée.

Quant au partage de l'héritage, il se fait sur la base de l'égalité entre tous les enfants mâles légitimes, directs ou adoptifs, quelle que soit pour les premiers la condition de leur mère.

L'aîné d'entre eux, qui devra continuer le culte des ancêtres et tenir le livre de famille, reçoit toutefois une part spéciale destinée à subvenir aux frais des sacrifices : c'est une sorte de majorat, dénommé *hang hou*, encens et feu, et on voit par cet exemple comment cette conception de la survivance a pu ensuite dans nos sociétés occidentales donner naissance à la coutume du droit d'ainesse.

CHAPITRE V

LES ÉGYPTIENS

La race égyptienne, qui nous apparaît à l'aurore de l'histoire dans sa gravité hautaine, seule instruite et policée au milieu d'une humanité encore barbare, a été probablement la première inspiratrice des grandes civilisations qui se sont succédé au cours des âges.

Par l'intermédiaire de leurs fondateurs et de leurs grands philosophes qui ont tenu à venir chercher la science dans ses sanctuaires, elle leur a légué le trésor de ses hautes connaissances, et, si son enseignement n'a pas toujours été compris ni assimilé intégralement par ces races nouvelles, il les a marquées cependant de son esprit et de ses traditions, apparentes ou cachées.

Cette influence est encore sensible de nos jours, et il est facile de reconnaître, en effet, que nous avons conservé nombre de coutumes et d'usages venus des Egyptiens, surtout dans les questions qui touchent à l'astronomie, comme la distinction des sept jours de la semaine, des mois lunaires, les dénominations des principales étoiles, des douze signes du zodiaque, etc.

A mesure que nous pénétrons mieux cette civilisation lointaine par l'étude comparée des monuments et

des inscriptions qu'elle nous a laissés, nous devons reconnaître qu'elle possédait sur les questions de science pure des connaissances exactes que nous venons à peine de retrouver, en même temps qu'elle avait déjà des réponses formelles et réfléchies à toutes les questions fondamentales que l'humanité agite depuis sans en trouver la solution définitive.

Ces hommes tiraient peut-être leur science d'une race antérieure disparue, comme celle de ces hypothétiques Atlantes qui se seraient engloutis dans l'Océan à la suite d'une catastrophe dont l'antiquité classique a conservé le souvenir obscur ; mais, quoi qu'il en soit de l'origine de leurs connaissances, ils savaient déjà que la Terre est isolée dans l'espace où elle navigue de la même façon que le soleil et les étoiles, comme le disent formellement certains papyrus originaux aujourd'hui conservés au Musée Britannique, notamment le papyrus Harris (1).

On pourrait aussi rappeler les témoignages de divers auteurs de l'antiquité comme Philolaüs disciple de Pythagore, cité par Plutarque, Niketas de Syracuse. Diodore de Sicile, ou Aristote, etc., et invoquer en même temps les célèbres études de l'astronome Piazzi Smith sur la grande pyramide d'Égypte.

On sait, en effet, qu'il y voyait un monument astronomique absolument merveilleux, car ses dimensions principales reproduisent exactement, d'après les mesures qu'il en a faites, les données fondamentales du système solaire.

En dehors de ces hautes connaissances astronomiques, les Égyptiens possédaient également sur les

(1) Voir *Compte-rendu du Congrès provincial des Orientalistes français*, Saint-Etienne 1875.

grands problèmes de l'au delà et de la constitution de l'être humain, un corps complet de doctrines qui faisaient l'objet d'un enseignement secret, malheureusement oublié depuis, et il est d'autant plus intéressant de le rappeler ici, que cet enseignement s'appuyait sur une science générale de l'univers qui n'a jamais été peut-être égalée dans l'antiquité.

L'idée de la survivance chez les Egyptiens

Nulle autre race d'hommes ne s'est préoccupée du problème de la mort, comme l'ont fait les Egyptiens ; et on peut dire en effet, qu'ils avaient toujours présente à l'esprit dans chacun de leurs actes la pensée des fins dernières, si bien que la vie actuelle n'était plus pour eux, en quelque sorte, qu'une préparation à l'existence d'outre-tombe dans laquelle l'âme serait enfin délivrée du joug de la matière, suivant l'enseignement des livres d'Hermès.

Nous savons, en outre, par le témoignage de Diodore de Sicile, que les Egyptiens ne voyaient dans les demeures des vivants que de simples hôtelleries passagères, car nous n'y séjournons que fort peu de temps ; mais ils appelaient au contraire les tombeaux, des habitations éternelles, car les morts restent dans l'Hadès un temps illimité.

Aussi ne soignaient-ils guère la construction des maisons, tandis qu'ils édifiaient les tombeaux avec un luxe extraordinaire.

Au cours de leur longue histoire qui n'embrasse pas moins de quarante siècles, ils ont été nécessairement amenés à modifier sur bien des points les conceptions primitives qu'ils s'étaient faites de la nature de l'âme

humaine ; mais ils n'ont jamais émis aucun doute sur la notion fondamentale de la survivance.

Toujours ils ont admis en effet, que l'être humain renfermait en lui, un rayon divin émané d'*Ammon-Ra*, le *Ka* qui s'est incarné dans la chair et survit à la destruction de celle-ci.

Conception de l'Intermédiaire fluidique

Ils considéraient que ce rayon divin, qui constitue l'âme spirituelle, agit sur le corps matériel par l'intermédiaire d'un composé fluidique spécial, dans lequel ils arrivèrent graduellement à isoler plusieurs corps différents, engagés les uns dans les autres, et qui serviraient d'agents pour les diverses facultés de l'âme.

C'est ainsi qu'ils distinguaient les éléments suivants dont l'assimilation est encore discutée d'ailleurs par les égyptologues compétents.

Le *Ka* est, à proprement parler, l'égo, la véritable émanation divine, le bon nom du défunt, il renferme un principe vital composé de deux facultés : *Ab*, volonté consciente, et *Hati*, volonté inconsciente.

Le *Ka* est enveloppé dans le *Tét* et il émane des rayons *Xaib* qui ont leur odeur propre, spéciale à chaque race.

La forme du corps immatériel est le *sahu*, c'est le fantôme proprement dit, le double qui reproduit les traits du corps physique, l'âme légère qui se manifeste dans les évocations des morts.

D'autres égyptologues donnent une assimilation un peu différente et classent les divers corps fluidiques dans l'ordre suivant, d'après leur degré de matérialité :

Ka est l'esprit divin, *Ab* est l'âme spirituelle, ce serait l'intelligence proprement dite.

Tél est le corps astral, l'agent des passions et des désirs ; *Sahu* est le double, *Hati* est la vitalité, *Xa* est le corps physique.

Quoi qu'il en soit. *Ab* est la partie de l'âme qui porte la responsabilité des actes du défunt, c'est elle qui subit le jugement, et qui est pesée.

Hati qui siège au cœur est l'exécutant irresponsable.

Porphyre nous dit à ce sujet qu'avant d'embaumer les corps, on avait soin d'enlever leurs entrailles et de les placer dans un vase spécial qui était ensuite jeté dans le fleuve. On soulevait d'abord ce vase en l'air pour le montrer au Dieu *Ra*, puis, avant de l'immerger, on prononçait les formules de conjuration dans lesquelles le défunt rejetait sur ses entrailles la responsabilité des fautes qu'il avait pu commettre.

On rencontre du reste la sentence suivante fréquemment inscrite sur les monuments : « Que la justice soit avec son esprit et la faute avec son ventre ».

Cette notion de la nature complexe des éléments fluidiques attachés au corps physique, amenait les Egyptiens à se préoccuper à ce point de vue de leur nourriture matérielle, car ils considéraient qu'elle était susceptible d'exercer une action indirecte sur l'âme elle-même, particulièrement sur l'élément de vie proprement dit et sur le corps astral.

C'est ainsi qu'ils proscrivaient un certain nombre d'aliments végétaux, comme l'orge et le froment et surtout les fèves.

Pour ces dernières, certains auteurs estiment que cette interdiction était inspirée par la pensée que les

fèves pouvaient servir de refuge aux âmes des défunts, et, en fait, elles étaient souvent employées dans les opérations magiques.

On sait que Pythagore a repris de son côté la même interdiction qu'il avait sans doute empruntée aux Egyptiens avec le reste de sa doctrine.

L'usage de la chair d'un grand nombre d'animaux était également défendue, car il fallait redouter l'influence des esprits impurs qui pouvaient animer certaines espèces ; en particulier, il n'était jamais permis de se nourrir de la tête d'aucun animal, et celle-ci devait être jetée dans le Nil.

Cette pensée d'éviter toute souillure, qui inspirait le choix des aliments, se retrouvait également dans celui des vêtements et faisait écarter les produits de nature animale. Le lin était la seule matière employée à la confection des vêtements qui s'appliquaient directement sur le corps, et même il n'était jamais permis d'entrer dans un temple ou dans un tombeau en portant un simple manteau extérieur en laine.

Ces diverses prescriptions concernant les aliments, le choix des vêtements, l'emploi du temps, s'appliquaient d'une façon particulièrement rigoureuse aux personnages principaux de la nation comme les prêtres qui devaient s'attacher mieux que tous les autres à se maintenir dans un état de pureté absolue.

Leurs fautes tiraient, en effet, de leur haute situation une gravité particulière ; car elles pouvaient troubler l'accomplissement des rites sacrés et retomber ainsi sur le peuple tout entier.

Quant au roi, il doit être l'homme pur entre tous, car il est l'Horus du pays, chargé de terrasser le désordre et l'impureté.

A cet effet, il ne doit manger que certains aliments

spéciaux, principalement la viande d'oie ou de veau ; il doit se contenter d'une ration de vin, porter exclusivement comme les prêtres, des habits de lin, surveiller continuellement ses actions et ses pensées et ne s'occuper de chaque affaire qu'à l'heure propice.

Il est presque superflu d'ajouter que ce besoin continu de pureté amenait les Egyptiens à éviter toute relation trop étroite avec les étrangers : il était défendu, en effet, de s'asseoir à leur table, de manger les mêmes aliments, de se servir de leur coupe.

Partant de cette idée que la nature des aliments ingérés pendant la vie, exerce une influence sur l'état du double qui forme la partie grossière du corps fluidique, les Egyptiens en vinrent à conclure, comme l'ont fait du reste toutes les races primitives, que, même après la mort, ce double ressent encore le besoin d'aliments appropriés pour entretenir son existence, et que, dès lors, il doit continuer à vivre dans le voisinage de la dépouille mortelle ; mais il laisse toutefois se dégager la partie plus subtile du corps fluidique, laquelle s'éloigne, immédiatement au contraire, pour se rendre dans l'Amenti et y subir le jugement.

Le devoir des enfants et des héritiers est d'entretenir la vie du double en s'attachant en même temps à le détourner de l'idée de quitter la tombe, et cette préoccupation persistante apporte certainement l'explication de ces soins onéreux, si étranges au premier abord, dont les Egyptiens ont toujours entouré leurs défunts.

C'est ainsi qu'ils embaumaient les cadavres avec les précautions les plus minutieuses, afin d'en prévenir la corruption, pour ne pas chasser le fantôme subtil qu'ils tenaient à retenir auprès de la dépouille mortelle.

Celle-ci était enfermée dans un réduit définitivement muré ; mais ils avaient soin toutefois de réserver dans

le tombeau, à l'usage exclusif du double, une chambre spéciale où il était invité à faire sa demeure. Pour y distraire sa réclusion éternelle, ils ne négligeaient jamais d'en décorer les parois à son intention, en y reproduisant des scènes de la vie réelle, qui l'entretenaient ainsi dans le souvenir permanent de son existence passée.

De plus, cette chambre restait accessible du dehors, et les enfants s'y réunissaient aux jours consacrés, pour présenter leurs hommages au défunt, et déposer en même temps devant son double les offrandes qui devaient entretenir en lui la vie défaillante.

Le jugement et les destinées éternelles.

La destinée de l'âme est fixée dans un jugement solennel auquel il est procédé aussitôt qu'elle a été séparée du corps physique et de son double.

Elle est amenée à cet effet, devant le tribunal redouté qui siège à l'entrée de l'Amenti, dans le vestibule du monde inférieur, devant la salle des deux justices.

Pour la guider dans ce monde inconnu et l'aider à supporter l'épreuve terrible qui l'attend, on a eu soin de déposer dans la tombe un exemplaire du rituel funéraire qui sera pour elle une sorte de viatique où elle puisera toutes les indications nécessaires ; elle y apprendra la voie à suivre, les précautions à observer et surtout les formules consacrées qu'elle devra réciter pour se concilier la bienveillance de ses juges afin que le mort purifié voie comme les âmes pieuses, qu'il entende et soit assis comme elles, suivant les formules des prières funéraires.

Ainsi soutenue et fortifiée, elle comparait devant le tribunal qui va fixer ses destinées éternelles.

Le Dieu Osiris, ceint des bandelettes, lui apparaît assis sur un trône avec la couronne sur la tête et le sceptre en main, il est placé au milieu d'un lac formé du fluide de vie d'où émergent des fleurs de lotus.

A côté de lui siègent quarante-deux esprits du monde inférieur, les juges des morts qui doivent prononcer sur les quarante-deux péchés ; ils sont parés de plumes d'autruche, emblèmes de vérité et de justice.

L'âme du défunt, amenée devant lui, s'adresse d'abord à Osiris en le suppliant de l'admettre dans la communion des bienheureux.

Elle subit ensuite l'interrogatoire au cours duquel elle doit laver le défunt de tout reproche de péché.

Elle doit montrer qu'il a observé toutes les prescriptions de la pureté, qu'il est exempt de meurtre et de débauche, qu'il n'a jamais offensé les dieux ni les souverains, non plus que ses supérieurs ni son père ; qu'il n'a tendu aucun piège aux animaux sacrés, oiseaux ni poissons ; qu'il n'a pas détourné les eaux du fleuve ni essayé de tromper les dieux ni les hommes, qu'il n'a pas surchargé ses serviteurs de travaux, affamé, ni fait pleurer personne ; qu'il a su éviter la paresse et la faiblesse, et à cette condition seulement, elle peut trouver grâce devant le tribunal incorruptible.

Elle est alors pesée dans la balance de la justice contre la plume d'autruche placée dans l'autre plateau où elle représente la vérité et le droit.

Auprès du premier plateau se tient debout, le dieu à tête de chacal, *Anubis*, l'accusateur des morts, et auprès du second plateau le dieu *Horus* à tête d'épervier ; *Toth* est assis près de lui, il note le résultat de la pesée et consigne l'arrêt du souverain juge.

Si la sentence est favorable, si l'âme est reconnue purifiée, elle reçoit à son tour la plume d'autruche, pendant que du sommet des arbres de vie, le persea et le sycomore, les déesses Neith et Hathor font pleuvoir sur elle la liqueur céleste qui va la régénérer pour l'éternité.

Ainsi transformée, l'âme spirituelle traverse désormais le monde inférieur en passant impunément devant l'hippopotame redouté qui en garde l'entrée, puis devant les animaux ou monstres effroyables, serpents ou crocodiles qui le suivent ; après quoi, elle pénètre dans la compagnie du dieu soleil : *Ra*.

Nous lisons en effet dans l'inscription d'un tombeau royal : « Ceux-ci ont trouvé grâce devant les yeux du « grand dieu, ils habitent dans les demeures de la gloire « où ils jouissent de la vie céleste, les corps qu'ils ont « abandonnés reposent à jamais dans leurs tombeaux, « tandis que les justes se réjouissent de voir face à face « le plus haut des dieux » (Lettres de Champollion).

Si, au contraire, le cœur du mort a été trouvé trop léger, s'il s'est abandonné à la débauche, à l'impureté, il est expédié au sortir du vestibule inférieur dans le royaume des ténèbres, en enfer.

Aux soixante-quinze divisions de l'enfer, président des démons effroyables, armés de glaives.

Une inscription placée au-dessus de chaque division indique le péché pour lequel les patients sont torturés et la nature de leur châtement.

Les âmes sont noires, elles sont attachées à des poteaux et hachées à coups de glaives par leurs rouges surveillants ; d'autres sont pendues la tête en bas où s'avancent en longues files la tête coupée. Ailleurs encore, elles traînent leur cœur arraché de leur poitrine saignante.

La Métempsycose

Il serait intéressant de pouvoir compléter cet exposé de l'eschatologie égyptienne en précisant l'interprétation qu'elle donnait au dogme de la métempsycose et le rôle exact qu'elle lui assignait dans les destinées futures ; mais c'est là toutefois un problème dont l'explication nous échappe malheureusement aujourd'hui.

Il paraît cependant fort probable que les âmes des justes ne sont pas appelées à se réincarner dans un corps étranger ni à plus forte raison dans un corps animal, puisque les peintures funéraires nous les montrent toujours menant une vie heureuse dans la partie centrale du soleil, tandis que leurs corps reposent dans les tombeaux.

Ajoutons du reste que les Egyptiens admettaient également l'idée d'une résurrection dernière dans laquelle devait s'opérer la reconstitution intégrale de l'être humain, mais c'était là toutefois une faveur réservée seulement aux justes : l'âme purifiée doit alors venir en effet retrouver le corps qu'elle a habité dans la vie terrestre pour verser en lui le souffle de vie et l'entraîner ensuite avec elle dans le ciel des bienheureux.

La réincarnation animale s'appliquait seulement sans doute aux âmes des méchants, et encore devait-elle se limiter aux animaux impurs, puisque les autres étaient considérés comme sacrés et susceptibles de recevoir un esprit divin.

C'est là du reste, un point dont il est difficile de donner l'explication aujourd'hui, car nous ne pouvons

pas saisir les motifs qui justifiaient aux yeux des Egyptiens les honneurs divins rendus à certains animaux particuliers, comme le bœuf Apis, par exemple.

Peut-être faut-il admettre avec certains auteurs que ces animaux constituaient uniquement pour eux des emblèmes de la divinité, une sorte de représentation analogue à une statue vivante, destinée à manifester d'une façon plus parfaite que ne le ferait un objet inanimé, l'essence divine que tout être porte en lui.

L'Idée de la survivance affirmée sur les monuments

Quoi qu'il en soit de la véritable interprétation à donner à l'idée de la métempsycose, nous pouvons retenir que la foi en la survivance était absolument incontestée chez les Egyptiens, qu'elle présidait à toutes leurs institutions et inspirait tous leurs actes.

Tous les témoignages qui nous sont parvenus de l'Egypte antique sont d'accord sur ce point ; mais il convient de montrer en même temps, comment il est possible de les appuyer sur les monuments laissés par elle ; et dont le sens était oublié depuis.

C'est une nouvelle application de la méthode générale imaginée par M. Soldi pour l'étude de la langue sacrée des monuments préhistoriques, et dont il a tiré ces observations si curieuses rappelées au chapitre II.

Elle nous permet en quelque sorte de saisir sur le vif, les idées fondamentales des Egyptiens sur la façon dont la vie s'entretient dans l'univers, et sur le mode d'action de la survivance.

Nous retrouvons effectivement chez eux cette même

conception générale qui était celle de l'humanité primitive d'après les travaux de M. Soldi.

Pour les Egyptiens, comme pour les premiers hommes, le soleil est le créateur unique : il agit en émettant les germes qui emportent avec eux sa puissance créatrice, et ceux-ci, à leur tour, déterminent la formation des êtres en provoquant l'agglomération d'atomes appropriés pour constituer le type désiré.

La puissance créatrice des germes solaires agit également sur les corps des défunts pour y insuffler la vie qui doit amener la résurrection, et on peut dire du reste que c'est là une représentation qui se retrouve à chaque instant dans les images hiéroglyphiques.

Nous voyons, en effet, dans certaines peintures, les lignes de germes divins se dirigeant vers les organes principaux de la momie qui va être rappelée à la vie.

Au cœur de celle-ci apparaît le signe créateur, le soleil lui-même qui figure l'âme à son réveil.

Dans d'autres images, nous voyons l'âme représentée par le germe circulaire placé au milieu d'un croissant, le *kert*, figurant le corps où elle pénètre comme dans une caverne.

Ailleurs encore, c'est la libation de l'eau qui figure le retour de la vie dans la momie : le liquide qui s'échappe est considéré alors comme étant la substance même d'Osiris, la vie de l'âme, figurée, en effet, par l'hiéroglyphe de vie.

A certaines époques, l'âme est représentée par des animaux déterminés figurant en même temps l'idée de cette transformation que la mort entraîne avec elle.

C'est ainsi que, parmi les insectes, nous trouvons le papillon, cette chenille métamorphosée qui était effectivement le symbole le mieux approprié pour figurer la

libération de l'âme s'échappant de sa prison terrestre comme un insecte ailé de sa chrysalide.

Ailleurs, c'est le scarabée représenté par l'hiéroglyphe générateur, *Kephra*, qui s'enfonce dans la terre pendant les six mois d'hiver, pour reparaître au printemps suivant ; on pourrait citer encore l'exemple de l'abeille dont l'image se retrouve également dans les signes hiéroglyphiques, et mentionner aussi l'emploi de certains oiseaux représentés plus spécialement par leur tête éclairée d'un œil central et portant un bec proéminent.

La silhouette ainsi obtenue avec le héron, la grue, l'épervier par exemple, rappelle suffisamment, en effet, l'hiéroglyphe solaire constitué par un cercle portant son point central et se prolongeant latéralement en forme de flamme triangulaire.

Ailleurs, nous trouvons l'œuf, *omphalos*, l'enveloppe qui contient le dieu, l'être futur, et ce symbole est souvent figuré lui-même par des serpents entrelacés, car cet animal était considéré comme l'élément fécondateur par excellence. C'est du reste, un symbole qui se retrouve également chez les Gaulois, et l'on sait d'autre part, que les Grecs connaissaient aussi les serpents entrelacés qui entraient dans la composition du caducée de Mercure.

Quoi qu'il en soit, il peut être intéressant de remarquer que ces figurations égyptiennes de la résurrection, obtenues par l'agglomération d'atomes appropriés, nous apportent une première ébauche de la théorie atomique qu'Héraclite devait plus tard développer chez les Grecs, et qui se retrouve encore aujourd'hui à la base des conceptions de la science moderne.

CHAPITRE VI

LES HINDOUS

L'idée d'une immortalité au moins abstraite est pour ainsi dire inhérente au génie hindou ; elle apparait, en effet, à la base de toutes les spéculations philosophiques et des croyances religieuses de cette race méditative qui s'est perdue dans la contemplation et l'enfantement des systèmes les plus divers, mais qui a conservé toujours la foi absolue en la réalité d'un monde invisible dans lequel se poursuit la survivance.

Au début de leur histoire, les Hindous ont connu le culte collectif des ancêtres, tel que le pratiquait l'humanité primitive ; leur religion actuelle, qui est le brahmanisme sectaire, considère encore aujourd'hui les âmes des aïeux comme étant les protecteurs obligés de leurs descendants, et elle les invoque à ce titre : ce sont les Pitris qui résident dans le soleil où ils jouissent d'un état de pureté plus ou moins parfait, déterminé surtout d'après les actes de leur vie passée. Ils y sont répartis en effet en sept classes distinctes dont les trois premières comprennent seules les purs esprits, tandis que dans les quatre autres l'élément spirituel, non en-

core complètement dégagé de la matière, reste entouré d'une enveloppe fluidique plus ou moins condensée.

Les premiers ancêtres de l'humanité qui ont découvert le feu, créé le sacrifice ou imaginé la prière, sont aujourd'hui des demi-dieux, les Rishis, qui résident dans les constellations d'étoiles, et sont préposés au gouvernement de chacune d'elles.

Le grand législateur Manou, qui a fixé les institutions fondamentales de la race hindoue, nous enseigne que, pour être admis au ciel, l'homme peut invoquer seulement la vertu des sacrifices que son fils doit accomplir sur sa tombe, et le malheureux qui arrive dans les ténèbres mystérieuses de l'au delà sans laisser un fils derrière lui, ressemble au pêcheur insensé qui se hasarde sans gouvernail sur l'immense océan, et qui cependant prétendrait arriver au port.

Les cérémonies et les repas funéraires, les *sradas*, sont particulièrement agréables aux âmes des ancêtres, et les lois de Manou en règlent minutieusement l'exécution. Le père de famille doit convier les saints brahmes trois fois l'an, pour accomplir les rites solennels, mais il ne doit pas oublier chaque jour de procéder lui-même au sacrifice prescrit qui fait partie des cinq oblations.

Au cours du repas funéraire, le brahme partage le gâteau consacré entre les assistants en commençant par les brahmes présents et passant ensuite aux membres de la famille suivant l'ordre de prééminence, et il prononce les paroles suivantes :

« Que cette nourriture sanctifiée purifie vos corps et
 « que les prières pieuses que vous allez prononcer
 « puissent ouvrir le ciel, *svarga*, devant les âmes des
 « ancêtres. »

Le chef de famille appelle ensuite par leur nom tous

les ancêtres défunts depuis l'aïeul de son aïeul jusqu'aux derniers descendants.

Et les mânes reconnaissantes des aïeux adressent alors la prière suivante en faveur de leur postérité encore vivante :

« Que notre famille restée sur la terre s'accroisse par le nombre de ses membres, qu'elle s'élève par la générosité, la vertu et la fidélité aux vérités révélées.

Que les fils et les descendants de nos fils ne manquent jamais ne nous offrir le riz bouilli dans le lait, le miel et le beurre clarifié, le treizième jour de la lune, à l'heure où l'ombre de l'éléphant descend à l'Est.

Toute oblation rituelle faite par un fils dont le cœur est pur, purifie les âmes des ancêtres et leur procure dans l'autre monde, un bonheur éternel. »

Dans leur préoccupation constante d'assurer la perpétuité de la famille, les lois de Manou déclarent également que les Hindous doivent s'attacher des enfants par adoption s'ils n'en ont pas dans leur union légitime, et elles les autorisent même à chercher à en obtenir dans des unions extra-conjugales, effectuées toutefois, suivant les rites prescrits. C'est du reste, une disposition analogue à celle que nous avons signalée déjà, chez les Chinois, par exemple ; mais elle va même ici jusqu'à prévoir le remplacement du mari auprès de son épouse par un frère ou un proche parent. L'enfant qui naîtra de cette union sera réputé celui du mari, mais la femme ne pourra pas la répéter pour en obtenir un second.

Dans le cas où un mari meurt sans enfant, nous trouvons encore chez les Hindous une prescription analogue que la Bible a connue également.

« Que la jeune femme dont le mari vient de mourir soit épousée de nouveau par le propre frère du mari ou

à son défaut par le plus proche parent, comme si elle était encore la femme de son frère, et l'enfant qui naîtra de cette union sera considéré comme étant le fils du défunt. »

A côté de ces institutions caractéristiques du culte collectif des ancêtres, les Hindous primitifs connaissaient déjà cependant l'idée d'une sorte d'immortalité semi-consciente comportant la responsabilité des actes de la vie présente, et ils en ont tiré plus tard la doctrine de la métempsycose qui a été adoptée ensuite par toutes leurs écoles philosophiques.

Nous lisons déjà, en effet, dans les lois de Manou les déclarations suivantes :

« L'homme naît seul, meurt seul, est seul récompensé de ses bonnes actions ou seul châtié de ses vices.

Dès que sa dépouille mortelle est livrée au bucher ou à la terre, comme un tronc d'arbre ou un morceau d'argile, les parents la quittent, mais la vertu suit son âme.

Ce corps dont les os font la charpente, soumis à la vieillesse, à la décrépitude, aux chagrins, à la maladie, doit être laissé avec bonheur par le juste.

Tout disparaîtra dans la pourriture terrestre, seules les bonnes actions de l'âme ne passeront pas.

Mais la demeure céleste ne s'obtient que par la méditation de l'essence divine. De même que l'arbre renversé dans la rivière suit le courant qui l'emporte, de même que l'oiseau rejette son nid et s'élève vers les cieux, de même l'âme s'élèvera au séjour de Brahma en rejetant son enveloppe périssable. »

De leur côté, les Védas, qui sont les livres sacrés les plus anciens et les plus vénérés, la source de la vérité de la loi et de la science, proclament aussi que la mort n'anéantit pas l'être humain tout entier, car les

corps qui finissent possèdent une âme éternelle, indestructible et immuable.

« Lorsque l'homme est frappé par la mort, son souffle retourne à Vayu, sa vie au soleil ; mais il reste en lui une partie immortelle ; c'est elle, o Agni, qu'il faut échauffer de tes rayons, enflammer de tes feux, o Jatavedas. Dans ce corps glorieux formé par toi, transporte-la au monde des justes... »

Ailleurs encore, les Védas s'expriment ainsi en ce qui concerne le sort de l'âme après la mort :

« L'âme se rend dans le monde auquel appartiennent ses œuvres. Elle va dans le monde du soleil, si elle a fait des œuvres qui y conduisent, elle va dans le monde du créateur si ses œuvres conduisent dans le monde du créateur... »

Cette foi dans la survivance qui inspire toutes les productions du génie hindou s'est complétée par la doctrine de la métempsycose qui se retrouve à la base des deux grandes religions, brahmanique et bouddhique.

Les écoles philosophiques les plus diverses qui se sont succédé au cours des âges, admettent également cette idée de la réincarnation qu'elles formulent d'une façon plus ou moins obscure en l'étendant même souvent jusqu'aux animaux, et c'est cette pensée qui inspire le merveilleux respect des Hindous pour tous les êtres vivants, les animaux et même les plantes.

Après une longue série de réincarnations, l'âme parvient à la libération qui est le but unique et capital de la vie humaine, c'est la *moksha* des brahmanes ou le *nirvana* des bouddhistes, correspondant en quelque sorte à l'absence de pensée et d'action, et qui représente le bonheur suprême.

La théorie des réincarnations se retrouve continuel-

lement affirmée dans la littérature hindoue, et il est presque inutile de l'appuyer par des citations, mais nous avons cru intéressant toutefois, de reproduire à ce sujet, quelques extraits des livres sacrés.

Les Védas ne l'enseignent pas formellement, mais les brahmanes ont réussi cependant à l'y découvrir en retenant par exemple des passages analogues à celui-ci.

« A quoi donc sert ici bas d'avoir des désirs et d'y chercher des plaisirs sensuels, on ne fait que s'astreindre et contracter en mourant de nouveaux liens avec d'autres corps et d'autres mondes. »

La doctrine apparaît déjà mieux indiquée dans les Brahmanas et les Oupanichads ; mais plus tard, elle s'est affirmée graduellement sous l'influence des études philosophiques, et elle est devenue rapidement un dogme universel.

Dans le Bhagavad-Gita, ou *Chant du Bienheureux*, le prince Arjuna, sur le point de livrer bataille, reconnaît dans l'armée ennemie des parents qu'il aime, et, comme il est écrasé de douleur à la pensée que dans la lutte il pourrait causer leur mort, Krichna le console en lui dévoilant la doctrine des transmigrations :

« Ces corps qui disparaissent sont animés par une âme éternelle, indestructible. Celui qui croit qu'on la tue ou qu'elle se tue se trompe.

Celui qui a pesé le secret de ma naissance et de mon œuvre divine ne retourne plus à une nouvelle naissance ; quand il quitte son corps, il revient à moi.

J'ai eu bien des naissances, et toi-même aussi, Arjuna : je les connais toutes, mais toi tu les ignores.

Mon âme est le soutien des êtres sans être contenue en eux, c'est elle qui est leur être. »

On retrouve la même affirmation dans le Mahabharata.

« De même que, en rejetant un vieux vêtement, l'homme se couvre de vêtements neufs, l'âme rejetant son corps vieilli, se revêt d'un corps nouveau, évite les voies fatales qui conduisent à l'enfer, travaille à son salut et marche vers le ciel. »

Cette théorie de la réincarnation reçut du reste dans la poésie hindoue une extension qui, au premier abord, nous paraît particulièrement étrange : dans le Rāmāyana, nous entendons, en effet, Vichnou déclarant à Rama qu'il est incarné en toutes les choses bonnes et excellentes ; parmi les fleuves, il est le Gange ; parmi les guerriers, il est Rama lui-même son interlocuteur, etc. On y reconnaît immédiatement la conception d'après laquelle tous les êtres vivants recèlent une émanation divine : celle-ci, en s'incarnant dans la matière, acquiert une conscience nouvelle déterminée par la forme sensible qu'elle revêt, et elle perd en même temps la notion précise de son origine spirituelle dont elle ne retient le plus souvent dans la vie sensible qu'un souvenir affaibli.

Chez la plupart des peuples antiques, cette pensée que l'âme est appelée ainsi à un perfectionnement continu, poursuivi à travers des existences sans nombre, a développé dans tous les esprits le désir continu du mieux, le besoin de l'activité, le courage de l'effort persévérant, tandis que chez les Hindous, elle a provoqué le résultat exactement contraire.

La transmigration des âmes, ce voyage incessant à travers les vies successives, ce cercle de gwynfyd que les Gaulois acceptaient sans chagrin avec le désir de vivre effectivement ces existences nouvelles où ils sont attendus, les Hindous le repoussent avec horreur ; car ils y voient le séjour forcé dans le monde du mal et de l'ignorance d'où il faut sortir au plus vite. Les écoles

philosophiques rivales, aussi bien que les sectes religieuses les plus opposées, s'accordent cependant dans cette préoccupation exclusive de mettre un terme à ces réincarnations incessantes dont l'idée les poursuit comme une sorte de hantise, et elles ne diffèrent entre elles que dans l'appréciation des moyens les plus efficaces pour y parvenir.

Dans le domaine de la foi religieuse, cette même divergence a été l'une des causes déterminantes de la formation des grands schismes du Djainisme et du Bouddhisme, ainsi que des sectes nombreuses qui se partagent aujourd'hui le Brahmanisme.

En principe cependant, toutes sont d'accord pour reconnaître qu'il faut chercher dans l'état d'ignorance de l'âme, *avidya*, la cause principale qui la maintient dans le cycle des réincarnations, et il faut combattre celle-ci par la science ou *vidya*, laquelle s'acquiert surtout par l'ascétisme et la méditation. L'ascétisme développe en nous le *tapas*, cette chaleur féconde qui peut soulever l'âme jusque dans les régions célestes en lui donnant des pouvoirs surnaturels, et par laquelle les *Asouras* ont tenté autrefois de s'élever jusqu'à la condition des dieux. Il nous permet même d'aborder avec fruit la méditation qui est, suivant l'école yoga, l'élément principal de la délivrance.

Par elle seulement, nous dit M. de Milloué, le sage parvient à sentir l'absence de réalité du monde extérieur, à comprendre l'identité de son être avec l'âme universelle, et, dès lors, il est sûr de se résorber en elle au moment de la mort.

La méditation extatique est ainsi le meilleur moyen d'arriver à cet état bienheureux du *nirvana*, ce repos à peine conscient dont il nous est si difficile avec nos idées occidentales d'obtenir la compréhension exacte,

et qui nous paraît si voisin de l'anéantissement. La doctrine ne recule pas, en effet, devant les conséquences les plus désolantes et les plus pessimistes ; elle proclame le monde essentiellement mauvais et proscrit toute action. Bonnes ou mauvaises, les actions sont toujours nuisibles, en effet, puisqu'elles tendent à prolonger la période d'épreuve des réincarnations.

Nous n'insisterons pas davantage sur cette interprétation de la doctrine des transmigrations ; nous l'avons mentionnée surtout pour montrer la diversité des conséquences opposées qu'elle peut entraîner suivant le caractère des races qui s'en sont inspirées.

Nous ne saurions omettre toutefois de rappeler ici que cette conception de la réincarnation a fourni encore au brahmanisme son principal argument pour justifier au point de vue social cette distinction absolue des castes qui nous paraît aujourd'hui si contraire au sentiment naturel d'humanité. Il considère en effet la naissance parmi les castes inférieures des soudras ou des parias, comme apportant le châtement obligé des fautes commises dans une existence antérieure ; c'est à ses yeux une marque indélébile, un véritable sceau d'infamie apposé par la loi du Karma elle-même, et nul ne peut élever la prétention impie de la discuter.

On conçoit immédiatement toutes les conséquences odieuses qui peuvent découler d'une pareille théorie, et on comprend par là même, l'écho enthousiaste qu'éveilla dans la foule des déshérités la proclamation du schisme bouddhique lorsque Sakhya-Mouni vint révéler la fraternité humaine et briser les barrières sociales qu'avait édifiées l'orgueil des brahmes sous l'égide de la doctrine.

Pour terminer maintenant ce qui concerne les Hin-

dous, nous allons rappeler aussi quelles conceptions se faisaient de leur côté les grandes écoles philosophiques connues sous le nom de Darçanas, touchant la nature de l'âme humaine et les régions au moins temporaires qui la reçoivent dans l'au-delà, et nous nous attacherons spécialement aux trois principales d'entre elles qui représentent du reste des systèmes opposés, les écoles Nyaya, Védanta et Sankhya.

L'école Nyaya qui se rattache aux idées spiritualistes, enseigne formellement l'immortalité consciente de l'âme humaine, elle distingue en elle deux éléments indépendants : *atman*, la sensibilité et *manas*, l'intelligence. L'école Védanta reprend à son tour cette distinction, en y ajoutant un troisième élément, *prana*, le souffle divin, elle considère l'âme comme étant une étincelle émanée de Brahma, qui est venue animer la matière en perdant en même temps le souvenir de son origine céleste.

L'école Sankhya, qui est purement matérialiste et dont l'inspiration se retrouve dans les doctrines du Djainisme et du Bouddhisme, considère la matière *prakriti*, comme existant de toute éternité parallèlement aux esprits, *pouroucha*. Prakriti est active, mais inintelligente, elle est impuissante à créer à elle seule des formes organiques, et ne peut produire que des illusions, *maya*. Par ces illusions, elle captive les *pouroucha* qui se laissent entraîner dans sa sphère d'attraction et s'unissent à elle pour créer des êtres. Les Pouroucha reconnaissent ensuite l'erreur fatale qu'ils ont commise, et ils cherchent alors à se dégager des liens de prakriti, mais ils ne peuvent le faire qu'en parcourant le cycle des existences et en se libérant par des pénitences, *tapas*, pour mériter de retourner dans le monde invisible d'où ils émanent.

On peut dire en un mot que, tout en affirmant toujours l'idée de l'immortalité, les systèmes philosophiques diffèrent entre eux en ce qu'ils n'admettent pas tous la survivance de la conscience, et la même divergence se retrouve aussi du reste dans l'enseignement des doctrines religieuses.

Les deux grandes écoles bouddhiques du Nord et du Sud diffèrent précisément sur ce point qui n'a pas été formellement tranché par le Bouddha, et l'École du Sud, Hinayana, considère à ce sujet qu'à proprement parler la survivance consciente n'est pas accordée à l'âme humaine, telle que nous la connaissons dans la vie présente, mais seulement à son karma qui est une sorte d'entité abstraite représentant les conséquences obligées de tous ses actes. C'est le karma qui arrête les traits de l'être nouveau qu'il appelle à la vie pour devenir le continuateur inconscient de celui dont il accepte l'héritage moral. Il dessine son caractère, et assigne les grands traits de sa destinée future en ayant constamment sous les yeux les actes passés dont il doit assurer la sanction nécessaire. Le karma devient ainsi la résultante collective d'une série d'êtres qui s'ignorent entre eux, mais dont il maintient la continuité à travers le temps pour donner à la justice immanente les satisfactions qu'elle exige. Il les rattache l'un à l'autre, et il est le trait d'union morale entre le premier et le dernier de la série.

Ces êtres divers, qui apparaissent tour à tour comme des manifestations inconscientes du karma, ignorent complètement les faits dont ils supportent les conséquences; mais cette inconscience n'est pas appelée cependant à durer toujours, car le souvenir des existences passées persiste inaltéré dans les profondeurs du karma, et l'âme, parvenue à l'état de sainteté, saura le reconnaître et l'interpréter.

Cette conception curieuse n'est pas spéciale aux Hindous, mais elle se retrouve également chez les Chaldéens, comme nous le verrons plus loin en parlant du kerdar et des férouers.

Rappelons encore, en ce qui concerne la nature de l'âme humaine, que les Hindous contemporains se rencontrent avec les anciens Egyptiens pour voir en elle un composé d'éléments fluidiques invisibles entourant un principe immatériel. Chacun de ces éléments correspond à l'une des facultés de l'âme, et peut être considéré par suite, comme relativement indépendant des autres ; il est de nature d'autant plus subtile et tenue

	Classification	
	Hindoue	Egyptienne
Le corps physique	Rupa	Xa
La vitalité	Jiva	Hati
Le corps astral.	Linga chavira	Tet
L'âme animale	Kama Rupa	Xaib
L'âme humaine	Manas	Sahu
L'âme spirituelle	Bouddhi	Ra
L'esprit divin	Atma	Ka

que la faculté correspondante est elle-même plus haute, et caractérise mieux l'humanité.

Il est certainement difficile de faire de ces éléments divers un classement méthodique qui répugnait à la pensée toujours un peu nuageuse et imprécise des Hindous ; mais il semble toutefois, nous dit M. le Baron Textor de Ravisi dans une communication présentée au Congrès provincial des Orientalistes tenu à

Saint-Etienne en 1875, qu'on peut sans erreur les distinguer au nombre de sept, et les répartir dans l'ordre suivant que nous essayons d'assimiler à la classification égyptienne, telle que nous la reproduisons plus haut (voir page 78).

Au moment de la mort, le corps astral, accompagné des éléments supérieurs, se détache du corps physique qui a perdu sa vitalité, il conserve ainsi une individualité bien précise dont l'état, bon ou mauvais, détermine le lieu qu'il va habiter désormais comme conséquence de son existence terrestre.

D'après l'enseignement de l'Hindouisme actuel, la décision suprême qui doit fixer les destinées de l'âme après la mort est prononcée par le dieu Yama qui apparaissait déjà dans les Védas comme régent du soleil, fils ou forme du dieu Agni, roi des Mânes ou Pitris, et qui maintenant préside au gouvernement des enfers où il assure lui-même l'application des jugements qu'il a portés : suivant l'expression de M. de Milloué, il réunit en lui les fonctions de Minos et celles de Pluton.

Il siège dans le palais de Katitchi, assisté d'un greffier Tchitragroupta, ayant sous les yeux le livre fatal Agra Sandhani où sont consignés les actes des défunts.

Après en avoir pris connaissance, il prononce la sentence redoutée qui va diriger l'âme désincarnée vers le ciel ou l'enfer, ou le ramener peut-être sur la terre pour une incarnation nouvelle ; il est le juge impitoyable que rien ne peut fléchir, car il est impassible comme la loi du Karma dont il est l'interprète.

Ces conceptions plus précises, dans lesquelles apparaîtrait maintenant l'idée de survivance consciente, sont arrivées à se substituer peu à peu dans les croyances populaires, brahmanes ou bouddhiques, aux idées trop abstraites de la moksha ou du nirvana. Les deux reli-

gions connaissent aujourd'hui en effet un ciel bien défini, le *svarga* des brahmes ou le *soukharati* des bouddhistes du Nord, comme elles réunissent aussi, par extension sous le nom de *naraka*, des enfers multiples épuisant sur les âmes des méchants toutes les tortures que l'imagination peut rêver. Quant aux esprits qui, sans avoir été complètement mauvais, conservent encore cependant des fautes à expier, ils se rendent dans des lieux intermédiaires appropriés, *kama loka*, *rupa loka*.

CHAPITRE VII

LES CHALDÉENS

L'histoire des Chaldéens remonte à une antiquité lointaine qui se recule de plus en plus à mesure que nous la connaissons mieux, elle peut même lutter à ce point de vue avec l'histoire de l'Égypte, et elle prend ainsi, à nos yeux, une autorité d'autant plus haute que son origine est plus rapprochée de celle de l'humanité.

Les Mages de la Chaldée possédaient sans doute les connaissances les plus étendues auxquelles leurs contemporains aient pu parvenir ; ils ont fondé un culte d'une grande élévation d'idées, exempt même de ce mélange d'idolâtrie dont les Égyptiens n'ont pas réussi à se préserver, ils ont su en effet adorer la divinité sans avoir besoin de la chercher dans les animaux, ni même sans admettre d'autres symboles que la flamme légère et subtile, presque immatérielle, qui remonte au ciel en se dégageant de la boisson fermentée, du *homa* déposé sur l'autel du sacrifice.

Les premiers peut-être, ils ont effectué, sur les déplacements des astres, des observations suivies, grandement aidées, du reste, par les facilités spéciales que

leur offrait le climat de la Perse, ils ont été ainsi les fondateurs de l'astronomie, cette science qui, dans l'antiquité, éclairait toutes les autres. Ils possédaient également sur la constitution de l'être humain des vues particulières qu'il serait même fort intéressant de retrouver aujourd'hui ; mais nous n'avons, malheureusement, sur ce point que les renseignements fort vagues transmis par les commentateurs ; car les seuls livres sacrés qui sont venus jusqu'à nous, comme le Zend-Avesta ou le grand poème persan Masnavi-Manivi, donnent peu de détails à ce sujet et se bornent, en quelque sorte, à résumer leurs conceptions fondamentales touchant les destinées d'outre tombe.

Nous avons lieu de penser, qu'à l'exemple des Egyptiens, ils considéraient l'âme humaine, dénommée par eux *ourvan*, comme formant un ensemble complexe, et ils y distinguaient spécialement un principe vital, *ékimmou*, qui continue à demeurer dans le monument funéraire, tandis que l'élément spirituel s'échappe au contraire vers les pays inaccessibles, vers le monde d'où l'on ne revient pas.

Nous savons également qu'ils admettaient aussi l'idée formelle de la résurrection des corps, laquelle doit s'opérer par la puissance du dieu Mardouk, aidé de son épouse Zarpanis. Tous les auteurs anciens sont aussi d'accord pour reconnaître que le Zend Avesta proclame nettement l'immortalité de l'âme et l'éternité de la vie future.

Pausanias nous dit, par exemple, livre IV, ch. XXII, que, d'après l'enseignement des Mages, les hommes purs iront dans le séjour lumineux d'Ormuzd, tandis que les méchants seront maintenus dans les ténèbres.

Les Parsis actuels, qui sont aujourd'hui les représentants de ce culte antique, conservent toujours, sur

ce point, l'enseignement de Zoroastre, ainsi que l'ont montré les déclarations faites, en leur nom, au cours du Congrès des religions tenu à Chicago en 1893. M. Edward Barucha, prêtre parsi de Bombay, a envoyé, en effet, à ce congrès un intéressant mémoire dans lequel il résumait de la façon suivante la doctrine Mazdéenne touchant la nature de l'âme humaine :

« L'élément spirituel et immortel a été créé avant le corps, tous deux se trouvent unis à la naissance et se séparent à la mort. L'âme, qui vient du monde des esprits, pourvue des sens et des facultés diverses, entre dans le corps formé au sein de la mère pour retourner ensuite, après la mort, dans le monde spirituel.

Zoroastre enseigne que Dieu donne à l'âme tous les moyens et les secours nécessaires pour accomplir la tâche qui lui est assignée, par exemple : la science, la sagesse, le jugement, la pensée, l'action, le libre arbitre, la conscience religieuse, un ange gardien ou un bon génie, et, par dessus tout, la révélation. Lors de la résurrection des morts et du renouvellement de toutes choses, quand la création entière se remettra en mouvement, les âmes seront pourvues de nouveaux corps pour goûter, dans la vie future, un bonheur ineffable. »

Cette foi en la survivance s'accompagnait, en même temps, chez les anciens Mages, d'une préoccupation constante de la vie future, envisagée surtout dans un sentiment élevé de justice ; ils ne s'en sont pas tenus, en un mot, à cette simple affirmation qui a été celle de l'humanité aux débuts de son histoire ; mais ils se sont attachés surtout, comme les Egyptiens le faisaient de leur côté, à la pensée de la sanction nécessaire que la vie à venir doit apporter aux actes de la vie présente.

Eux aussi, ils ont cherché à se représenter, par

avance, le jugement consécutif à la mort, et à prévoir, dès maintenant, les sorts différents qui attendent les bons et les méchants... Les conceptions qu'ils se formaient à cet égard ont été exposées devant le congrès des religions de Chicago par M. Jinandji Modhi dans le passage suivant :

« L'Avesta et les écrits pehlvis postérieurs attachent une importance capitale à la question de l'immortalité de l'âme, parce que ce dogme paraît essentiel à la morale.

Le mazdéisme enseigne la croyance au ciel et à l'enfer ; entre le ciel et ce monde à venir, il admet qu'il existe un pont nommé Chinevat : suivant nos livres, après la mort d'un homme, son âme erre pendant trois jours dans les régions terrestres sous la conduite de l'ange Serosch. Si le défunt est un homme pieux, ou s'il a mené une vie vertueuse, son âme prononce ces mots : *Heureux, celui dont le bénéfice ne profite pas à lui seul, mais à autrui.*

Si, par contre, le défunt est un méchant, ou s'il a mené une vie mauvaise, son âme fait entendre ces plaintes : *Où irai-je ? dans quel pays trouverai-je asile ?*

Les âmes des trépassés arrivent, au crépuscule de la troisième nuit, au pont de Chinevat, qui est gardé par l'ange Meher-Daver ou Meher-le-juge. Ce dernier a deux assesseurs, les anges Rashné et Astad. Le premier représente la justice, et le second la vérité. L'âme comparait alors devant ces trois juges pour rendre compte de ses actions. Meher Daver la pèse dans les plateaux d'une balance. Si les mauvaises actions l'emportent, ne fût-ce que d'un peu, on ne permet pas au trépassé de franchir le pont, mais on le précipite dans les abîmes de l'enfer. Si le bien et le mal se font contrepoids, on

l'envoie dans un séjour appelé Hamast-Gehan qui correspond au purgatoire des chrétiens et à l'El-Araf des arabes. Le bien, qu'il a fait dans sa vie, l'empêche d'aller en enfer, et le mal, d'aller au ciel. »

Il faut ajouter toutefois que cette séparation, pour terrible qu'elle soit, n'est pas éternelle, mais elle doit durer seulement jusqu'à la fin des temps, tant que durera elle-même la lutte du bien et du mal.

L'Avesta nous dit, en effet, qu'au jour de la résurrection, toutes les âmes des justes se réuniront d'abord sur la montagne Bérézat de la chaîne Elbrouz, sous la conduite des ministres des bons esprits, et qu'alors les méchants seront admis à se joindre à eux, car ils auront été purifiés par la douleur et par le feu. Les hommes deviendront alors des bienheureux, ils prendront des corps lumineux, n'ayant plus besoin de nourriture.

Lorsque la fin du monde sera arrivée, nous dit Plutarque (*de Isis et Osiris*), le plus méchant des darvands deviendra pur, excellent, céleste, il ne respirera que pureté et il fera un long sacrifice de louanges à Ormuzd.

On sait, du reste, que les doctrines Mazdéennes sont principalement fondées sur cette idée de l'antagonisme continu du bien et du mal, qui règne partout dans l'univers et agite plus spécialement l'humanité.

Elles y voient la lutte fatale des deux génies rivaux : Ahura Mazda, le dieu du bien, origine de la vie réelle, père et auteur de la vérité, qui dirige les mouvements célestes, et le dieu du mal, Agramai-Nyons, qui inspire les désirs méchants et les actions mauvaises.

La lutte des deux principes opposés durera sans doute autant que l'humanité elle-même, elle aura ses alternatives perpétuelles de triomphes et de défaites ;

toutefois, elle ne s'étendra pas au-delà de la fin des temps. Il ne faut pas oublier, en effet, que le dieu du bien est supérieur à son rival, et il triomphera nécessairement au jour de la résurrection.

On voit ainsi comment la conception d'un dieu unique s'est dégagée peu à peu du dualisme antique, puisque la certitude où nous sommes de la victoire finale du bien nous révèle par là même que, dans la réalité des faits, le monde n'est pas gouverné par deux pouvoirs égaux et opposés, mais bien par la Providence du plus puissant d'entre eux, laquelle dirige toutes choses en vue d'un triomphe définitif, et nous lisons, en effet, dans un passage cité par Menant, auteur d'une *Étude sur Zoroastre*, que celui qui ne reconnaît pas l'unité de Dieu, ne sera pas admis à passer le pont de Chinevat, mais il sera condamné à rester en enfer jusqu'à la résurrection.

Dans la pensée des Mazdéens, le triomphe final du dieu du bien devra avoir pour conséquence nécessaire la conversion des méchants, comme nous le rappelons plus haut, puisque le mal ne pourra plus subsister dans l'univers après la défaite d'Ahriman.

Ils concevaient, d'ailleurs, l'histoire de l'âme humaine comme une ascension éternelle vers le bien, et il leur semblait qu'il y aurait une sorte de contradiction à supposer que cette âme pourrait jamais se trouver placée dans l'impossibilité d'y atteindre.

Suivant une doctrine évolutionniste particulièrement intéressante que nous retrouverons encore chez les Gaulois, ils admettaient que cette ascension continue s'est déjà poursuivie à travers tous les règnes de l'univers ; car l'âme, d'abord inconsciente, les a traversés successivement avant d'arriver dans le monde de l'humanité où elle apparaît avec des facultés intellectuelles

qu'elle a acquises peu à peu au cours de ses existences passées. Elle est destinée à se développer encore, à s'élever dans l'avenir au-dessus de son état actuel, à s'affranchir de l'avarice et du désir, et à expérimenter même des milliers de degrés d'intelligence plus élevés.

Dans cette ascension sans fin, elle est guidée par les *frawasis* ou *férouers*, âmes créées par Dieu, nées ou à naître, esprits supérieurs parmi lesquels elle devra prendre place à son tour.

Ce sont bien des anges gardiens, solidaires en même temps de l'âme qu'ils ont pour mission de protéger, ils ont aussi en effet leur développement normal qui est parallèle au sien, car ils recueillent le fruit des actes vertueux qu'elle accomplit sous leur inspiration.

Ainsi placés au sommet de l'échelle des êtres, les férouers constituent les types idéaux de tous les êtres purs ; mais la grande loi du perfectionnement continu qui embrasse à la fois toutes les formes de la vie, depuis les plus infimes jusqu'aux plus hautes, veut qu'elles aient chacune leur type idéal, et, par suite, l'humanité intelligente n'est pas seule à posséder ces génies protecteurs ; mais les animaux eux-mêmes ont aussi leurs férouers appropriés, qui sont les âmes de l'espèce.

Les férouers des défunts sont les génies bienfaisants de l'humanité, ils vivent avec nous dans une communion réelle, tout en restant cachés. Aux dix derniers jours de l'année, qui leur sont spécialement consacrés, ils descendent même du ciel sur la terre pour se mêler plus intimement encore à la vie de ceux qu'ils ont aimés, et recueillir en outre les sacrifices et les hommages dont ils ont besoin.

C'est la double préoccupation que nous avons rencontrée déjà chez les grandes races primitives ; elle est

exprimée avec une intensité de vitesse particulière dans le passage suivant de l'oraison des férouers : « Nous offrons le sacrifice aux bons, aux forts, aux saints férouers des justes, à ceux qui descendent de leur demeure vers le temps d'Hamaspah-maedha. Alors ils se répandent ici-bas pendant dix nuits en exprimant leurs désirs par les questions suivantes : Qui nous louera ? Qui nous offrira le sacrifice ? Qui répandra pour nous l'offrande ? Qui nous invitera en portant à la main le lait de la vache et un vêtement avec la prière qui fait obtenir la pureté ?

Alors l'homme qui nous offre le sacrifice en portant à la main le lait de la vache et un vêtement avec la prière qui fait obtenir la pureté, ils le bénissent satisfaits, favorables et bienfaisants, les forts férouers des justes en disant : Qu'il y ait dans sa maison un troupeau formé de sa vache et de ses veaux. Qu'il y ait un cheval rapide et un taureau vigoureux. Que ce soit un homme respecté, un homme sage ».

Le férouer de chacun de nous se constitue peu à peu au cours de notre vie ; c'est une forme invisible appelée *Kerdar* qui résume en elle tout l'ensemble de nos actes et de nos pensées, elle est d'autant plus belle que nos aspirations ont été plus hautes, elle est d'autant plus subtile que nos pensées ont été plus pures, et ainsi elle devient d'autant plus forte et plus puissante pour s'élever jusqu'au ciel.

On retrouve là en un mot la conception du Karma hindou dont nous parlions plus haut, et qui, lui aussi, se constitue d'après les actes de la vie présente dont il est la résultante obligée ; mais le férouer conserve en même temps un caractère plus personnel et plus humain, car il nous apparaît surtout comme l'ange gardien, le protecteur bienveillant désireux de s'élever

avec nous en nous guidant dans la voie du progrès moral, tandis que le Karma reste au contraire le juge impassible uniquement soucieux de la loi, et impuissant à pardonner les fautes non encore expiées.

Suivant la conception des Mages, l'âme humaine traverse des existences successives jusqu'à ce qu'elle atteigne un état de pureté suffisant pour mériter d'échapper désormais à la réincarnation et de séjourner enfin dans le lieu de lumière éternelle. Elle a oublié, sans doute, le souvenir de ses existences antérieures ; mais le bien qu'elle a fait, les bonnes aspirations qu'elle a ressenties, ne sont pas perdues, car son Kerdar inconscient les a recueillies, et, lorsque plus tard, elle obtiendra cette illumination spirituelle qui couronne l'évolution humaine, elle le contempera dans sa pleine conscience, elle reconnaîtra en lui son œuvre, et elle y retrouvera le souvenir de ses existences passées.

Ajoutons, à un autre point de vue, que cette doctrine si intéressante, qui voit, dans tout être vivant, une manifestation plus ou moins voilée de la conscience divine, un pèlerin plus ou moins avancé sur la route du progrès indéfini, avait amené les Mages chaldéens à une conception de la solidarité universelle tout à fait remarquable pour l'antiquité ; ils y comprenaient, en effet, non seulement leurs compatriotes sans distinction de classes, mais aussi l'humanité entière, et leur sollicitude s'étendait même jusqu'aux animaux.

Il n'est pas permis à celui qui célèbre le sacrifice, nous dit Hérodote, de proférer sa prière pour lui seul ; mais il doit demander que les biens se répandent sur tous les membres de la nation, et spécialement sur son roi.

« Je vous adresse ma prière, ô Homa, qui faites que le pauvre est égal au grand » (Menant).

Ailleurs, Zoroastre s'exprime ainsi en montrant au roi Gustap la voûte des cieux : Ces dômes ronds, lui dit-il, réunissent, sans distinction, les rois, les sujets, les maîtres et les serviteurs (Anquetil Duperron, *Vie de Zoroastre*).

Le Chaldéen doit respecter les animaux utiles, émanation d'Ormuzd, et lutter contre les animaux nuisibles, émanation d'Ahriman, en se souvenant que les animaux possèdent une âme en voie de développement et que nous avons des devoirs envers eux.

Les récompenses du ciel sont promises à ceux qui prennent soin de multiplier les animaux domestiques, et qui agissent à leur égard avec douceur et justice. Ceux-ci, du reste, sauront reconnaître plus tard les bienfaits dont nous les avons entourés.

« Je prie les animaux, pour que ceux-ci me prient à leur tour. Tuer le chien préposé à la garde du troupeau, c'est mettre en péril le salut de son âme ».

Nous avons aussi des devoirs même à l'égard des plantes. Cultiver la terre, la couvrir de végétaux et d'animaux utiles, l'embellir, la rendre au bien-être et à la joie, c'est l'œuvre sanctifiée comme la prière, c'est l'œuvre de religion par excellence.

Cette pensée de la solidarité universelle et de la protection obligatoire envers les faibles avait développé chez les Mazdéens un respect profond de la femme. Le mariage monogamique est obligatoire pour tous les fidèles, c'est la condition nécessaire du salut, et cette institution essentielle est encore observée aujourd'hui par les Parsis, même dans les pays musulmans. L'adultère était rigoureusement puni par une loi religieuse qui se préoccupait, avant tout, de la pureté dans la vie et les mœurs. Ainsi que l'observe J. Reynaud, la femme conservait sa personnalité dans le

mariage, elle n'était pas condamnée à s'absorber dans son époux et à suivre passivement la destinée de celui-ci. Enfin, si elle en était digne, elle pouvait même être admise à cet honneur suprême de l'exercice des fonctions sacerdotales.

CHAPITRE VIII

LES GAULOIS

Dans cette revue générale des races antiques, les Gaulois méritent à tous égards une place exceptionnelle ; car, plus que tout autre peuple, ils ont eu la foi effective et assurée dans la doctrine de la survivance et de l'immortalité, et si ailleurs nous devons citer seulement les rêves généreux, l'espoir hypothétique de quelques esprits d'élite qui n'étaient peut-être pas suivis de la masse de leurs concitoyens, ici au contraire, nous voyons un consentement unanime, une foi absolue et indélébile qui est devenue la base de toutes les institutions, la règle incontestée de la vie de chacun.

Elle a été en même temps l'inspiratrice écoutée des actes de dévouement, de l'esprit de sacrifice et du mépris de la mort, de toutes ces hautes qualités en un mot, qui avaient assuré à cette grande race celtique une renommée à part, une gloire toute spéciale parmi les autres peuples avec qui elle s'était trouvée en contact au cours de ses longues pérégrinations.

Ainsi que le remarque Jean Reynaud dans sa belle

étude sur l'*Esprit de la Gaule* : « Si la Judée représente dans le monde avec une ténacité qui lui est propre, l'idée du Dieu personnel et absolu, si la Grèce et Rome représentent l'idée de la Société, la Gaule ne représente pas moins spécialement l'idée de l'immortalité. »

« Rien ne la caractérisait mieux de l'aveu de tous les anciens. »

« On regardait ce peuple mystérieux comme le possesseur privilégié des secrets de la mort, et son inébranlable instinct de la persistance de la vie n'a pas cessé d'être aux yeux des païens un sujet d'étonnement et souvent de crainte, »

Tous les écrivains antiques sont en effet d'accord pour priser hautement la philosophie des Gaulois dont ils reconnaissent la valeur singulière et la supériorité incontestée, et ce sentiment se retrouve non seulement chez les auteurs païens, comme Aristote, César, Lucain, Valère Maxime ; mais même aussi plus tard chez les Pères de l'Eglise, comme Saint-Cyrille, Saint-Clément, etc.

Il est d'autant plus fâcheux que cette doctrine si appréciée se soit perdue après la conquête des Gaules, et que nous n'ayons aujourd'hui pour la reconstituer que des fragments épars dans les auteurs ; toutefois, il ne peut y avoir aucune hésitation sur le point qui nous occupe, car les témoignages recueillis sont nombreux et décisifs, et ils établissent nettement que l'antiquité n'hésitait pas à rapprocher les Gaulois de l'école de Pythagore, et même elle les y incorporait tout à fait ; à ce point de vue, ils se rattachent bien à cette grande tradition dont nous essayons ici de marquer les traces dans l'histoire antique.

Partis sans doute du centre de l'Asie, lors des grandes émigrations de la race aryenne, les Celtes

sont venus s'établir plus tard dans les Gaules, après avoir traversé la plus grande partie du continent alors connu. Ils se sont trouvés en contact avec la plupart des peuples antiques ; ils ont eu par suite l'occasion d'échanger leurs idées avec eux, de devenir leurs élèves, ou peut-être même leurs éducateurs, et c'est ainsi que nous trouvons dans les documents laissés par l'antiquité classique la trace des relations suivies qu'ils entretenaient avec les Grecs, par exemple.

Nous savons en effet que les Gaulois envoyaient régulièrement leur offrande dans les grands sanctuaires de la Grèce, et que le dieu celtique Bel avait sa place marquée dans le temple de Delphes.

Dans l'île de Délos, s'élevait derrière le temple de Diane un monument druidique qui était le tombeau de deux prêtresses hyperboréennes venues jadis dans l'île en même temps qu'Apollon. Un autre tombeau druidique s'élevait également dans le temple de ce Dieu, et ces monuments étrangers étaient au témoignage d'Hérodote, l'objet d'une vénération toute particulière.

En parlant de l'antique alliance des tribus doriennes et celtiques établies alors sur l'Euxin, Hérodote cite le nom du prêtre Abaris, rappelé également par Hécatee et Pindare, et il est très remarquable, comme le signale Jean Reynaud, qu'on ait retrouvé dans l'ouest de la France une médaille d'or gauloise portant ce même nom ; celle-ci serait actuellement déposée à la Bibliothèque Nationale.

Partant ainsi de l'identité des doctrines, on comprend que l'antiquité ait pu rattacher les Druides à l'école de Pythagore, qui aurait été leur maître, sinon leur disciple.

L'auteur Polyhistor déclare en effet, dans son livre des

Symboles que Pythagore serait allé chez les Brahmes et les Celtes.

D'autres, au contraire, prétendent que les Druides auraient été initiés par un ancien esclave de Pythagore nommé Zamolaïs.

Ainsi que nous venons de le remarquer, il nous est malheureusement impossible de connaître aujourd'hui dans son intégrité cet enseignement des Druides, qui était, du reste, purement oral et n'a pas pu être transmis par écrit ; toutefois nous savons cependant par les mentions trop rares des auteurs grecs ou romains, qu'il constituait une doctrine philosophique de haute valeur, dont l'étude absorbait la vie de ceux qui s'y consacraient, car la simple initiation ne durait pas moins de trente années.

Nous avons trouvé d'ailleurs la confirmation des renseignements fournis par les auteurs étrangers, dans les chants composés après l'invasion romaine par les bardes disciples des Druides, et qui sont venus jusqu'à nous. Le progrès des études gauloises a permis de les interpréter avec une certaine certitude.

Ces poèmes dont les plus connus sont dus au barde Taliésin ne reproduisaient déjà plus, dans la pensée de leur auteur, que l'écho lointain d'une foi agonisante ; mais ils nous permettent cependant d'apprécier la doctrine dans ses traits essentiels, et, grâce à eux, nous savons qu'elle admettait l'existence dans l'homme d'un principe immatériel et immortel.

Nous savons du reste également, par l'interprétation des inscriptions relevées sur les menhirs et spécialement sur les médailles gauloises, qu'elles fournissent aussi de leur côté, une attestation non moins formelle de la foi en l'immortalité.

Dans l'opinion des Gaulois, l'élément immatériel de

L'âme humaine est une émanation divine, l'*awen*, qui est le principe unique de toute vie.

Avant d'arriver jusqu'à l'être humain, l'*awen* inconsciente anima d'abord les formes inférieures de la vie, les plantes, puis les animaux : elle était alors enfermée dans le cercle de l'abîme, *anufu*, mais elle en est sortie après de longues années d'attente et d'efforts, et elle est entrée dans le cercle de la liberté *abred*, qui est aussi celui des migrations ; ce cercle comprend les mondes d'expiation et d'épreuve où s'agite notre humanité, et dont la terre fait partie.

Après de nombreuses transmigrations, elle le quittera enfin pour atteindre le cercle des mondes heureux et de la félicité, *gwynfid*. Celui-là même n'est pas le dernier, car plus haut encore apparaît dans un lointain inaccessible le cercle de l'infini, *ceugant*, qui enserme les autres, et n'appartient qu'à Dieu.

On retrouve là immédiatement cette doctrine de la transmigration des âmes que nous avons signalée déjà chez les grandes races antiques et qui faisait, comme on sait, le fondement de l'enseignement de l'école de Pythagore.

Comme elle s'appuie en même temps sur l'idée du perfectionnement indéfini, elle semble écarter formellement la possibilité du retour de l'âme humaine à des formes inférieures, qui était généralement admise dans la théorie de la métempsycose, et, à ce point de vue, la doctrine gauloise se recommande d'autant mieux qu'elle affirme plus nettement cette distinction essentielle de l'âme humaine par rapport à celle des animaux.

Cette préoccupation de la vie future dans l'autre monde était, dit-on, poussée si loin chez les Celtes qu'ils attendaient toujours cinq années après la con-

damnation des criminels avant de les mettre à mort, de façon à leur laisser le temps de se repentir, et dans la crainte de souiller le monde de l'au-delà par la présence d'âmes coupables.

La transmigration indéfinie des âmes retenues dans le cercle d'abred ne s'exerçait pas seulement sur la terre, mais dans tous les mondes planétaires analogues, selon l'expression de Lucain s'adressant aux Gaulois, dans sa Pharsale :

« Pour vous, dit-il, les ombres ne s'ensevelissent pas dans le sombre royaume de l'Érèbe, mais l'âme retourne habiter d'autres corps dans des mondes nouveaux.

« La même âme régit d'autres membres dans d'autres mondes. Si ce qu'enseignent vos hymnes est bien exact, la mort n'est qu'un intermède dans une longue vie. »

Il ne paraît donc pas douteux que les druides, étant ainsi parvenus à cette conception de la pluralité des mondes habités, n'aient possédé sur l'astronomie des notions très approfondies, comme César du reste, le reconnaît lui-même, et qu'ils n'aient su s'élever au-dessus de l'observation vulgaire, en reconnaissant que la terre se déplace dans l'univers dont elle n'occupe pas le centre.

Écoutons en effet le Barde Taliésin :

« Je demanderai aux Bardes ce qui soutient le monde, puisque privé de support, le monde ne tombe pas. Mais qui pourrait servir de support ?

Grand voyageur est le monde. Tandis qu'il glisse sans repos, il demeure tranquille dans sa voie, et combien la forme de cette voie est admirable pour que le monde n'en sorte dans aucune direction. »

Hécatéé nous dit de son côté que les Druides

enseignaient l'existence de montagnes lunaires, ce qui témoigne également de leur part d'idées assez précises sur la constitution du satellite de la terre.

Comme les Mages chaldéens, et comme la plupart des prêtres dans les civilisations antiques, les Druides étaient des astronomes, et l'observation du ciel constituait leur principale occupation.

D'après leur doctrine religieuse, les âmes qui devaient quitter définitivement l'humanité, abandonnaient l'atmosphère terrestre, et se rendaient dans la lune qui constituait une sorte de paradis intermédiaire, elles y subissaient une seconde mort, et elles en sortaient plus tard, transformées et complètement épurées, pour se rendre au soleil, dans le paradis définitif.

La lune était pour eux, nous dit Plutarque, le lieu, et par suite le gage visible de l'immortalité qui les attendait.

On sait du reste que la lune jouait un rôle prédominant dans l'ésotérisme antique, et, d'après les pythagoriciens, elle était l'intermédiaire obligé entre la terre et le ciel.

Les âmes des défunts y venaient passer la vie astrale dans la face tournée vers la terre avant de pouvoir s'élever jusqu'au ciel, et, par contre, les âmes des héros et des génies qui devaient s'incarner, venaient prendre leur corps astral sur la face opposée avant de descendre sur la terre.

La lune magnétisait les âmes pour l'incarnation terrestre, et elle les démagnétisait pour le ciel.

Aussi, nous dit Jean Reynaud, jouissait-elle de toutes les faveurs de la religion ; elle réglait par son cours l'ordre des cérémonies qu'elle sanctifiait en quelque sorte par sa présence et animait par ses rayons.

Son croissant, placé dans la main des druides, était

l'emblème et l'insigne caractéristique de leur dignité.

Pour résumer la doctrine des Druides au point de vue eschatologique, nous dirons que la terre était considérée par eux comme un monde inférieur, où la liberté doit s'exercer, ce qui explique ainsi la présence du mal dans le monde ; mais il n'y voyaient qu'une habitation passagère, puisque l'âme devra pénétrer plus tard dans le ciel qui est par excellence le monde de l'amour.

C'est là du reste un but qu'elle ne pourra atteindre qu'après de nombreuses transmigrations, et Plutarque nous enseigne à ce sujet que la mort d'un homme supérieur pénétrant dans gwynfid, provoque sur la terre certains troubles dans le monde matériel.

En principe, l'âme est retenue après la mort dans le cercle d'abred pour les trois défauts suivants : la négligence à s'instruire, le peu d'amour du bien, et l'attachement au mal. Lorsqu'elle arrivera enfin dans le cercle de gwynfid, son awen y reprendra sa pureté originelle, elle y retrouvera en même temps la mémoire des existences passées, et elle y jouira en outre de l'affection des êtres qu'elle a connus et aimés au cours de ses nombreux pèlerinages sur la terre.

Ce qui fait enfin, on peut le dire, la caractéristique des Gaulois devant cette doctrine de l'immortalité, c'est qu'elle ne leur apparaissait pas seulement comme une simple théorie philosophique sujette à discussion, mais comme une certitude absolue possédant toute la réalité de la vie présente.

Tous les auteurs anciens sont unanimes sur ce point : cette conviction dirigeait tous les actes de leur vie, elle leur inspirait les nobles vertus qu'engendre le mépris de la mort, le courage poussé même jusqu'à une témérité qui devait leur être fatale.

D'après le témoignage de Pomponius Mela et de Valère Maxime, ils n'hésitaient pas à se consentir entre eux des prêts d'argent remboursables dans l'autre monde.

Ils ensevelissaient ou brûlaient avec les morts les objets qui leur avaient appartenu pour qu'ils puissent les retrouver dans la vie nouvelle où ils entraient, et Diodore de Sicile nous dit même qu'ils y joignaient des lettres adressées à leurs parents antérieurement défunts, afin qu'elles leur soient remises et puissent être lues par eux.

La doctrine druidique présentait en outre ce caractère particulièrement remarquable que la foi en l'immortalité s'y combinait avec une notion très précise de l'unité divine.

Le dieu *Æsus* dont le nom se rapproche du reste par une analogie remarquable, de l'*Aïsa* des Grecs, la déesse providentielle, supérieure à Zeus lui-même, était considéré comme le dieu suprême de l'Univers, placé au dessus de toutes les divinités. On sait d'ailleurs qu'Aristote a cru pouvoir expliquer ce non d'*Aïsa* par une étymologie des plus curieuses, soit *αεί οὐσαν* qui existe toujours, rappelant ainsi d'une manière frappante celle du Dieu des Juifs, Jehovah, dont le nom est formé, comme on sait, par la combinaison des trois temps du verbe *être*, passé, présent et futur, et traduit aussi la même pensée d'éternité.

Il est d'autant plus intéressant d'ajouter que le rituel druidique présente des analogies singulières avec celui qu'observaient les Israélites, au temps de l'Exode et des Juges.

Comme eux, ils veulent adorer le Dieu suprême au milieu des grands chênes de la forêt, sous la voûte étoilée, et non pas dans un temple fait de main d'homme.

La pierre qu'ils choisissent pour y déposer leurs offrandes, est laissée intentionnellement brute ; car, si elle était taillée, elle serait par là même entachée de la souillure humaine, et les produits directement sortis de la main du Créateur sont seuls assez purs pour être admis devant sa face.

La pierre brute, le menhir qui abritait sans doute les sacrifices rituels, était installée sous les grands chênes qui devenaient en quelque sorte les colonnes d'un temple élevé par la nature elle-même, et ces mêmes éléments caractéristiques se retrouvent également dans les sacrifices offerts par les patriarches israélites, tels que la Bible nous les décrit.

Abraham venait ainsi dans la forêt au pied des chênes pour y apporter ses hommages à Jéhovah, et il déposait ses offrandes sur une pierre brute spécialement consacrée à cet effet, qui devenait *Bethel*, la maison de Dieu.

Nous voyons également que les Israélites dressaient de grandes pierres en commémoration des événements dans lesquels ils tenaient à reconnaître la protection vigilante de Jéhovah, ou bien encore ils érigeaient des tumulus sur lesquels chacun venait déposer sa pierre, comme le fait s'est produit par exemple après le passage du Jourdain, et nous avons là un spécimen bien caractérisé des cromlechs gaulois.

Faut-il ajouter que, pour les Gaulois aussi bien que pour les Israélites, l'idée de l'hommage rendu à la divinité entraînait nécessairement celle du sacrifice, et malheureusement elle conduisit les deux peuples à la pratique trop fréquente des sanglantes holocaustes.

On comprend que toutes ces analogies entre les cérémonies juives et druidiques aient frappé depuis longtemps les commentateurs, et leur aient paru

apporter autant de preuves des relations actives qui ont dû exister entre les deux races au début de l'histoire.

On peut même trouver aussi à d'autres points de vue des analogies non moins formelles entre la religion druidique et celle des Chaldéens, et Pline appelle effectivement les druides les mages de la Gaule.

On sait par exemple que le gui formait l'élément nécessaire des cérémonies religieuses des Gaulois, et le nom même des druides en fournit du reste une preuve immédiate, puisque, suivant toute probabilité, le mot *derwydd* qui les désigne en celte réunirait les deux radicaux, *derv*, chêne, et *wydd*, gui.

Or il y a lieu de penser comme le remarque Jean Reynaud, que le gui jouait pour les druides le même rôle symbolique que le *homa* mazdéen ou le *soma* védique pour les Mages ou les Aryas.

C'était en effet une image de l'immortalité que ce gui toujours vert, surgissant sur un arbre étranger, et qui, en se détruisant par la fermentation, donne naissance à des forces cachées d'où va surgir un être nouveau.

Nous pourrions multiplier ces exemples, mais ceux que nous venons de citer suffisent déjà pour faire ressortir les nombreuses analogies qui rattachaient les doctrines druidiques aux grandes religions antiques.

Ces mêmes analogies se sont retrouvées plus tard dans le dogme chrétien, et, comme le remarque M. le D^r Maurice Adam, on conçoit immédiatement que les druides aient pu adhérer sans difficulté à la religion nouvelle et en soient même devenus les apôtres, aussitôt qu'elle leur fut apportée après l'invasion des Gaules.

Ils y retrouvaient en effet leurs dogmes fondamen-

taux, simplement combinés avec cette doctrine plus haute de l'amour divin et de la charité envers toute créature, qu'ils n'avaient pas connue jusque-là, mais dont ils étaient dignes d'entendre l'appel.

Les dolmens et les menhirs reçurent la croix. Bonne est la pierre avec l'Évangile, proclament les bardes, et La Villemarqué nous dit de son côté que Saint-Patrice portait dans ses voyages une pierre sacrée qui lui servait d'autel pour dire la messe.

A. Bertrand ajoute même que les monastères dont les Gaules étaient couvertes, étaient simplement d'anciennes congrégations druidiques qui s'étaient converties en masse. Jubainville déclare aussi qu'en Irlande la hiérarchie druidique se transforma directement en hiérarchie chrétienne.

On comprend par là que le dogme chrétien ait pénétré si profondément dans l'âme des descendants des Gaulois, si bien que pendant de longs siècles, leur histoire s'est confondue avec celle de l'Église.

Il est très remarquable d'ailleurs que le culte des arbres, des fées ou des génies cachés dans la forêt, ait pu persister dans les Gaules après l'avènement du christianisme, montrant ainsi que, dans l'opinion de nos pères, les croyances chrétiennes n'excluaient pas nécessairement les derniers vestiges de la foi qui avait été celle de leurs ancêtres.

Cette influence se retrouve en effet nettement marquée dans toutes les manifestations de la vie intellectuelle au moyen-âge, elle inspire surtout les poésies des Bardes qui sont des néo-druides, et, aussi bien, dans l'épopée de la Table ronde, dans les chants des trouvères, et même dans les fabliaux des conteurs, c'est toujours l'âme celtique qui s'affirme dans le choix des sujets et les caractères des héros.

C'est encore cette même foi druidique qui, à son insu, inspirait les premières pensées de la vierge héroïque qu'appelait la célèbre prophétie de Merlin, et, qui devait devenir la libératrice de la France au cours de l'une des périodes les plus douloureuses de son histoire.

Nous savons en effet que l'humble bergère de Donrémy ne manquait pas d'aller méditer sous les grands chênes pour y retrouver les inspirations qui avaient guidé la race gauloise, et c'est là qu'elle a pu contempler ces visions angéliques où elle a trouvé le courage nécessaire pour aller affronter les batailles sanglantes et faire plus tard au salut de son pays le sacrifice de sa vie.

Celle qui nous apparaît aujourd'hui comme la sainte incarnation de la patrie réunissait bien en elle les deux grandes influences qui ont présidé à sa formation, les traditions gauloises et la foi chrétienne.

CHAPITRE IX

LES JUIFS

La Bible juive paraît au premier abord ignorer l'immortalité; elle prévoit seulement que la vie présente doit récompenser les justes ou châtier les méchants, et elle ne songe pas à faire appel à l'idée de la vie d'outre-tombe pour ramener le peuple choisi à la pensée de ses devoirs envers Jéhovah.

Le Pentateuque parle seulement du Scheol, sorte de caverne obscure où sont réunies les âmes des morts dans un sommeil inconscient.

Cette observation a frappé depuis longtemps tous les apologistes, et Bossuet nous déclare que Dieu avait estimé sans doute, que la race hébraïque primitive avait encore l'intelligence trop peu développée pour pouvoir s'élever jusqu'à la conception de l'immortalité.

On peut observer toutefois que cette absence de la notion de la survivance de l'âme humaine n'est pas aussi formelle qu'elle le paraît au premier abord, il est possible en effet de citer de nombreux passages témoignant d'une affirmation tout au moins implicite de cette idée.

Le Livre de la Sagesse nous dit que Dieu a créé l'homme impérissable, et que la mort est entrée dans le monde seulement par le péché.

(Chap. II, v. 22). Les impies ont ignoré, dit-il, le secret de Dieu, ils n'ont point cru qu'il y ait aucune récompense à espérer pour les justes, et ils n'ont fait nul état de la gloire qui est réservée aux âmes saintes.

(Verset 23). Car Dieu a créé l'homme immortel, il l'a fait pour être une image qui lui ressemblât.

On connaît aussi la célèbre vision d'Ezechiel dans laquelle le prophète, obéissant à un ordre divin, commande aux ossements desséchés des défunts de se réveiller à nouveau pour revenir à la vie. (Chap. XXVIII, v. 3 à 7).

Nous signalerons encore divers passages du livre de Job.

(Chap. XIX, v. 25). Car je sais que mon rédempteur est vivant, et qu'au dernier jour je ressusciterai de la terre.

(Verset 26). Et je serai revêtu de ma peau, et je verrai mon Dieu dans ma chair.

(Verset 27). Je le verrai moi-même et non un autre, je le contemplerai de mes propres yeux ; cette espérance repose dans mon sein.

D'une façon générale, Job soutient que le crime est souvent impuni dans ce monde, parce que Dieu se réserve ordinairement la vengeance pour une autre vie.

Nous ajouterons enfin le passage suivant du livre du prophète Daniel :

(Chap. XII, vers. 2). « Un temps viendra où tous ceux qui dorment dans la poussière se réveilleront, les uns pour entrer dans la vie éternelle, les autres, pour tomber dans l'éternel opprobre ».

Et ceux du second livre des Macchabées qui sont les plus caractéristiques.

(Liv. II, chap. VII, vers. 22). Elle leur disait : Je ne sais comment vous avez été formés dans mon sein ; car ce n'est pas moi qui vous ai donné l'âme, l'esprit et la vie, ni qui ai joint tous ces membres pour en former un corps.

(Verset 23). Mais le Créateur du monde... vous rendra encore l'esprit et la vie par sa miséricorde...

(Verset 36). Quant à nos frères, après avoir supporté une douleur passagère, ils sont entrés maintenant dans l'alliance de la vie éternelle...

(Chap. XII, v. 43). Et ayant recueilli d'une quête qu'il fit, 12000 drachmes d'argent, il les envoya à Jérusalem afin qu'on offrit un sacrifice pour les péchés de ces hommes qui étaient morts, ayant de bons et religieux sentiments touchant la résurrection.

(Verset 44). Car s'il n'avait pas espéré que ceux qui avaient été tués ressusciteront un jour, il eut regardé comme une chose vaine et superflue de prier pour les morts.

(Verset 46). C'est donc une sainte et salutaire pensée que de prier pour les morts afin qu'ils soient délivrés de leurs péchés.

On voit immédiatement que c'est surtout dans ces dernières citations que nous trouvons l'affirmation la plus formelle ; mais il ne faut pas oublier toutefois que les livres des Macchabées qui, du reste, paraissent écrits par deux auteurs différents, remontent à une date beaucoup plus récente que les autres livres de la Bible.

Ils relatent en effet l'histoire d'une période de cinquante années postérieure à la mort d'Alexandre, laquelle est survenue, comme on sait, en l'an 312 ; par suite, ils ont dû être composés seulement au cours du

deuxième siècle avant Jésus-Christ, et, en fait, ils ne figurent pas dans le canon israélite qui était déjà fixé à cette époque.

On peut donc supposer que l'idée de l'immortalité avait pu alors être importée en Judée par les peuples voisins au cours des invasions fréquentes dont ce pays était le théâtre, et elle avait pu être acceptée par une partie du peuple, sinon par la totalité des Israélites, comme étant bien conforme à la loi de Moïse, ou tout au moins compatible avec elle.

Du reste, les explications mêmes que nous fournit l'auteur du second livre des Macchabées, semblent indiquer de sa part l'intention de justifier une croyance qui n'était sans doute pas universellement admise.

On pourrait peut-être présenter une objection analogue à propos du livre de Job, bien qu'il soit certainement beaucoup plus ancien, puisque certains auteurs le font remonter jusqu'au temps de Moïse ; mais en fait, on n'a aucune notion précise sur la date à laquelle il fût composé, ni même sur la nationalité de son auteur.

Le livre des Macchabées et même celui de Job ne peuvent donc pas être considérés par conséquent comme établissant d'une façon bien décisive, la foi des anciens Juifs dans l'immortalité, et il serait beaucoup plus intéressant de retrouver dans le Pentateuque lui-même la trace des conceptions que Moïse pouvait se faire à cet égard.

Nul doute que le grand initié, élevé dans les sanctuaires d'Egypte, ne partageât les croyances des prêtres dont il avait recueilli l'enseignement ; mais il n'a pas cru sans doute qu'il fut possible de les dévoiler sans inconvénients au peuple grossier dont il devenait le prophète et le législateur, et, fidèle à l'exemple de ses maîtres, tenu peut-être par ses engagements d'initié, ou obéissant, comme le dit Bossuet, à l'inspiration

divine qui le guidait, il a évité d'exprimer ces vérités fondamentales d'une façon formelle, et il les a revêtues d'un voile épais que nous avons encore peine à soulever aujourd'hui.

Tous les commentateurs sont d'accord en effet pour reconnaître que le Pentateuque renferme un sens caché ; c'est l'appréciation des rabbins juifs, aussi bien que celle des Docteurs de l'Eglise, comme Saint Paul, Origène ou Saint Augustin, et cette opinion est d'autant plus probable que cet emploi du sens caché était habituel chez les prêtres d'Egypte qui ne voulaient jamais complètement dévoiler les vérités enseignées dans leurs sanctuaires.

Celles-ci n'étaient révélées qu'aux adeptes, à la suite d'une longue initiation exigeant de nombreuses années d'études, et qui se retrouvait du reste dans les mystères de tous les peuples antiques, lesquels n'étaient eux-mêmes qu'un écho lointain des mystères égyptiens.

A côté du sens apparent souvent déjà fort discutables par lui-même, il faut donc chercher dans le livre sacré une explication ésotérique qui donnera la vraie pensée de l'auteur.

De nombreuses tentatives ont été pratiquées à cet effet sur la Bible, et spécialement sur le Pentateuque, elles ont conduit à des conclusions extrêmement variées sur lesquelles nous n'avons pas à insister ici ; mais nous signalerons toutefois la discussion soulevée à propos de l'interprétation de certains versets qui font allusion à la constitution de l'élément spirituel dans l'être humain.

Dans les deux passages les plus caractéristiques, la Bible emploie simultanément les trois expressions : *nichema*, *rouah* et *nepshesh* qui peuvent se traduire d'une façon générale par celle d'âme ou de *souffle*,

mais dont il s'agit cependant de dégager le sens exact en vue de déterminer surtout si elles ne doivent pas être considérées comme s'appliquant chacune à une partie distincte de cet élément spirituel. Dans l'affirmative, nous retrouverions ainsi en effet la conception égyptienne d'après laquelle l'âme humaine, envisagée dans ses facultés multiples, constituerait un ensemble complexe, et ne serait plus cette unité immatérielle et indivisible qu'admet habituellement la tradition dans le dogme chrétien.

Le premier de ces passages est celui dans lequel la Genèse décrit la création de l'homme au verset 7 du chapitre 11 ; il est traduit de la façon suivante par les hébraïsants qui veulent mettre en relief la distinction des trois éléments constitutifs :

Le Seigneur Dieu unit à ses organes matériels (de l'homme) l'âme intelligente, (le moi) nichema, portant le souffle de vie, rouah (qui la suit dans toutes les vies), et le lien de cette union de l'âme avec un corps grossier fut un souffle vital, nephesh.

Lemaistre de Sacy, traduisant d'après la Vulgate, écarte au contraire cette distinction, et se borne à dire simplement :

« Le Seigneur Dieu forma l'homme du limon de la terre, il répandit sur son visage un souffle de vie, et l'homme devint vivant et animé ».

Les trois expressions se retrouvent encore simultanément aux versets 2 et 3 du chapitre xxvii dans le livre de Job, et l'interprétation à donner à ce second passage soulève par conséquent la même divergence.

La théorie de la distinction s'appuie sur la traduction suivante :

« Et le Dieu a différé le jugement du coupable, l'affligeant d'abord dans son esprit terrestre, nephesh,

parce que l'âme, nichema, est éternellement unie en moi à l'esprit divin, rouah ».

Voici au contraire la traduction de Lemaistre de Sacy.

« Par le Dieu vivant qui a refusé de me juger, par le Tout Puissant qui a rempli mon âme d'amertume, tant que j'aurai un souffle de vie et que Dieu me laissera respirer ».

Et le texte latin de la Vulgate :

Vivit Deus qui abstulit iudicium meum et omnipotens qui ad amaritudinem adduxit animam meam,

Quia donec superest habitus in me et spiritus Dei in naribus meis.

Nous pourrions citer également un passage du livre d'Isaïe (ch. LVII, verset 16) dans lequel nous retrouvons aussi l'emploi simultané des mêmes expressions.

Le Vulgate traduit :

« Ma colère ne durera pas toujours parce que les esprits sont sortis de moi et que j'ai créé les âmes », en opposition avec la traduction suivante :

« L'âme sortira de mes mains et je lui donnerai une nephesh qui l'unira au corps pour son incarnation ».

Ces divergences ne doivent pas trop étonner d'ailleurs, si on se rappelle les discussions incessantes dont la Bible a toujours été l'objet, et les nombreuses tentatives qui ont été faites pour l'interpréter dans les sens les plus divers; elles font ressortir surtout la difficulté qui s'attache à la traduction d'expressions dont le sens a éprouvé sans doute des variations nombreuses depuis la date lointaine où fut composé le livre lui-même.

Nous n'essaierons pas de trancher ici cette discussion, mais nous retiendrons seulement ce fait que la Bible considère l'âme humaine comme renfermant une émanation du souffle divin et devant participer dès lors à l'immortalité du Créateur.

Nous pouvons en conclure que la Bible admet d'une façon au moins implicite l'idée d'une certaine survivance, en même temps que celle de la manifestation possible des âmes des défunts, et nous n'avons pas besoin de rappeler d'ailleurs le passage célèbre où elle nous décrit l'évocation de l'ombre du prophète Samuel, appelée par la pythonisse d'Endor, à la demande de Saül.

D'une façon générale, l'âme survit dans une existence semi-consciente, entourée de cette enveloppe fluidique, de la *nephesh*, par le moyen de laquelle elle peut se manifester extérieurement, si elle est évoquée.

Cette enveloppe établit en même temps une sorte de lien permanent avec le corps physique que l'âme vient de quitter, car elle continue à souffrir tant qu'il n'est pas ramené dans la terre de Juda pour y dormir son sommeil éternel.

Il semble en un mot que l'être désincarné éprouve encore après la mort quelques uns des besoins de la vie physique ; c'est du reste la même théorie que nous avons déjà rencontrée si fréquemment chez la plupart des races antiques, et qui subsiste encore aujourd'hui chez les peuples d'Orient.

Il est très intéressant de signaler à cet égard que cette conception grossière de la survivance a dû conduire les premiers Israélites à pratiquer aussi le culte des ancêtres, comme la faisaient les nations étrangères, car nous rencontrons chez eux le même souci de la sépulture consacrée où l'âme du défunt puisse goûter le repos dans la vie de l'au delà, nous constatons encore la même préoccupation de laisser un fils après soi pour assurer la continuité des sacrifices, et nous retrouvons même dans certains passages de la Bible des traces formelles de l'organisation familiale qui caractérise les races vouées au culte des ancêtres.

Nous voyons, en effet, Sarah demeurée stérile qui invite elle-même Abraham à chercher à obtenir un enfant de sa servante Agar en en faisant une sorte d'épouse de second rang, comme la *tsi-e* des Chinois, et nous savons encore que la loi mosaïque stipule aussi, comme le faisaient les lois de Manou, que le frère doit épouser la veuve de son frère restée sans enfant, afin d'obtenir d'elle un fils qui sera considéré comme étant celui du défunt, car sa postérité ne doit pas s'éteindre.

C'est là en effet la pensée qui inspire Booz, lorsqu'il épouse Ruth de Moab, la veuve de Mahalon dont il était le plus proche parent, car il voulait en effet que le nom de ce dernier ne s'éteignit pas parmi ses frères et son peuple, et c'est elle encore qui décide Thamar à commettre un inceste avec Juda son beau-père, lorsqu'elle eut été repoussée par son beau-frère Onam devenu son mari après la mort de Her son premier époux ; car Onam se refusait à donner une postérité à un frère qu'il avait détesté pendant sa vie.

Il est vrai que la Bible ne fournit aucune explication de pareilles coutumes ; mais celles-ci paraissent bien témoigner cependant de la persistance d'une organisation familiale basée sur le culte primitif des ancêtres, et elles montrent bien qu'au début de leur histoire, les Israélites ont du partager la foi eschatologique des peuples primitifs.

Sans doute ils ont ignoré l'immortalité consciente, telle que le christianisme l'a enseignée plus tard, mais nous pouvons observer cependant qu'ils ont su parfois admettre l'idée d'un bonheur particulier dans la vie d'outre-tombe, tout au moins en faveur de certaines âmes exceptionnelles.

Après la mort, nous dit M. Schutz dans sa belle et savante dissertation sur le *Génie de Moïse* citée par

Pezzani, l'âme fidèle aux inspirations de l'esprit divin, ornée d'un corps glorieux, d'une *nephesh* éthérée, se réunit aux ancêtres, au peuple de Dieu.

C'est au sein d'Abraham, le père commun des croyants, que s'envolent des différents points du monde où ils sont morts loin de la patrie terrestre, les âmes de Sarah, de Jacob, d'Aaron et de Moïse lui-même.

A la fête des Tabernacles, les Israélites adressent encore à Dieu cette prière : « Puisse son âme être liée dans les faisceaux de la vie avec les âmes d'Abraham, de Sarah, de Rebecca, de Rachel et de Lia et des autres justes des deux sexes qui sont dans le Paradis. »

Cette âme vertueuse trouve sa récompense dans le développement de son amour et de son intelligence appliquée à la pénétration des lois et des volontés divines.

Cette vie céleste peut du reste commencer sur la terre sans exiger le passage par la porte de la mort, ainsi que nous le voyons par les deux exemples d'Enoch et d'Elie.

Quant à l'âme qui s'est éloignée du Père céleste, elle se rend au *schéol* inférieur qui, au point de vue étymologique, doit être entendu comme le monde de la prière, ce qui peut impliquer, par conséquent, l'idée d'une existence purgatorielle avec la possibilité d'expiation.

Nous savons en effet, que le *schéol* est le séjour des *rephraïm* que nous appelons les mânes des défunts ; mais, en fait, cette expression désigne surtout les faibles destinés à la guérison ; elle vient donc ainsi à l'appui de la notion d'un purgatoire, et même peut-être de la théorie des réincarnations, qui effectivement était connue des Juifs, car nous la trouvons enseignée dans les livres annexes de la Bible.

La Kabbale et le Zohar

Si l'idée de la survivance reste en quelque sorte dissimulée dans la Bible proprement dite sous un voile plus ou moins épais, elle apparaît au contraire formellement affirmée dans les deux livres annexes de la Kabbale et du Zohar, qui résument l'enseignement donné aux initiés dans les mystères.

Il semble établi en effet que les Israélites possédaient aussi leurs mystères, comme les Egyptiens et la plupart des peuples antiques.

Les sujets abordés dans ces cérémonies symboliques étaient les mêmes en tous pays, puisqu'il s'agissait de répondre à cette interrogation inquiète de l'âme humaine, qui se retrouve nécessairement identique pour toutes les races et sous tous les climats ; les solutions données étaient sans doute aussi fort peu différentes, et se rattachaient à cette doctrine unique à laquelle nous avons souvent fait allusion.

Les maîtres y commentaient le sens caché du livre sacré, ils y dévoilaient en même temps, mais seulement devant leurs disciples éprouvés, l'explication qu'ils avaient reçue eux-mêmes touchant l'énigme de la vie et les fins dernières de l'homme, et, à ce point de vue l'examen des ouvrages qui ont pu recueillir quelques traces de cet enseignement mystérieux présente un intérêt tout particulier.

Il est vrai que la Kabbale et le Zohar ont été rédigés longtemps après la captivité de Babylone, et qu'ils portent tous deux par conséquent l'empreinte des idées des peuples voisins, mais il faut reconnaître par contre

qu'ils auraient perdu toute autorité s'ils eussent altéré la foi traditionnelle transmise dans les mystères.

Il est donc permis d'admettre qu'en principe, tout au moins, ils en reproduisent bien la doctrine, surtout si on tient compte que, sur bien des points, ils devançaient de beaucoup la science de leur époque, et la contredisaient même parfois.

C'est ainsi que le Zohar qui a été rédigé vers l'an 121 de notre ère par Simon ben Jochaï et ses disciples d'après des traditions antérieures purement orales, enseigne la rotation de la terre, bien avant Galilée. Une pareille idée paraissait alors complètement absurde et tout à fait contraire à la doctrine de la Bible ; aussi les premiers chrétiens, suivant l'exemple de Lactance, ne manquèrent-ils pas de la combattre de toutes leurs forces.

En ce qui concerne la constitution de l'âme humaine, il est très remarquable que le Zohar distingue formellement les trois éléments dont nous avons parlé plus haut, nichema, rouah, néphesh ; il admet en outre le principe de la survivance en le complétant même par celui des réincarnations.

Quand l'homme quitte cette terre misérable, il se dépouille peu à peu, nous dit-il, de tous les vices qui le couvrent ; son âme retourne dans la substance d'où elle est partie, lorsqu'elle a réussi à recouvrer la conscience d'elle-même dans la série des transmigrations et qu'elle a ainsi développé les perfections latentes.

On peut observer du reste, que, dans la Bible elle-même, il est possible de trouver aussi divers passages qui viendraient à l'appui de cette idée.

Le livre sacré nous dit, en effet, que les enfants des Hébreux étaient prédestinés, et Jérémie proclame éga-

lement qu'il était déjà connu de Jéhovah avant qu'il ne fût conçu dans le sein de sa mère.

On sait enfin qu'au temps du Christ, la théorie de la réincarnation était enseignée par certaines écoles ou sectes juives, comme celles des Esséniens et des Phari-siens, et on peut même citer divers passages des Evan-giles qui y font allusion.

Nous n'insisterons pas davantage sur les discussions auxquelles peuvent donner lieu les croyances des Hé-breux en matière d'eschatologie, il nous suffit d'avoir montré qu'ils ont connu l'idée de la survivance ; un grand nombre d'entre eux l'ont même adoptée, et, par suite, leur témoignage vient ainsi s'ajouter sur ce point à l'attestation unanime de toutes les races antiques.



CHAPITRE X

LES GRECS

La doctrine de l'immortalité de l'âme ne formait sans doute pas chez les Grecs, comme elle le faisait chez les Gaulois, la base fondamentale des relations de la vie civile et des institutions nationales ; mais on ne saurait méconnaître toutefois qu'elle n'ait fait partie intégrante des traditions de la race hellénique au cours de sa glorieuse histoire ; elle a toujours été expressément affirmée en effet par ses représentants les plus éminents, poètes et philosophes, elle était en outre l'objet principal de l'enseignement donné dans ces Mystères où la doctrine sacrée était dévoilée aux initiés.

Les temps héroïques

Si nous remontons aux temps héroïques, nous y trouvons déjà cette affirmation incontestée de la survivance ; les guerriers qui ont succombé dans les combats conservent au delà du tombeau une vie indépendante. Ils sont les gardiens vigilants des cités, les

protecteurs attentifs des familles, les hôtes invisibles de toutes les fêtes civiles et nationales, les auxiliaires dévoués de leurs descendants qu'ils accompagnent dans la mêlée des combats, les guides inspirés des générations aventureuses qui s'en vont au loin chercher de nouvelles patries.

Au début de l'histoire grecque et spécialement dans les poètes primitifs, comme c'est le cas pour Homère par exemple, nous retrouvons cette conception un peu grossière que nous avons signalée déjà dans les autres civilisations antiques, et qui a toujours été le point de départ du culte des ancêtres.

L'âme du défunt, l'ombre proprement dite, l'*εἶδολον* des Grecs, conserve une existence semi-inconsciente dans laquelle elle ressent toujours quelques-uns des besoins de la vie physique, notamment celui de la nourriture.

C'est ainsi qu'elle est attirée par l'odeur dégagée des chairs rôties, car elle y trouve l'aliment qui entretient sa vie ; nous voyons en effet dans l'*Odyssée* que Ulysse, voulant faire une évocation, immole de jeunes animaux, et l'odeur du sang ainsi versé appelle immédiatement les ombres pâlies des héros.

Partant de cette conception, les Grecs arrivèrent, comme tous les peuples antiques, à attacher une importance extrême à la question de la bonne installation de la sépulture et de la continuité des sacrifices funéraires, et nous savons en effet que plusieurs des guerres intestines qui désolèrent la Grèce primitive n'eurent pas d'autre motif.

La privation de la sépulture reste en effet le malheur suprême, qu'il faut éviter à tout prix, car l'âme délaissée n'hésite pas à tourmenter les vivants pour obtenir la satisfaction qui lui est due.

Dans l'Iliade, Priam se résigne à venir implorer la pitié d'Achille, en faveur de la dépouille mortelle d'Hector, et dans l'Odyssée, Elpénor, un des compagnons d'Ulysse, mort victime d'un accident, se manifeste à lui en lui demandant de brûler son cadavre pour qu'il ne soit pas obligé plus tard de le tourmenter encore.

Pindare nous dit de son côté que l'âme de Phryxos, mort en Colchide, s'est manifestée à Pilius en lui demandant de ramener ses restes dans la terre natale, (Pythag., iv, 284) et Valère Maxime nous cite l'exemple du poète Simonide qui fut préservé du naufrage par l'apparition de l'ombre d'un défunt dont il avait recueilli le cadavre pour l'inhumer (I, 7).

Nous pouvons rappeler encore le dévouement courageux d'Antigone qui n'hésite pas à s'exposer à la mort en bravant les défenses royales pour assurer la sépulture de ses deux frères, Étéocle et Polynice : la protestation éloquente qu'elle oppose alors au nom des lois divines contre l'injustice des tyrans, souligne pour la première fois l'affirmation de l'éveil de la conscience humaine, en même temps qu'elle témoigne de l'importance extrême que la Grèce primitive attachait à la sépulture.

Comme les autres peuples de l'antiquité, les Grecs pratiquaient le repas des funérailles auxquels étaient convoquées les âmes des ancêtres. Le chef de famille allumait sur l'autel de Zeus le feu sacré qui devait consumer les aliments réservés pour les ombres, les *panspermia*.

Les Athéniens consacraient aux mânes le 2^e jour de la fête des Antesthénés.

Cette notion de la survivance, limitée à celle d'une ombre semi-matérielle restant dans le voisinage du cadavre, s'attachait généralement dans l'esprit des Grecs à l'espérance d'une résurrection future qui de-

vait porter sur l'être humain tout entier, et nous en retrouvons effectivement le témoignage dans les ornements disposés sur les monuments funéraires.

Ainsi que nous l'avons déjà signalé précédemment, la décoration des monuments préhistoriques constitue presque toujours un appel aux puissances de vie ; mais cette signification apparaît encore plus nettement marquée dans les tombeaux des Grecs, et aussi dans ceux des Romains.

On y trouvait en effet des bustes étampés en terre cuite destinés à servir d'appliques et qui étaient autant de symboles de résurrection ; ils représentaient les déesses de vie, comme Déméter, Perséphone ou Alceste, et ils étaient disposés de façon à ce que la divinité figurée parut s'élever de la terre où la partie inférieure de son corps serait encore enfouie.

Nous pouvons ajouter d'autre part que, même au cours des temps primitifs, il est possible aussi de trouver dans les auteurs grecs des passages impliquant l'idée d'une immortalité consciente avec la responsabilité des actes de la vie présente.

C'est ainsi par exemple qu'Hésiode nous décrit l'existence future des âmes humaines dans les deux destinées opposées qui les attendent après la mort :

« Entourées d'une enveloppe fluidique qui les rend invisibles, les âmes des justes parcourent la terre, nous dit-il, en exerçant leurs fonctions royales. Elles observent les actions justes ou coupables, et elles étendent leur protection toute spéciale sur ceux qu'elles ont aimés pendant leur vie.

Quant aux âmes des méchants, elles sont retenues au contraire dans le Tartare où elles sont principalement punies par le souvenir vengeur toujours présent des crimes qu'elles ont commis. »

Nous voyons en même temps par les légendes mythologiques, que certains grands criminels sont condamnés à une expiation indéfinie les obligeant à répéter toujours un effort inutile et infécond. Sisyphe soulève éternellement un rocher qui retombe sans fin, les Danaïdes remplissent un tonneau toujours vide, Titye voit ses entrailles toujours renaissantes éternellement dévorées par le même vautour insatiable, etc.

Sans doute il paraît démontré aujourd'hui, suivant l'ingénieuse explication de M. S. Reinach, que ces légendes étranges éternisent simplement la figure du héros qui en est l'objet, absolument comme le ferait une statue le représentant dans la fonction principale qu'il a exercée au cours de sa vie, ou dans la position dernière qu'il occupait au moment où la mort est venue le frapper ; mais, au point de vue qui nous occupe, cette seule idée de la répétition indéfinie des mêmes gestes dont l'antiquité n'a jamais soupçonné l'explication, témoigne bien que la foi en l'immortalité est apparue aux débuts de l'histoire hellénique.

On peut même ajouter encore que cette image frappante de l'effort impuissant ou du désir inassouvi sans cesse renaissant est peut-être celle qui donne le mieux, comme nous le dirons plus loin, l'idée de l'état qui peut attendre l'âme désincarnée ayant conservé dans l'au-delà des désirs et des besoins charnels qu'elle est impuissante à satisfaire.

Là encore nous retrouvons à côté de la notion de l'immortalité, celle de la pluralité des existences ou de la métempsycose : les âmes qui doivent revenir sur la terre passent en effet par le Léthé dont elles boivent les eaux d'oubli, et elles perdent en même temps le souvenir de leur existence passée.

Cette même doctrine inspire déjà les hymnes orphi-

ques : « Aimez la lumière et non les ténèbres, Souvenez-vous du but pendant le voyage. Quand les âmes retournent dans la lumière, elles portent marquées sur leur corps éthéré en taches hideuses toutes les fautes de leur vie, et, pour les effacer, il faut qu'elles reviennent sur la terre. Mais les purs et les forts s'en vont dans le soleil de Dyonisos ».

L'idée de l'immortalité apparaît ainsi nettement formulée au début de l'histoire de la race hellénique, et, au témoignage de Plutarque, Aristote a pu dire en effet que c'était là une opinion remontant à l'antiquité la plus lointaine, et dont personne ne pouvait assigner l'origine ni déterminer l'auteur.

En fait, il ne paraît pas douteux qu'elle ne soit venue des antiques civilisations d'Asie, et spécialement des Egyptiens, ou même des Phéniciens, qui, en leur qualité de grands navigateurs, étaient en rapport continuel avec les Grecs.

On a pu établir en effet de façon certaine l'influence profonde qu'a exercée l'art égyptien sur l'art grec à ses débuts, on l'a retrouvée dans la disposition des monuments antiques, dans la forme même des colonnes, dans les sphinx grecs, évidemment importés d'Egypte, etc.

La mythologie grecque reflète également des traces nombreuses de ses origines égyptiennes, spécialement en ce qui concerne les dieux infernaux et le jugement que l'âme doit subir après la mort. La barque du navigateur Caron est celle qui servait à transporter sur le Nil le cadavre qu'elle conduisait à son hypogée, et le chien Cerbère qui garde aux enfers l'entrée de la salle où les trois juges incorruptibles vont décider souverainement sur le sort éternel de l'âme du défunt, paraît bien être le même qu'Anubis, le dieu cynocéphale des

Egyptiens, qui était aussi attaché au jugement des âmes, et chargé de l'inscription de la sentence rendué.

De nombreux commentateurs sont aussi d'accord pour identifier la déesse des mystères d'Eleusis, Cérès ou Proserpine, avec Isis, et pour retrouver également le culte d'Horus dans les mystères dyonisiaques.

La légende du poète Orphée, qui fut en même temps le fondateur des mystères de Dyonisos, nous apprend en effet qu'il est allé en Egypte puiser l'initiation dans le temple de Memphis, d'où il est revenu avec ce nom égyptien d'Orphée ou Arpha, *celui qui guérit par la lumière*.

Il transforma le culte de Bacchus qu'il idéalisa sous le nom de Dyonisos, en assimilant le fils de Jupiter à Horus, le fils du dieu Osiris, et il apporta en même temps dans les mystères qu'il fonda en son honneur l'enseignement qu'il avait recueilli en Egypte et en Phénicie touchant la destinée de l'âme humaine.

Pythagore

La doctrine de l'immortalité de l'âme fut ainsi affirmée, comme on voit, par les poètes légendaires les plus reculés, Orphée comme Hésiode et Homère, et elle se transmet ensuite plus ou moins voilée dans l'enseignement des mystères dyonisiaques ; mais, six siècles plus tard, nous la voyons formulée à nouveau avec une autorité toute particulière par Pythagore, l'un des plus grands philosophes que l'humanité ait connus.

Il apparait au sixième siècle avant Jésus-Christ, à peu près à la même date que Lao Tseu en Chine ou

Sakhya Mouni dans l'Inde, apportant un enseignement presque identique à celui de ses illustres contemporains, comme si le destin avait voulu alors rappeler simultanément les trois grandes races antiques au souvenir de la doctrine enseignée par leurs fondateurs.

Pythagore peut être considéré, lui aussi, comme un fondateur, car il a contribué dans une large mesure à donner au caractère hellénique l'un de ses traits caractéristiques dans la philosophie religieuse, et, si son enseignement intégral est resté malheureusement restreint aux seuls initiés, il n'en a pas moins créé une grande école philosophique qui exerça une influence prédominante dans l'histoire de la pensée antique.

Comme l'avait fait Orphée, Pythagore alla aussi en Egypte pour y apprendre la doctrine sacrée ; il y passa, dit-on, 22 ans, et y parvint aux plus hauts grades d'initiation.

Son séjour en Egypte coïncida avec l'invasion des Perses qui s'emparèrent du pays sous la conduite du roi Cambyse, et, par l'ordre de ce roi, il fut transporté à Babylone où il resta pendant douze ans, ce qui lui permit de se faire initié également par les prêtres juifs et assyriens.

Lorsqu'il retourna plus tard en Grèce, il était bien en mesure de formuler sa doctrine philosophique, appuyée sur la connaissance des grandes religions de l'humanité.

En ce qui concerne cette question de la nature humaine qui nous intéresse spécialement, Pythagore reprenait les mêmes distinctions fondamentales que celles-ci avaient proclamées, et il admettait, en dehors du corps physique, l'existence dans l'homme d'un élément spirituel, doué d'unité, et entouré d'une âme fluïdique semi-matérielle.

Cette âme présente une forme semblable à celle du corps, elle lui reste unie pendant la vie terrestre, et, sans elle, la vie s'éteindrait immédiatement.

Elle est intimement unie à l'esprit immatériel qu'elle enveloppe, car les pensées et les désirs qu'il agite en lui-même réagissent continuellement sur la constitution de cette âme en y appelant ou en repoussant les éléments plus ou moins matériels dont elle se compose.

Au moment de la mort, elle se sépare définitivement du corps physique en entraînant l'esprit avec elle, et elle se rend alors dans une région de l'espace correspondant à la constitution plus ou moins matérielle qu'elle s'est faite au cours de son existence terrestre.

Suivant l'expression de Platon, si elle a été juste et pure, elle s'élève avec l'esprit comme un char céleste jusqu'aux sphères divines, mais autrement elle retombe encore dans les régions ténébreuses de la matière.

L'élément subtil qui constitue l'enveloppe de l'esprit dans l'être humain, est une parcelle empruntée à un fluide impondérable qui remplit l'univers entier : celui-ci est lui-même une sorte de substance vivante et plastique qui pénètre tous les corps sensibles, produit toutes les formes et tous les états.

C'est par lui que la pensée divine exerce son action sur les mondes, car il est le grand intermédiaire entre le visible et l'invisible, entre l'esprit et la matière.

En pénétrant dans l'être humain, il se modifie ou se transforme, s'affine ou se condense, sous l'action de la volonté, suivant la puissance et l'élévation de l'esprit dont il vient constituer l'enveloppe astrale.

C'est dans ce sens que Pythagore voit dans l'être humain une sorte de petit univers, un microcosme.

Pour lui en effet, l'évolution matérielle des mondes et l'évolution spirituelle des âmes sont des faits parallèles et concordants qui s'expliquent l'un par l'autre.

L'histoire passée de l'univers est inscrite en images invisibles dans la lumière astrale, et l'avenir s'y dessine avec les âmes vivantes que le destin va forcer à descendre dans la chair.

Ce fluide répandu dans l'univers, qui anime tous les êtres et toutes les formes, constitue vraiment, suivant l'expression de Newton, le *sensorium Dei*, comme dans l'être humain, il est le sensorium de l'esprit immatériel.

Ce fluide peut se dégager parfois du corps physique, spécialement pendant le sommeil, et entrer ainsi en communication avec l'éther universel, et c'est par cette action que Pythagore expliquait les phénomènes de somnambulisme, d'extase ou de clairvoyance, et de prévision de l'avenir, tels que les manifestations de la pythie de Delphes, lorsqu'elle rendait des oracles au nom d'Apollon, et nous retrouvons également cette explication dans le théâtre d'Eschyle lorsqu'il fait dire à l'ombre de Clytemnestre apparaissant aux Furies encore endormies pour leur montrer ses blessures : « Regardez-les pendant que vous êtes en sommeil, c'est alors en effet que l'esprit a les yeux plus perçants, car il distingue les choses qui lui sont cachées au grand jour. »

La mort physique a pour effet de replacer l'âme désincarnée dans le milieu astral, et de lui permettre de jouir de la vision de ce monde lumineux qui lui est complètement caché dans la vie présente. Elle connaît alors, à proprement parler, le bonheur céleste ; mais, le plus souvent, elle n'a pas encore acquis le degré de pureté nécessaire pour en jouir éternellement, et elle

doit subir de nouvelles incarnations, nombreuses peut-être, avant d'avoir pu expier ses fautes passées et mériter son admission définitive dans le séjour des bienheureux.

Elle retourne donc à la vie terrestre en y prenant une condition physique et morale déterminée par l'état d'avancement que lui ont créé ses existences passées, et elle repart ainsi pour une nouvelle étape dans le voyage de l'éternité.

C'est la doctrine des vies successives que nous avons rencontrée déjà dans l'enseignement occulte des religions primitives : Pythagore l'a reprise avec une netteté plus formelle encore, et, bien que lui aussi limitât son enseignement aux initiés, il n'a pas empêché d'une façon complète le rayonnement au dehors de la doctrine cachée, et il a pu être considéré dans l'antiquité classique comme en étant en quelque sorte le véritable fondateur.

C'est par la réincarnation que Pythagore expliquait l'inégalité des conditions humaines avec ses injustices apparentes, et qu'il essayait de résoudre le problème insoluble de l'existence du bien et du mal.

D'après lui, l'homme est placé dans sa condition actuelle à une étape intermédiaire entre deux mondes opposés, le monde de la matière, auquel il se rattache encore en partie et où domine la loi du destin avec toutes ses fatalités inconscientes et inévitables, et le monde lumineux de l'esprit, qui a ses lois propres, inconnues encore, mais qui ne sont pas aveugles comme celles de la matière; elles les complètent seulement dans ce monde immatériel dont elles corrigent les injustices, et elles les font servir ainsi dans un harmonieux concert à l'accomplissement du dessein caché de l'Être divin.

Suivant la doctrine théosophique, Pythagore considérait l'âme humaine comme étant triple dans son essence, instinctive en tant qu'elle ressentait les besoins de la vie matérielle et du monde physique, animique en tant qu'elle éprouvait les sentiments divers d'affection ou de haine, les passions, etc., et intellectuelle dans la partie qui s'élevait à la compréhension des lois divines.

Ces trois éléments sont assemblés en un tout qui constitue l'âme humaine, dominée elle-même par le moi personnel, la volonté ; mais elles conservent toutefois une certaine indépendance relative qui permet de supposer qu'elles ne restent pas éternellement unies après la mort.

Nous ne croyons pas devoir esquisser ici plus complètement le système philosophique de Pythagore, tant pour éviter des redites, que pour ne pas entrer dans des détails discutables sur une doctrine connue seulement dans ses grandes lignes ; mais nous y revenons plus loin en exposant les théories de l'école théosophique, qui se rattache directement à l'enseignement du célèbre philosophe, et voit en lui l'un de ses premiers fondateurs et maîtres.

La foi en la survivance qui forme ainsi le fondement de l'enseignement de Pythagore, se trouve également à la base des révélations occultes données dans ces mystères si renommés de l'antiquité ; car les initiés y trouvaient en effet sous des symboles plus ou moins voilés, dont ils obtenaient peu à peu l'explication, un aperçu des destinées futures de l'âme humaine.

Nous manquons malheureusement aujourd'hui des renseignements complets sur les mystères, et nous ne pouvons donc pas apprécier dans toute sa plénitude la doctrine qui en faisait l'objet ; mais nous pouvons

affirmer cependant par les témoignages concordants des auteurs anciens, qu'elle se rattachait à celle de Pythagore, et qu'elle admettait la pluralité des mondes avec celle des existences de l'âme humaine, ainsi que le dogme de l'unité divine.

Ce fait s'explique d'autant mieux que c'était bien là, comme nous l'avons vu déjà, l'enseignement des religions antiques, et qu'il paraît établi d'autre part que Pythagore possédait la connaissance du mouvement de la terre, qu'il tenait sans doute des Egyptiens.

D'après ce que déclare Pythagore, les Mystères avaient pour but essentiel de dévoiler aux disciples les espérances de la mort, ainsi que le héraut le leur déclarait au début de l'initiation après avoir prononcé les paroles consacrées, *Eskato Bebeloi*, qui chassaient les profanes.

« Vous êtes ici, disait-il au seuil de Proserpine. Pour comprendre la vie future et notre condition présente, il faut avoir subi l'épreuve nécessaire qui consiste à traverser l'empire de la mort.

« Il faut en effet savoir braver les ténèbres pour jouir de la lumière ».

L'initié recevait ensuite les objets consacrés dont il devait plus tard dégager la signification cachée, la *pomme de pin*, symbole de la génération, le *serpent enroulé en spirale* qui figure l'évolution de l'âme, et enfin l'*œuf* qui lui apparaissait comme le symbole de la résurrection.

En même temps, l'histoire de Proserpine, passant alternativement du ciel aux enfers, était représentée devant lui au cours des cérémonies rituelles, et il apprenait à y voir l'image symbolique de l'âme humaine enchaînée à la matière dans la vie terrestre, et livrée dans l'autre monde à toutes sortes de tourments

et de chimères, si elle a été esclave de ses passions. Que si, au contraire, elle a su se purifier par la discipline, elle se réveille pure et lumineuse pour se réunir à sa mère, Cères, symbole de l'intelligence divine.

Platon

Les enseignements des Mystères sont restés réservés aux seuls initiés ; mais la doctrine de la survivance qui en formait la base nécessaire, fut publiquement affirmée par la plupart des philosophes de la Grèce, et, après Pythagore, elle trouva encore son interprète autorisé dans le plus illustre d'entre eux, le divin Platon, qui la reprit à son tour et la développa avec une autorité telle qu'il est resté à travers les âges le maître incontesté de toutes les écoles spiritualistes.

Les idées platoniciennes ne furent pas sans influence sur le développement du dogme chrétien, et les docteurs de l'Église, frappés de l'analogie de ses conceptions philosophiques avec leur enseignement religieux, virent dans le grand philosophe hellène un véritable précurseur du Christ, apportant dans le monde païen un écho de la révélation primitive.

Dans son admirable dialogue du Phédon, Platon nous enseigne que, dans l'être humain, la partie consciente est immortelle ; il distingue nettement les deux éléments opposés, le corps physique et l'âme immatérielle, celui-là essentiellement complexe, toujours variable, corruptible et soumis à la mort, celle-ci, au contraire simple et indissoluble, toujours identique à elle-même dans son principe volontaire et

conscient, immortelle et semblable à ce qui est divin. Elle se purifie à la mort en se séparant du corps physique, en se détachant de ses liens, mais elle doit compte aux dieux de l'usage qu'elle a fait de sa vie.

Si l'âme arrive dans l'au-delà sans apporter aucune souillure du corps qu'elle a animé, si elle a toujours eu soin de fuir les occasions de les contracter, si elle s'est recueillie en elle-même pour chercher la vérité et apprendre effectivement à mourir, elle est admise dans le sein de l'être souverain, immatériel comme elle, immortel et plein de sagesse ; elle est délivrée de ses erreurs, de son ignorance et de ses craintes, et, comme l'affirment ceux qui sont initiés aux Mystères, elle passe véritablement toute l'éternité avec les dieux.

Quant aux âmes coupables, elles subissent des châtiments appropriés à leurs fautes, jusqu'à ce qu'elles soient purifiées de leurs péchés avant de recevoir la récompense de leurs bonnes œuvres.

Les âmes qui ne sont pas complètement coupables retournent dans la vie corporelle pour y subir une nouvelle épreuve en perdant le souvenir de leur existence passée.

Dans l'esprit de Platon, comme dans celui de Pythagore, la doctrine de la pluralité des existences venait en effet compléter celle de la survivance.

Les âmes sont plus vieilles que les corps, elles renaissent dans l'Hadès pour revenir à la vie terrestre ; et, suivant une conception qui rappelle le *féro* des Chaldéens, tout homme possède un démon qui le suit dans la série des existences, et le conduit dans le monde inférieur après la mort pour y subir le jugement. Beaucoup d'âmes vont dans l'Achéron, et, après un temps plus ou moins long, elles reviennent sur la

terre pour s'incarner ; les péchés impardonnables jettent l'âme dans le Tartare.

L'homme a des réminiscences plus ou moins nettes de ses vies écoulées, celles-ci se manifestent par une impression intuitive et non par un souvenir précis. Les idées innées sont un aspect de la réminiscence, ce sont des acquisitions du passé, le bagage que l'âme emporte avec elle à travers les incarnations.

Il est impossible d'affirmer d'une façon absolue si Platon admettait la possibilité de la réincarnation de l'âme humaine dans le corps d'un animal ou même dans les plantes, et, s'il n'a pas rejeté formellement cette interprétation du principe de la métempsycose, peut-être partageait-il sur ce point l'opinion de son maître, Timée de Locres, qui y voyait un puissant moyen d'agir sur l'imagination populaire, ou peut-être craignait-il de dévoiler trop ouvertement la doctrine des Mystères.

En ce qui concerne la constitution de la partie immatérielle de l'être humain, Platon admet aussi, comme l'avait fait Pythagore avant lui, qu'elle est un assemblage complexe d'éléments relativement indépendants.

Au sommet, il place l'âme immatérielle, l'esprit proprement dit, ο λογος, qui possède la conscience, l'intelligence et la volonté, qui peut choisir le bien ou le mal, il en établit le siège dans la tête et lui confère seul le caractère de simplicité indissoluble dont nous venons de parler, en même temps que l'immortalité.

Au-dessous, viennent deux âmes fluidiques semi-matérielles qui sont destinées à périr, l'une est le siège des passions, c'est l'âme affectueuse, qui réside dans le cœur, l'autre est le siège des sensations et des appétits sensuels, c'est la concupiscence, qui réside dans le foie.

Ces deux âmes dénuées de raison, sont douées de perceptions intimes et de volonté, elles sont en relations avec l'âme raisonnable, l'esprit, qui est instruit de ce qui se passe en elles, et qui doit leur donner ses ordres.

On connaît d'autre part la célèbre théorie de Platon sur les *idées*, les images créées par la pensée, à qui il attribue une existence objective, et nous avons cru intéressant de la rappeler ici, car elle est reprise aujourd'hui sous une forme peu différente par l'école théosophique.

Platon voit en effet dans les idées de véritables entités distinctes, objets éternels de la pensée divine, et non pas simplement des actes de cette pensée.

Il reconnaît, en un mot, une réalité objective dans ces idées abstraites du Vrai, du Beau et du Bien, dont il fait les archétypes nécessaires de toutes nos bonnes pensées, les formes vivantes que notre âme arrive à percevoir dans la mesure où elle en est digne.

S'élevant plus haut encore, il n'hésite pas à affirmer l'existence objective de la Raison suprême, du *logos* divin, antérieur à la création dont il concrète les lois et qu'il entretient par son action providentielle incessamment renouvelée.

Cette belle théorie, qui se confond à certains égards, ainsi que nous venons de le voir, avec l'enseignement des grandes doctrines primitives, a été adoptée ensuite, comme on sait, par les néo-platoniciens de l'école d'Alexandrie, et elle inspire également le magnifique début de l'Évangile de Saint-Jean, qui voit dans la personne indépendante du Christ, la raison divine elle-même, le Verbe par excellence, le *logos* incréé.

On sait d'autre part qu'en dehors de cette notion du *logos*, l'école néo-platonicienne d'Alexandrie adopta

également les idées du maître sur la survivance de l'âme humaine et la pluralité des existences, ainsi que nous en trouvons du reste l'affirmation dans les ouvrages de ses principaux représentants, comme Plotin, Porphyre ou Jamblique. C'est d'ailleurs sous l'influence de l'école d'Alexandrie que la croyance au dogme de l'immortalité de l'âme s'est répandue en Judée vers la date de l'avènement du Christ. Elle était alors admise en effet par des écoles importantes comme celle des Pharisiens, et surtout par les Esséniens qui paraissent avoir possédé du reste une connaissance plus étendue de la doctrine sacrée, ainsi que nous l'avons déjà rappelé plus haut en parlant des Juifs.

CHAPITRE XI

LES ROMAINS

Les Romains, qui sont les derniers venus parmi les peuples de l'antiquité, ont connu et pratiqué dès le début de leur histoire le culte des ancêtres qu'ils avaient emprunté sans doute aux sociétés antérieures ; ils en ont tiré cette organisation familiale si caractéristique dont ils ont fait un des éléments de leur prodigieuse fortune ; ils ont su conserver ensuite, à travers les âges, les institutions ainsi établies, après qu'ils eurent oublié cependant les idées dont elles s'inspiraient, et ils les ont même léguées aux civilisations modernes, car nous en retrouvons encore aujourd'hui les vestiges dans nos lois et nos coutumes actuelles.

Malgré la défiance marquée dont ils ont toujours témoigné pour les questions métaphysiques, ils ont exercé cependant sur l'évolution de l'idée de survivance une influence profonde qui a été la conséquence nécessaire de leur prépondérance politique.

En assimilant à eux les peuples étrangers qu'ils avaient vaincus, ils ont déterminé en effet le rapprochement et la fusion des doctrines particulières aux différentes races humaines ; ils ont provoqué ainsi l'avène-

ment du dogme transformé qui devait guider l'humanité dans les temps modernes, et on peut dire à ce point de vue qu'ils résument en eux l'histoire de l'antiquité dont ils sont venus marquer la fin.

*Les institutions primitives et le culte
des ancêtres*

Comme celles de la plupart des races primitives, les institutions de la Rome antique étaient inspirées exclusivement par l'idée de la survivance collective des aïeux, et de la nécessité d'assurer la continuité des sacrifices dont ils ont besoin dans la vie d'outre-tombe. M. Fustel de Coulanges a fourni dans ses beaux travaux une démonstration restée incontestée de ce fait, et nous en possédons aujourd'hui une confirmation décisive dans la comparaison que nous pouvons faire maintenant avec les institutions parallèles de tous les peuples antiques, spécialement de ceux de l'Extrême-Orient qui ont pratiqué aussi et qui conservent encore le culte des ancêtres.

Nous trouvons en effet, dans toute l'organisation familiale et dans les prescriptions du droit privé, une analogie absolue qui se poursuit souvent jusque dans les moindres détails, si bien que les observations présentées plus haut à propos des Chinois par exemple, s'appliquent aussi aux Romains, et cela, pour ainsi dire, sans aucun changement, car c'est toujours la mise en application d'un principe commun et de croyances identiques.

D'accord avec la doctrine primitive, les fondateurs de la Rome antique ont admis que l'être humain com-

portait un élément invisible dont une partie, la moins subtile, demeurait enfermée dans la tombe, où elle restait soumise dans une certaine mesure aux besoins de la vie présente, tandis que la partie purement immatérielle venait retrouver les âmes des aïeux pour former avec elles le dieu collectif de la famille.

Partant de cette conception, ils ont été conduits, malgré la différence des races, l'éloignement des temps et des lieux, aux mêmes conséquences qu'ont tirées de leur côté de prémisses identiques les autres peuples étrangers.

L'obligation fondamentale à laquelle il faut tout subordonner, c'est celle d'assurer le repos et le bonheur des ombres dans la vie de l'au-delà ; le tombeau prend ainsi un caractère sacré que nul ne peut violer impunément ; le chef de la famille est tenu de l'entretenir et d'y apporter aux dieux mânes qui sont les âmes semi-matérielles des aïeux, les hommages rituels qu'il est seul qualifié pour leur offrir.

A son foyer, il trouve les dieux lares, qui sont aussi les émanations des âmes des ancêtres, réfugiées peut-être dans ces statues familiales dont les patriciens garnissaient leurs demeures, comme le *houen* dans les tablettes funéraires des Chinois.

A eux aussi, il doit offrir les prémisses du festin et du jardin en les déposant sur l'*acerra* qui est l'autel consacré, et c'est ainsi qu'il assure à la famille la protection continue de ses membres défunts, toujours présents au milieu d'elle.

Il devient le roi des sacrifices, il acquiert parmi les siens la dignité souveraine, exprimée à l'origine par le mot *pater*, qui plus tard s'est restreint au sens de père que nous lui connaissons. Comme représentant des ancêtres, il jouit aussi d'un pouvoir absolu

sur tous les membres de la famille ; mais, s'il lui est permis de les châtier à sa volonté, de les immoler même, il faut cependant qu'il assure la perpétuité des sacrifices en laissant après lui un enfant mâle, son fils par la nature ou par l'adoption.

Une famille qui s'éteint, c'est un culte qui meurt au grand dam des âmes des aïeux, privées désormais des hommages qui assuraient leur vie dans l'au-delà.

Aussi, toutes les dispositions légales sont-elles prises pour écarter un pareil malheur, ou prévenir par contre l'admission dans la famille d'enfants qui en seraient indignes, et nous retrouvons dès lors toutes les institutions familiales que conservent encore aujourd'hui les Chinois.

Le célibat est rigoureusement interdit, et, d'autre part, l'enfant nouveau-né doit être agréé par le père qui l'admet formellement à prendre rang parmi les siens, après qu'il l'a présenté aux dieux du foyer.

Tous les événements constitutifs de la famille sont consacrés par des cérémonies religieuses sans lesquelles ils n'auraient aucune valeur légale, et les dieux protecteurs y sont toujours convoqués.

Dans la société romaine, comme aujourd'hui encore dans la société chinoise, ils assistent présents, quoique invisibles, à l'admission de l'enfant, comme à celle de la nouvelle épouse qui vient s'asseoir au foyer familial pour y continuer leur postérité, il reçoivent l'abjuration de la jeune fille qui, au moment où elle va entrer dans une famille étrangère, ne peut pas les quitter sans leur assentiment, et enfin, ils sont encore présents pour recueillir parmi eux dans l'au-delà l'âme de leurs enfants défunts, au moment où ils quittent la vie présente.

La famille est donc fondée avant tout sur les consi-

dérations religieuses, et les droits de ses membres sont réglés uniquement d'après leur aptitude à représenter les ancêtres dans les cérémonies consacrées.

Les enfants mâles ont seuls qualité pour offrir des hommages aux dieux ; aussi les femmes sont-elles toujours d'éternelles mineures, ne possédant aucun droit dans la famille, car elles sont nécessairement représentées dans les sacrifices par un parent mâle.

Elles ne confèrent de même aucun titre à leur descendance, et, dans le droit primitif romain, les héritages se transmettent exclusivement entre *agnats*, parents par hommes, et non entre *cognats*, parents par les femmes. Ces derniers, en effet, n'ont pas les mêmes dieux et ne peuvent pas être réunis dans le même tombeau.

Cette organisation intérieure de la famille s'étend en même temps à la Cité elle-même, ainsi que l'a si bien montré Fustel de Coulanges.

Les familles descendant d'un ancêtre commun, qu'elles vont honorer ensemble aux jours consacrés, se réunissent en un premier groupement qui constitue la *gens*, et la réunion de plusieurs *gens* constitue plus tard la *Cité* qui dispose en quelque sorte de tous les ancêtres communs des groupements qu'elle réunit dans son sein.

Le pouvoir public dans la cité est attribué par là même aux chefs des familles patriciennes qui seules possèdent des dieux et savent les honorer ; les plébéiens, qui n'ont pas de dieux familiaux, en sont nécessairement exclus, et c'est seulement après qu'ils eurent réussi à se rattacher aux dieux publics, qu'ils purent être associés au gouvernement de la Cité.

Les dieux des familles, en devenant les dieux de la Cité, sont les protecteurs obligés de celle-ci, ils devront

la défendre, contre toutes les attaques du dehors, et en assurer la pérennité, car ils ne sauraient être déplacés, non plus que les lares ou les pénates.

La terre du foyer, le sol du tombeau sont inaliénables, et le chef de la famille ne pourrait les abandonner sans un sacrilège ; de même, la Cité doit toujours conserver intact l'emplacement affecté à ses dieux, et, si une catastrophe qui serait le pire des désastres, obligeait les citoyens à émigrer, ils devront toujours conserver avec eux les dieux nationaux en emportant la pierre consacrée, le feu du foyer, avec une motte de la terre natale, de façon à ce que le culte ne soit jamais interrompu ; et c'est là en effet, la préoccupation principale du pieux Énée au moment où il quitte les murs incendiés de sa ville détruite.

Les dieux de la Cité restaient toujours associés à son histoire, heureuse ou malheureuse, ils participaient aux guerres qu'elle avait à soutenir, et ils étaient convoqués également aux accords qui devaient y mettre fin.

Le plus souvent en effet, il était stipulé que les citoyens de chacune des deux cités qui contractaient un traité de paix ou d'alliance, auraient le droit d'invoquer les dieux de l'autre en même temps que ceux de la leur propre, et la ville de Rome ne manquait jamais d'emporter dans ses temples les emblèmes des dieux des cités qu'elle venait de conquérir.

Ce rapide examen des institutions antiques nous montre comment les mêmes considérations religieuses, qui avaient inspiré au début l'organisation de la famille, se sont étendues peu à peu à la cité elle-même, et nous comprenons ainsi quelle influence profonde la préoccupation de la survivance a exercée dans toute l'antiquité.

La conception de la survivance chez les Romains

Nous venons de voir comment les fondateurs de la Rome antique se sont inspirés de l'idée de la survivance, et nous savons d'autre part que c'était là une foi acceptée par les premiers habitants du Latium. Des découvertes archéologiques récentes, effectuées notamment dans la vallée de Castel d'Ano, près de Viterbe, ont montré par exemple que les Etrusques creusaient à l'intérieur du sol des chambres funéraires dont l'installation rappelle à s'y méprendre celle des tombes de Medinet-About auprès de Thèbes, et il est donc permis de penser qu'ils avaient connaissance de la doctrine égyptienne sur la nature de l'être humain.

Caton nous enseigne du reste que les Etrusques admettaient l'immortalité de l'âme, et Cicéron de son côté invoque également leur témoignage en déclarant que les peuples primitifs, étant placés plus près de l'origine des choses, et recevant l'inspiration directe des dieux, possèdent une connaissance plus parfaite de la vérité. C'était en effet, dit-il, la croyance universelle de l'humanité à ses débuts que la mort n'anéantit pas l'être tout entier (*Tuscul. I, chap. XII*).

Ailleurs encore, dans un passage fréquemment cité du *Songe de Scipion*, (chap. XVII), Cicéron nous apporte une affirmation formelle de l'immortalité :

« Sache bien, dit-il, que ce n'est pas toi, mais ton
 « corps seulement qui est mortel. L'individu tout
 « entier réside dans l'âme et non dans la forme exté-
 « rieure. Apprends donc que tu es dieu, toi qui, intel-
 « ligence immortelle, fais mouvoir un corps périssable,

« comme le Dieu éternel anime lui-même un corps
« incorruptible. »

On peut citer encore d'après Lactance, les affirmations de certains oracles païens ou même des sybilles en faveur de l'idée d'immortalité.

On ne saurait méconnaître toutefois que, aux temps de la République surtout, les Romains ne se sont jamais attachés à l'idée de la survivance personnelle, comme le faisaient les Gaulois par exemple, et la plupart d'entre eux n'ont pas cherché à s'élever au dessus de la conception traditionnelle des races primitives qui confondaient les âmes des aïeux en une sorte d'être collectif constituant le type de la famille.

Sans doute, les philosophes romains ont su entrevoir également l'idée de l'immortalité consciente ; mais c'était pour eux un sujet de discussions un peu incertaines, l'objet d'un désir nuancé de regrets plutôt qu'une réalité effective.

Lucrèce la condamne absolument ; mais l'énergie qu'il apporte à la combattre témoignerait plutôt que c'était là une idée bien vivante dans l'esprit de ses contemporains.

« La crainte de la vie éternelle, dit-il, doit être
« bannie de l'univers ; car c'est elle qui trouble la paix
« du genre humain en l'empêchant de goûter dans la
« vie aucune sécurité ni aucun plaisir. *De nat. rerum.*
« Lib. 1 ».

Plus tard, son disciple, Virgile, dans les *Géorgiques*, envie à son tour le bonheur du savant audacieux qui réussit à pénétrer la raison dernière des choses, qui sait mépriser la terreur chimérique de l'au-delà et étouffer le grondement de l'hypothétique Achéron.

On sait, du reste, combien les Romains étaient en général superstitieux ; ils étaient tourmentés en effet

par la préoccupation des puissances occultes, des génies invisibles qu'il fallait se rendre favorables et qu'ils interrogeaient par les augures, et on comprend que le philosophe Lucrèce, voulant condamner ces superstitions, en soit venu à rejeter en même temps l'idée de la survivance.

Il lui était impossible toutefois d'effacer de l'esprit de ses compatriotes une tradition aussi respectée, et nous savons en effet, que les Romains conservèrent toujours la foi en une certaine survivance qui se poursuivrait dans la tombe à côté de la dépouille mortelle.

C'était là en effet la pensée de Cicéron : *Sub terra censebant reliquam vitam agi mortuorum*, et Virgile nous décrit par exemple, l'ombre de Didon descendant aussi sous la terre.

Ailleurs il nous parle de Mézence qui, étant sur le point de tomber sous les coups d'Enée, lui demande comme une grâce suprême de le réunir dans la tombe avec son fils. *Eneid.* x. 896-906. Cette obsession de l'idée des funérailles resta d'ailleurs tellement vive chez les Romains qu'elle survécut même à l'avènement du christianisme, et Saint-Augustin, à la fin du iv^e siècle, écrivant la *Cité de Dieu*, tient à montrer que la privation de la sépulture ne doit pas préoccuper les fidèles.

Nous pouvons citer encore une nouvelle preuve de la préoccupation de la survivance chez les Romains des derniers temps de la République dans la fréquence des pratiques auxquelles ils avaient recours pour évoquer les âmes des morts.

Cicéron nous cite l'histoire de son client Vatinius qui n'hésitait pas à sacrifier des enfants pour se mettre en communication avec les ombres, et nous trouvons d'autre part de nombreux exemples d'évocations dans

les ouvrages des poètes latins contemporains du grand orateur.

Le pieux héros de l'Enéide appelle à lui l'âme de Creüse ; dans le poème de Lucain, Sextus fils de Pompée évoque l'âme d'un soldat romain mort avant la bataille de Pharsale (VI, 580-830), de même encore, dans Silvius Italicus, Scipion l'Africain fait apparaître ses oncles, et ceux-ci se manifestent à lui comme des ombres vaines qu'il lui est impossible de saisir.

Tous les auteurs romains admettent du reste que la mort détache du corps physique un principe immatériel, mais ils n'essaient jamais de le définir d'une façon plus précise : Lucrèce lui-même nous parle de cet élément qui s'échappe par tous les pores du corps, c'est l'*animus*, le souffle générateur de la volonté qui siège dans la poitrine et qui agit sur tous les organes par l'intermédiaire d'un fluide subtil qu'il appelle *anima*.

Plus tard, Pline le jeune, discutant l'existence matérielle des fantômes, paraît pencher vers l'affirmative.

Le poète Ovide, qui a dû connaître au moins en partie l'enseignement de la doctrine antique, désigne au contraire nettement les divers éléments qu'elle distinguait dans l'être humain :

*Terra tegit carnem, tumulum circonvolet umbra,
Orcus habet manes, spiritus astra petit.*

« La terre retient la dépouille mortelle, l'ombre semimatérielle flotte autour du tombeau, les mânes se rendent dans l'Orcus, et l'esprit s'élève jusqu'aux cieux. »

Ailleurs Ovide nous enseigne formellement l'immortalité de ce principe spirituel, et il reprend pour son

compte la doctrine de la métempsycose qui lui paraît se déduire, comme l'avaient estimé les anciens, de la vue de ces transformations incessantes dont la nature nous donne le spectacle éternel.

« Rien ne périt, dit-il, tout change ici-bas, les âmes
« vont et viennent sans cesse à travers les formes
« visibles ; les animaux qui ont acquis la bonté revê-
« tirent plus tard la forme humaine. »

Ailleurs encore il nous expose les vies successives de Pythagore, et il revient sur la doctrine de la transmigration des âmes :

*Morte carent animæ, semperque priore relictæ
Sede, novis domibus habitant, vivuntque receptæ.*

Le poète Virgile, le disciple de Lucrèce, qui défie dans les Géorgiques la vaine terreur des enfers, ainsi que nous le rappelons plus haut, reprend à son tour dans l'Enéide la doctrine de la survivance, et nous voyons Anchise qui l'enseigne à son fils Enée, avec celle des renaissances. Après la mort, dit-il, les âmes viennent dans les Champs Elysées ou le Tartare, et elles y trouvent la récompense ou le châtement des actes de leur vie. Plus tard, elles retournent à la terre après avoir bu l'eau du Léthé qui leur enlève tout souvenir du passé.

Nous reconnaissons là immédiatement l'influence des grandes doctrines primitives, venant ainsi s'affirmer dans la Cité impériale au moment où elle est devenue la maîtresse de l'univers.

La Ville avait appelé en effet dans son sein des représentants de toutes les nations dont elle avait fait la conquête, et, par eux, elle connaissait maintenant cet enseignement de la sagesse antique sous ses formes multiples et parfois au moins en apparence contradic-

toires ; mais, dans la foi austère des Chaldéens ou des Gaulois, dans la majesté souveraine du Dieu d'Israël, dans les dogmes mystérieux de l'antique Égypte, dans les symboles voilés du culte d'Isis, dans les sacrifices sanglants de la religion de Bel ou d'Astarté, dans les mythes gracieux des Grecs, ou dans l'enseignement des mystères de Cérès ou de Dyonisos, elle avait pu reconnaître toujours la même affirmation persistante que nous venons de retrouver dans l'étude des civilisations antiques, elle avait pu y puiser la foi en la résurrection et en l'impuissance de la mort à détruire l'élément spirituel dans l'être humain ; et ainsi, comme nous le remarquons en commençant, elle était admirablement préparée à recevoir et à propager la doctrine de l'immortalité personnelle que le christianisme allait apporter au monde.

Le philosophe Sénèque enseignait déjà en effet, que la mort est le passage nécessaire pour l'admission à la vie éternelle, et au ⁱⁱe siècle, Celse discutant avec Origène, pouvait écrire que la croyance en la vie future n'était pas spéciale aux chrétiens, mais que c'était là un sentiment qui leur est commun avec le monde entier.

CHAPITRE XII

LE CHRISTIANISME

Si la notion de la vie future manque de précision dans l'Ancien Testament, elle apparaît par contre nettement affirmée dans le Nouveau, où nous voyons étendues au monde à venir, les promesses et les menaces que la Bible avait jusque là formulées surtout pour la vie terrestre.

La sanction nécessaire est cherchée désormais dans l'immortalité consciente de la vie d'outre-tombe, et cette conception nouvelle va constituer maintenant l'étape définitive dans l'évolution de la doctrine ; car, si elle n'a pas été inconnue des religions antiques, elle y était restée le plus souvent à l'état de simple théorie, tandis que le dogme chrétien a su en faire pour ses fidèles une réalité vivante et effective.

C'est lui en effet qui a réveillé en quelque sorte la conscience humaine, en lui montrant que l'âme du juste ne devait pas se contenter du simple formalisme extérieur, mais que la pensée elle-même était aussi un acte formel dont elle aurait à rendre compte devant le juge incorruptible dont l'œil pénètre les replis les plus cachés de la conscience.

L'idée fondamentale de l'enseignement de Jésus,

c'est qu'il vient au nom du Père apporter le salut et la vie à ceux qui croient en lui ; mais son royaume n'est pas de ce monde, et ses disciples devront au contraire souffrir sur la terre à cause de lui, sachant seulement qu'ils trouveront plus tard dans son paradis la récompense de leurs vertus.

Les justes ainsi rachetés par le sacrifice du Sauveur, posséderont la vie bienheureuse ; mais les méchants seront rejetés comme les branches inutiles du figuier stérile, et plongés dans un feu éternel.

Cette antithèse des deux éternités contraires est appuyée sur des affirmations très formelles qui reviennent à plusieurs reprises dans le texte évangélique, celle de la résurrection pour la vie éternelle, et celle du jugement dernier.

La résurrection portera sur l'être humain tout entier, qui reparaitra donc avec son corps physique, transformé cependant, car il ne connaîtra plus la différence des sexes, ni même les besoins de la matière ; le corps du juste deviendra complètement subtil et vivra désormais d'une façon purement spirituelle dans la contemplation des perfections divines.

« Au jour de la résurrection en effet, les hommes n'auront point de femmes, ni les femmes de maris, mais ils seront tous comme les Anges de Dieu dans le ciel ». (Math. ch. xxiv, 30).

Cette résurrection finale se produira à l'époque du jugement, qui marquera la fin des temps ; les Anges feront alors retentir leurs trompettes aux quatre coins de la terre, et déchaîneront les cataclysmes précurseurs de la destruction de l'univers : à leur appel, les morts se lèveront de la tombe pour comparaître devant le Fils de Dieu qui viendra les juger dans tout l'éclat de sa puissance et de sa majesté.

Il appellera les justes à sa droite pour les conduire ensuite dans son ciel de félicités, et il rejettera à sa gauche les réprouvés qu'il précipitera dans les flammes éternelles de l'enfer, au milieu des pleurs et des grincements de dents.

« Venez, les bénis de mon Père, dira-t-il aux premiers, possédez le royaume qui vous a été préparé dès le commencement du monde, et aux autres : Retirez-vous maudits, et allez au feu éternel. (Math. xxv, 34, 41).

La résurrection des morts et le jugement dernier, précédant l'éternité de bonheur ou de souffrance qui doit permettre de rendre à chacun selon ses œuvres, sont les dogmes fondamentaux qui résument en quelque sorte l'enseignement du Christ sur la vie future ; mais, comme ils posent simplement un principe général sans entrer d'ailleurs dans les détails d'application, on conçoit que l'interprétation de ces dogmes ait provoqué ensuite, parmi les églises chrétiennes, de nombreuses divergences encore discutées de nos jours.

Ces divergences se manifestaient déjà dès le début du christianisme, car l'eschatologie chrétienne ne revêtit pas immédiatement sa forme définitive, et, au cours des premiers siècles de l'Eglise, certains Docteurs professaient encore, sur la nature de l'âme et sur la pluralité des existences, des théories analogues à celles des initiés de la sagesse antique.

Toutefois ces théories perdirent peu à peu leur autorité à mesure que la religion nouvelle en gagnait davantage, et, lorsque l'interprétation de la doctrine se précisa sur ce point, vers le iv^e siècle, elle adopta la solution simpliste qui considère la partie immatérielle de l'être humain comme formant un élément indivisible, créé spécialement en vue de l'existence présente, et elle

plça en même temps la terre au centre de l'univers sans se préoccuper des connaissances diverses que les grandes religions antiques avaient pu posséder sur ces problèmes fondamentaux.

Parmi les traditions ainsi écartées, quelques-unes furent l'objet d'une condamnation formelle, les autres restèrent simplement délaissées, et sont par conséquent toujours susceptibles d'être reprises à nouveau, si l'observation scientifique vient à l'exiger.

Nous allons exposer rapidement l'enseignement habituel de la doctrine sur les quatre points fondamentaux de l'eschatologie, soit la résurrection des corps, la constitution de l'âme humaine, le jugement dernier, et la vie éternelle, et nous rappellerons pour chacun d'eux, les principales divergences d'interprétation qu'il a soulevées.

La Résurrection

Après que le Maître les eut quittés pour remonter au ciel, les Apôtres se répandent dans l'univers pour annoncer sa parole, et, dans leurs prédications, ils s'attachent surtout au dogme de la résurrection : ils montrent en effet, que le Christ est sorti du tombeau en triomphant de la mort par sa propre vertu ; ils rappellent qu'au cours de son passage sur la terre, il a su également ramener à la vie plusieurs des enfants des hommes, comme Lazare ou le fils de la veuve de Naïm, révélant ainsi par une preuve sensible la condition immortelle de la nature humaine.

Le Christ a dit en effet : Je suis la résurrection et la vie, celui qui croit en moi, encore qu'il soit mort.

vivra, et je le ressusciterai au dernier jour. Jean XI, 25, 26.

Lorsque Saint Paul vient à Athènes exposer la doctrine chrétienne devant l'Aréopage, il invoque, lui aussi, la résurrection du Christ, en disant qu'elle apporte la preuve certaine de sa mission divine. (Act. des Apo. XVII, 31, 32), et ailleurs encore, il tire argument de ce miracle fondamental pour montrer que tous, nous devons triompher de la mort, à l'exemple du Christ.

« Puisque le Christ est ressuscité d'entre les morts, « dit-il dans son Epître aux Corinthiens, comment s'en « trouve-t-il parmi vous qui osent dire que les morts ne « ressusciteront pas. 1° Ad Cor. xv, 12. Ne vous affligez « pas de la mort de vos proches, mais consolez-vous « les uns les autres dans la pensée de la résurrection. « Thess. iv, 12, 17. Ce corps, dit-il encore, est mis « en terre comme une semence, il est plein de corrup- « tion, mais il en sortira incorruptible, élevé à la na- « ture spirituelle et revêtu de gloire. » Ad Cor. xv, 42.

Aux yeux des fidèles, la résurrection du Christ constitue le miracle essentiel et décisif entre tous, qui est le fondement de la foi dans le temps présent, et l'aliment de l'espérance dans la vie à venir.

Le corps glorieux sous la forme duquel le Christ s'est manifesté nous donne l'idée de la transformation qui attend à son tour le corps des justes, lorsque à la fin des temps, il ressuscitera par la vertu du divin Maître.

Comme lui sans doute, il sera libéré de l'esclavage de la matière, il saura braver la pesanteur, traverser les obstacles, rayonner à travers les corps opaques, devenir invisible, prendre ou quitter à volonté cette forme matérielle que le Christ revêtait devant les yeux charnels de ses apôtres.

Tous ces traits de la vie du Christ relatés dans l'Évangile, nous servent en un mot à évoquer avec plus de précision la condition qui attend le corps glorieux dans cette existence nouvelle, que nous ne saurions pas nous représenter autrement.

Malgré cette transformation qui doit modifier si profondément la nature matérielle du corps physique, la résurrection dernière reste presque toujours entendue à l'identique, conformément à la parole du livre de Job : « Je verrai Dieu dans ma chair, XIX, 25, 27, et la grande généralité des chrétiens admirent jusqu'à présent qu'elle devait avoir pour effet de rassembler les mêmes molécules qui avaient constitué le corps de son vivant.

Cette interprétation trop simpliste doit être nécessairement abandonnée aujourd'hui, car les découvertes scientifiques ont montré, comme nous le verrons plus loin, que, sous cette forme, elle serait contraire à la réalité des faits.

La plupart des théologiens n'hésitent plus, d'ailleurs, à reconnaître maintenant qu'il suffit de retrouver l'identité dans le principe immatériel qui entretient la vie du corps et lui assigne sa forme particulière, mais qu'il ne faut pas la chercher dans les molécules individuelles servant à la constituer.

Il faut remarquer du reste que saint Thomas entrevoit déjà cette explication, lorsqu'il compare l'identité du corps à celle d'un état formé de citoyens de rang différent et remplissant chacun des fonctions diverses. Les individus changent et sont remplacés par d'autres, mais les divers ordres de citoyens sont toujours représentés, et les diverses fonctions sont constamment remplies.

Nous reviendrons sur ce point lorsque nous exami-

nerons la notion de la vie future à la lumière de nos connaissances actuelles, mais il est intéressant à cette occasion de faire ressortir dès maintenant l'influence nécessaire qu'exerce la science sur l'interprétation du dogme traditionnel, et nous verrons d'ailleurs que cet exemple est loin d'être unique.

La Constitution de l'âme humaine

L'âme humaine est immortelle, immatérielle et incorruptible, et la doctrine la considère comme constituant une entité immuable et indivisible, sans s'attacher à discuter si cette entité doit englober à la fois toutes les facultés diverses que l'âme embrasse en elle, ou s'il n'y aurait pas lieu, comme l'avait supposé l'antiquité, de rattacher ces facultés à des éléments intermédiaires, susceptibles d'éprouver certaines modifications physiques au cours de la vie.

Cette dernière conception plus complexe se trouve ainsi tacitement écartée sans avoir jamais fait cependant l'objet d'une condamnation formelle ; mais on ne saurait méconnaître d'ailleurs qu'elle ne trouve une certaine confirmation dans la notion du corps glorieux telle que nous venons de la rappeler.

Si en effet, d'après le dogme traditionnel, le corps glorieux doit se révéler à la fin des temps dans sa manifestation normale, il n'est peut-être pas téméraire de penser qu'il forme déjà l'enveloppe fluidique de l'âme désincarnée dans la vie d'outre tombe, et, dès lors, il doit exister, au moins en germe, dans le corps physique qu'il quitte en même temps qu'elle au mo-

ment de la mort; c'est lui seul en effet qui peut intervenir dans certaines manifestations, exceptionnelles sans doute, mais incontestées cependant, comme les apparitions et les phénomènes de bilocation dont nous trouvons des exemples dans les vies des saints et les annales de l'histoire, et qui sont produits non seulement par les morts, mais même aussi par les vivants. Il est permis de se demander s'il n'est pas possible d'y retrouver ce corps fluidique dont l'antiquité faisait l'intermédiaire nécessaire entre l'âme immatérielle et le corps physique, l'enveloppe obligée de celle-là dans la vie d'outre-tombe.

Quoi qu'il en soit, la doctrine traditionnelle ne crut pas nécessaire de retenir la notion formelle d'un corps fluidique, et, dans une pensée de simplification peut-être excessive, elle se borna à distinguer les deux éléments opposés, la matière et l'esprit, dont la réunion constitue l'être humain au cours de la vie présente.

Cette même préoccupation l'amena également à rejeter l'idée de la préexistence ou des réincarnations; elle estima en effet, ainsi que le remarquaient saint Méthode et saint Epiphane au iv^e siècle, que c'était là une idée difficilement conciliable avec le dogme de la résurrection de la chair entendue à l'identique, comme c'était d'ailleurs la foi générale à cette époque.

Il aurait fallu dans ce cas admettre en effet, que la résurrection ne portait pas sur le corps charnel, pris à un moment déterminé de son existence, mais au contraire sur le principe substantiel qui lui assigne sa forme et ses propriétés, et qui revivra complètement transformé, n'ayant plus, suivant l'expression de saint Augustin, aucun défaut ni aucune difformité.

La doctrine orthodoxe se fixa au contraire de préférence sur cette idée plus simpliste que les âmes sont

formées seulement au moment de la naissance, et que, par suite, elles reçoivent directement du Créateur ces facultés inégales dont elles témoignent ensuite dans la vie.

A la mort du corps physique, elles quittent le temps pour rentrer dans l'éternité, et le sort de chacune d'elles est alors fixé à jamais sans qu'elle puisse rien faire pour tenter de le modifier.

Cette conception qui résume le dogme traditionnel, paraît effectivement se dégager de la décision des deux Conciles de Chalcédoine et de Constantinople qui ont condamné l'hérésie d'Origène; mais on a pu soutenir toutefois que cette condamnation ne visait pas spécialement la doctrine de la préexistence, convenablement interprétée, mais plutôt les théories particulières du célèbre docteur, qui se rattachait trop formellement à l'école des Gnostiques, bien qu'il l'eut cependant combattue à d'autres points de vue.

Il enseignait en effet que l'homme avait été créé d'abord avec la nature angélique, et que son incarnation dans la matière était la punition du péché originel.

On peut observer, d'autre part, que la notion de la préexistence apparaît à plusieurs reprises mentionnée dans l'Évangile sans y être formellement condamnée.

Nous avons déjà remarqué plus haut en parlant des Juifs, qu'au temps du Christ elle faisait partie de l'enseignement de plusieurs écoles religieuses, et nous savons en outre que, suivant une croyance alors fréquemment admise, les grands ancêtres comme Abraham, Isaac ou Jacob, ou même les plus vénérés des prophètes, devaient un jour revenir sur la terre en s'incarnant à nouveau; plusieurs des Juifs demandent en effet si le Christ n'est pas l'un de ces prophètes, et nous voyons dans saint Mathieu que la question est

posée par les disciples eux-mêmes (Mat. C. XVI, v. 14).

Presque tous considèrent que Jean-Baptiste est une réincarnation d'Elie, et c'est là effectivement une opinion que le texte littéral du livre sacré ne paraît pas condamner.

Jean est Elie annoncé par le prophète Malachie. Math. XI, 14.

Je vous déclare, dit Jésus, qu'Elie est déjà venu, ils ne l'ont point connu, ils l'ont traité comme il leur a plu, ils feront souffrir de même le Fils de l'homme, et les disciples comprennent qu'il parle de Jean-Baptiste.

Lorsqu'il guérit l'aveugle-né, les apôtres s'informent si cet homme n'a pas été frappé de cécité à sa naissance en punition des fautes qu'il aurait commises dans une vie antérieure, et le Christ écarte simplement cette explication sans en rejeter formellement le principe (Jean IX, 2 et 3).

Ailleurs il dit encore à Nicodème que pour voir le royaume de Dieu, il faut naître de nouveau (Jean, III. 3. et, si cette parole est généralement interprétée aujourd'hui d'une façon symbolique, on conçoit qu'il serait possible cependant de lui restituer son sens littéral.

La lecture de ces passages explique immédiatement les difficultés que rencontrèrent les premiers chrétiens pour en déduire une eschatologie précise unanimement acceptée, et en fait, les plus anciens Docteurs de l'Eglise ont soutenu sur ce point des opinions fort diverses.

Lactance, qui vivait à la fin du III^e siècle, estimait par exemple que l'idée de l'immortalité de l'âme impliquait celle de la préexistence.

La condamnation de l'hérésie d'Origène atteint

par répercussion la théorie des réincarnations dont le célèbre docteur avait été le défenseur le plus autorisé ; mais nous savons toutefois que cette idée conserva longtemps de nombreux partisans parmi les chrétiens, et c'est là effectivement un fait constaté par St-Jérôme dans la lettre qu'il écrivait à Démétriede en l'an 415.

St-Augustin, qui a combattu cependant les doctrines d'Origène, paraît effectivement l'admettre lorsqu'il s'exprime en ses Confessions de la manière suivante : « N'ai-je pas vécu dans un autre corps avant d'entrer dans le sein de ma mère. » I, ch. VI.

Ces divergences dont nous allons retrouver du reste d'autres exemples en parlant des destinées futures de l'âme humaine, montrent que l'eschatologie chrétienne est fixée seulement dans ses grandes lignes, et elle comporte toujours bien des questions secondaires, non encore peut-être définitivement tranchées.

Dès lors, il est permis de penser que l'interprétation traditionnelle pourrait toujours être modifiée s'il était nécessaire ; c'est là sans doute une question relevant surtout de la métaphysique et de la théologie, et nous n'essaierons pas de la discuter au nom de la science pure, mais nous n'oublions pas toutefois que l'observation du corps astral est de nature à apporter dans le débat un argument sérieux sinon décisif, lorsqu'elle sera formellement établie.

Le jugement dernier

L'idée du jugement dernier était admise déjà dans les doctrines antiques, et elle figurait au moins dans l'enseignement secret des initiés ; nous l'avons retrou-

vée effectivement dans les dogmes religieux et les croyances philosophiques des principales civilisations dont nous venons de faire l'étude.

Elle est reprise et affirmée avec une énergie nouvelle dans l'eschatologie chrétienne qui en fait la sanction nécessaire des actes de la vie présente ; l'Évangile nous annonce formellement qu'à la fin des temps, comme nous le rappelions plus haut, le Fils de l'homme doit apparaître à nouveau sur la terre, afin de prononcer la sentence terrible qui doit décider du sort éternel de chacun des humains, et le livre sacré insiste même à plusieurs reprises sur la description des cataclysmes précurseurs qui accompagneront sa venue.

Le dogme du jugement dernier fit donc partie intégrante de la foi des premiers chrétiens ; mais là encore, si le principe fut bien adopté de façon unanime, les détails d'application ne laissèrent pas que de soulever certaines difficultés.

Tout d'abord, il convenait de régler le sort transitoire des défunts pendant la durée des temps présents, jusqu'à cette date redoutée qui doit ouvrir l'éternité en abolissant la notion du temps avec celle du monde matériel.

On admit donc que l'âme défunte est appelée une première fois devant Dieu pour subir un jugement particulier consécutif à la mort, et indépendant par suite du jugement général.

Il est arrêté, nous dit en effet St-Paul, que les hommes meurent une fois, et que la mort est immédiatement suivie du jugement de Dieu qui rend à chacun selon ses œuvres (Ad Heb., ix, 27).

Cette première comparution devant le souverain juge fixe à jamais la destinée éternelle des âmes, puisqu'elles sont désormais impuissantes à rien faire pour la modi-

rier ; le jugement général ne pourra donc que confirmer une décision déjà prise, et il ne peut plus avoir d'autre effet que d'interrompre pour un instant la vie de bonheur des élus ou l'existence malheureuse des réprouvés ; cependant les premiers chrétiens hésitèrent toutefois à admettre que la décision dût être appliquée immédiatement, et saint Ambroise supposait par exemple qu'au cours des temps présents, les âmes attendaient la récompense ou le châtement dans un lieu intermédiaire jusqu'au jour de la résurrection, et c'était là également l'opinion de saint Augustin.

Les deux savants docteurs estimaient sans doute que le ciel et l'enfer sont destinés à recevoir seulement l'être humain tout entier après la résurrection du corps, et que la nécessité de comparaître au jugement dernier était en quelque sorte difficilement compatible avec la notion de la vie éternelle, puisque elle y ramènerait l'idée de temps qui en est forcément bannie.

Cette opinion toutefois n'a pas prévalu, et le dogme traditionnel admet aujourd'hui que, dès maintenant, les âmes des justes parviennent au ciel aussitôt qu'elles sont suffisamment purifiées par leur passage au purgatoire, comme les âmes des méchants sont précipitées sans retard en enfer, aussitôt après le jugement particulier.

Quant au purgatoire, il est seul destiné à disparaître à la fin des temps.

A côté de ces discussions d'ordre métaphysique sur lesquelles nous n'avons pas à insister, le dogme du jugement dernier soulève deux autres questions effectuant le monde matériel et qu'il nous sera possible d'aborder utilement à la lumière de la science moderne ; nous allons seulement les signaler dès à présent, en nous réservant d'en reprendre l'examen dans la seconde partie de ce travail.

La première concerne ces signes précurseurs du jugement, semblant indiquer qu'il devra marquer non seulement la fin de la terre que nous habitons, mais même aussi celle de l'univers tout entier.

L'Évangile nous dit en effet que les étoiles tomberont alors sur la terre ; mais nous savons maintenant que notre globe n'est plus au centre du monde : il n'est en effet qu'un astre insignifiant par rapport au soleil et aux étoiles qui ne peuvent tomber sur lui, et la catastrophe qui le détruira ne sera probablement qu'un phénomène secondaire, destiné à passer inaperçu du reste de l'univers, sinon des planètes immédiatement voisines.

Dans ces conditions, il ne peut plus être question de rattacher la fin de l'univers à celle de la terre, et nous verrons plus loin en parlant des découvertes astronomiques, la solution que les apologistes proposent aujourd'hui à ce sujet.

Vient enfin ce rappel de l'existence de chacun des êtres humains, inscrite dans les grands livres de vie qui seront présentés au jour du jugement, comme il est annoncé dans les visions de l'Apocalypse :

« Les morts comparurent devant le trône, nous dit saint Jean, et les livres furent ouverts, et les morts furent jugés d'après ce qui était écrit dans ces livres. »

L'Église a repris du reste la même idée, comme nous le rappelons plus loin, dans l'émouvante prose du *Dies iræ* dont les accents superbes répondent si bien à la majesté de la scène terrible qu'elle décrit.

Le livre de la Sagesse nous dit d'autre part que l'oreille du Dieu jaloux entend tout, et que l'impie sera interrogé même sur ses pensées.

Nous rechercherons également dans la deuxième partie de cette étude, comment la science vient au-

jourd'hui confirmer cette doctrine d'après laquelle la contemplation divine embrasse à la fois toute la série des temps et des lieux, et comment aussi elle nous permet de concevoir la restitution du passé dans cette évocation grandiose du jugement dernier.

Le ciel et l'enfer

Pour les premiers chrétiens, le ciel et l'enfer constituaient des endroits bien définis, d'un caractère en quelque sorte matériel, et cette conception qui a persisté jusqu'à présent dans le dogme traditionnel, était appelée nécessairement à se modifier de nos jours sous l'influence des idées scientifiques actuelles, comme nous le dirons plus loin.

Sans s'appuyer même sur la science moderne, on aurait pu objecter déjà contre le caractère physique des peines de l'enfer, qu'elles ne sauraient atteindre l'âme immatérielle, et qu'elles ne peuvent donc exercer leur action pendant la durée du monde actuel, mais seulement après la résurrection des corps, qui coïncidera avec la fin des temps.

Cette considération avait bien frappé les esprits des chrétiens au cours des premiers siècles de l'Eglise, lorsque le dogme traditionnel n'était pas encore complètement défini, et nous voyons en effet Origène enseignant par exemple que le feu de l'enfer n'est que l'image des tourments qui agitent la conscience des damnés.

Saint Grégoire de Naziance, saint Augustin contestent également l'existence du feu matériel, aussi bien que

celle des tourments physiques ou des grincements de dents qui en sont la conséquence, etc.

Il faut reconnaître toutefois que ces objections s'oublèrent peu à peu à mesure des progrès de la religion nouvelle, et, au cours du Moyen-Age, l'imagination des prédicateurs et des poètes se donna libre carrière dans le développement de ce thème de la variété infinie des supplices matériels de l'enfer, ce qui permettait d'ailleurs de montrer comment ces supplices pouvaient s'adapter au degré variable de culpabilité de chacun des damnés.

Il ne semble pas d'autre part que les esprits aient été aussi frappés que nous le sommes maintenant, de la rigueur infinie que comporte cette pensée d'une peine poursuivie sans rémission pendant toute l'éternité, ils y voyaient simplement l'application inévitable des lois de la justice de Dieu ; car toute offense qui lui est adressée constitue par là même une faute infinie, et la loi exige par suite une expiation également infinie : la bonté de Dieu a pu suspendre le chatiment pendant la vie terrestre ; mais, après la mort, elle ne saurait plus sauver le coupable.

Nous voyons par exemple, dans la *Divine Comédie*, Dante, résumant les idées de son époque, nous affirmer à son tour la nécessité des châtiments éternels pour prévenir les rechutes inévitables du pécheur.

*Tanto giu cadde che tutti argomenti
Alla salute sua eran già corti,
Fuorche mostrargli li perdute genti.*

(Purgat. chant, XXX. terc. 46)

On peut observer toutefois que quelques-uns des premiers docteurs de l'Église enseignèrent que la

damnation n'est pas nécessairement éternelle, et Saint-Augustin, qui s'attache d'ailleurs à réfuter cette opinion, constate qu'elle avait encore de nombreux partisans parmi ses contemporains, au commencement du v^e siècle.

A l'extrême opposé, le ciel comporte aussi un bonheur semi-matériel, en tant qu'il s'applique au corps physique : Saint-Thomas nous enseigne en effet que, dans l'état de béatitude, les corps devenus immortels seront formés d'une matière lumineuse et subtile, soustraite aux besoins grossiers de la vie, ils échapperont à la souffrance et éprouveront au contraire toutes les jouissances désirables.

Quant à l'âmé, elle jouira de son côté de la pleine possession de la vérité, de l'entendement sans erreur qui comblera ses désirs, et surtout, elle sera admise à la contemplation des perfections divines, qui constitue le bonheur suprême renfermant tous les autres.

C'est bien le bonheur idéal que l'homme est incapable de concevoir dans la vie présente ; car suivant l'expression de Saint Paul, l'œil ne peut le voir, l'oreille ne peut l'entendre, et le cœur de l'homme ne peut le comprendre.

Il est malheureusement vrai que l'imagination humaine, si ingénieuse pour créer la douleur et les souffrances, ne sait pas se représenter le bonheur ; aussi voyons-nous les apologistes s'avouer impuissants dans la description des félicités célestes, et même les saints mystiques, qui, pendant leur vie terrestre, ont pu entrevoir le ciel au cours de leurs extases, nous déclarent tous unanimement que le langage humain ne saurait en décrire les félicités inexpressibles.

Les années et les siècles passent comme l'instant fugitif, sans que l'âme soit jamais fatiguée, sans

qu'elle soupçonne même cette impression de satiété inévitable qui accompagne toujours le bonheur terrestre dont elle comprend désormais toute la vanité.

Ce sentiment a trouvé son expression la plus frappante dans la légende du frère Alfin, le saint moine du couvent d'Olmütz, qui était poursuivi par la préoccupation de la satiété du bonheur céleste.

S'étant un jour endormi sous un arbre dans la forêt, il fut ravi pendant son sommeil, jusqu'au ciel dont il put apprécier ainsi les splendeurs incomparables : à son réveil, le souvenir de cette extase, dont la durée d'après lui n'avait certainement pas dépassé quelques heures, l'avait bien guéri de toutes ses inquiétudes ; mais il éprouva ensuite une surprise extrême, lorsqu'il dut reconnaître qu'il était devenu complètement étranger dans le pays, et étranger même dans son couvent, car ce ravissement d'un instant avait en réalité duré plusieurs siècles, et, alors seulement, il lui fut donné de comprendre que nos impressions temporelles ne sont rien devant l'éternité.

Si la contemplation des perfections divines constitue le bonheur commun des élus, il ne faut pas oublier toutefois qu'elle n'est pas accordée à tous dans la même mesure, car elle doit se proportionner aux mérites acquis afin que chacun soit rénuméré suivant ses œuvres.

Le Christ nous dit en effet qu'il y a plusieurs demeures dans la maison du Père, et les partisans de la théorie du perfectionnement indéfini entendent même cette parole comme permettant de conclure que les élus peuvent encore dans le ciel, acquérir des mérites nouveaux les menant plus avant dans cette contemplation divine qui constitue le bonheur suprême.

Disons toutefois que le dogme traditionnel n'est pas favorable à cette interprétation, et qu'il n'admet guère en principe la possibilité pour l'âme désincarnée de modifier par elle-même la situation qui lui est faite après la mort, quelle qu'elle soit.

Les âmes qui sont au ciel peuvent intervenir sans doute en faveur des fidèles vivants qui s'adressent à elles par la prière, et cette faculté doit même s'étendre aux âmes du Purgatoire, car sainte Thérèse nous dit qu'elle a souvent recours à leur intercession, sachant qu'elle en obtiendra des grâces nombreuses; mais il ne semble pas toutefois que ces âmes, si puissantes pour les autres, puissent rien faire pour elles-mêmes, tout au moins d'après l'interprétation la plus générale du dogme traditionnel.

Le Purgatoire

L'Évangile oppose continuellement le ciel et l'enfer, le séjour éternel des justes et celui des méchants, il développe cette alternative terrible, sans faire mention expresse d'un séjour intermédiaire applicable à titre transitoire aux âmes des justes quittant la vie terrestre incomplètement purifiées.

On peut citer toutefois divers passages dans lesquels le Christ prévoit que la rémission des péchés peut être obtenue après la mort, puisqu'il déclare expressément que, même alors dans le siècle futur, elle sera refusée au blasphémateur. Math. XII. 32, ce qui implique par conséquent la possibilité pour le juste incomplètement purifié de subir une expiation préalable avant son entrée au séjour des bienheureux.

Saint Jean reprend à son tour la parole du Christ, et il s'exprime ainsi dans sa première épître, chapitre v, verset 16.

« Si quelqu'un voit son frère commettre un péché qui ne conduit point à la mort, qu'il prie pour lui, et Dieu donnera la vie à ce pécheur, mais il y a un péché qui conduit à la mort, et ce n'est pas pour celui-là que je vous dis de prier ».

L'idée de cet état transitoire entraîne aussitôt celle du séjour intermédiaire approprié; nous voyons en effet que saint Pierre, parlant de la résurrection du Christ, nous dit de son côté que le Sauveur a traversé les enfers sans souffrir, Act. Ap. II. 24, ce qui montre qu'il ne s'agit plus exclusivement d'un séjour assigné aux damnés.

Nous savons en outre que les premiers chrétiens s'étaient préoccupés du sort réservé aux justes de l'ancienne loi qui étaient morts avant l'avènement du Christ, et qui, n'ayant pu participer à ses mérites, se trouvaient exclus du ciel, tout en méritant cependant d'être exemptés des peines éternelles de l'enfer.

L'Eglise admit donc qu'ils habitaient un lieu distinct où ils ne supportaient d'autres souffrances que la privation de la vue de Dieu, et encore s'agissait-il d'une souffrance purement temporaire, qui devait cesser par l'application rétrospective des mérites du Christ.

Celui-ci en effet, au jour de sa résurrection, avait entraîné à sa suite les âmes des justes qu'il avait trouvées dans les limbes, et, pour celles qui n'avaient pas encore mérité cette faveur, il pouvait être fait application, même après la mort, des grâces du baptême, entraînant la rémission des péchés, et c'est ainsi que nous voyons le baptême des morts pratiqué au début de l'Eglise naissante.

La notion du purgatoire s'est dégagée peu à peu par la nécessité de prévoir un séjour d'attente, dans lequel les âmes incomplètement purifiées subiraient les peines temporaires dues au péché, jusqu'à ce qu'elles soient jugées dignes d'être admises au ciel, et c'est l'enseignement formel du Concile de Trente.

« Si quelqu'un dit que, par la grâce de la justification, la coulpe du péché et la peine éternelle sont tellement remises au pénitent qu'il ne lui reste plus de peine à souffrir, en ce monde ou dans le purgatoire avant d'entrer dans le royaume des cieux, qu'il soit anathème ».

Le purgatoire est ainsi entré dans le dogme traditionnel où il est venu heureusement tempérer ce que l'opposition absolue du ciel et de l'enfer avait de trop excessif, et il a créé en même temps par delà de la tombe cette communion des âmes qui est la force essentielle de l'Eglise ; les fidèles survivants savent en effet, que le souvenir affectueux gardé à ceux qu'ils ont aimés, les prières qu'ils adressent pour eux, les mérites qu'ils acquièrent en leur nom ne sont pas perdus, mais contribuent à leur soulagement et à leur progrès et hâtent ainsi le moment bienheureux de leur admission au paradis. De leur côté, les âmes ainsi soulagées peuvent alors venir en aide aux fidèles qui sont encore sur la terre, en leur suggérant les inspirations et les pensées qui les conduisent dans la voie du bien.

C'est ainsi que le purgatoire apparaît comme un élément nécessaire dans la coordination du plan divin, apportant à tous les fidèles la communion et l'appui dont ils ont besoin pour mériter le bonheur éternel.

C'est un concert harmonieux de charité, de prières et de sacrifices où l'église triomphante appelle à elle l'église militante, et celle-ci en même temps soulage et purifie l'église souffrante.

Ce dogme du purgatoire qui nous paraît maintenant si essentiel est resté cependant dédaigné pendant fort longtemps : les chrétiens des âges passés n'y voyaient qu'une solution toute exceptionnelle sans aucune application justifiée, tandis que nous y trouvons aujourd'hui le meilleur témoignage de l'équité divine.

Il a servi malheureusement de prétexte à ce trafic des indulgences qui a donné lieu à de si nombreux abus, et c'est là sans doute la considération principale qui a déterminé les réformateurs du protestantisme à renoncer à un dogme qu'ils ne trouvaient pas formellement annoncé dans l'Évangile : ils se sont trouvés obligés par là même de replacer immédiatement après la mort, l'âme humaine quittant la vie terrestre, devant cette alternative effrayante de l'éternité heureuse ou malheureuse, sans songer qu'ils condamnaient la grande généralité des humains aux souffrances de la damnation sans fin.

Presque tous en effet se laissent distraire dans la vie par la préoccupation des intérêts terrestres, et ne font que des efforts insuffisants pour mériter le bonheur éternel : leur âme arrive donc incomplètement purifiée devant le Souverain juge qui la rejette forcément en enfer.

C'est là une conséquence qui nous apparaît aujourd'hui comme étant d'une cruauté excessive, car le supplice qu'elle inflige nous paraît hors de proportion avec la faute commise ; on peut même dire qu'elle devient particulièrement odieuse lorsqu'elle se combine d'autre part avec le dogme de la prédestination, car elle condamne dès leur naissance au malheur éternel des êtres qui n'ont pas demandé la vie et qui sont incapables de modifier l'arrêt fatal porté contre eux par un créateur cruel.

Sans doute la prédestination ainsi entendue n'est pas admise par toutes les églises protestantes, et la plupart d'entre elles s'attachent aujourd'hui à atténuer cette antithèse terrible du ciel et de l'enfer ; mais elles n'arrivent pas, malgré tous leurs efforts, à remplacer d'une façon satisfaisante cette notion du purgatoire, et on peut dire avec un éminent pasteur, que, si aujourd'hui le protestantisme paraît incapable de provoquer des conversions, si la prédication en est même quelque peu inféconde, ce fait tient en grande partie à l'absence du purgatoire dans la doctrine qu'il enseigne, tandis que cette notion a donné au dogme catholique toute la souplesse convenable pour s'adapter aux conceptions successives que les hommes se sont faites de la justice divine.

C'est elle en effet qui nous permet aujourd'hui d'atténuer dans la mesure nécessaire, cette notion trop implacable de l'enfer antique avec son cortège de souffrances éternelles et sans fruit, n'ayant d'autre but que d'attester la puissance du Dieu vengeur.

Nous y adjoignons un enfer temporaire que nous appliquons instinctivement d'une façon plus ou moins formelle à la grande généralité des hommes, et qui nous paraît concilier à la fois les exigences de la justice et de la bonté divines tout en respectant le dogme traditionnel.

Le protestantisme a si bien compris cette difficulté qu'une école nouvelle, récemment formée dans son sein, propose maintenant, sous le nom d'*immortalité conditionnelle*, une solution intermédiaire fort originale, qui aboutit précisément aussi à écarter le dilemme terrible qu'elle considère également comme funeste pour l'action protestante.

Le succès que cette doctrine rencontre aujourd'hui

parmi les églises réformées paraît montrer en effet qu'elle répond bien à une préoccupation réelle, à un besoin plus ou moins conscient de l'esprit religieux à notre époque.

L'immortalité conditionnelle est venue apporter un point de vue nouveau dans cette discussion de la survivance, aussi vieille cependant que la pensée humaine, et elle présente par là même un intérêt tout particulier.

Elle est principalement basée sur des arguments d'ordre théologique plutôt que sur des considérations scientifiques, et, à ce titre, nous croyons devoir en faire ici l'examen immédiat, en la rattachant directement au dogme chrétien, bien qu'elle soit en opposition avec l'enseignement traditionnel.

CHAPITRE XIII

L'IMMORTALITÉ CONDITIONNELLE DANS LES ÉGLISES PROTESTANTES

Cette théorie relativement récente a été proposée pour la première fois par le Dr Edward White dans un ouvrage anglais publié vers 1846 : *L'immortalité conditionnelle ou la vie en Christ*.

Le savant pasteur s'attache à y montrer que, dans sa nature essentielle, l'âme humaine n'est pas nécessairement immortelle, mais qu'elle est seulement susceptible de le devenir, et il essaie de baser cette affirmation audacieuse sur l'enseignement même de l'Évangile.

Il reprend à cet effet les divers passages annonçant que les méchants seront détruits à jamais, ou encore mettant en opposition la mort qui les attend avec la vie éternelle réservée aux seuls justes, et il part de là pour soutenir que ces expressions de mort et de vie, si fréquemment employées au livre sacré, doivent être entendues dans le sens littéral, il rejette donc absolument le sens figuré du dogme traditionnel.

Il en conclut que l'immortalité n'apparaît pas dans l'évangile comme une prérogative nécessaire de l'âme humaine, mais seulement comme un don gracieux que le Christ Rédempteur est venu concéder à ceux qui croient en lui et veulent participer à ses grâces.

A la doctrine traditionnelle qui accorde l'immortalité à tous les êtres humains, et qu'à ce titre il désigne sous le nom d'*universalisme*, le D^r E. White oppose sa conception restreinte, le *conditionnalisme*, qui considère tous les humains comme voués en principe à la mort, mais réserve au contraire la vie éternelle aux justes destinés à devenir ainsi les seuls survivants dans la lutte pour l'existence.

Cette théorie qui s'écartait si nettement de la foi orthodoxe, ne pouvait pas être accueillie sans conteste, et l'ouvrage du D^r White fut condamné dès son apparition par toutes les églises protestantes, bien qu'il s'appuyât de façon à peu près exclusive sur l'autorité de la Bible.

Toutefois l'idée nouvelle n'était pas moins lancée, elle obtint peu à peu l'adhésion de nombreux pasteurs, et elle prit enfin une extension rapide en Angleterre, lors de l'apparition des théories de Darwin sur le transformisme ; car l'opinion retrouva immédiatement l'extension à l'être humain dans la vie future des conceptions qu'elle adoptait déjà pour les animaux dans la vie présente.

Cette idée fut défendue par M. Drummond, professeur d'histoire naturelle à la faculté de l'Eglise libre à Glasgow, dans un ouvrage intitulé *Les lois de la nature dans le monde spirituel* (traduit de l'anglais par C. A. Sanceau, Paris, Fischbascher, 1887) qui eut un retentissement énorme dans les pays de langue anglaise où cette question de la survivance est discutée avec la même ardeur que les sujets d'actualité les plus passionnants, et le travail de M. Drummond s'est vendu en effet à plus de cent mille exemplaires.

La théorie conditionnaliste s'imposa dès lors à l'attention publique, elle fut discutée par les esprits les plus divers, apologistes religieux, savants ou philosophes,

et on pourrait même constituer une bibliothèque avec les ouvrages qu'elle a suscités depuis quelques années seulement.

Cette agitation et ces controverses toujours pendantes ont assuré l'essor de la doctrine qui s'est ainsi imposée à l'examen des écoles orthodoxes, et elle ne cesse aujourd'hui, dit M. Sabatier, de gagner des adhérents dans les facultés de théologie et le clergé protestants, si bien qu'elle a maintenant sa place marquée dans l'histoire des dogmes de l'église réformée.

Le conditionnalisme part, ainsi que nous l'avons indiqué, de cette idée que l'âme humaine n'est pas nécessairement immortelle, et ce n'est pas un sujet de mince surprise pour le lecteur que de voir ses religieux défenseurs s'efforcer tout d'abord de ruiner sur ce sujet, les arguments traditionnels des philosophes et des apologistes, ainsi que l'a fait M. le pasteur Petavel Olliff dans l'intéressant ouvrage où il fait l'exposé de la doctrine : « *Le problème de l'immortalité* », Fischbacher, 1891. Examinant en effet cette notion au point de vue de la science indépendante, M. Petavel Olliff déclare, après le Dr White, qu'on ne peut pas accepter le principe de l'immortalité de l'âme humaine, sans conférer le même privilège à tous les êtres vivants ; car les animaux se rattachent à l'homme par une gradation insensible, et certains d'entre eux sont susceptibles de sentiments personnels et même de raisonnement qu'on ne trouve pas toujours au même degré chez tous les hommes.

Dès que l'on entre dans cette voie, il est impossible de tracer aucune limite, et il faut reconnaître que la plante elle-même aurait droit aussi à l'immortalité.

La doctrine de l'évolution darwinienne nous a montré comment les espèces animales sont allées en progressant tour à tour par la survivance des plus aptes,

pour aboutir à l'humanité; n'est-il pas tout indiqué, dit-il, d'admettre que cette loi conserve encore son application dans le monde invisible, et que, parmi les enfants des hommes, les plus dignes seulement sont appelés à participer à la vie des êtres spirituels qui existent au-dessus de l'humanité, à prendre place au milieu d'une race supérieure, et à participer à son évolution éternelle dans un monde nouveau.

Au point de vue métaphysique, on allègue, ajoute encore M. Petavel Olliff, que l'âme est une substance purement spirituelle, qu'elle est donc indivisible et indissoluble et par suite impérissable; il estime toutefois, d'accord avec Kant lui-même, que cette conclusion n'est pas complètement logique, car, dit-il, si l'esprit indissoluble ne peut pas périr par voie de décomposition, il peut s'anéantir par un affaiblissement graduel résultant d'une déperdition de la force vitale.

Il faudrait admettre, pour justifier l'immortalité, que l'âme, étant d'essence divine, est aussi éternelle, comme l'a fait du reste Platon qui considérait la pré-existence comme étant inséparable de l'immortalité.

Si on estime au contraire que l'âme a été créée, c'est reconnaître qu'elle a eu un commencement et que par suite, elle peut finir, et dès lors, elle est destinée à mourir à moins qu'une volonté expresse du Créateur ne perpétue son existence.

Si enfin, on essaie au contraire de se rattacher à la preuve ontologique fondée sur ce fait que l'homme a la notion de l'immortalité, laquelle doit par suite correspondre à une réalité objective, M. Pétavel Olliff répond encore à la suite de Kant, que cette considération peut bien prouver l'existence de l'immortalité chez un être quelconque, mais non pas nécessairement l'immortalité personnelle de l'être qui possède cette simple notion.

M. Petavel Olliff retient seulement l'argument théologique fondé sur l'idée rationnelle d'une conformité entre la nature d'un être et le but assigné à son existence, lequel argument du reste n'est au fond que la simple manifestation de l'idée d'une justice nécessaire que tout homme apporte en sa conscience. Toutefois il objecte que, si, effectivement les injustices présentes appellent une compensation dans la vie à venir, celle-ci n'implique pas nécessairement l'immortalité absolue, car une survivance temporaire suffirait à donner satisfaction à l'idée de justice.

Partant de là, l'école conditionnaliste estime que l'âme humaine n'a pas un droit nécessaire à l'immortalité ; mais elle acquiert ce privilège par l'application des mérites infinis du Christ, qui est venu transformer notre nature dans la personne des plus dignes, de ceux qui ont su triompher des passions matérielles de la vie présente, et mériter ainsi d'être affranchis de la mort pour pénétrer dans le monde des purs esprits.

Le pécheur qui rejette la faveur divine est un malheureux qui suicide son âme et la laisse périr de maladie en refusant de faire l'effort nécessaire pour participer à l'immortalité qui lui est offerte, il est condamné à disparaître, comme le font dans la lutte pour la vie ces organismes inféconds qui ne savent pas s'adapter au milieu nouveau ; son âme survivra sans doute quelque temps après la mort pour subir le châtement qui l'attend ; mais, si elle ne fait rien pour s'amender et guérir le mal qui la ronge, elle succombera nécessairement à la mort seconde, et retombera dans le néant.

La punition qui la châtie est bien éternelle, mais seulement dans ses effets, par la destruction qu'elle entraîne avec soi, et non point par l'immortalité de la conscience qui la subit.

D'après les conditionnalistes, cette opinion était celle des chrétiens de la primitive Eglise, et l'on peut trouver en effet divers passages à l'appui dans les Epîtres des Apôtres et dans les écrits laissés par les premiers Pères de l'Eglise.

En ce qui concerne St-Paul en particulier, les conditionnalistes sont d'accord pour affirmer que leur doctrine exprime mieux que toute autre la pensée du grand Apôtre : Dans les nombreux passages où St-Paul s'exprime sur le sort des méchants, dit M. Babut, et on en a compté vingt-cinq, il emploie des termes qui éveillent l'idée de destruction ; une fois ou deux, il parle de tribulation et de souffrance, mais il n'ajoute pas que cette souffrance sera sans fin.

On peut objecter toutefois que l'idée des peines éternelles apparaît formellement affirmée au vers. 9 du chap. 1 de la deuxième épître aux Thessaloniens, comme l'indique la traduction du texte grec due à Lemaistre de Sacy :

« Ils souffriront les peines d'une damnation éternelle, étant confondus par la présence du Seigneur, et par la gloire de sa puissance ».

Mais les conditionnalistes rejettent cette traduction, pour y substituer la suivante qui serait plus exacte à leurs yeux :

« Ils subiront leur peine : une destruction éternelle, par l'effet de la présence du Seigneur et de son éclatant pouvoir ».

Quoi qu'il en soit de l'opinion, discutable d'ailleurs, des premiers chrétiens, la théorie conditionnaliste n'a pas prévalu dans l'Eglise naissante, et, dès le iv^e siècle en effet, sous l'influence de l'ancienne philosophie grecque et de l'enseignement de saint Augustin, le dogme religieux est devenu nettement universaliste, si en fait

il ne l'était pas au début, et depuis lors, il s'est conservé tel sans aucune modification de principe.

Il faut reconnaître d'ailleurs que la doctrine conditionnaliste est surtout une conception théologique, s'adressant seulement aux églises chrétiennes ; elle présente même un caractère d'exclusivisme qui la rend à peu près inadmissible pour les non croyants, et l'un de ses défenseurs, le théologien Dodwell, en était même venu à soutenir que la cérémonie du baptême administré par un pasteur d'une église épiscopale, constituait une condition nécessaire pour l'admission à l'immortalité ; mais c'est là une théorie étroite, d'une injustice manifeste, qui est rejetée aujourd'hui par les représentants les plus autorisés de la doctrine ; ceux-ci s'efforcent au contraire, d'élargir une conception trop restreinte, en montrant que le privilège de l'immortalité peut être conféré à tous les justes, même non chrétiens, puisque le Christ a vécu et souffert pour l'humanité entière.

On ne saurait méconnaître toutefois que la faveur dont jouit aujourd'hui le conditionnalisme dans le monde protestant tient surtout à ce qu'il permet d'écarter l'éternité des peines de l'enfer sans revenir au purgatoire des catholiques, ce qui en fait un peu une doctrine de circonstance.

Par contre, cette solution de la survivance limitée et de la mort graduée, présente une souplesse extrême qui lui permet de s'adapter sans difficulté à tous les besoins, et de justifier en même temps, au point de vue religieux, les interprétations les plus diverses.

CHAPITRE XIV

LE SPIRITISME ET LA THÉOSOPHIE

Pour compléter l'examen des doctrines antiques touchant la survivance, nous allons étudier maintenant deux systèmes qui s'y rattachent directement, bien qu'ils soient encore tout récents sous leur forme actuelle.

Ils reprennent tous deux en effet, la notion du corps astral, de ce fluide dont l'âme se sert comme intermédiaire pour agir sur le corps physique dans la vie présente, et qui s'en échappe en même temps qu'elle pour lui servir d'enveloppe dans la vie d'outre tombe.

C'est la théorie que nous avons rencontrée déjà dans la doctrine de l'ancienne Egypte, laquelle distinguait dans l'homme, la partie fluidique, le T'et, l'enveloppe de l'âme spirituelle, de l'ego proprement dit, et l'organe de ses diverses facultés ; c'est celle qu'admettent implicitement toutes les religions antiques lorsqu'elles nous parlent des ombres des défunts errant aux Champs-Élysées, ou des fantômes ténus, à peine visibles à l'œil, insensibles au toucher qui, dans les apparitions d'outre tombe, se manifestent quelquefois aux yeux effrayés des vivants.

Cette doctrine fut un peu oubliée au Moyen Âge. alors que la scholastique mettait en opposition formelle, sans aucun intermédiaire possible, ces deux éléments constitutifs du corps humain, l'âme spirituelle, inaccessible aux sens, et le corps matériel, seul visible et tangible ; elle renaît aujourd'hui, apportant avec elle une philosophie basée sur l'idée de survivance, et qui reproduit dans ses traits principaux, sous une forme plus moderne, l'enseignement des religions antiques.

Le Spiritisme

D'après la théorie spirite, l'âme désincarnée, pénétrant dans le monde d'outre tombe, emmène avec elle le corps astral ou périsprit qu'elle avait dans la vie présente, elle ne subit donc par le fait de la mort aucun changement radical dans sa nature, elle conserve simplement l'état de développement qu'elle avait sur la terre, et qui détermine celui de son enveloppe astrale, et c'est ainsi qu'elle trouve en elle-même la récompense ou le châtement des actes de sa vie passée.

Si en effet, elle a pratiqué la justice, si elle n'a agité que des pensées élevées dégagées de préoccupations trop matérielles, elle jouit alors d'un périsprit subtil et léger, grâce auquel elle peut s'élever loin de la terre, et parvenir dans les sphères les plus hautes réservées seulement aux âmes des justes, atteindre même peut-être les régions des purs esprits qui n'ont pas à subir la loi de réincarnation.

Quant à l'âme coupable, elle se trouve au contraire rattachée à un périsprit presque matériel qui la retient

dans les régions inférieures, voisines de la terre, où se rencontrent seulement les âmes les moins développées à côté de celles des méchants ; ces âmes malheureuses conservent en elles le souvenir et les besoins physiques de la vie terrestre, et elles sont toutes prêtes à s'incarner à nouveau pour retrouver les plaisirs matériels dont le regret les poursuit.

Puisqu'elles en sont privées, elles cherchent à s'en donner au moins l'illusion en se manifestant aux vivants toutes les fois qu'elles en trouvent la possibilité ; et le plus souvent, elles le font dans des conditions dangereuses et nuisibles, car elles obéissent à des pensées de haine et de jalousie qu'elles accumulent en elles au cours de leurs souffrances continuelles, elles constituent alors en effet les êtres méchants que l'Eglise appelle les démons.

Dans leur soif de réincarnation, elles peuvent arriver à s'emparer d'un corps vivant, momentanément abandonné par l'âme qui l'habite, et c'est ainsi qu'elles peuvent réaliser ce phénomène de possession diabolique qui correspond bien à une réalité effective au sens où l'antiquité l'a toujours entendu.

D'une façon générale, les esprits désincarnés peuvent se manifester à nous en agissant sur le périsprit en partie dégagé d'un vivant, et, s'ils réussissent à le gouverner suivant leur volonté, ils peuvent alors provoquer dans le voisinage du médium qui leur sert d'intermédiaire, certains effets physiques déterminés n'ayant aucune cause apparente.

Souvent ce sont des bruits qui se produisent dans les murs, des craquements dans les meubles, spécialement dans les tables, des déplacements d'objets à distance, des chutes de pierres, etc.

En dehors de ces premiers effets, d'un ordre un peu

grossier, on peut en observer d'autres qui prennent un caractère intellectuel mieux défini et qui dénotent la présence invisible d'un agent conscient : ce sont les communications spirites proprement dites.

Dans la plupart des cas, celles-ci sont transmises au moyen de simples secousses communiquées à une table sur laquelle s'opère l'action du médium.

Généralement du reste, celui-ci est aidé par des collaborateurs qui s'adjoignent à lui à l'effet de former la *chaîne* suivant l'expression consacrée, en apportant ainsi, au moyen de leur propre fluide, le supplément de force nécessaire.

La table se soulève, s'incline et se redresse tour à tour en donnant par ses secousses une réponse intelligente dont elle traduit les éléments, lettres et mots, suivant un alphabet convenu.

Elle agit en un mot comme le ferait un être conscient, et, jusque dans la lenteur, la vivacité ou la brusquerie de son allure générale, elle reproduit l'attitude qu'il prendrait en pareil cas ; elle donne bien l'impression manifeste qu'elle est l'interprète d'un interlocuteur invisible, capable d'intervenir dans une discussion avec son tempérament personnel, et même de répondre à une simple question mentale, montrant ainsi qu'il a le pouvoir de lire dans la pensée.

La table tournante constitue toutefois un moyen de communication de grande lenteur, relativement grossier, et l'action des esprits désincarnés peut s'exercer par des procédés plus rapides, lorsqu'ils rencontrent des médiums appropriés.

Ils arrivent alors en effet à commander directement tel ou tel organe du corps du médium, en substituant leur volonté à la sienne.

Le médium s'endort dans ce cas du sommeil hyp-

notique en perdant conscience de sa personnalité, il se réveille ensuite dans l'état de transe, c'est-à-dire que son corps physique est devenu l'instrument temporaire d'une personnalité occulte qui s'est substituée à la sienne, et, dans cet état, il agit absolument comme le ferait cet être différent qui pense par son cerveau, voit par ses yeux, entend par ses oreilles, parle par sa bouche ou écrit par ses mains.

Cet interlocuteur invisible donne ainsi des communications verbales ou écrites absolument différentes de celles que fournirait le médium à l'état normal, et, jusque dans leurs moindres détails, dans le ton de la voix, les irrégularités de l'écriture, ces communications révèlent une personnalité bien déterminée, que les assistants reconnaissent souvent pour être celle d'un défunt qu'ils ont pu fréquenter pendant sa vie terrestre.

Les groupes spirites reçoivent ainsi un grand nombre de communications particulièrement précieuses à leurs yeux ; car ils y reconnaissent les recommandations suprêmes, le témoignage de l'appui constant des êtres qu'ils ont connus et aimés sur la terre, et ils y voient en même temps cette échappée sur le monde inconnu de l'au-delà, ce renseignement formel et précis, cette preuve irrécusable par le fait tangible, que l'humanité a toujours vainement appelée jusqu'à présent.

De pareilles communications prendraient évidemment une valeur inappréciable si l'authenticité en était bien établie, mais il faut reconnaître malheureusement, comme nous le dirons plus loin en reprenant la question au point de vue scientifique, que le plus souvent, elles n'ont pas cette force probante que nous voudrions leur attribuer ; car si, d'une part, dans les questions de fait, elles s'appuient souvent sur des détails bien précis qui les garantissent aux yeux des

intéressés, elles ne peuvent pas avoir dans ce cas la même valeur pour les autres, et, d'autre part, dans l'exposé général de la situation faite aux âmes désincarnées, elles sont loin d'être d'accord sur une doctrine unique, de sorte qu'elles n'apportent en réalité aucun argument bien décisif pour la solution de ce problème capital des conditions de la vie de l'au-delà, et, en fait, les différentes écoles spirites sont loin de professer une doctrine unique acceptée sans conteste.

D'après celle qui est la plus généralement admise, l'homme a été créé à l'état de pur esprit, mais dans une sorte d'enfance spirituelle, dont il est sorti peu à peu par un développement gradué résultant de sa nature elle-même qui tend à se rapprocher de la perfection infinie du Créateur.

Ce développement peut s'effectuer constamment dans le même état angélique, si l'esprit qui est doué de liberté, sait se conformer toujours à la loi divine et réprimer en lui toute tendance au mal.

Dans le cas contraire, si, par exemple, il se laisse séduire par l'attrait de la vie matérielle, il est condamné à s'incarner dans un corps humain, et à poursuivre ainsi son développement au milieu des tentations et des difficultés inhérentes au monde terrestre.

Après la mort, l'âme désincarnée qui arrive dans l'au-delà, emporte avec elle le périsprit plus ou moins matériel ou subtil qu'elle s'est créé à elle-même au cours de sa vie mortelle, et comme elle doit expier d'abord ses fautes passées, elle traverse une première période de souffrances, déterminées d'après la nature de ce périsprit. Si elle en est digne, elle sort de là complètement purifiée pour reprendre sa place au milieu des purs esprits et poursuivre avec eux son ascension graduelle vers la perfection infinie.

Si, au contraire, elle a été impuissante à rejeter cette enveloppe semi-matérielle en se dégageant des désirs grossiers dont celle-ci est le symbole et la résultante, elle est condamnée à se réincarner encore, et elle retourne sur la terre pour y subir une épreuve nouvelle, susceptible peut-être de se répéter ainsi jusqu'à la consommation des siècles.

Le séjour de l'homme sur la terre constitue donc, à vrai dire, la manifestation du péché originel qu'il a commis dans son existence spirituelle et qu'il vient expier ici bas. Suivant la belle expression du poète qui traduit ici exactement la doctrine spirite :

L'homme est un dieu tombé qui se souvient des cieux.

Il sait qu'il subit le purgatoire sur la terre et qu'il doit s'amender pour retourner dans le monde céleste des purs esprits qui est le sien, car il est exposé autrement à une série d'épreuves peut-être sans fin, aussi bien dans le monde présent que dans la vie future.

La Théosophie

Sous sa forme actuelle, la théosophie, qui a repris l'enseignement des religions antiques, spécialement celle des Hindous, dont elle a fait un corps de doctrine bien homogène malheureusement dénué de tout contrôle expérimental, est une philosophie mystique abordant tous les problèmes de métaphysique générale, et elle en trouve la solution dans la conception particulière qu'elle s'est créée d'un monde invisible dont l'univers matériel n'est à ses yeux que la manifestation grossière et imparfaite.

Nous n'avons pas ici à donner l'exposé complet de son enseignement, mais nous en retiendrons seulement la partie concernant la destinée humaine dans laquelle on retrouvera à certains égards l'aboutissement des doctrines antiques.

De même que le monde matériel ne représente à lui seul qu'une partie infime de l'ensemble de la création, elle nous enseigne aussi que l'être humain n'est pas limité non plus au corps physique, le seul que nous apercevons, mais il comprend une partie fluidique invisible qui est l'organe intermédiaire du moi conscient.

Cette partie fluidique elle-même est fort complexe, elle est composée d'une succession de corps distincts emboîtés les uns dans les autres ; chacun d'eux correspond à l'une des facultés de l'âme, et les éléments consécutifs en deviennent de plus en plus immatériels à mesure qu'ils se rapprochent davantage du moi conscient.

C'est ainsi que la théosophie distingue les corps suivants :

1° Le corps éthérique qui assure la forme et la vie du corps physique, il se rencontre chez tous les êtres vivants, végétaux et animaux ;

2° Le corps Kamique ou astral qui est l'organe des passions et des désirs, il apparaît chez tous les animaux supérieurs ;

3° Le corps mental qui caractérise plus spécialement l'humanité, il est l'organe de l'intelligence dans ses manifestations diverses ;

4° Le corps causal qui conçoit les idées abstraites et recueille le reliquat inconscient des vies passées d'où sortira le germe des existences futures ;

5° Vient enfin le corps bouddhique, organe de

l'amour désintéressé, de l'esprit de charité et de sacrifice, qui se rencontre seulement à l'état embryonnaire chez les êtres de dévouement, comme les saints et les héros.

On retrouve ici en un mot sous une autre forme les distinctions admises par les anciens Egyptiens comme par les Hindous, telles que nous les rappelions plus haut.

L'ego, la manifestation divine immatérielle, c'est le **Ka** égyptien, l'atma des Hindous, et de même le corps mental, c'est le ab, le corps astral qui lui sert d'enveloppe est le T'et, le corps éthérique, ou vitalité du corps physique est le Hati. Quant au corps causal, c'est le Karma des Hindous, le férouer ou mieux le kerdar des Chaldéens.

Au premier abord, apparaît dans l'ordre de la matérialité, le corps éthérique, indissolublement lié au corps physique dont il assure la forme et l'existence, il règle toutes les opérations multiples de la vie organique, il naît et meurt avec elle, il est composé de particules semi-matérielles comme l'éther, qui peuvent être considérées cependant comme étant déjà infiniment petites par rapport aux atomes des physiciens.

Vient ensuite le corps Kamique, des passions et des désirs, généralement nommé corps astral : il est essentiellement l'organe de la sensibilité, c'est par lui que l'être vivant éprouve le plaisir ou la douleur, la passion, le désir ou le regret ; il est composé d'éléments plus subtils encore que ceux du corps éthérique, et infiniment petits eux-mêmes par rapport aux atomes d'éther.

Toutefois la nature de ces éléments n'est pas absolument uniforme pour tous les humains, et elle varie en effet dans une large mesure avec les individus, comme le fait du reste la sensibilité physiologique.

Relativement lourds et grossiers quand ils accom-

pagnent les désirs matériels, ces éléments deviennent au contraire légers et subtils chez les hommes qui savent dominer leurs passions et restreindre leurs désirs, et on voit ainsi que chacune de nos actions réagit au cours de la vie sur la nature du corps astral, comme elle le fait sur l'état de santé du corps physique.

Le corps astral survit temporairement à la mort, il continue à exister dans l'au-delà, en partant de l'état défini où l'a laissé la vie présente, et il détermine ainsi les conditions de l'épreuve purgatorielle qui attend l'âme désincarnée au début de la vie d'outre-tombe.

Celle-ci souffre alors en effet par les désirs inassouvis, inhérents au corps astral dont elle ne peut se séparer, plutôt que par le souvenir de ses fautes passées ; car le plus souvent elle ne retrouve pas immédiatement le souvenir conscient de sa vie terrestre, mais elle prend seulement une conscience différente appropriée à son état et à son milieu nouveaux.

Quoi qu'il en soit, le corps astral est voué lui aussi à la mort comme le corps physique, et, en se séparant à son tour de l'âme désincarnée, il la laisse entourée désormais du corps mental, composé lui-même d'éléments fluidiques plus subtils encore que n'étaient ceux de la matière astrale.

L'âme ainsi allégée abandonne avec joie ce monde astral qui est encore celui de la souffrance, pour pénétrer dans un plan nouveau qui est le monde des idées pures.

Elle est admise alors à la contemplation directe des idées qui ont une existence réelle et objective suivant l'enseignement de Platon, et elle goûte ainsi toutes les jouissances intellectuelles dont elle est susceptible, d'après l'état de ses facultés et la nature de son corps

mental plus ou moins affiné. C'est le ciel temporaire que les Hindous nomment *devachan*.

Elle y retrouve en même temps la vue complète du passé, conservée dans des images qu'elle sait lire et interpréter, elle y vit à nouveau sa propre histoire, elle y reprend la conscience des vies successives qu'elle a traversées, et, en revoyant l'enchaînement de ses actes au cours de ses existences diverses, elle apprécie enfin sous leur jour exact les incidents heureux ou malheureux dont elles ont été marquées, les épreuves qu'elle a subies, les joies qu'elle a éprouvées, car elle y reconnaît l'application de cette loi inéluctable du Karma des Hindous, qui ne laisse jamais sans récompense ni punition aucun des actes, aucune des pensées dont nous sommes les auteurs.

Si, au cours de ces existences passées, elle a pu payer le Karma dont elle est redevable, si elle a su en même temps multiplier les œuvres de dévouement, cultiver en elle les sentiments de charité, elle a développé par là même le corps bouddhique composé encore d'éléments infiniment subtils par rapport à ceux du corps mental ; elle peut être admise alors à quitter celui-ci, comme elle a fait précédemment du corps astral, pour pénétrer dans un monde nouveau plus rapproché encore de la divinité, et désormais, elle pourra définitivement continuer son développement éternel sans avoir à subir encore la dure loi de l'incarnation.

Dans le cas contraire, et c'est le sort de la plupart des humains, même parmi les meilleurs, la loi du Karma n'est pas satisfaite, il reste encore des fautes à expier, des épreuves à subir, et l'âme est condamnée à recommencer une existence nouvelle dans un corps matériel.

Lorsque le temps est venu de sa réincarnation, elle redescend peu à peu à travers les plans semi-matériels qu'elle a traversés précédemment dans son ascension, et elle reprend dans chacun d'eux un corps approprié.

Par le développement des germes qu'elle a retenus dans son corps causal, elle reçoit d'abord le corps mental, puis le corps astral, et elle les retrouve tous deux composés d'éléments plus ou moins subtils ou grossiers, suivant l'état de développement auquel elle est parvenue, et suivant l'existence qui l'attend d'après le Karma qu'elle doit satisfaire.

Dès que ses corps fluidiques sont ainsi reconstitués, elle pénètre dans la matière en s'unissant au corps éthérique, fourni en partie par les parents avec le germe physique au moment de la conception.

Au cours de cette reprise successive de corps moins subtils et plus grossiers, l'âme immatérielle a perdu graduellement le souvenir de ses vies antérieures; celui-ci s'est enseveli dans les profondeurs de son être inconscient à mesure que le corps causal a perdu lui-même la faculté de rayonner librement, car il est arrêté désormais devant la barrière infranchissable de ces éléments grossiers qu'il ne peut plus actionner.

Il s'est constitué en un mot un être nouveau qui va bien apporter dans la vie le tempérament, le caractère et même le destin résultant de ses existences passées, mais dont la conscience ne connaît plus désormais que la perception de son état présent. Le développement psychologique reprend chez lui, à partir de la naissance et même de la conception, l'évolution nécessaire de tous les êtres humains; le corps éthérique s'est attaché d'abord à l'embryon pour en déterminer la forme et la croissance, le corps astral apparaît à la naissance avec

l'affirmation de la douleur, et le corps mental qui sommeillait pendant l'enfance, s'éveille ensuite graduellement à mesure que s'affirme la personnalité et que se manifestent les facultés morales et intellectuelles.

L'être ainsi constitué traverse la vie avec ses douleurs et ses joies, il est appelé à lutter pour résister à ses penchants mauvais, pour faire le bien et combattre le mal, pour assurer en un mot son développement moral en obéissant à la loi ; mais, le plus souvent il la méconnaît dans son ignorance, et, au milieu des événements heureux ou malheureux dont il est entouré, il ne voit, dans les succès inespérés qu'il obtient, dans les difficultés inopinées qu'il rencontre, dans les efforts persistants qu'il doit développer par sa libre initiative, que le jeu inconscient des hasards injustes de la vie, favorisant les uns et accablant les autres, tandis qu'en réalité, c'est la loi souveraine et incorruptible qui exerce autour de lui son action, toujours active malgré les voiles qui la dérobent, toujours équitable et bienfaisante dans son principe, malgré son injustice apparente.

Cet état d'ignorance à l'égard de la loi est sans doute encore le plus général dans l'humanité, et cependant, les hommes ne peuvent s'empêcher parfois d'en soupçonner l'existence, lorsqu'il leur est donné de ressentir ces impressions inexplicables en apparence, qui éclairent subitement pour eux d'un jour nouveau l'enchaînement de certains faits inattendus : ils y entrevoient alors en effet la raison de certaines antipathies, la justification de certains pressentiments, ils y reconnaissent en quelque sorte autant d'échappées ouvertes devant eux sur cette action directrice, que le corps causal a pu évoquer un instant des profondeurs de l'inconscient.

Quoi qu'il en soit, même sous les voiles dont elle reste encore enveloppée pour l'humanité, la loi du Karma se révèle à chacun de nous par l'enseignement plus ou moins élevé que lui formule sa conscience, suivant le degré de développement auquel il est arrivé.

Sans doute, cet enseignement n'est pas uniforme pour toute l'humanité, et tel acte qui est louable chez les peuplades sauvages, peut devenir une faute et même un crime chez les nations civilisées; mais ces différences ne sont qu'une simple manifestation parmi tant d'autres de l'inégalité d'avancement des races humaines, et la vérité de la loi générale n'en subsiste pas moins dans toute sa rigueur : l'être humain est appelé à progresser toujours, et il ne peut le faire que par l'expiation et la charité, en acceptant avec joie les épreuves qui sont la conséquence de ses fautes passées, et en s'efforçant en même temps d'être toujours utile à ses semblables, et même de se dévouer pour eux.

Il peut être certain qu'il en sera récompensé plus tard, sinon dans la vie présente, du moins dans la vie future ou plutôt dans une vie subséquente, car la loi ne peut oublier aucun de nos actes, elle doit lui attribuer sa récompense ou son chatiment; nous savons en effet d'après la parole du Christ que le Père éternel se souviendra du moindre verre d'eau donné en son nom.

Cet obligation du développement continu qui résume la destinée humaine n'est au fond, d'après la théosophie, que l'application de la loi générale qui régit l'univers entier dans tous ses éléments, depuis la moindre molécule minérale jusqu'au plus élevé des êtres vivants.

Ils nous apparaissent tous dans un état de perpétuel

devenir, dans une ascension continuelle vers un état plus subtil, comportant, suivant les cas, des propriétés plus variées, une activité moins rigide, une individualité mieux définie, et, en même temps, chez les êtres supérieurs, une responsabilité plus haute, à mesure qu'ils comprennent moins imparfaitement cette perfection infinie dont ils voudraient se rapprocher davantage.

Ces corps divers que conçoit la théosophie se rencontrent du reste en chacun de nous dans un état de développement correspondant à celui des facultés dont ils sont l'expression ; le corps causal, par exemple, peut même faire défaut chez certaines races d'hommes qui ne possèdent encore qu'un corps mental faiblement développé, tandis qu'au contraire, chez les animaux doués d'une certaine intelligence, le corps mental apparaît déjà à l'état embryonnaire, et c'est également le cas dans certaines espèces végétales, pour le corps astral, ou même avec la nature inerte dans certaines formations de cristaux, pour le corps éthérique.

Cette conception des corps fluidiques en état de perpétuel devenir, ainsi appliquée à tous les éléments de l'univers, nous montre comment peut se réaliser en fait cette idée théorique du développement indéfini qui régit tous les mondes, et que nous voyons s'affirmer sous nos yeux dans l'évolution éternelle des êtres, aussi bien que dans l'histoire de l'humanité.

On voit immédiatement la différence profonde qui sépare la théosophie du spiritisme, bien que les deux doctrines s'appuient sur le même principe de la survivance et de l'action continue des êtres invisibles sur le monde matériel.

Aux yeux du spiritisme, la vie présente est purement une expiation, tandis que, devant la théosophie,

elle est avant tout l'étape obligée dans le voyage vers l'infini, et la condition nécessaire d'application de la loi du progrès.

D'après le spiritisme, l'homme est surtout, comme nous le disions plus haut, *le dieu tombé qui se souvient* ; d'après la théosophie au contraire :

Il est le dieu futur qui veut monter aux cieux.

On voit en même temps comment l'idée de ces changements de conscience qui se produisent fatalement dans les conditions si diverses et les vies successives que traverse l'âme humaine, amène la théosophie à concevoir les manifestations d'outre tombe d'une façon tout à fait différente du spiritisme. Pour elle en effet, il ne convient pas de les rechercher, car le plus souvent les communications ainsi reçues ne sauraient émaner des âmes que nous voulons appeler, puisque celles-ci ont perdu au moins en partie et de façon temporaire, il est vrai, la conscience de leur vie passée, et d'autre part, ce retour au milieu terrestre qu'elles viennent de quitter ne peut que leur être nuisible dans leur condition nouvelle.

Le seul moyen efficace d'acquérir quelques notions précises sur le monde de l'au-delà au cours de la vie présente, c'est de se rendre capable d'y pénétrer consciemment en corps astral, et de pouvoir conserver ensuite sur le plan physique les impressions ainsi recueillies.

Pour y parvenir, il faut étudier, sous la direction des maîtres, se soumettre à l'entraînement physique et moral qu'enseignent les écoles mystiques, et c'est alors seulement qu'on peut se faire une conviction personnelle ; car, au témoignage de la théosophie, les choses du monde invisible ne seraient pas susceptibles d'une autre démonstration.

C'est là du reste une affirmation que nous allons discuter dans la seconde partie de cet ouvrage à la lumière de la science positive en recherchant les conclusions qui se déduisent de son enseignement actuel.



DEUXIÈME PARTIE
LA SCIENCE MODERNE

CHAPITRE PREMIER

DÉDUCTIONS TIRÉES DES SCIENCES FONDAMENTALES

Nous venons de rappeler, dans les chapitres précédents, les conceptions multiples que l'humanité s'est faites de la vie future au cours des âges antiques, et, sous leur diversité apparente, nous avons retrouvé cependant cette affirmation constante du principe fondamental de la survivance, qui reparaît toujours, parmi les races les plus opposées, et sous les climats les plus divers, aussi bien chez les peuplades primitives, que dans les civilisations les plus avancées.

Dans leur impuissance à résoudre l'énigme éternelle, les représentants des civilisations passées ont été amenés sans doute à recourir à toutes les ressources de leur imagination pour se représenter cette existence nouvelle, qu'ils étaient aussi incapables de concevoir nettement que nous le sommes encore aujourd'hui, et ils sont tombés par suite dans des contradictions singulièrement inquiétantes ; mais il n'en est pas de même toutefois, en ce qui touche spécialement la foi en l'existence dans l'être humain d'un élément immatériel indépendant du corps physique, et susceptible par con-

séquent de lui survivre ; nous rencontrons là au contraire, un accord unanime que la précédente étude avait précisément pour but de mettre en lumière.

Si toutefois, le principe ainsi légué par la sagesse antique, acquiert bien par cette unanimité incontestée une autorité qu'on ne saurait nier, il reste cependant nécessaire qu'il subisse l'épreuve de la science moderne, et que nous puissions le discuter à la lumière des conceptions nouvelles qu'elle nous apporte, de façon à éclairer le problème dans la mesure où il nous est possible de le faire.

La science a transformé pour nous le monde matériel, qu'elle asservit tous les jours davantage aux besoins de l'être humain, et les découvertes admirables qu'elle a réalisées déjà nous en font entrevoir pour l'avenir d'autres plus merveilleuses encore ; elle a révélé à nos yeux éblouis quelques-uns de ces secrets que la nature tenait jalousement cachés : par là même elle a modifié sur bien des points essentiels les conceptions que l'humanité s'était faites de son rôle dans l'univers.

Elle a même pu essayer d'aborder indirectement des questions qui, en principe, échappent à son domaine, et ses admirateurs enthousiastes lui demandent aujourd'hui de leur donner une philosophie précise, en remplacement des croyances qu'ils ont perdues.

La foi confiante avec laquelle nos pères accueillaient autrefois les jugements des théologiens éminents, nos contemporains l'accordent aujourd'hui aux affirmations des représentants autorisés de la science, lorsqu'ils essaient de trancher des questions ne relevant pas de l'observation matérielle.

La science est en un mot la seule autorité à laquelle nous voulions demander aujourd'hui la solution de ces

grands problèmes qui agitent l'humanité depuis l'éveil de la pensée, et peut-être en effet, leur trouvera-t-elle un jour une explication incontestée ; mais c'est dans un avenir tellement lointain qu'il nous est impossible même de nous en faire une idée, et, comme l'énigme éternelle appelle cependant une réponse immédiate, il faut bien nous contenter aujourd'hui des simples aperçus, des probabilités plus ou moins formelles qu'elle peut nous apporter actuellement.

Il faut observer du reste, que, parmi ces problèmes, celui de la nature de l'âme humaine est certainement un de ceux que la science peut aborder le plus utilement aujourd'hui, et c'est effectivement sur ce point qu'elle a déjà modifié le plus profondément les idées générales de nos contemporains ; nous estimons dès lors qu'on ne saurait condamner à l'avance la tentative que nous entreprenons dans le présent travail sous prétexte que la science est impuissante à traiter les questions de cet ordre.

Nous objecterons tout d'abord, que les théories de la vie future comportent déjà certaines affirmations affectant le monde sensible et relevant par conséquent en grande partie, sinon en totalité, de l'observation expérimentale, et nous sommes donc en droit de nous autoriser de l'enseignement de la science pour déterminer l'interprétation la plus probable dont elles sont susceptibles.

C'est le cas par exemple, en ce qui concerne l'existence matérielle du ciel et de l'enfer, comme aussi la possibilité de la résurrection de la chair, ou du jugement dernier, et d'une façon générale pour la conception que nous devons nous faire de la position de la terre dans l'univers, des circonstances qui marqueront sa destruction finale, etc.

Ce sont là certainement toutes questions qu'on ne saurait trancher aujourd'hui sans tenir le plus grand compte des considérations scientifiques, et nous voyons en effet que les théologiens ne refusent plus maintenant de les discuter à ce point de vue ; aussi auront-elles leur place marquée au premier rang dans la présente étude.

En dehors de ces questions de fait qui relèvent directement de l'observation scientifique, nous avons cru légitime de faire intervenir aussi d'autres considérations théoriques, déduites également des sciences positives, toutes les fois qu'elles nous ont paru de nature à éclairer le problème complexe de la survivance.

C'est ainsi que nous nous sommes attaché à mettre en évidence certaines lois fondamentales particulièrement frappantes, comme celle de la permanence de la matière et de l'énergie, et nous avons recueilli en même temps les conceptions théoriques que les savants les plus autorisés se font aujourd'hui de la constitution de la matière et du mode d'action des forces de toute nature ; aussi bien, devons-nous considérer l'âme humaine comme formant, elle aussi, au même titre que les forces inconscientes, une véritable manifestation de l'énergie, et nous sommes d'autant mieux fondés à étudier à ce point de vue les conceptions scientifiques actuelles, pour déterminer celles qui sont applicables au cas de la force psychique.

La seconde partie de cet ouvrage est consacrée à cet examen ; nous interrogeons successivement toutes les sciences naturelles, à l'effet de recueillir les lois fondamentales, les principes généraux plus spécialement importants qui s'en dégagent, et nous les reprenons plus tard dans nos conclusions, lorsque nous essayons

enfin de rapprocher ces deux grands enseignements que nous invoquons tour à tour, celui de la sagesse antique et celui de la science moderne.

L'astronomie nous dévoile l'immensité des mondes, et nous rappelle par là même la place effacée que notre terre occupe dans l'univers ; les sciences physiques nous enseignent cette loi fondamentale de la permanence que nous aurons si souvent l'occasion de rappeler, elles nous amènent en même temps à la conception de ce mystérieux éther, dans lequel elles cherchent encore aujourd'hui, à la suite de la sagesse antique, la source première de toute énergie ; associées avec la chimie, elles nous dévoilent également la complexité des atômes élémentaires, et nous font saisir le rôle capital que l'éther retrouve là encore, d'après les théories actuelles, comme générateur de la matière.

La mécanique rationnelle intervient à son tour, en nous montrant comment il est possible de concevoir l'histoire de l'univers en l'assimilant, par une extension justifiée, à celle des systèmes matériels dont elle étudie les transformations.

Elle assigne donc le sens de cette histoire, dont elle prévoit la fin nécessaire, et même, elle nous enseigne en particulier comment le mystérieux éther peut enregistrer le passé et recéler l'avenir dans ses vibrations incessantes qui peuvent se multiplier indéfiniment, sans se modifier ni se détruire.

L'éther invisible devient ainsi l'unique élément constitutif des forces physiques, et peut-être aussi de la matière elle-même ; et lorsque nous entrerons ensuite dans le domaine de la vie, c'est à lui encore que nous allons demander d'expliquer les forces nouvelles qu'elle met en jeu.

Nous essayerons en effet de montrer, d'accord avec

les physiologistes les plus autorisés, que la vie est autre chose que les actions purement chimiques par lesquelles elle se manifeste.

Elle est un élément directeur qui gouverne ces réactions pour les faire concourir à la réalisation du type qu'elle a en vue ; dans tous les corps qu'elle anime, elle entretient un échange incessant de molécules, venant remplacer à chaque instant les molécules épuisées qu'elle rejette continuellement ; mais l'être vivant n'en conserve pas moins une personnalité permanente que nous ne pouvons rattacher à aucune des forces matérielles en présence. Nous devons admettre dès lors, qu'il s'agit bien d'une force nouvelle indépendante des premières et de nature plus subtile que la leur.

A ce titre, la force vivante ne saurait trouver son équivalence dans les forces matérielles, elle n'est pas susceptible d'intervenir dans les transformations réciproques qu'elles subissent, de sorte que nous ne pouvons pas en assigner la contre partie, lorsque nous la voyons apparaître dans la naissance ou s'évanouir dans la mort ; mais nous ne sommes nullement autorisés à en conclure que ces manifestations n'ont pas leur écho nécessaire dans les vibrations éthériques, puisque nous savons avec quelle rigueur la loi de permanence préside à la conservation du moindre atôme matériel aussi bien que des formes les moins évoluées de l'énergie, en même temps que l'éther enregistre les faits les plus insignifiants avec une fidélité incorruptible.

Au premier jour de leur développement, tous les germes vivants sont identiques, et il est impossible de distinguer l'humble protozoaire de l'animal le plus élevé dans l'échelle des êtres, ou de l'homme qui deviendra un génie puissant.

Cette différence capitale que la matière est impuissante à expliquer, n'en existe pas moins, mais elle est d'un ordre trop subtil pour nos instruments d'observation, parce qu'elle intéresse l'éther, et là encore, nous retombons sur ce fluide hypothétique, auquel nous sommes déjà forcés de demander l'explication de la formation de la matière, et du mode d'action de l'énergie physique.

Nous y ajoutons ainsi l'énergie vivante sous toutes les formes qu'elle peut revêtir, d'abord purement inconsciente, chez les êtres qui reproduisent le type de l'espèce sans aucune individualité, puis s'accompagnant peu à peu, d'une personnalité de plus en plus caractérisée, qui s'affirme nettement chez les animaux supérieurs.

A mesure qu'elle s'élève ainsi dans l'échelle des êtres, elle fait successivement apparaître en eux ces facultés de sensibilité et d'intelligence qui trouvent leur plein épanouissement dans la race humaine, et dans chacune desquelles les anciens voyaient une âme bien distincte. Nous essayons à notre tour de retrouver ces âmes dans les ondulations d'un éther de plus en plus subtil, et nous recherchons en même temps si elles ne seraient pas susceptibles peut-être de se manifester extérieurement dans certains cas exceptionnels, par des effets physiques, apportant ainsi la preuve irrécusable de leur existence.

Dans les derniers chapitres, nous discutons à ce point de vue les nombreuses études qui se poursuivent actuellement dans ce domaine si fertile en faits merveilleux, mais encore insuffisamment exploré, des frontières de la science, de façon à compléter ainsi le relevé des considérations scientifiques auxquelles nous pourrions faire appel dans nos conclusions.

Nous n'espérons certainement pas apporter ici une solution définitive de l'énergie éternelle, toujours renaissante sous des formes diverses ; nous savons trop que l'intelligence humaine ne saurait embrasser la complexité d'un problème dont les éléments essentiels lui échappent, parce qu'ils appartiennent à un domaine autre que celui de la matière.

Nous nous rappelons que la science ne peut pas nous faire connaître la vérité en elle-même, car elle peut l'aborder seulement sous une forme concrète perceptible à notre intelligence ; et, même dans ces limites restreintes, elle est encore impuissante à nous apporter sur le monde extérieur une affirmation échappant à toute contestation possible : les lois qu'elle peut établir dans les domaines les plus divers, supposent toujours des hypothèses fondamentales dont la justification est impossible, et la géométrie elle-même, qui peut être considérée comme la science de l'absolu par excellence, n'échappe pas à cette infirmité nécessaire ; nous sommes par exemple dans l'impossibilité de démontrer si l'affirmation du postulat d'Euclide sur la non-convergence des droites parallèles, correspond ou non à un fait réel, puisque en l'écartant, certains géomètres ont réussi à établir une et même plusieurs théories différentes, parfaitement coordonnées, dont l'interprétation peut à l'extrême rigueur se concilier avec les faits, à condition toutefois d'admettre une série d'hypothèses laborieuses plus improbables d'ailleurs les unes que les autres, mais dont cependant nous n'avons pas le droit de nier absolument la possibilité.

Nous ne pouvons oublier que la science ne saurait nous fournir cet absolu auquel nous aspirons, et cependant, il nous est impossible de la rejeter comme un outil inutile, puisque aussi bien, elle est le seul flam-

beau qui puisse nous guider dans les ténèbres éternelles où nous nous débattons.

Elle est sans doute impuissante à trancher les problèmes de pure métaphysique ; mais, sur tous les points qui confinent à son domaine, elle peut être consultée utilement, et nous apporter des considérations parfois décisives ; c'est ainsi par exemple, que l'observation rappelée plus haut sur le sens que la mécanique rationnelle assigne aujourd'hui à l'histoire de l'univers, nous paraît constituer un argument de grande valeur en faveur de l'idée de la création, par opposition à celle de l'éternité de la matière.

Nous verrons en outre que cette même observation nous amène à reporter la fin de l'univers au moment où l'éther aura cédé à la matière sous forme de calorique, toute son énergie disponible, ramenée alors à son état le moins évolué, et elle nous paraît ainsi apporter un argument non moins décisif en faveur de l'idée de la survivance des formes les plus hautes de l'énergie éthérique, qui sont les manifestations de la vie consciente ; autrement en effet, l'évolution de l'univers perdrait toute signification, si elle devait seulement aboutir à uniformiser la température de tous les éléments dont il est constitué, et si elle ne devait pas servir à manifester la vie consciente sur un plan plus élevé que celui de la matière.

Nous ajouterons encore à un autre point de vue, que toutes les théories scientifiques s'accordent aujourd'hui, ainsi qu'on le verra d'ailleurs à la lecture des chapitres suivants, pour montrer que la simple considération de la matière est impuissante à fournir une explication un peu satisfaisante du moindre fait sensible, car toujours nous sommes ramenés à la notion d'un élément plus subtil, de ce fluide hypothétique, que nous devons

deviner sans jamais l'entrevoir : là encore, l'observation scientifique nous apporte une contribution des plus importantes à la discussion comparative des deux grands systèmes rivaux, spiritualisme et matérialisme, entre lesquels se partagent les philosophes.

Ces divers aperçus suffisent à montrer l'intérêt des arguments que nous pouvons invoquer au nom de la science dans des discussions qui paraissent échapper à son domaine, et on voit immédiatement quelle valeur nouvelle de pareilles considérations peuvent acquérir dans l'étude du problème de la nature de l'âme humaine, car c'est là une question de fait où l'observation positive doit nécessairement intervenir, en attendant qu'elle puisse la trancher par l'apport de cette preuve décisive que d'aucuns prétendent posséder déjà, mais qui malheureusement n'est pas encore en état de triompher de toutes les contestations.

CHAPITRE II

L'ASTRONOMIE

LA TERRE DANS L'UNIVERS

L'Astronomie, qui détache l'esprit humain des préoccupations purement terrestres pour le mettre en présence de l'ordre souverain qui régit toutes choses dans l'univers, est bien la science religieuse par excellence, et les conceptions qu'elle s'est faites au cours des âges, ont exercé toujours une influence profonde sur les idées religieuses des contemporains.

Elle est donc la première qu'il faut interroger dans l'examen scientifique du problème ; car, si elle ne peut pas en donner une solution complète, elle nous fournira tout au moins, sur les points qui touchent à son domaine, le contrôle nécessaire des théories proposées.

En ce qui concerne en particulier le dogme chrétien, elle nous révèle immédiatement l'erreur qui entachait l'interprétation traditionnelle, et nous avons à rechercher comment celle-ci se trouve modifiée désormais, par les nouvelles théories astronomiques.

Ainsi que nous le rappelions plus haut, l'interprétation ancienne admettait que la fin de la terre entraînait fatalement celle de l'univers entier, elle faisait du ciel et de l'enfer des endroits matériels bien déterminés, qu'elle définissait suivant la conception antique.

L'enfer était un lieu de tortures physiques, un océan de matières incandescentes, enfoui dans les profondeurs de la terre.

De son côté, le ciel était aussi un lieu défini, situé par delà les nuages, au-dessus du firmament, de cette grande voûte solide constellée d'étoiles, qui forme l'escabeau de la divinité : le soleil y éclaire les élus de sa vive lumière, et suivant l'expression du poète :

... A leurs pieds, il se balance,
Comme une lampe de vermeil.

Cette conception matérielle resta acceptée sans contestation tant que la terre put être considérée comme occupant le centre du monde, et le genre humain comme constituant le seul spécimen possible de créatures corporelles intelligentes.

Le jour vint pourtant où la voûte céleste s'entr'ouvrit : de nouveaux mondes apparurent à nos yeux épouvantés, et notre terre se trouva déçue en même temps de sa primauté incontestée jusque là ; la reine de l'univers devint une humble satellite du soleil, perdue parmi les autres planètes, ses sœurs. Le soleil lui-même ne fut plus qu'une modeste étoile jetée au hasard parmi des millions d'autres dans la même nébuleuse, et entraînée avec elles par une force supérieure vers un but inconnu.

Ce n'est pas tout encore, cette grande nébuleuse elle-même, cet amas de mondes qui confond déjà notre imagination, et devant qui notre terre est moins qu'un atome, cette nébuleuse n'est encore qu'un élément de l'univers agrandi dont les profondeurs insondables recèlent d'autres mondes illimités comme elle.

Dans cet espace sans fin où les mondes sont jetés au hasard comme autant de grains de sable, vous cher-

chez en vain l'emplacement de ces séjours de récompense ou de punition affectés aux morts de la vie terrestre, et qui devaient constituer en quelque sorte la fin dernière de la création. Ils semblent évanouis à tout jamais, cet enfer ou ce purgatoire matériels, cachés dans les entrailles de la terre, ou cet empyrée qui s'appuyait sur la voûte céleste du firmament, et, dans l'esprit de la plupart des théologiens et de beaucoup de fidèles, une nouvelle interprétation du dogme s'est imposée, d'après laquelle ce ne sont plus des endroits localisés, mais plutôt de simples états de l'âme immatérielle, heureuse ou malheureuse.

Le Dieu esprit occupe tout l'espace sans se localiser spécialement dans un endroit déterminé, donc partout aussi, les âmes peuvent être admises à cette contemplation de ses perfections infinies, qui constitue la béatitude suprême, et le ciel n'a pas besoin nécessairement d'une réalisation physique.

Ajoutons toutefois que, si l'astronomie nous induit ainsi à rejeter le ciel et l'enfer matériels, dont nous ne voyons plus l'emplacement dans le monde physique, elle ne saurait faire obstacle cependant à ce qu'ils ne constituent toujours des endroits réels, situés dans un plan de matière plus subtile, comme l'éther, où ils se trouvent par conséquent soustraits à nos moyens d'investigation, et cette conception s'impose avec une force particulière, si l'on admet que l'âme entraîne son enveloppe fluïdique avec elle, et par suite occupe toujours un emplacement déterminé. Le ciel et l'enfer peuvent conserver leur existence objective, tout en disparaissant du plan physique tel que nous le connaissons maintenant.

Ces conceptions nouvelles, que nous nous formons aujourd'hui sous l'influence des découvertes astrono-

miques, nous apportent l'un des exemples les plus frappants de la répercussion inévitable que les observations scientifiques ne peuvent pas manquer d'exercer sur l'interprétation du dogme traditionnel ; aussi les apologistes religieux n'hésitent-ils plus aujourd'hui à rejeter de la tradition, l'enseignement erroné que lui avait légué l'ignorance des premiers chrétiens touchant la situation véritable de la terre dans l'univers.

Pour eux, désormais, la terre n'est plus au centre du monde, et le soleil n'a pas eu à s'arrêter dans sa course, à la prière d'un chef du peuple d'Israël, pour lui permettre de prolonger la durée d'un combat qui devait lui donner la victoire ; de même, avant l'apparition de l'homme, la terre avait déjà une histoire dont la durée dépasse notre imagination, et qui ne se réduit pas seulement aux six jours supposés de la Bible ; ou bien encore le cataclysme précurseur du jugement dernier, qui doit terminer l'existence de notre planète, n'ébranlera certainement pas l'univers dans ses fondements, il n'amènera pas non plus la chute des étoiles, il sera seulement pour les mondes autres que le nôtre un fait insignifiant dont la plupart d'entre eux ne s'apercevront même pas.

Entrant ainsi dans cette voie de l'interprétation scientifique, les apologistes religieux n'ont pas eu beaucoup de difficulté à montrer que les conceptions erronées qu'ils rejetaient n'étaient pas nécessairement celles des livres saints, mais qu'il était possible d'y relever au contraire de nombreuses citations s'adaptant mieux à nos connaissances actuelles.

Ils font observer par exemple, que la succession des six jours de la création, telle qu'elle apparaît dans la Bible, répond assez bien dans ses lignes principales à

celle des grandes périodes géologiques que la science sait distinguer aujourd'hui.

Ils insistent en outre sur cette création de la lumière, fixée par la Genèse au deuxième jour, et avant celle du soleil qui apparaît seulement à l'époque suivante, comme si l'auteur inspiré avait connu déjà l'existence indépendante de cet éther subtil répandu dans l'univers, et qui seul peut manifester la lumière.

Ils ajoutent enfin que cette idée de la création du soleil venant après celle de la terre, qui était condamnée par la cosmogonie de Laplace, paraît au contraire trouver aujourd'hui sa confirmation dans les théories proposées par M. Faye pour rendre compte de ce fait resté inexpliqué, du mouvement rétrograde de certaines planètes du système solaire.

On sait en effet que les planètes les plus rapprochées du soleil jusqu'à Saturne, possèdent le mouvement direct, tandis que les planètes extérieures présentent au contraire un mouvement rétrograde.

Pour expliquer cette anomalie, M. Faye admet précisément que les planètes intérieures ont été formées par l'agglomération des anneaux détachés des tourbillons cosmiques avant que le soleil lui-même n'ait été constitué, tandis que les planètes extérieures ont été détachées de l'astre central après la formation de celui-ci.

Ils invoquent encore divers passages de l'Écriture où la terre nous est représentée comme isolée dans l'espace, soit par exemple ces paroles si remarquables du Livre de Job : « Dieu fait régner le pôle du septentrion sur le vide, et suspend la terre sur le néant. » Job. xxvi, 7, ou celles du Livre d'Isaïe : « La voûte des cieux est comme le néant ou le vide. » Isaïe. xi., 22.

Ils ajoutent enfin que, si les connaissances astrono-

miques que l'antiquité nous avait léguées se sont perdues peu à peu après l'avènement du christianisme, les Docteurs des premiers temps de l'Eglise ne les ignoraient pas tout à fait cependant, et il est très intéressant de retrouver dans leurs ouvrages cette affirmation constante de l'isolement de la terre dans l'espace. Saint Basile, qui vivait au iv^e siècle, nous dit par exemple, dans ses Homélie que la terre ne s'appuie que sur elle-même, qu'elle est amenée par son poids à la position qu'elle occupe, qu'elle ne peut ni s'élever ni s'abaisser. (Homél. I et IV).

Saint Jérôme, défendant l'idée de la résurrection de la chair, nous dit : « Croyez-vous qu'il soit plus difficile au Seigneur de lui rendre la vie que de suspendre dans le vide la masse immense de la terre et de la tenir en équilibre avec les eaux qui l'entourent. » (*Epis. ad Pammachium*).

Saint Augustin observe encore que, lorsque le soleil disparaît à nos yeux, il éclaire d'autres parties de la terre. *De Genesi ad litteram*, liv. I, ch. IX.

Il est vrai qu'il rejette par une considération religieuse l'idée que les antipodes puissent être habitées, car il ne considère pas qu'il soit possible aux hommes de traverser les océans pour s'y rendre, et il en conclut que les habitants de ces régions inaccessibles n'appartiennent pas au genre humain, puisqu'ils ne peuvent pas être des descendants d'Adam, le père commun de l'humanité.

Il faut donc admettre que les auteurs inspirés de la Bible ont possédé sur les questions astronomiques des connaissances plus exactes qu'on ne le croirait au premier abord, et il est même possible d'en retrouver l'écho dans les ouvrages des Pères de l'Eglise qui ont su ainsi se dégager souvent des erreurs de leur temps ;

mais on ne saurait nier toutefois que l'interprétation généralement admise du dogme traditionnel n'ait été affectée de ces erreurs, et qu'il ne soit nécessaire maintenant de la modifier à ce point de vue, en tenant compte de la situation vraie de notre globe terrestre dans l'univers.

Il ne faut pas oublier, d'autre part, que nous sommes amenés en même temps, par une conséquence à peu près inévitable, à modifier aussi notre appréciation sur l'humanité qui habite, car nous ne pouvons plus voir en elle le seul spécimen possible de créatures corporelles douées de raison.

Nos vues se sont élargies, nous devenons solidaires de ces mondes lointains gouvernés par les mêmes lois mécaniques que le nôtre, et nous ne pouvons plus concevoir que ce monde infime qu'est maintenant la terre, puisse posséder à lui seul le monopole de la vie intelligente, et les autres planètes, souvent plus importantes que lui, doivent avoir, elles aussi, leurs habitants raisonnables, dont les destinées soient analogues aux nôtres ; comme nous en effet, ils ont été créés à l'image du Dieu unique, et dès lors, il devient légitime de se demander si une théorie de la vie future peut se désintéresser de leur existence.

Nous savons d'ailleurs que les germes élémentaires paraissent susceptibles de supporter sans y périr les grands froids des espaces interplanétaires, et, puisque nous ne connaissons pas la génération spontanée, nous pouvons admettre peut-être que la vie ait été apportée sur la terre par des aérolithes chargés de microbes venant des mondes étrangers, et nous retrouverions là encore un témoignage nouveau particulièrement frappant de la communion d'origine de tous les êtres vivants répandus dans l'immense univers.

Qu'on ne dise pas que c'est là une conception gratuite, dont il est oiseux de se préoccuper, car cette notion de la pluralité des mondes habités, qui séduit aujourd'hui toutes les imaginations, s'impose effectivement à nous avec tous les caractères de l'évidence morale, et nous voyons, en effet, que les savants les plus distingués de notre époque, voulant raisonner sur les fins dernières, n'hésitent pas, d'une façon encore un peu prématurée peut-être, à en faire la base de toutes leurs spéculations.

Au premier rang nous apparaît le philosophe Jean Reynaud, qui reprend la doctrine gauloise sur les incarnations du cercle de gwynfid, et qui voit dans la vie présente le châtiment des fautes commises au cours des existences passées.

Il admet que ces vies successives se poursuivent tour à tour dans les mondes planétaires, et ces terres du ciel qui sont sans doute des vallées de larmes, au même titre que le nôtre, deviennent pour lui autant de purgatoires, que l'âme désincarnée doit traverser, avant d'arriver dans le cercle des félicités éternelles.

Un peu plus tard, vers 1872, Louis Figuier développait une conception analogue, dans son ouvrage du *Lendemain de la mort* ; il restreignait toutefois à notre système solaire le théâtre de l'évolution de l'âme humaine, et plaçait le ciel dans le soleil lui-même.

Cette conception générale de l'immortalité, poursuivie à travers les astres, atteste d'une façon bien frappante cette communion nécessaire qui doit rattacher entre eux tous les êtres raisonnables, séparés par les distances infinies des mondes, les uns plus avancés que nous peut-être dans le devenir éternel, mais comme nous sans doute, fils de la douleur, ayant espéré, souffert et aimé. Elle avait séduit Victor Hugo qui l'a

exprimée si magnifiquement dans ces beaux vers. Il en était venu, lui aussi, dit-il,

A croire qu'à la mort, continuant sa route,
L'âme, se souvenant de son humanité,
Envolée à jamais sous la céleste voûte,
A franchir l'infini passait l'éternité,
Et que chacun ferait ce voyage des âmes,
Pourvu qu'il ait souffert, pourvu qu'il ait pleuré.
Tous, hormi les méchants dont les esprits infâmes
Sont comme un livre déchiré.
Ceux-là, Saturne, un globe horrible et solitaire,
Les prendra pour un temps où Dieu voudra punir,
Châtiés à la fois par le ciel et la terre,
Par l'aspiration et par le souvenir !

Cette même conception inspire encore les beaux travaux de l'éminent astronome Camille Flammarion qui a rendu cette doctrine si populaire.

De nombreux esprits, qui n'ont reçu cependant aucune culture scientifique spéciale, se préoccupent aujourd'hui de nos frères lointains habitant les planètes voisines de Mars ou de Vénus, et on sait par exemple qu'une fondation importante est destinée à récompenser le savant qui réussira le premier à établir une communication intellectuelle avec elles.

Un échange d'idée avec nos voisins probables de ces planètes, apporterait en effet un contingent peut-être décisif à l'étude des problèmes qui tourmentent l'humanité ; malheureusement, c'est là un rêve qui paraît encore irréalisable dans l'état actuel de nos connaissances, et, si la télégraphie sans fil nous apporte l'indication d'une voie à suivre pour y parvenir, il nous est encore impossible toutefois d'entrevoir le moyen de réaliser cette solution si désirée.

Cependant, s'il nous est interdit peut-être de correspondre jamais avec un monde autre que le nôtre, nous

pouvons admettre sans témérité excessive que prochainement, nous réussirons à effectuer un pas décisif par une voie indirecte, dès que nous aurons pu obtenir des images assez détaillées des planètes voisines pour apporter la preuve matérielle de l'activité intelligente des habitants qui les occupent.

Comme c'est là un point essentiel dans notre étude, nous croyons intéressant d'y insister en reprenant ici l'exposé d'une méthode que nous proposons déjà en 1896 dans notre premier opuscule sur *La Vie future*, et qui nous paraît susceptible de fournir la solution cherchée.

Le problème consiste évidemment à retrouver dans l'image de la planète, l'aspect des monuments importants, des groupements d'habitations, des grands travaux d'art, comme les chemins, les routes, ou les canaux qu'elle peut comporter ; mais, par malheur, ces détails si essentiels n'ont qu'une étendue infime, et ils disparaissent inévitablement dans les vues que nous pouvons obtenir jusqu'à présent.

Il faudrait donc amplifier dans des proportions énormes les instruments d'observation ; mais on reconnaît bientôt que ce procédé, si limité déjà dans l'application pratique, est encore insuffisant, car les images ainsi obtenues manquent absolument de netteté, par défaut d'éclairage.

Nous ne pouvons pas augmenter la quantité de lumière reçue de l'astre observé, et la question resterait donc insoluble, à moins de trouver le moyen de renforcer l'image obtenue par un procédé artificiel respectant l'intensité relative d'éclairage des divers points qui la composent, afin de ne pas en modifier l'aspect.

Nous croyons que cette question pourra trouver sa solution dans les recherches actuellement en cours

pour la transmission des images par l'électricité, pour l'organisation en un mot de l'appareil *téléphote* qui est appelé à compléter si heureusement le téléphone.

Les résultats déjà entrevus dans cette voie permettent d'espérer que la réalisation ne se fera pas trop attendre, et nous verrons bientôt sans doute, une image fournie dans un poste expéditeur qui se transformera en un courant électrique, pour se restituer identiquement au poste récepteur.

Si, devant l'évènement, vous consentez à tenir déjà l'invention ainsi projetée, pour un fait acquis, vous reconnaîtrez, croyons-nous, qu'il serait possible d'appliquer le même principe à l'amplification des images planétaires : il suffirait de transformer en courant électrique, les images affaiblies dont nous sommes obligés de nous contenter actuellement, et nous pourrions ensuite amplifier ce courant, pour en déduire une image renforcée permettant cette observation détaillée, qui devra nous apporter le témoignage cherché.

Quelle que soit la valeur de cette méthode dont l'application reste évidemment subordonnée à une invention non encore réalisée, nous considérons comme inévitable que, dans un temps peu éloigné, les observations astronomiques nous apporteront la preuve irréfragable qui forcera toutes les adhésions, lors même qu'il resterait impossible d'échanger aucune communication avec les mondes planétaires.

Lorsque cette prévision aura été réalisée, il faudra nécessairement élargir l'interprétation actuelle du dogme, qui ne connaît encore que l'humanité terrestre au grand scandale de ses adversaires.

Tenant dès maintenant à répondre à cette objection, les apologistes les plus éclairés n'hésitent plus à reconnaître aujourd'hui que cette interprétation est trop

étroite, et que le dogme ne peut plus nier *à priori* la pluralité des mondes habités, puisqu'il accepte désormais sans protestation la déchéance de la terre, et qu'il s'efforce même de prouver, comme nous le disions plus haut, que c'était là une vérité entrevue déjà par les livres saints.

Reprenant donc à ce point de vue l'examen de l'Écriture, il nous citent divers passages qui peuvent à la rigueur s'adapter à la doctrine de la pluralité des mondes, sans avoir besoin d'une extension exagérée.

Lorsque dans l'Évangile, le Christ se compare lui-même au bon Pasteur, qui, dans le désir de sauver la brebis perdue, n'hésite pas à abandonner les quatre-vingt-dix-neuf autres sur la montagne pour courir à la recherche de la pauvre égarée, il visait alors spécialement disent-ils, l'humanité terrestre, et par suite, il faisait une allusion possible à des humanités sidérales, pour lesquelles le Verbe divin n'a pas à s'incarner, parce que sans doute, elles ne sont pas déchues comme la nôtre.

Peut-être les embrassait-il encore dans sa contemplation infinie, lorsqu'il nous dit qu'il y a plusieurs demeures dans la maison du Père, et peut-être était-ce là aussi la pensée de Saint Paul lorsqu'il nous apprend « qu'il a plu à Dieu le Père de restaurer non seulement ce qui est sur la terre, mais aussi ce qui est dans les cieux », voulant nous faire entrevoir par là que les bienfaits de la Rédemption consommée ici-bas peuvent s'étendre fort au-delà des limites étroites du monde imperceptible où nous sommes confinés.

Ils ajoutent enfin que divers Pères de l'Église à la suite d'Origène, comme saint Augustin par exemple, ont parfois entrevu cette hypothèse de la pluralité des mondes, sans que leur foi en ait été troublée, ils ne repoussaient même pas cette idée étrange de douer les

astres d'une âme consciente dont ils discutaient le sort probable au moment de la résurrection dernière.

Quel que soit du reste l'intérêt de ces témoignages si curieux, on ne saurait nier que la théorie de la pluralité des mondes habités ne soulève au premier abord une difficulté fort grave, sur laquelle les Pères de l'Eglise ne se sont pas appesantis, mais qui cependant, ne saurait être passée sous silence, car elle intéresse l'interprétation de ces deux dogmes fondamentaux, de l'Incarnation et de la Rédemption.

L'Incarnation du Christ, s'accomplissant dans un monde aussi infime que le nôtre, nous montre sans doute que, dans sa Providence infinie, le Père Eternel n'oublie aucune de ses créatures ; toutefois nous ne saisissons pas bien la raison qui a fait choisir la terre, pour être le théâtre du drame divin, à moins que ce drame ne se soit répété également pour d'autres mondes, pécheurs comme le nôtre ; et si, d'autre part, en tant qu'enfants d'Adam, nous sommes dans l'impossibilité de mener jamais, ailleurs que sur la terre, une existence corporelle, nous ne voyons pas comment le bénéfice de la Rédemption peut s'étendre aussi à ces humanités lointaines qui doivent occuper cependant la même place que la nôtre dans l'amour divin.

Il y a là certainement une objection des plus sérieuses, non encore complètement résolue jusqu'à présent, et qui explique par là même l'hésitation avec laquelle les théologiens abordent aujourd'hui le problème de la pluralité des mondes ; cependant, si on veut bien y réfléchir toutefois, on reconnaîtra qu'elle n'est pas entièrement nouvelle, car elle ne fait qu'aggraver une difficulté qui se pose déjà presque aussi nettement quand on se borne à considérer l'humanité terrestre, et dès lors, la même explica-

tion peut sans doute s'appliquer dans les deux cas.

La Rédemption s'est accomplie sur la terre en un lieu précis de l'espace, et à un moment déterminé dans le temps, elle s'est étendue cependant à des milliers d'hommes qui avaient déjà vécu, qui vivaient alors ou qui devaient même exister dans l'avenir sans soupçonner la mort du Christ ; par un miracle inexplicable à notre entendement, elle a pu s'appliquer ainsi à tout l'ensemble de l'humanité déjà née ou à naître ; n'est-il donc pas possible d'admettre, par une extension légitime, qu'elle a pu embrasser de même, dans le temps et dans l'espace, toutes les humanités sidérales déchues par le péché.

Tout en acceptant ainsi au moins en principe, la pluralité des mondes habités, les apologistes actuels maintiennent du reste qu'il s'agit d'une habitabilité restreinte, exceptionnelle, pour ainsi dire, n'intéressant jamais à un moment donné qu'un nombre d'astres relativement petit, et, en ce qui concerne la vie future, ils en concluent que l'idée d'une réincarnation personnelle de l'être humain dans ces mondes planétaires, ne s'impose nullement au point de vue scientifique.

Ils observent en effet, en s'appuyant sur les lois scientifiques elles-mêmes, que la période pendant laquelle les astres peuvent recevoir des habitants intelligents, doués d'une organisation aussi délicate que la nôtre, est certainement fort courte, et presque insignifiante pour ainsi dire, par rapport à leur durée totale. Nous avons appris par l'histoire de la terre, que les époques géologiques antérieures à la venue de l'homme, représentent une durée incomparablement supérieure à celle de l'histoire de notre humanité, et nous savons en outre, qu'à partir du jour où le refroidissement graduel aura déterminé l'anéantissement de la race, la terre, devenue inerte et sans vie, pourra continuer ses

cycles éternels pendant une période infiniment plus longue encore, et cela, jusqu'au jour où un cataclysme imprévu la détruira sous sa forme présente, pour en tirer peut-être un monde nouveau.

Cette histoire est probablement celle de toutes les planètes, et nous voyons ainsi que le nombre des mondes simultanément habités est plus restreint qu'on ne le supposerait au premier abord ; par suite, la vie intelligente peut sans doute passer simplement d'un astre à l'autre : elle est bien représentée dans le temps d'une façon continue, mais par un nombre très limité d'humanités différentes.

Cette considération qui atténue dans une certaine mesure la difficulté dogmatique, ne peut pas être rejetée actuellement au point de vue scientifique, puisque nous manquons encore d'éléments pour trancher la question, et elle peut servir ainsi à appuyer une interprétation acceptable pour les croyants ; mais il faut prévoir qu'elle pourra subir encore une révision nouvelle, si nous réunissons jamais des connaissances un peu précises sur les mondes planétaires, tant il est vrai que les découvertes scientifiques sont appelées à exercer une répercussion profonde sur nos croyances religieuses et morales.

Si l'Eglise possède les paroles de la vie éternelle, comme le lui a promis son divin fondateur, elle saura montrer que son enseignement s'adaptera toujours à la vérité scientifique bien établie, telle que nous la révèle peu à peu l'étude de la nature, et, lorsqu'il sera nécessaire, le critère infaillible dont elle a doté son chef visible, lui permettra toujours de fixer sans discussion l'interprétation dogmatique qui devra consacrer l'accord obligatoire de la vérité observée, formulée par la science positive, et de la vérité révélée, définie par la foi religieuse.

CHAPITRE III

LES SCIENCES PHYSIQUES

LA PERMANENCE DE LA MATIÈRE ET DE L'ÉNERGIE

Les sciences physiques n'ont pas exercé dans les âges passés, la même influence que l'astronomie sur les idées religieuses et sur les conceptions de la vie future; mais il n'en sera certainement plus de même dans l'avenir, car les théories nouvelles qu'elles nous apportent aujourd'hui sur la constitution de la matière et le mode d'action de la force, sont de nature à modifier profondément l'idée que les hommes s'en étaient faite jusqu'à présent, et par là même, elles sont appelées sans doute à éclairer d'une lumière nouvelle, et peut-être décisive à certains égards, la discussion du problème qui nous occupe.

Aussi, avons-nous cru intéressant de résumer à ce point de vue dans les deux chapitres suivants les principes généraux qui se dégagent aujourd'hui des théories scientifiques les plus récentes.

Force et matière

L'observation la plus simple des phénomènes extérieurs nous montre la matière comme inerte par elle-

même, et incapable de trouver en soi en dehors d'une action étrangère, le principe des transformations incessantes qu'elle subit.

Nous ne pouvons pas en faire l'unique élément constitutif de l'univers, et nous sommes amenés, tout au moins dans un premier aperçu, à concevoir à côté d'elle un élément dynamique de nature toute différente, qui se révèle, non à l'observation sensible, mais seulement à l'induction théorique, par les effets qu'il provoque en apportant à la matière l'impulsion qui lui fait défaut.

L'univers nous apparaît ainsi comme le théâtre de l'action opposée de ces deux éléments irréductibles, l'un visible, sur lequel nous croyons avoir des notions bien précises, qui est la matière, et l'autre caché à nos yeux, dont nous ignorons complètement la nature, qui est la force, ou mieux l'énergie sous sa dénomination plus scientifique ; c'est donc cette notion rudimentaire que nous allons essayer de préciser en la rapprochant des résultats déjà acquis par les sciences physiques, et en montrant comment elles conçoivent aujourd'hui chacun des facteurs de cette distinction fondamentale.

La loi de permanence de la matière

Nous revenons plus loin sur la question de la constitution de la matière pondérable que nous ne pouvons aborder avant d'avoir parlé auparavant du rôle de l'éther dans les manifestations de l'énergie ; mais, dès à présent nous devons retenir, en y insistant tout spé-

cialement, cette loi fondamentale de la permanence de la matière, universellement adoptée aujourd'hui, qui inspire effectivement toutes les sciences positives, et qui s'applique du reste aussi à l'énergie, comme nous le dirons plus loin.

Nous savons en effet, que tous les corps de la nature, malgré la grande diversité de leurs formes et de leurs aspects, se ramènent à un petit nombre d'éléments primordiaux, toujours identiques entre eux, dont ils constituent seulement des combinaisons variées.

Par une application constante de la loi de permanence, ces éléments traversent toutes ces combinaisons, sans rien perdre jamais de leurs propriétés caractéristiques, et, avec les moyens habituels dont nous disposons, nous ne voyons pas la possibilité de créer ni de détruire le moindre de leurs atômes constitutifs.

L'univers matériel nous apparaît par suite, comme constitué d'autant de groupes distincts qu'il existe de corps simples, et chacun de ces groupes est composé d'atomes identiques dont le nombre se maintient rigoureusement invariable depuis l'origine du monde.

Le moindre atome prend ainsi une histoire qui occupera la suite des temps dans l'avenir, comme elle l'a fait dans le passé; l'humble minéral que nous dédaignons faisait partie de la terre au moment de sa naissance, il a été acteur ou témoin de toutes les péripéties de son existence à travers les âges, et il le restera jusqu'à la destruction finale.

Il en est de même de la matière vivante, et la molécule de carbone ou d'azote, engagée continuellement dans les mille combinaisons précaires de la vie, les traverse toutes sans rien perdre de son indivi-

dualité, malgré la destruction apparente qui vient frapper ces formes variables, dont elle fut un instant partie intégrante.

Cette loi de la permanence de la matière, considérée comme indestructible et incréable, se vérifie pleinement sur notre monde terrestre, et les considérations mécaniques, qui régissent l'astronomie, nous autorisent à l'étendre à l'univers entier, qui nous apparaît ainsi comme formé de la réunion d'une somme constante d'éléments matériels.

Ces éléments sont répartis d'une façon invariable entre les divers mondes qui composent l'univers, et même entre les différentes planètes d'un même système solaire, car aucun échange de matière ne paraît possible de l'une à l'autre, sauf l'apport insignifiant dû à la chute des aérolithes.

Telle que nous venons de la rappeler, la loi de permanence de la matière constitue la grande conquête de la science chimique, dont elle résume en quelque sorte toutes les recherches; mais, au point de vue des sciences physiques, nous devons signaler toutefois qu'elle n'est pas sans appeler aujourd'hui certaines réserves atténuant quelque peu le caractère de rigueur absolue qui lui était attribué jusqu'à présent.

Ainsi que nous le verrons en effet au chapitre suivant, l'atome matériel nous apparaît maintenant comme un agrégat complexe d'éléments plus ou moins subtils, qui s'est constitué à un moment donné dans un milieu approprié; depuis lors, il a bien traversé sans altérations les réactions les plus diverses, mais il est appelé cependant à subir lui aussi une désagrégation lente dont nous pouvons entrevoir désormais les symptômes précurseurs: il connaîtra donc à son tour, mais à une époque lointaine que notre imagination a peine à concevoir, cette des-

truction finale à laquelle rien ne peut échapper dans l'univers.

Quoi qu'il en soit de cette réserve, la loi de permanence de la matière n'en reste pas moins la base fondamentale de tous les principes admis en chimie, et, comme elle nous paraît comporter des conséquences particulièrement intéressantes au point de vue spécial de notre étude, nous la relierons pour l'invoquer plus tard, en même temps que les théories connexes qui se déduisent des diverses sciences d'observation susceptibles d'intervenir dans la question.

Dès maintenant nous devons signaler toutefois une conséquence immédiate qui se dégage de cette doctrine de la permanence de la matière, en ce qui concerne l'interprétation à donner au dogme de la résurrection de la chair.

La foi chrétienne admet en effet que les destinées futures, prévues pour l'âme humaine, s'appliquent aussi au corps qu'elle habitait durant sa vie terrestre ; d'après une tradition retenue et consacrée dans le Symbole des Apôtres, ce corps matériel est appelé à ressusciter à la fin du monde, afin d'aller retrouver l'âme dont il était séparé, comparaitre avec elle au jugement dernier, et partager ensuite son sort éternel, dans une union désormais immuable et incorruptible.

Pendant longtemps, cette résurrection de la chair s'est entendue comme une réorganisation effective du corps matériel ; mais, peu à peu, en partant de cette loi de la permanence, nous sommes arrivés à mieux saisir cet échange nécessaire des éléments constitutifs, qui s'opère dans tous les organismes vivants, et nous avons dû modifier en conséquence une première interprétation trop rudimentaire.

Nous avons reconnu qu'il était impossible de conce-

voir la restitution intégrale du corps avec les mêmes molécules matérielles qui l'avaient composé de son vivant, car ces molécules sont elles-mêmes dans un état de circulation incessante ; elles ne font que traverser, comme nous le disions plus haut, l'être organisé dont elles font provisoirement partie, et chaque instant de la vie apporte des éléments nouveaux, en remplacement des éléments épuisés qui sont rejetés par le jeu des fonctions vitales.

Ces molécules se transmettent continuellement d'un corps vivant à un autre, ou même au milieu ambiant qui les restituera plus tard ; elles décrivent ainsi un cycle incessant, passant de l'homme à la plante, puis à l'animal, pour revenir ensuite à l'homme.

Celles qui, à l'instant présent, constituent notre corps, ont animé avant nous des milliers d'autres êtres, et elles en animeront une infinité d'autres encore, jusqu'à la suppression définitive de la vie.

Nous ne *possédons* pas dans la véritable acception de ce terme, les éléments primordiaux de ce corps qui paraît cependant bien notre propriété essentielle, nous n'en sommes que les détenteurs à titre précaire, aussi impuissants à les conserver en nous, qu'à retenir dans la durée l'instant qui s'échappe et fuit.

Il résulte de là évidemment que la résurrection de la chair ne peut pas s'entendre d'une restauration à l'identique, elle doit porter par conséquent sur l'élément permanent qui entretient l'existence du corps en lui donnant la forme et la vie, et non point sur des atomes matériels dont le rôle est purement éphémère.

Cet élément permanent, nous le trouverons seulement dans la conception du tourbillon éthérique, engendrant à chaque instant le mouvement vital, comme nous l'indiquerons dans un chapitre suivant, et cette même théorie

nous fournit ainsi, pour le dogme de la résurrection de la chair, une interprétation scientifique, déjà acceptée d'ailleurs par nombre de théologiens.

Peut-être est-il possible d'admettre du reste, comme nous le disons plus loin, que ce groupement conservateur de la vie peut se manifester sous une forme semi-matérielle reproduisant l'aspect du corps physique, et analogue à celles qui se révèlent à nos sens dans les apparitions de fantômes, ou dans certaines expériences médiumniques.

Permanence de l'énergie

Nous venons de reconnaître que la matière conserve intégralement ses propriétés caractéristiques dans les combinaisons sans nombre qu'elle traverse, mais nous ne voyons nulle part qu'elle puisse recéler en elle-même le principe de ces modifications sans fin ; toutes les observations scientifiques confirment au contraire cette notion de l'inertie qui se trouve à la base de toutes les lois mécaniques, de sorte qu'il nous faut chercher dans une cause extérieure, force impondérable ou mouvement acquis, l'impulsion originelle qu'elle ne peut se donner elle-même.

C'est cet élément de nature inconnue, qui, dans notre première conception rudimentaire, devient l'agent caché des phénomènes de toute nature, sorte de Protée incessant qui se révèle à nous, par les effets les plus divers, tantôt par l'action qu'il exerce à distance, lorsqu'il se manifeste à nous comme gravitation, comme son, chaleur, lumière ou électricité, tantôt par l'action intime qu'il développe à l'intérieur des corps,

lorsqu'il détermine leurs formes sensibles, surveille leurs réactions mutuelles, provoque leurs décompositions ou recompositions successives, et c'est précisément cette notion que nous devons discuter en la rapprochant des résultats acquis de nos jours par les sciences d'observation.

Tout d'abord, observons que ces manifestations de la force, si diverses en apparence, sont tenues cependant dans une étroite dépendance réciproque.

Les découvertes récentes, qui servent de base à la théorie mécanique de la chaleur, établissent en effet cette corrélation absolue : elles montrent que toute action calorique, électrique ou lumineuse, correspond toujours à l'absorption d'une certaine quantité de mouvement qu'elle restituera intégralement par sa disparition : ou bien encore, ainsi que l'a démontré M. Berthelot, elle trouve son équivalence dans une combinaison chimique déterminée, qui, de même, la rétablira à nouveau par une décomposition inverse.

Nous reconnaissons ainsi que les manifestations de l'élément dynamique obéissent à une loi de permanence, analogue à celle qui régit la matière ; comme celle-ci, l'énergie ne se crée ni ne se détruit, elle se transforme seulement, et le moindre phénomène où elle intervient sous une forme quelconque, en appelle nécessairement un autre, affectant peut-être une forme d'énergie différente, mais qui en soit la contre-partie rigoureuse.

A la différence toutefois, de ce qui se produit pour la matière, la permanence de la force ne peut pas se limiter à notre globe terrestre, puisqu'elle intéresse un élément formant un tout solidaire, qui remplit l'espace entier.

Nous observons en effet un échange continuuel d'énergie entre les divers mondes ; le soleil nous

apporte sa chaleur et sa lumière, il entretient par son attraction les grands mouvements de l'atmosphère et des mers, les perturbations magnétiques dont il est affecté trouvent immédiatement leur écho à la surface de la terre ; la lune et même les planètes, ainsi que les étoiles voisines, interviennent de leur côté par une action affaiblie qui laisse pourtant sa trace sur notre globe, et celui-ci à son tour, rayonne continuellement à travers les espaces célestes une quantité de chaleur qui retourne peut-être en partie jusqu'au soleil : bref la considération de l'élément dynamique et des lois qui le régissent, nous rappelle à chaque instant la solidarité qui nous rattache à ces mondes lointains, compagnons du nôtre, et la dépendance étroite où la terre est maintenue relativement à cet astre qui l'entraîne à sa suite sur une route inconnue.

Cette notion qui s'impose à l'observation la plus élémentaire, n'avait même pas échappé aux premiers hommes ; les anciens Aryas adoraient en effet le soleil comme un dieu, voyant en lui avec raison la source de toute vie sur la terre, et le nom par lequel ils désignaient l'éclat brillant de sa lumière, a formé la racine de ceux qui, dans les langues de la plupart de leurs descendants, s'appliquent encore aujourd'hui à la divinité elle-même.

Ces considérations diverses nous montrent bien toute la haute importance qui s'attache à cette loi de permanence de l'énergie dans l'économie générale de l'univers, et nous aurons aussi à l'invoquer plus tard en même temps que la loi de permanence de la matière ; mais là encore toutefois, nous devons présenter une observation analogue à celle que nous rappellerons plus haut en parlant de la matière.

L'énergie externe, qui sollicite celle-ci, se trans-

forme effectivement sans se créer ni se détruire, et nulle découverte récente n'est venue infirmer cette loi fondamentale ; cependant nous sommes amenés aujourd'hui à supposer que cette énergie extérieure n'est pas seule en jeu dans l'univers, car nos conceptions nouvelles sur la constitution de l'atome nous le montrent, ainsi que nous le verrons plus loin, comme étant lui-même un réservoir d'énergie incomparable qu'il est appelé peut-être à dissiper à mesure qu'il se désagrègera.

Nous n'insisterons pas du reste sur ces aperçus, encore prématurés peut-être, qui ne sont pas admis par tous les savants ; mais nous avons tenu cependant à les mentionner, car ils nous apportent un exemple bien frappant de l'importance croissante qui s'attache dans la science à la considération de ces éléments impondérables, échappant à toute observation sensible.

Ajoutons encore à un autre point de vue que, dans toutes les manifestations de l'énergie, la loi de permanence assure bien la conservation de la quantité, mais non celle de la qualité, elle nous oblige en effet à distinguer certaines formes particulièrement hautes ou mieux évoluées, comme le mouvement, la lumière ou l'électricité qu'elle ne restitue jamais intégralement sous la même forme. Nous ne pouvons pas les obtenir sans provoquer la production d'une certaine quantité d'énergie moins évoluée, comme la chaleur, qui vient absorber une partie du travail dépensé et représente ainsi un déchet de transformation inévitable.

C'est là du reste une observation importante sur laquelle nous reviendrons plus loin, car elle comporte au point de vue philosophique des conséquences générales particulièrement intéressantes.

CHAPITRE IV

LES SCIENCES PHYSIQUES ET CHIMIQUES LA CONCEPTION DE L'ÉETHER DANS LA CONSTITUTION DE LA MATIÈRE ET LES MANIFESTATIONS DE L'ÉENERGIE

L'éether agent de l'énergie

Cet intermédiaire merveilleux qui assure la solidarité des mondes et l'unité de l'univers, qui frémit au moindre tressaillement de la vie, et qui transmet avec la même fidélité des efforts dépassant notre imagination, aussi bien dans l'infiniment grand comme dans l'infiniment petit, l'impulsion qui maintient la planète dans son orbite, comme la simple vibration calorique ou lumineuse : c'est ce mystérieux éether que les anciens connaissaient, que la Genèse a créé avant le soleil, et que la science a retrouvé aujourd'hui, sans que cependant il lui ait jamais été donné de l'apercevoir.

C'est à ce fluide hypothétique, semi-matériel, dont les atomes sont infiniment petits par rapport à ceux de la matière tangible, qu'elle est obligée d'avoir re-

cours, bien qu'elle doive renoncer sans doute à tout espoir d'en prouver jamais l'existence par l'observation directe.

Elle n'hésite pas cependant à lui prêter des propriétés quelque peu contradictoires, n'ayant même aucune analogie dans le monde de la matière. Elle voit en lui en effet un corps impondérable, différant toutefois des gaz les plus ténus, en ce sens qu'il paraît incompressible ; mais elle lui attribue en même temps l'élasticité des solides les plus rigides, puisqu'il transmet avec une rapidité presque infinie les moindres vibrations dont il est affecté en un point quelconque de sa masse.

Ce fluide invisible et inconcevable devient pourtant l'agent nécessaire dans la transmission et la transformation des divers modes de l'énergie, et, avec cette hypothèse, la science réussit effectivement à donner des phénomènes physiques une explication satisfaisante qu'il serait impossible d'obtenir autrement ; tant il est vrai que la simple considération de la matière est impuissante, non pas seulement à nous dévoiler l'énigme du monde dont la solution nous échappera toujours, mais même aussi à nous révéler les causes immédiates des faits les plus simples.

Nous avons donc reconnu que ce fluide invisible est animé d'un mouvement dont nous pouvons représenter le rythme dans ses nuances les plus délicates, bien qu'il puisse atteindre cependant une rapidité défiant toute imagination.

C'est en effet par milliers de milliards à la seconde que se comptent les vibrations caractéristiques des rayons de lumière visible, et cette vitesse énorme, qui nous accable déjà comme une vision de l'infini, n'est rien encore devant les vitesses infiniment plus grandes

qu'il nous a été possible d'apprécier cependant, et dans lesquelles les milliards de vibrations effectuées à la seconde se comptent eux-mêmes par milliards ou par trillions.

Nous avons pu mesurer la vitesse et déterminer l'amplitude de ces oscillations, et nous savons retrouver désormais, dans ces mouvements supposés, la genèse de tous les phénomènes de cet ordre.

La théorie des ondulations, créée par l'illustre physicien Fresnel pour expliquer le mode de propagation de la lumière, a reçu une vérification complètement satisfaisante dans ses conséquences les plus curieuses et les plus inattendues, comme les interférences, les anneaux colorés, la polarisation, la photographie des couleurs, etc.

Elle a pu être également appliquée à la chaleur, et les récentes expériences de Herz ont établi enfin qu'elle s'étend aussi à l'électricité, suivant les ingénieuses prévisions de Maxwell.

L'étude des ondes hertziennes, qui a été le point de départ de la télégraphie sans fil, a montré que l'électricité se transmet par des vibrations ondulatoires au même titre que la lumière, et elle nous a même conduits à modifier la théorie de Fresnel, par l'introduction d'un principe nouveau, attestant bien la parfaite identité des deux phénomènes.

Aujourd'hui en effet, la vibration éthérique dans laquelle Fresnel a su découvrir la source de la lumière, a perdu pour nous le caractère de mouvement qu'elle avait à ses yeux, elle est devenue au contraire la simple variation périodique d'une tension ou d'un potentiel électrique que nous devons renoncer à figurer par un déplacement réel, de sorte que la science revient indirectement à la notion des fluides immatériels par

lesquels les anciens physiciens expliquaient les manifestations de la force et sa transmission à distance.

C'est là du reste une conception qui a été encore reprise de nos jours par des savants éminents, comme M. G. Hirn, qui a contribué pour une si large part à l'établissement définitif de la théorie mécanique de la chaleur.

Il voyait dans toutes les manifestations de la force, l'action d'un élément immatériel indépendant, qui se révèle à nous par les modifications de toute nature qu'il provoque dans la matière.

L'éther dont nous faisons maintenant l'agent unique de toutes les manifestations de l'énergie, n'est pas un fluide complètement immatériel, puisque la théorie est obligée d'attribuer une certaine masse aux atomes subtils qu'elle met en jeu ; mais en réalité, cette masse est infiniment petite par rapport à celle des atomes physiques, et le rapport correspondant forme un nombre qui défie toute imagination.

Le diamètre de l'atome physique peut atteindre environ un dix millionième de millimètre, ou un millième de micron, soit 10^{-7} , tandis que celui de l'atome éthérique s'exprime par la fraction 10^{-88} .

Quoi qu'il en soit, l'électricité est devenue maintenant une vibration de l'éther au même titre que la lumière et la chaleur, et les différences que présentent ces phénomènes divers tiennent seulement au plus ou moins de rapidité de ces vibrations.

Celles qui produisent l'action électrique sont de beaucoup les plus lentes, elles atteignent seulement en effet, 20.000 à 30.000.000.000 par seconde, tandis que les vibrations lumineuses prennent une rapidité un million de fois supérieure.

Nous ne connaissons pas encore les vibrations cor-

respondantes à la zone qui s'étend entre ces deux ordres de phénomènes ; mais nous n'avons pas à douter cependant qu'elles n'aient aussi leur existence propre, et nous réussirons peut-être quelque jour à établir ce fait avec certitude en révélant ainsi une manifestation nouvelle de l'énergie, restée cachée jusqu'à présent.

C'est ainsi par exemple, que les rayons cathodiques, récemment découverts par le professeur Röntgen, paraissent devoir se classer dans la région des vibrations ultra-fréquentes, et bien au delà des rayons violets qui sont les plus rapides dans la zone lumineuse.

Nous voyons dès lors que l'éther est bien l'agent nécessaire de toutes les manifestations connues et inconnues de l'énergie, et nous comprenons comment celles-ci peuvent se transmuter l'une dans l'autre par application de la loi de permanence.

Suivant que ces vibrations sont plus ou moins lentes ou rapides, dans cette gradation qui part de zéro pour atteindre en quelque sorte l'infini, puisqu'elle aboutit à des nombres dépassant toute imagination, l'apparence des phénomènes se modifie : c'est d'abord l'électricité, ensuite la chaleur, puis la lumière avec toutes les couleurs du spectre et les rayons actiniques, et bien au delà les rayons cathodiques.

Pourtant l'ascension continue n'est pas terminée, ni les nombreuses lacunes de la liste ne sont encore remplies ; mais, dans chacune de ces catégories, nous retrouvons ce même fluide infatigable, sans lequel l'énergie ne saurait se manifester.

C'est encore à lui que nous demandons maintenant d'expliquer la transmission des actions à distance, et de matérialiser en quelque sorte, dans ses atomes subtils, cette force invisible de la gravitation qui maintient les planètes dans leurs orbites.

On a pu montrer en effet, que le rayon lumineux s'accompagne d'un effort de pression sur l'objet éclairé, comme en témoigne par exemple le radiomètre de Crookes ; nous rappellerons plus bas que l'atome d'éther peut emporter avec lui des tensions électriques absolument énormes, et nous comprenons par suite que l'intégration des efforts élémentaires ainsi transmis par l'armée innombrable des atomes éthériques, puisse arriver à reconstituer l'effort total nécessaire.

Nous n'oublions pas cependant que ces atomes sont infiniment subtils, puisqu'ils ne développent aucun frottement sur le passage de la planète qu'ils maintiennent dans sa route; mais il semble vraiment que leur puissance soit d'autant plus grande, qu'ils s'éloignent davantage de la matière.

On peut dire en un mot, et en toute rigueur, que les phénomènes dont nous sommes les témoins sont toujours des manifestations directes ou indirectes de l'action de l'éther sur la matière, puisque tous, ils intéressent l'énergie, et cette affirmation reste vraie, lors même qu'il s'agit d'efforts purement mécaniques en apparence, comme c'est le cas pour les mouvements externes dans les déplacements d'objets matériels, ou pour les vibrations internes, dans les dilatations provoquées par la chaleur.

L'éther et la matière

Non seulement l'éther est considéré aujourd'hui comme l'agent nécessaire de toutes les manifestations de l'énergie; mais en outre, la science actuelle tend désormais à le retrouver aussi dans la constitution des atomes physiques eux-mêmes, de sorte que ce fluide

hypothétique, produisant la matière aussi bien que la force, devient désormais l'élément essentiel et pour ainsi dire unique dans l'univers.

Jusqu'à ces dernières années, en effet, l'atome physique était considéré comme représentant la limite extrême qu'il soit possible de concevoir dans la division de la matière. La loi des combinaisons définies atteste effectivement l'existence d'une pareille limite, en nous montrant que les réactions chimiques s'opèrent toujours et seulement sur des proportions déterminées des corps en présence, et non pas, au contraire, sur des quantités quelconques ; on en conclut que chacune de ces proportions contient nécessairement un nombre entier de molécules élémentaires dont elle représente ainsi le poids individuel autant de fois répété.

Toutes les molécules constitutives d'un corps composé possèdent des propriétés identiques, et chacune d'elles est formée d'un groupement identique d'atomes des corps simples dont elle est la combinaison résultante.

Ces considérations nous montrent comment les sciences physiques se trouvent ainsi conduites à cette notion d'atomes simples échappant à toute décomposition, et qui constituent la limite extrême de division de la matière ; mais c'est là encore une conception purement théorique, car l'atome échappe toujours à l'observation sensible, et ne peut pas non plus être isolé par simple division mécanique.

L'expérience nous montre en effet, que nous ne pouvons guère descendre au-dessous de $1/10$ de micron ou dix millième de millimètre, dans l'observation microscopique, ou même dans la division à la machine, et les physiciens admettent généralement que le diamètre des atomes reste encore inférieur à la

millième partie de la grandeur la plus petite que nos sens puissent atteindre, car il ne dépasserait pas en effet, le dix-millième de micron.

Dans l'étude des gaz, ils supposent que les molécules se tiennent à une certaine distance mutuelle, variable du reste avec la température et la pression ; mais, dans les conditions ordinaires, l'élongation dont elles sont susceptibles atteint probablement le centième de micron, et prend ainsi comme on voit, une importance considérable par rapport à la dimension de l'atome.

Si toutefois les moyens mécaniques ou chimiques sont jusqu'à présent restés impuissants pour isoler ou dissocier la molécule chimique, et encore moins les atomes dont elle est constituée, il n'en est pas de même avec l'électricité, et l'observation de certains phénomènes où elle intervient nous amène désormais à concevoir la possibilité d'isoler des fragments de molécules et d'atomes, et elle nous permet même de réaliser cet isolement.

En étudiant l'électrolyse des dissolutions salines, le chimiste Arrhénius réussit à montrer que les doubles décompositions ainsi produites pouvaient trouver seulement leur explication dans l'hypothèse où les molécules des corps composés en dissolution se décomposent en fragments constituants qu'il serait impossible de dissocier autrement.

Ces fragments que Arrhénius appelle des *ions* sont chargés de quantités d'électricité absolument énormes qui restaient neutralisées dans le corps combiné ; mais, dès que la décomposition se produit, ils se déplacent immédiatement dans le dissolvant, en cheminant graduellement, sous l'appel du pôle d'électricité de nom contraire et sous l'action répulsive du pôle de même nom.

Cette tension prodigieuse des ions explique l'impossibilité où nous sommes de dissocier les molécules par voie physique, car nous ne disposons d'aucun moyen assez puissant pour neutraliser les quantités énormes d'électricité dégagées par l'ion mis en liberté.

D'autre part, nous comprenons en même temps que l'ion, ainsi déplacé dans l'intérieur de la solution conductrice, ne se comporte plus comme le ferait la molécule ordinaire du même corps composé, car celle-ci n'a plus la même tension électrique, et elle doit manifester par conséquent des propriétés toutes différentes.

Cette théorie des ions est généralement acceptée aujourd'hui ; car elle est venue confirmer l'hypothèse primordiale de la constitution moléculaire de la matière, en fournissant l'explication de certaines anomalies sur lesquelles nous ne pouvons insister ici, notamment en ce qui concerne l'application de la loi générale découverte par le physicien français Raoult, et en vertu de laquelle l'abaissement de la température de congélation d'une dissolution quelconque dépend exclusivement du nombre des molécules dissoutes, et non de leur nature.

Cette loi ne peut trouver en effet, son application dans le cas de certaines dissolutions conductrices du courant électrique, qu'à la condition d'admettre la dissociation des molécules élémentaires du corps dissous.

Cette dissociation de la molécule par la séparation des ions, ne représente pas encore cependant l'extrême limite de la division de la matière : nous pouvons en effet pousser plus loin encore et briser l'atome lui-même que sa petitesse inaccessible semblait défendre, et que nous n'avons jamais pu isoler d'ailleurs, non plus que la molécule élémentaire des corps composés.

Nous le considérons à son tour comme un agrégat complexe de fragments infiniment petits, dénommés

corpuscules, qui sont en quelque sorte des ions atomiques, car ils possèdent également une tension excessive qui ne permet pas de les détacher par une autre voie que l'action électrique.

L'hypothèse de la complexité de l'atome, a trouvé déjà une première confirmation dans l'étude des rayons Röntgen qui paraît appelé à renouveler les bases mêmes de la science physique, suivant l'expression de M. J. Perrin.

Ces rayons émanent, comme on sait, du pôle négatif ou cathode d'un courant électrique traversant une ampoule dans laquelle on a produit un vide aussi parfait que possible; ils peuvent être assimilés à une pluie de projectiles électrisés négativement comme l'est la cathode, et par conséquent ils sont rejetés loin d'elle, par application de la loi générale de répulsion des corps chargés d'électricité de même nature.

L'éminent physicien anglais, Sir J. J. Thomson, a pu déterminer par le calcul la masse de ces projectiles hypothétiques et il a constaté qu'elle est déjà mille fois plus petite que celle de l'atome d'hydrogène.

Nous sommes bien en présence de fragments d'atomes, infiniment petits en quelque sorte par rapport à la masse totale, et ce qui est le plus intéressant, c'est que tous ces corpuscules paraissent identiques entre eux, quelle que soit la nature chimique de l'atome dont ils sont détachés; un corpuscule provenant d'un atome de fer peut en remplacer un d'aluminium dans la constitution de l'atome de ce dernier métal, et ce, sans en modifier les propriétés.

Il faut admettre dès lors qu'il s'agit bien d'une véritable dissociation de l'atome, détachant des corps nouveaux qui sont de véritables intermédiaires entre la matière sensible et les fluides impondérables, sui-

vant la curieuse explication déjà émise en 1897 par M. le Dr G. Le Bon, cet expérimentateur si ingénieux et original qui a su montrer dans la radioactivité une propriété générale de tous les corps de la nature.

Cette conception, qui a été fort discutée au début, tend à être admise aujourd'hui par les savants les plus autorisés, elle a été reprise en particulier par M. J. Perrin qui en a tiré une théorie moléculaire des plus intéressantes.

Chaque atome serait constitué en partie par la réunion d'une ou plusieurs masses centrales très fortement chargées d'électricité positive, et celles-ci maintiennent en mouvement à une certaine distance autour d'elles une infinité de petits corpuscules négatifs, qui complètent l'atome et qui sont les planètes de ces soleils microscopiques.

Celles-ci gravitent en effet autour du noyau central en décrivant de véritables orbites, et ce mouvement s'opère sous l'action des forces électriques en présence, la tension positive du noyau équilibrant à elle seule la somme des tensions négatives des corpuscules planétaires, et atteignant ainsi cette valeur énorme que nous avons déjà signalée à propos des ions.

On comprend ainsi que l'action d'une force électrique suffisante, venant solliciter un atome, peut réussir à en détacher l'une de ces petites planètes, comme c'est le cas par exemple, dans la formation des rayons cathodiques. Mais la masse de ce corpuscule est tellement faible que le poids total de l'atome n'en est pas affecté, et comme l'attraction positive du noyau central persiste intégralement, la réaction exercée s'accroît d'autant sur les corpuscules restants, et il deviendra de plus en plus difficile d'en détacher de nouveaux ; nos moyens d'action se trouveront donc rapidement épuisés.

et cependant nous n'aurons pour ainsi dire rien enlevé encore de l'atome, qui reste toujours insécable en apparence. Quant à isoler un soleil positif, c'est là une opération qui surpasse complètement les moyens d'action dont nous pouvons disposer.

L'atome nous apparaît ainsi comme étant dans l'infiniment petit un tout gigantesque, aussi complexe et insondable que notre univers, gouverné par des lois identiques, et constitué comme lui peut-être par le mystérieux éther, dont les molécules jouent dans ce microcosme le rôle des planètes dans le système solaire, et il est même possible d'admettre que les révolutions qu'elles effectuent ainsi autour du soleil central, constituent peut-être les vibrations caractéristiques des raies spéciales qui se retrouvent dans le spectre d'émission du corps dont elles font partie.

C'est ainsi que M. J. Perrin a pu constater par exemple, qu'en partant du chiffre de 1 000 kilomètres par seconde, qui est la vitesse admise par Lénard pour les rayons cathodiques, la durée de la révolution d'un corpuscule, décrivant la circonférence d'un atome d'aluminium, ayant probablement pour diamètre 10^{-7} , atteint 10^{-16} secondes, et, par un résultat des plus curieux, c'est précisément ce même chiffre qui représente la durée des périodes de vibration des raies de l'aluminium.

Quant aux corpuscules qui échappent ainsi à l'attraction du noyau central, ils viennent exercer sur le milieu extérieur une action qui peut être principalement mécanique ou électrique.

S'ils ont conservé ces vitesses énormes qu'ils possédaient à l'intérieur de l'atome, ils disposent alors d'une quantité d'énergie considérable qui leur permet de traverser parfois les obstacles opposés par certains corps

opaques, comme c'est le cas pour la plupart des radiations obscures ; ils agissent alors en bombardant en quelque sorte l'obstacle qui leur est opposé, ainsi qu'on peut le constater par exemple sur un écran fluorescent qu'on met en présence d'un morceau de radium. On voit alors sur l'écran s'illuminer des points brillants qui apparaissent et disparaissent tour à tour, apportant ainsi la trace apparente de ces projectiles invisibles, comme les ronds qui se forment à la surface du lac sous l'action de la pluie décèlent la trace des gouttes d'eau que nous ne verrions pas autrement.

Si, au contraire, les corpuscules atomiques n'ont conservé au moment de leur séparation, qu'une vitesse assez faible, ils se répandent dans le milieu ambiant en agissant sur les molécules voisines qu'ils dissocient à leur tour sous l'influence de la tension électrique dont ils sont chargés. Ils en détachent ainsi certains fragments qui viennent s'agglomérer autour d'eux en constituant ces ions moléculaires dont nous avons parlé, et ils provoquent par là des combinaisons nouvelles qui ne se seraient pas réalisées autrement. C'est ainsi par exemple qu'on a pu obtenir une confirmation de la théorie en provoquant dans un milieu approprié la formation des gouttes d'eau par l'ionisation des molécules d'hydrogène, et l'expérience ainsi faite a pu même servir à dénombrer le nombre des corpuscules intervenant d'après celui des gouttelettes ainsi obtenues.

La théorie nous permet en même temps de concevoir le mode d'action des corps radioactifs, comme l'uranium, le thorium, le radium etc., qui possèdent comme on sait, cette propriété mystérieuse d'émettre continuellement des rayons lumineux sans aucune dépense de force apparente, et même de dégager aussi dans les mêmes conditions des quantités de chaleur

importantes, comme l'ont reconnu récemment MM. Laborde et Curie.

La radioactivité, dont la découverte initiale est due à M. H. Becquerel, constitue d'ailleurs une propriété générale de la matière ainsi que nous l'avons rappelé plus haut, d'après les expériences de M. le D^r Le Bon.

Il a constaté en effet, qu'après avoir été frappés par la lumière, presque tous les corps de la nature peuvent émettre aussi ces mêmes rayons par simple effet d'induction, mais dans une proportion fort restreinte toutefois et presque imperceptible.

Nous observons d'ailleurs que l'action des rayons X provoque une certaine ionisation des corps étrangers, notamment de l'hydrogène, et les radiations ultra violettes exercent de leur côté une influence analogue sur les métaux.

Cette conception générale trouve une confirmation nouvelle dans les curieuses études effectuées par M. Blondlot sur certains corps soumis à des efforts de déformations, et spécialement sur les métaux ; il a pu constater en effet que, dans ces conditions, ces corps émettent des rayons spéciaux qui agissent en augmentant l'éclat du sulfure de calcium phosphorescent. M. Blondlot a même réussi à mesurer la fréquence des vibrations de ces radiations nouvelles, dénommées par lui rayons N, et il a pu montrer qu'elles viennent prendre place entre les rayons électriques et les rayons lumineux, en occupant ainsi une région restée inexplorée jusque-là dans la classification générale dont nous avons parlé plus haut.

Ces rayons divers, lumineux ou calorifiques, peuvent être considérés toujours comme de véritables rayons cathodiques, directement formés par la projection de corpuscules mal retenus sous l'attraction du noyau cen-

tral dans la sphère de leurs atômes respectifs, et qui semblent ainsi se détacher sous un effort insignifiant en apparence.

Ainsi entendue, la radioactivité ne résulte plus d'une création de chaleur ou de lumière toute gratuite et d'autant plus mystérieuse ; mais elle est simplement la manifestation de l'énergie interne contenue dans l'atome, la transformation des forces mécaniques et électriques qui sollicitent ses éléments constituants.

Aussi est-il permis de penser que la radioactivité doit entraîner à la longue une modification appréciable dans les propriétés chimiques des corps qui en sont affectés, directement ou par induction, bien que cependant la balance reste toujours impuissante à déceler la perte de substance due à l'émission de ces corpuscules infinitésimaux.

C'est effectivement ce qui paraît se produire, et M. Curie estime par exemple que le radium, qui apparaît toujours en combinaison à l'état de chlorure mélangé avec le barium, tend à se rapprocher de plus en plus de ce dernier métal, dont il constitue en quelque sorte un méta-élément, suivant la définition que nous rappelons plus loin en parlant de la formation des corps simples. D'autres expérimentateurs estiment également de leur côté que le radium se transforme en hélium.

Cette théorie audacieuse de la complexité de l'atome n'a pas encore revêtu jusqu'à présent sa forme définitive, si tant est que nous puissions jamais rien créer de définitif en pareille matière ; mais nous pouvons dire cependant qu'elle nous fournit aujourd'hui une explication satisfaisante de ces phénomènes mystérieux dont la découverte récente est venue bouleverser la science, et nous pouvons ajouter encore qu'elle a supporté victorieusement le contrôle de certaines expériences

qu'elle a provoquées, notamment cette observation si curieuse et inattendue par laquelle Zeemann a réussi à modifier l'apparence des raies spectrales d'une source lumineuse déterminée, par la seule approche d'un électro-aimant ; la théorie qui voit dans les corpuscules en mouvement une sorte de flux électrique, considère en effet que ceux-ci doivent être déviés par une action magnétique, comme c'est le cas pour les rayons cathodiques, et le déplacement des raies apporte ainsi la confirmation expérimentale de cette déviation.

Etat colloïdal

Observons encore, d'après les expériences de M. le Dr G. Le Bon, que certains métaux peuvent être amenés par voie électrique à un état de dissociation extrême, désigné par lui sous le nom de colloïdal, et alors probablement ils sont représentés par de simples fragments d'atomes doués de propriétés nouvelles complètement différentes de leurs actions normales.

Si on diffuse par exemple, un trois centième de milligramme de platine dans un litre d'eau distillée, en faisant éclater le courant électrique entre deux tiges de ce métal immergées dans le bain, on obtient un liquide coloré, tenant en suspension des particules dissociées qu'il est impossible de séparer par filtration. Un pareil liquide agit alors sur certains corps extérieurs en provoquant des réactions chimiques par un simple effet de présence tout à fait analogue à celui des ferments organiques, et, comme pour mieux justifier encore ce rapprochement imprévu, nous voyons même que cette action mystérieuse se trouve aussitôt paralysée par les mêmes réactifs qui agissent sur les fer-

ments ; aussi sommes-nous amenés à penser que ces particules infinitésimales ne sont pas autre chose que les atomes chimiques du métal ainsi divisé.

Ajoutons enfin que certains corps, amenés à un état de division extrême, comportant par exemple une épaisseur inférieure au millième de micron, prennent aussi des propriétés nouvelles et inattendues. C'est la bulle de savon qui perd ses irisations au moment où elle va se briser, ou encore la pellicule infiniment mince de certains sels métalliques qui perd la conductibilité électrique qu'elle possédait sous une épaisseur normale.

Isomérisation

En dehors des faits de radioactivité, la théorie trouve également son application en chimie, où elle permet d'expliquer les phénomènes d'isomérisation.

Si, en effet, les molécules de certains corps composés se manifestent à nous avec des propriétés différentes suivant les cas particuliers, c'est que l'arrangement interne a subi lui-même une variation correspondante ; la même explication s'étend nécessairement aux atomes élémentaires des corps simples isomères, comme le carbone ou l'azote par exemple, et dès lors chacun de ces atomes doit être considéré aussi comme constitué par un groupement complexe de corpuscules plus petits, susceptibles de se répartir ou même de graviter autour du noyau central suivant des lois diverses assurant également la stabilité du système.

C'est bien là en effet, la conception fondamentale de la stéréochimie, l'ingénieuse théorie imaginée vers 1874 sous des formes un peu différentes par MM. Vant'Hoff et Le Bel, et qui est aujourd'hui universellement admise.

Elle nous enseigne en principe que les atomes de

certains corps simples doivent être représentés nécessairement par le schéma d'une figure à trois dimensions, dont les sommets déterminent les directions suivant lesquelles s'exercent leurs propriétés.

C'est le cas par exemple, pour l'atome de carbone, qui est constitué suivant Vant'Hoff par un véritable tétraèdre dont le noyau principal occupe le centre, pendant que les corpuscules subordonnés sont concentrés aux quatre sommets.

Ces groupements déterminent ainsi le nombre et la forme des combinaisons moléculaires dans lesquelles l'atome peut s'engager, et ils constituent ce qu'on appelle des *valences*.

Pendant longtemps, la théorie admettait que la direction de ces valences était nécessairement celle qu'imposerait le tétraèdre régulier, mais M. Von Baeyer a pu montrer, au contraire, qu'elles pouvaient subir une certaine déviation, témoignant que le tétraèdre constitutif pouvait revêtir une forme irrégulière.

D'autre part, le principe des liaisons mobiles, qui forme également l'une des bases de la théorie, nous enseigne que ces tétraèdres n'occupent pas nécessairement une position invariable dans l'espace, mais qu'ils peuvent au contraire se déplacer dans certaines conditions, en tournant autour d'un axe approprié.

De son côté, l'atome d'azote donne lieu à des phénomènes plus remarquables encore ; car il n'est pas, comme le carbone, limité à un nombre invariable de valences, il en possède en effet, tantôt trois, tantôt cinq. De plus, deux de ces dernières ne sont pas équivalentes aux trois autres.

Enfin elles manquent de stabilité, surtout dans l'azote trivalent ; alors en effet, les groupements semblent voyager librement d'un atome d'azote à un autre, sans l'in-

tervention d'aucune énergie chimique extérieure, comme le font les corpuscules de la matière radiante, et même ils peuvent communiquer cette propriété singulière aux atomes combinés avec eux dans la même molécule.

Pour expliquer ces faits, et un grand nombre d'autres analogues, la stéréochimie a dû renoncer à l'idée fondamentale de la fixité absolue d'équilibre au repos, grâce à laquelle elle avait pu concevoir ces fragiles édifices qu'elle aperçoit dans la constitution des corps.

Aujourd'hui elle admet, suivant l'hypothèse de M. Werner, que les atomes, aussi bien que leurs corpuscules constituants, sont animés d'un mouvement continu d'oscillation autour d'un centre moyen. Sous certaines actions extérieures comme la chaleur, ces oscillations pourraient augmenter d'amplitude, et permettre même aux corpuscules les plus éloignés de dépasser une certaine zone d'attraction, au delà de laquelle ils se trouveraient soumis à une action extérieure prépondérante, qui les retiendrait dans une position nouvelle, sans que cependant la transformation puisse être réversible.

On voit immédiatement quel appui concordant ces conceptions nouvelles auxquelles la science s'arrête aujourd'hui, viennent apporter à la théorie corpusculaire, d'après laquelle l'atome matériel comprendrait, ainsi que nous le disions plus haut, un agrégat complexe d'éléments subtils, plus ou moins voisins de l'éther, et qui sont entraînés dans un mouvement de gravitation incessant.

Méta-éléments

Cette théorie trouve encore une confirmation d'une autre nature, mais non moins intéressante, dans la

considération des méta-éléments, due à l'éminent physicien, Sir W. Cookes.

Il nous montre en effet que les progrès actuels de la chimie, nous amènent aujourd'hui à reconnaître l'existence de certaines espèces minérales douées seulement d'une quasi identité ; elles conservent des différences réelles néanmoins, mais qui sont d'un ordre secondaire, comme si les atomes constitutifs de chacune d'elles retenaient bien le même groupement essentiel, avec une seule divergence tenant par exemple au mouvement propre des corpuscules élémentaires dont nous venons de parler.

A l'appui de cette hypothèse, M. W. Cookes cite le cas de certains métaux rares, et spécialement celui de l'yttrium dont il a fait lui-même la découverte, et qui peut se décomposer en sept ou huit corps différents qu'il appelle des méta-éléments.

Ceux-ci conservent bien les propriétés chimiques du métal type, ce qui rend la séparation fort difficile : mais la distinction s'impose néanmoins, puisque, à l'analyse spectrale, les vapeurs de chacun d'eux présentent leurs raies caractéristiques, dans lesquelles nous retrouvons par conséquent, la manifestation probable d'un mouvement vibratoire spécial des corpuscules constituants.

Le même fait s'observe sur le didyme par exemple, qui a été décomposé par le Dr. Auer en plusieurs méta-éléments distincts, néodyme, praséodyme.

C'est également le cas pour l'argon, qui est déjà un succédané de l'azote, et qui comporte lui aussi ses méta-éléments bien caractérisés.

Il est permis de penser que, si nous disposions de réactifs chimiques assez puissants, nous pourrions décomposer la plupart des corps simples qui donnent en-

core à l'analyse spectrale des raies multiples, et nous reconnaissons ainsi que ces corps ne sont plus exclusivement composés d'éléments identiques, mais seulement d'une réunion semi-homogène d'atomes peu différents, s'écartant du type moyen par certaines vibrations internes qui leur sont plus spécialement caractéristiques.

Sous la diversité apparente des corps, nous avons le droit de supposer l'unité de la matière inerte, et d'admettre par suite que les éléments multiples qu'elle comporte se sont constitués lors de la formation de l'univers, par des condensations successives d'un élément ultime, sorte d'éther initial, le *protyle*, qui s'est aggloméré peu à peu sous l'influence des variations du milieu ambiant, comme le protoplasma le fait encore sous nos yeux pour la matière organique.

Ces agglomérations successives se sont opérées en autant d'étapes que nous connaissons de corps simples; dans chacune d'elles, le protyle s'est granulé pour constituer l'atome correspondant, sous l'action de ces forces électriques énormes dont l'éther est le dépositaire; mais ces formations, déterminées par l'état du milieu ambiant, ont pu ne pas s'opérer toujours, sur tous les points de l'univers, dans des conditions absolument identiques de température, de pression, de potentiel, etc., si bien qu'elles ont donné ainsi naissance à des produits distincts, à des méta-éléments dont la réunion constitue seulement en apparence un élément unique.

Sans doute la séparation de ces méta-éléments reste souvent impossible par les moyens dont nous disposons, comme l'est encore l'opération inverse de la transmutation des corps simples; mais, dans les deux cas, c'est probablement parce que nous ne savons pas mettre en jeu des forces électriques assez puissantes pour provoquer la dissociation de l'atome.

Il reste vrai cependant que, dans la recherche de cette transmutation, les anciens alchimistes ne poursuivaient pas une œuvre absolument contradictoire, puisque cette notion de la complexité de l'atome à laquelle nous ne pouvons plus échapper aujourd'hui, nous conduit à admettre, comme une conséquence nécessaire, cette unité de la matière originelle, génératrice de tous les corps que nous connaissons.

C'est également l'opinion qu'émet l'éminent naturaliste, M. Ed. Périer, dans la préface du *Dictionnaire des Sciences et de leurs applications* : « La vieille
« chimie des éléments ne reste pas inactive. L'étude
« comparative des propriétés des corps simples fait
« apparaître, dit-il, entre leurs poids atomiques, entre
« les radiations qu'ils émettent, entre leurs points de
« fusion, des relations simples qui laissent supposer
« sous l'apparente diversité des corps, l'unité de la
« matière inerte. »

On voit immédiatement quel jour inattendu cette conception nouvelle de la matière vient nous apporter sur la destruction finale dont elle est menacée aussi bien que la création tout entière, et nous comprenons mieux comment cette loi du devenir éternel qui détermine sans exception toutes les manifestations éphémères de la vie universelle, n'épargne pas non plus l'atome physique qui cependant paraissait pouvoir la défier dans son immobilité incorruptible.

La loi de permanence régit bien la matière en toute rigueur ; mais elle ne peut plus s'appliquer pendant le cours illimité des âges sans recevoir au préalable une interprétation modifiée permettant de tenir compte de la décomposition infiniment lente qui paraît affecter l'atome matériel pour le ramener définitivement un jour dans le chaos d'où il est sorti.

CHAPITRE V

SCIENCES PHYSIQUES ET MÉCANIQUES LE RÔLE DE L'ÉETHER DANS L'UNIVERS

Nous avons rappelé dans les chapitres précédents cette loi fondamentale de la permanence de la matière et de l'énergie, qui régit toutes les manifestations du monde physique et détermine ainsi l'histoire de l'univers ; nous avons essayé ensuite de déterminer, à la lumière de la science actuelle, comment il nous est possible de concevoir aujourd'hui ces deux facteurs nécessaires, et, pour l'un comme pour l'autre, nous nous sommes trouvés constamment ramenés à la notion de ce mystérieux éther, de ce fluide invisible, qui seul est en mesure de nous apporter des faits extérieurs. une représentation qui ne soit pas purement superficielle.

Les manifestations de l'énergie, si diverses qu'elles soient, peuvent en effet se rattacher toutes à des variations périodiques dans l'état des atomes d'éther, soit qu'il s'agisse de véritables ondulations mécaniques, ainsi que le supposait Fresnel pour la lumière, ou de simples changements de tension électrique, comme l'admet maintenant la théorie de Maxwell.

Quant à la matière, nous ne pouvons plus essayer de la saisir désormais dans ses dernières particules constituantes, sans y retrouver encore l'intervention de l'éther.

La complexité de l'atome peut être considérée aujourd'hui comme bien établie, et elle nous amène nécessairement, comme nous venons de le voir, à cette conception des corpuscules plus ou moins subtils en qui nous retrouvons le résultat d'une condensation des atomes d'éther.

En dernière analyse, la force se confond avec la matière, l'éther invisible devient ainsi la seule réalité effective, et c'est dans l'étude de ses manifestations qu'il nous faut chercher l'histoire même de l'univers.

Ces manifestations qui sont celles de l'énergie, sont régies par des lois mécaniques dont quelques-unes nous sont connues, car elles se déduisent de l'étude des systèmes matériels nécessairement limités que nous pouvons aborder.

Nous savons en effet prévoir les déformations que ces systèmes sont susceptibles d'éprouver sous l'action de forces bien déterminées, et nous concevons la possibilité d'étendre à l'univers entier, par une extension hardie, mais justifiée, les déductions ainsi établies pour les systèmes restreints que nous connaissons.

On observera sans doute qu'une pareille extension ne serait pas légitime, si l'univers était réellement infini, comme il nous le paraît au premier abord avec ses dimensions insondables. En pareil cas, en effet, il n'aurait plus rien de commun avec les systèmes que nous étudions en mécanique.

Nous répondrons toutefois que cette objection ne

paraît pas justifiée en fait ; car presque tous les astronomes sont d'accord aujourd'hui pour considérer l'univers matériel comme formant bien un système fini, et pour dire que ces étoiles innombrables, qui éclairent la voûte des cieux, sont bien en quantité limitée, puisque, même avec les instruments les plus grossissants, elles nous apparaissent toujours comme autant de points bien déterminés se détachant sur un fond obscur, et non pas comme donnant une tache lumineuse continue.

Puisque il s'agit bien d'un système fini, nous sommes en droit de lui appliquer les lois que formule en pareil cas la théorie mécanique de la chaleur, pour déterminer les conditions de production du travail dans le système considéré, et nous pouvons rechercher s'il nous est possible d'en tirer une conclusion intéressant l'allure générale de l'histoire de l'univers.

Or, la théorie nous enseigne à ce sujet que les transformations productives du travail par action calorifique ne sont pas réversibles : elles s'accompagnent nécessairement d'une augmentation continue de la quantité désignée par les mathématiciens sous le nom d'*entropie*, c'est-à-dire qu'elles tendent toujours à accroître la température des régions froides aux dépens des régions chaudes, et à modifier par conséquent en l'uniformisant davantage, la répartition générale de la chaleur. C'est là du reste une application de cette loi dont nous parlions plus haut, d'après laquelle la règle de permanence gouverne bien toutes les manifestations de l'énergie au point de vue de la quantité, mais non à celui de la qualité.

Il faut en conclure que l'univers est parti d'un point de départ déterminé, et qu'il tend vers une fin également déterminée, qui sera marquée précisément par

cette répartition uniforme de la chaleur dans toute la matière, laquelle empêchera effectivement tout mouvement ultérieur.

Nous pouvons concevoir ainsi qu'au moment de la création, toute l'énergie disponible était concentrée dans l'éther, qui, à chaque instant depuis lors, en cède à la matière une partie graduellement croissante.

Cette énergie s'abaisse ainsi à la forme la moins évoluée, la plus grossière qu'elle peut revêtir ; mais nous aurons à examiner plus tard, en parlant des forces vitales, si, par une contre partie nécessaire, elle ne libère pas en même temps une forme d'énergie plus haute, trouvant son application dans un plan plus subtil encore que celui de l'éther.

L'univers apparaît en effet à nos yeux comme une sorte de vaste mécanisme dont nous constatons seulement les mouvements secondaires ou parasites, les frottements, l'échauffement des pièces tournantes, les vibrations transmises au milieu ambiant, mais dont le but nous échappe, parce qu'il nous est impossible d'embrasser l'appareil d'une vue d'ensemble et de constater le travail utile effectué.

C'est là sans doute une comparaison que les apologistes religieux n'ont pas manqué de faire depuis longtemps ; mais aujourd'hui, elle prend une force et une autorité toutes nouvelles à la lumière des notions actuelles sur les transformations de l'énergie, puisque nous savons maintenant que, dans l'histoire de l'univers matériel, ces transformations ramènent toujours l'énergie vers sa forme la moins évoluée ; elles l'usent en un mot, comme le fait le mécanisme mystérieux dont nous parlions tout-à-l'heure pour ses organes actifs, et comme ceux-ci, elles doivent collaborer nécessairement à l'accomplissement d'un dessein ignoré.

Là encore, nous retrouvons un nouvel exemple de l'influence obligée que les découvertes scientifiques viennent exercer sur les spéculations philosophiques elles-mêmes ; car cette conception du devenir éternel de l'univers, partant d'un état bien défini pour aboutir à une fin également déterminée, nous apporte un argument de grande valeur en faveur de l'idée d'une création initiale, et les considérations que nous avons développées plus haut sur la complexité de l'atome et la désagrégation dont il est menacé nous amènent aussi à rejeter l'idée de l'éternité de la matière qu'on oppose souvent à celle d'une création.

A un autre point de vue, pour nous en tenir à ce qui concerne l'histoire de l'univers, nous pouvons observer que cette conception nous permet de nous représenter l'enchaînement mécanique des faits, et d'entrevoir par suite la possibilité de la prévision de l'avenir, en même temps que celle de l'enregistrement du passé.

Dès lors en effet que nous voyons dans l'univers une quantité de matière déterminée, sollicitée d'après des lois bien précises par une quantité d'énergie également déterminée, nous nous trouvons en présence d'un système dynamique, dont nous pouvons étudier les transformations en toute rigueur, d'après les méthodes de calcul admises en mécanique.

Si donc, il était possible d'établir l'ensemble des formules représentant à un moment donné l'état variable de l'univers, il serait possible en même temps d'en déduire, par une série de calculs appropriés, l'état résultant dans le moment immédiatement voisin, et de suivre ainsi de proche en proche, toutes les transformations qui l'attendent.

Observons que ces calculs comporteraient en particulier des intégrations, toutes les fois qu'intervien-

draient des forces *naissantes*, définies seulement par l'action qu'elles ont exercée pendant un premier instant infiniment court.

On ne peut même pas objecter, dans ces conditions, que cette conception mécanique ne serait qu'un véritable déterminisme, niant toute intervention de la liberté parmi les forces considérées, car le jeu des formules permet précisément de représenter par des termes arbitraires, l'action limitée d'une force relativement indépendante.

Les opérations d'intégration introduisent en effet, dans ces formules, des quantités nouvelles, désignées sous le nom de *constantes*, qui sont relativement indépendantes de l'état antérieur de la formule, et dont la valeur peut être fixée à volonté, dans des limites fort étendues.

Une intelligence infinie, possédant toutes ces formules représentatives de l'état variable du monde, pouvant embrasser immédiatement toutes les déductions qu'elles recèlent, et apercevoir en outre toutes les variétés possibles qu'elles comportent, aurait ainsi la perception de l'avenir, sans qu'il en résulte cependant négation d'une certaine liberté pour les facteurs indépendants qui contribuent à le déterminer, et notre esprit limité conçoit par là comment l'être intelligent pourrait en acquérir la vision progressive à mesure de son développement vers l'infini.

A côté de la prévision de l'avenir, qu'il recèle ainsi à l'état latent, le fluide éthérique renferme également la vision formelle du passé, inscrite sans doute à tout jamais dans ses vibrations incessantes; et nous pouvons concevoir ainsi que cette loi fondamentale de la permanence de la matière et de l'énergie s'applique aussi en toute rigueur aux faits passés, puisqu'ils laissent après eux une trace indélébile.

Observons en effet que le moindre de ces faits a produit nécessairement dans la répartition de l'énergie une modification correspondante qui l'a enregistré par là même : le rayon lumineux qui en a été le témoin, en emporte la trace avec lui, dans ces courses vertigineuses qui exigent des milliers d'années pour atteindre les astres lointains, et l'œil qui pourrait la recueillir là-bas, retrouverait cette image aussi vivante qu'à l'instant où elle est née.

C'est que les ondulations diverses, correspondant chacune à une impression donnée, se superposent dans le rayon lumineux sans se détruire ; nous avons même constaté dans cet instrument si curieux qui s'appelle le *photophone*, que la lumière pouvait emporter avec elle un simple son, vibration de l'air infiniment lente et grossière par rapport aux siennes, et le restituer aussi sans altération.

Nous savons également par la radiographie que l'obscurité n'est même pas un obstacle insurmontable pour cet enregistrement, car les faits dont elle a été le seul témoin, reçoivent cependant aussi leur inscription, grâce à l'intervention de rayons appropriés, qui savent traverser les écrans les plus opaques en apparence.

On peut dire ainsi en toute vérité que l'histoire de la terre, comme celle de tous les astres de la création, est actuellement éparse dans l'univers ; car les rayons que ces astres ont émis dans la suite des temps, la portent inscrite en eux-mêmes, et l'on voit qu'il serait toujours possible d'y retrouver la solution de toutes les questions que nous pouvons agiter sur le mode de formation de notre globe, les âges divers qu'il a pu traverser, voire même aussi sur le développement de l'humanité ; car on pourrait y revoir tous les grands faits qui ont exercé une influence décisive sur son his-

toire, et qui prennent ainsi à nos yeux une importance capitale.

Il y a là en un mot, un enregistrement forcé embrassant toute l'histoire de l'univers, et dans lequel notre existence personnelle occupe sa place obligée, quelque imperceptible qu'elle puisse paraître dans l'immensité du grand Tout.

Ainsi que nous le remarquions plus haut, en parlant du christianisme, on peut dire en quelque sorte que nous retrouvons ainsi la confirmation scientifique de cette proposition du catéchisme d'après laquelle Dieu embrasse tout le passé d'un coup d'œil unique, et le perçoit comme s'il était présent ; ou encore, au point de vue eschatologique, nous y retrouvons l'explication de la grande scène du jugement dernier, telle que nous la décrit dans son langage superbe la prose magnifique du *Dies irae* :

*Liber scriptus proferetur
In quo totum continetur
Unde mundus judicetur...
Quidquid latet apparebit,
Nil inultum remanebit.*

Ce livre du jugement, c'est en effet l'univers lui-même, il est ce témoin incorruptible qui porte continuellement présente, en quelque point de son immensité, la trace indélébile de notre passage éphémère dans la vie matérielle.

CHAPITRE VI

BIOLOGIE LA MATIÈRE ET LA VIE

Dans les chapitres précédents, nous avons exposé cette grande loi de la permanence, qui préside à la conservation de la matière et de l'énergie, aussi bien qu'à celle des faits eux-mêmes, et qui domine enfin toute l'histoire de l'univers, en ce sens qu'elle nous permet d'en caractériser le développement et d'y assigner un terme obligé.

A côté de ces manifestations de l'énergie purement mécanique dont nous nous sommes occupés jusqu'à présent, nous devons examiner maintenant celles qui se rattachent à des forces d'une autre nature, intéressant plus directement le sujet de notre étude, c'est-à-dire les forces vivantes et les forces conscientes, et nous aurons à rechercher dans quelle mesure nous pouvons revendiquer pour elles le bénéfice de l'application de cette loi toujours respectée de la permanence.

Le principe général ne peut évidemment soulever aucune contestation ; l'énergie qui se manifeste à nous dans la vie ne se détruit pas plus que celle qui

agite la matière inerte ; mais on peut se demander toutefois s'il ne s'agit pas là de simples phénomènes, d'ordre mécanique ou chimique, dont la conservation par conséquent ne présente pas tout l'intérêt que nous voudrions y attacher.

Il importe donc de reconnaître si, à côté ou au-dessus de ces phénomènes purement matériels par lesquels se manifeste la vie, nous ne pouvons pas constater l'action d'une force indépendante des premières ; alors en effet, nous serons d'autant mieux autorisés à admettre que cette force survit avec ses caractères spéciaux, et qu'elle conserve par conséquent une certaine originalité, lorsque la mort la soustrait à l'observation sensible.

Si cette première conclusion est justifiée déjà d'une façon générale pour la force vitale inconsciente, elle le sera encore d'autant mieux pour les forces nettement individualisées qui caractérisent les êtres supérieurs doués de conscience et de raison.

C'est en un mot le problème de l'existence objective d'une force vitale et d'une force consciente qui se pose devant nous, et la solution qu'il recevra modifiera profondément l'interprétation à donner à la conception de la survivance, déduite de la loi de permanence.

Sans doute, il semble au premier abord qu'il ne peut s'élever aucune difficulté sur ce point : l'être organisé qui se développe suivant un plan bien déterminé, l'animal, comme la plante, diffère par des caractères évidents de la matière inerte, endormie dans une sorte de sommeil éternel, inapte à se développer, inapte à se reproduire, et qui, en un mot, ignore la vie en même temps que la mort.

Il y a là une distinction capitale, impossible à méconnaître, qui sépare nettement l'être organisé, et qui

nous oblige à le caractériser par une force distincte dont nous ne pouvons pas rejeter l'existence.

Et si, nous attachant maintenant à cette classe bien délimitée des êtres vivants, nous cherchons à en définir les grandes divisions d'après les modalités de la force vitale, nous séparons immédiatement, et sans aucune hésitation, les végétaux des animaux, la plante immobile, privée sans doute de sensibilité, d'avec l'animal qui peut manifester au contraire sa volonté avec ses douleurs et ses joies, et qui même souvent peut témoigner d'une individualité caractérisée.

Dans l'espèce humaine, cette individualité s'accompagne en même temps d'un sentiment d'intelligence et de raison abstraite, de la faculté du langage qu'elle est seule à posséder, si bien que certains naturalistes ont pu en constituer un règne bien distinct, aussi différent à leurs yeux des autres règnes animaux, que ceux-ci peuvent l'être des végétaux.

Nous observons ainsi, entre les quatre grands règnes de la nature, une distinction bien tranchée, et nous en concluons que chacun d'eux doit se caractériser par l'intervention d'une force appropriée qui lui soit complètement spéciale.

Difficulté de caractériser la force vitale

Une pareille conception ne souffrirait évidemment aucune difficulté, si on pouvait s'en tenir à l'observation des cas les plus fréquents; mais il faut bien reconnaître qu'il est tout à fait impossible de définir avec précision ces groupements si bien caractérisés en appa-

rence ; car les frontières qui les déterminent se dérobent en quelque sorte à nos investigations, lorsque nous voulons les marquer avec un peu de netteté. La matière inerte nous manifeste en effet, dans certains cas, des phénomènes que nous croyions d'abord dépendre exclusivement de la vie ; à la limite inférieure du règne animal, nous rencontrons des êtres sensitifs, privés de mouvement, qui, à bien des égards, sont encore des plantes, et de même, à la limite supérieure, nous voyons parfois des animaux doués d'une véritable faculté de raisonnement, qui peuvent supporter la comparaison avec certaines races humaines ; il faut donc admettre qu'il est possible de passer sans solution de continuité, par une gradation insensible embrassant toute l'échelle des êtres, depuis l'humble minéral jusqu'à l'être humain le plus perfectionné.

C'est là un fait qu'il est difficile de contester aujourd'hui, et, dès lors, ne sommes-nous pas obligés d'en conclure, par une conséquence inévitable, que la vie elle-même, dans toutes ses manifestations, n'est plus que la résultante fatale des mêmes affinités moléculaires qui gouvernent la matière inerte, et qu'elle ne constitue plus en quelque sorte qu'un simple chapitre de la chimie du carbone, où ne saurait intervenir aucune force indépendante ?

On voit ainsi tout l'intérêt qui s'attache à cette question fondamentale, au point de vue de la solution du problème de la survivance, et il convient que nous en fassions l'objet d'un examen plus détaillé.

Difficulté de définir la matière vivante

Dans les manifestations inférieures de la vie, nous retenons habituellement la faculté de développement

ou d'évolution comme définissant la matière vivante; mais il faut reconnaître toutefois que c'est là un caractère bien insuffisant, car la matière inerte elle-même peut le présenter aussi, lorsqu'elle est placée dans des conditions favorables, spécialement lorsqu'elle a subi déjà une certaine organisation, comme c'est le cas, par exemple, dans la formation des cristaux.

Nous les voyons, en effet, qui se reproduisent aussi sous l'action d'un germe approprié : la projection d'un morceau de sulfate de soude dans une dissolution sur-saturée de ce corps, provoque la formation immédiate d'un précipité cristallin qui vient se déposer autour de ce noyau, comme les plastides qui vont constituer l'œuf autour du germe initial.

Il peut même arriver, comme dans le cas de la glycérine par exemple, que ce soit là le seul procédé connu pour cristalliser ce corps. On sait, en effet, que jusqu'à ces dernières années, la glycérine était ignorée sous cette forme, et les cristaux que nous connaissons aujourd'hui ont été obtenus pour la première fois dans des conditions purement accidentelles, que depuis lors on n'a jamais réussi à reproduire, et on ne peut les préparer que par l'ensemencement d'individus déjà formés, comme s'il s'agissait d'un être vivant.

Il y a plus, car les précautions d'asepsie qui empêchent le développement des microbes générateurs, arrêtent également celui des cristaux.

Le chimiste Oswald a démontré en effet, en agissant sur le salol, qu'on peut déterminer la formation des cristaux de ce corps, en présentant simplement dans la liqueur mère un fil de platine amené antérieurement au contact d'un cristal déjà formé; mais, si on a soin au préalable de flamber ce fil, on arrête toute cristallisation.

Le germe employé peut même déterminer la nature des cristaux obtenus, lorsqu'il s'agit d'un corps susceptible d'adopter deux systèmes différents, comme c'est le cas pour le soufre par exemple.

Si on introduit la liqueur mère dans un tube en U et qu'on y laisse tomber deux cristaux des deux types différents, en en plaçant un dans chacune des branches, on provoque ainsi deux formations cristallines distinctes dans la même liqueur.

Ajoutons encore qu'en dehors de cette reproduction par gemmation, le cristal se rapproche aussi de la matière vivante dans son mode de développement.

Il s'accroît en effet suivant un plan déterminé ; lorsqu'il est placé dans une liqueur mère appropriée, il sait réparer ses brèches en provoquant les dépôts de matière là où ils sont nécessaires pour rétablir l'intégrité de ses formes, il peut même s'alimenter dans une liqueur de constitution chimique un peu différente de la sienne, si elle peut donner le même système cristallin.

Et si, quittant maintenant le cristal qui doit à son organisation même quelques-unes des apparences de la vie, nous essayons d'aborder la matière inerte, nous sommes forcés de reconnaître là encore que l'immobilité que nous lui attribuons n'est souvent qu'une simple apparence, et la surface rigide d'une barre métallique dissimule peut-être des déplacements internes que nous ne pouvons pas soupçonner au premier abord.

Les recherches micrographiques nous ont apporté à cet égard des révélations complètement inattendues ; l'observateur qui applique les puissants microscopes actuels à l'étude d'une gouttelette liquide, aussi bien qu'à celle de la section rigide d'une pièce métallique,

y retrouve avec étonnement les traces d'une activité qui semblait interdite à la matière inerte.

Dans le premier cas, il distingue en effet, au milieu du liquide, les déplacements incessants de particules infiniment petites, qui sont probablement des détritux organiques sans être cependant des microbes, il les voit s'agiter comme des êtres doués de vie. C'est le mouvement brownien, qui paraît s'entretenir de lui-même et ne doit s'arrêter jamais ; il se poursuit dans les liquides les plus divers, quel que soit leur degré d'acidité, pourvu qu'ils présentent une fluidité suffisante ; il se retrouve même dans les bulles gazeuses incluses dans les lames de quartz par exemple, et il peut être considéré ainsi comme constituant la première manifestation accessible à nos sens, des mouvements moléculaires hypothétiques qu'admettent les théories actuelles de la matière.

Dans l'étude de la constitution interne des métaux, nous retrouvons des phénomènes analogues, et non moins étranges : au lieu de l'homogénéité rigide que nous étions en droit d'y supposer, le microscope nous révèle au contraire un organisme complexe de noyaux et de cellules, comprenant des agrégats variables, susceptibles de réactions mutuelles, capables de se modifier en un mot, de se transformer dans une certaine mesure, de provoquer même certains déplacements des molécules élémentaires dans le but de réagir contre l'action du milieu ambiant, comme le ferait un organisme vivant, cherchant à se défendre contre les causes de destruction dont il est menacé.

Dans les aciers ordinaires, c'est la molécule de carbone qui passe de l'état combiné à l'état dissous, c'est le fer qui subit des transformations allotropiques altérant complètement ses propriétés de toute nature, et

ces modifications ne se produisent pas seulement sur le métal chauffé à haute température, prenant ainsi une certaine plasticité qui permet le déplacement relatif des molécules élémentaires, refoulées sous l'action irrésistible des engins si puissants de la forge, elles apparaissent encore plus ou moins nettement accentuées, mais toujours perceptibles au moins au microscope, dans tous les efforts de déformation que la pièce peut subir.

Si, par exemple, elle est soumise à un effort de traction, elle présente immédiatement au point le plus faible un étranglement qui deviendrait l'amorce de la rupture, si le métal ne réagissait pas en quelque sorte pour défendre la section ainsi menacée : aussitôt en effet la résistance s'élève en ce point par suite des transformations intimes qu'il subit, l'étranglement s'arrête pour se manifester immédiatement dans une section différente devenue la plus faible à son tour, celle-ci réagit de la même manière, et l'étranglement se déplace ainsi d'une façon continue sur toute la longueur de l'éprouvette, jusqu'à ce qu'il se localise définitivement en un point particulier qui restera toujours le plus faible jusqu'à la rupture définitive.

Ce n'est pas que, même à ce moment, l'organisme métallique ne fasse un effort particulièrement énergique, qu'un éminent expérimentateur, M. Ch. Ed. Guillaume, n'hésite même pas à qualifier d'héroïque, pour défendre le point menacé, en y accumulant tous les moyens de résistance dont il est capable ; si, en effet, on arrête l'expérience avant que la rupture ne soit atteinte, mais lorsque cet allongement local, dénommé striction, qui en est le précurseur, est déjà fortement accentué, et si on reprend ensuite l'expérience après avoir ramené au tour l'éprouvette sur toute

sa longueur au diamètre réduit de la striction, on reconnaît que la section ainsi étirée, qui paraissait par là même la plus affaiblie, est au contraire la plus résistante de toutes, et effectivement, les nouveaux étranglements locaux, qui décèlent les points de faible résistance, se produisent alors en des sections différentes, montrant ainsi que l'être métallique a su au contraire consolider efficacement la région attaquée comme aurait pu le faire un organisme vivant.

Ces transformations profondes s'accompagnent nécessairement de certains déplacements des molécules constituantes, opérés dans les profondeurs de ce milieu rigide; nous pouvons même constater qu'ils persistent encore, après que l'effort qui les a provoqués a suspendu son action, et en effet la barre métallique qui vient de subir une déformation élastique, mettra quelquefois plusieurs années avant de revenir exactement à ses dimensions initiales, si tant est même qu'elle les reprenne jamais; car la période de repos complet semble fuir continuellement et se reculer toujours plus loin à mesure que les appareils d'observation prennent plus de précision.

Ce déplacement incessant se poursuit même en dehors de toute tentative de déformation spéciale, et les expériences de M. Roberts Austen, confirmées par celles de M. le D^r G. Le Bon, ont montré qu'à la température de 100° seulement, et même parfois à la température ordinaire, l'or pouvait se diffuser dans le platine ou le plomb par le simple contact des deux métaux, tellement il est vrai que l'équilibre et le repos n'existent nulle part dans l'univers, et la matière inerte ne les connaît pas plus que le monde de la vie.

Nous avons pu montrer dans un chapitre précédent que l'atome lui-même recèle sans doute dans son im-

mobilité apparente des mouvements internes fort complexes et des trésors d'énergie que nous avons peine à soupçonner.

Nous avons constaté encore que les atomes de certains corps simples, amenés à cet état colloïdal qui est sans doute une véritable désagrégation, prennent aussitôt des propriétés nouvelles fort étranges rappelant celles des ferments organiques.

Il nous faut bien reconnaître dès lors, que l'immobilité absolue n'est pas un caractère exclusif dans lequel nous puissions chercher la distinction fondamentale du règne de la vie par opposition avec celui de la matière inerte.

Il y a plus encore, car on a pu soutenir avec raison que la mémoire elle-même, qui paraît cependant l'attribut exclusif de la vie supérieure, n'est pas totalement ignorée de la matière inerte, et nous connaissons en effet des alliages métalliques qui, amenés à un état bien déterminé, présentent cependant des qualités différentes suivant le cycle d'opérations qu'ils ont parcouru pour y parvenir; c'est une application de la curieuse propriété que les physiiciens désignent sous le nom d'*hystérésis*.

De son côté, le fil aimanté du phonographe Poulsen retient des impressions magnétiques absolument imperceptibles grâce auxquelles il va maintenant reproduire sans erreur par l'intermédiaire d'une plaque vibrante, la succession des paroles qu'il a une fois entendues, tant il est vrai que la matière inerte possède aussi son histoire qu'elle n'oublie pas.

Si maintenant, nous essayons au contraire de définir la classe des êtres organisés par quelque autre caractère dont elle ait la propriété exclusive, nous rencontrons toujours la même difficulté persistante; car, à mesure que la question est mieux étudiée, nous retrouvons fa-

talement l'application invariable des mêmes lois identiques pour les deux règnes, et nous sommes ainsi ramenés à la célèbre affirmation de Leibnitz, d'après laquelle il n'existe pas en réalité de règne inorganique ; mais l'univers entier doit être conçu au contraire, comme un organisme vivant se manifestant seulement sous des formes plus ou moins complexes, que nous dénommons minérales, végétales ou animales.

Les cellules vivantes, les plastides, qui sont les éléments nécessaires de tous les êtres organisés, sont formées elles-mêmes de molécules complexes, d'agglomérations d'atomes de carbone, d'hydrogène, d'oxygène ou d'azote qui n'ont pas d'autres propriétés que celles que leur assigne la chimie minérale, et les corps organisés qu'elles élaborent à chaque instant, sont les mêmes qu'elle sait aujourd'hui obtenir.

Sous l'action du milieu ambiant, le plastide réagit d'une façon absolument fatale, qu'il est possible d'assigner à l'avance ; nous pouvons prévoir en effet, par le raisonnement ou le calcul, nous dit M. F. Le Dantec, l'influence que l'introduction de tel ou tel facteur extérieur, comme l'électricité, la chaleur, la lumière, ou un agent chimique, agissant sur un plastide déterminé, va exercer sur son développement ultérieur, ce qui nous amène donc à penser que ce développement est la conséquence unique des réactions internes ainsi provoquées dans la cellule organisée.

Partant de ce fait, bien établi à ses yeux, que la vie entière du plastide est régie, au point de vue physiologique, par un déterminisme aussi rigoureux que celui qui gouverne la matière inerte, M. Le Dantec croit pouvoir en tirer des conclusions particulièrement graves, au point de vue des animaux supérieurs.

Si nous remontons en effet, dit-il, la série des êtres

vivants à partir des protozoaires, nous verrons se compliquer petit à petit les manifestations vitales, à mesure que s'accroissent le nombre et la différenciation des plastides constitutifs du corps des animaux correspondants, et nous sommes contraints de considérer toujours, au cours de cette étude ascendante, les phénomènes vitaux comme déterminés ; nous devons dès lors en conclure que, si ces animaux sont conscients, nous n'avons pas le droit de leur accorder autre chose qu'une simple conscience témoin, dépourvue d'initiative et de pouvoir directeur, la seule que nous puissions supposer chez le plastide élémentaire, car nous avons constaté qu'il obéit forcément à toutes les influences extérieures, à la lutte desquelles il peut assister tout au plus comme un témoin impuissant incapable de manifester aucune volonté ni même aucune impression.

Et voici que l'homme se rencontre lui-même au sommet de cette échelle de la vie ; sans doute il constate en lui la conscience dont il est doué ; mais la rigueur de l'enchaînement qui rattache entre eux tous les termes de la série, nous oblige à conclure que cette conscience ne peut pas posséder une faculté qui serait déniée à celle des autres animaux, si elle existe.

Nous ne pouvons pas vérifier chez eux l'existence de cette conscience ; mais nous savons qu'elle est nécessairement inerte, comme c'est le cas pour le plastide, et nous devons admettre qu'il en est de même pour la conscience humaine.

Elle n'est qu'un simple épiphénomène connexe des faits dont elle est le témoin, car tous nos actes sont uniquement la conséquence forcée de l'évolution de notre être, laquelle est gouvernée, comme toutes choses dans l'univers, par le déterminisme des lois naturelles.

Observons déjà en effet, que le plus grand nombre de

ces actes sont de nature purement instinctive, c'est-à-dire qu'ils sont la réponse obligée de l'organisme sollicité par l'excitation du milieu extérieur : un observateur étranger peut donc les prédire à l'avance, comme il le fait pour une réaction chimique dont il a dosé au préalable les éléments constituants.

Il n'en est pas de même sans doute lorsqu'il s'agit des actes non instinctifs dans lesquels la volonté paraît intervenir ; mais c'est là une différence purement apparente, tenant à ce que effectivement, la sensation perçue peut provoquer plusieurs réactions possibles entre lesquelles elle semble choisir ; en réalité, ce choix n'est pas plus volontaire que n'est celui d'un courant électrique transmis entre deux postes reliés entre eux par un grand nombre de fils conducteurs entremêlés.

Il nous est impossible d'assigner à l'avance le parcours exact que le courant va suivre, car il faudrait connaître la résistance précise de chacun des éléments intermédiaires, mais le fait que nous l'ignorons n'empêche pas que le courant ne fasse immédiatement son choix sans hésitation ni erreur.

Il en est de même pour la vie organique dans ces régions inexplorées où la sensation se transforme en acte volontaire : nous ignorons absolument le processus qu'elle va choisir dans l'enchevêtrement infini des voies qui lui sont ménagées ; mais l'organisme qui concentre en lui à chaque instant la somme des réactions des molécules constituantes, n'éprouve non plus aucune hésitation, car il fait nécessairement le choix qui lui est ainsi imposé.

Nous devons reconnaître que c'est là un choix déterminé à l'avance, en ce sens qu'il se reproduirait identique à lui-même dans toute autre expérience où les

éléments intervenants se retrouveraient tous sans aucune modification.

La réaction s'opère donc bien d'une manière aussi fatale que lorsqu'il s'agit d'un acte instinctif, avec cette seule différence tenant à ce que l'observateur étranger ne peut pas la prévoir à l'avance ; mais cette différence est d'ordre purement extérieur, et ne change en rien la nature essentielle du phénomène.

La conscience nous enseigne bien que nous possédons la liberté du choix ; mais c'est là une illusion pure, tenant à ce que ces phénomènes de conscience sont provoqués en nous par les actes mêmes qui manifestent la vie de l'organisme : ils se développent parallèlement à eux, les constatent et les enregistrent, mais c'est à tort qu'entre cette constatation annexe et l'acte lui-même, nous attachons une relation de cause à effet, la conscience n'est et ne peut être qu'un témoin inactif et impuissant, car toutes les observations que nous pouvons faire sur les êtres organisés, nous montrent que l'enchaînement des faits s'opère toujours comme si elle n'existait pas, et le principe de continuité auquel nous ne pouvons pas échapper ne nous permet pas de lui attribuer dans l'homme une activité qu'elle ne peut pas posséder chez les autres animaux.

CHAPITRE VII

LE TOURBILLON VITAL

On a vu par l'exposé qui précède, comment la théorie du déterminisme ainsi interprété aboutit à ramener parmi les forces mécaniques toutes les manifestations de la vie organique avec les diverses facultés de l'âme humaine, en y comprenant la volonté elle-même qui perd toute existence indépendante ; et dès lors, au point de vue de la survivance, ces facultés, n'étant plus que des mouvements éphémères provoqués par les forces physiques, ne peuvent pas en espérer d'autre que la leur.

Il ne faut pas oublier du reste que, même réduite à ces conditions si restreintes, cette survivance ne serait pas encore complètement nulle, puisque nous avons vu dans les chapitres précédents comment la loi universelle de permanence conserve toutes les manifestations de l'énergie en les transformant l'une dans l'autre, et elle enregistre tous les faits sans les détruire.

Il est évident toutefois que cette immortalité toute impersonnelle où l'être qui a vécu serait représenté seulement par quelques vibrations anonymes, soumises toujours aux transformations les plus diverses, perdrait la plus grande partie de sa valeur, et nous devons rechercher si les négations si osées de la théorie

précédente s'appuient toujours d'une façon bien légitime sur les observations scientifiques, et les lois qui peuvent s'en déduire actuellement.

Nous observerons, tout d'abord, que le déterminisme des phénomènes vitaux n'exclut pas nécessairement la possibilité d'intervention dans le développement de l'être organisé, d'une force purement dirigeante, qui n'altère sans doute en rien les réactions nécessaires des agents physiques en présence, mais qui en surveille l'enchaînement pour assurer la formation de cet être conformément à un plan prévu à l'avance, et suivant une subordination admirable que les forces physiques seraient impuissantes à réaliser.

C'était là en particulier l'opinion formelle du grand physiologiste Claude Bernard : « Il y a, dit-il, dans le « corps animé un arrangement, une sorte d'ordon-
« nance qu'on ne saurait laisser dans l'ombre, parce-
« qu'elle est véritablement le trait le plus saillant des
« êtres vivants, en sorte que, si, considéré isolément,
« chaque phénomène de l'économie est tributaire des
« forces générales de la nature, pris dans ses rapports
« avec les autres, il révèle un lien spécial, il semble di-
« rigé par quelque guide invisible dans la route qu'il
« suit, et amené dans la place qu'il occupe.

« La morphologie est complètement distincte de
« l'activité physiologique des organes. La vie dirige
« des phénomènes qu'elle ne produit pas, les agents
« physiques produisent des phénomènes qu'ils ne di-
« rigent pas ».

C'est également l'opinion de l'éminent naturaliste, Edmond Perrier, qui, dans son magnifique traité sur *La formation des colonies animales*, fait ressortir si admirablement les caractères spéciaux qui distinguent l'être organisé, et qui se retrouveront même dans la

matière vivante sous sa forme la plus élémentaire, dans cette gelée primitive et impersonnelle de Oken, qui serait en quelque sorte dégagée encore de toute influence vitale de forme particulière.

La matière vivante qui sert à former les cellules élémentaires, les plastides ou les mérides dont la réunion constitue les êtres organisés, prend déjà, dans les cellules douées de noyau, une organisation particulière, qui lui donne des caractères spécifiques distincts, tandis que le protoplasma, tel que Dujardin l'a observé dans certains êtres microscopiques appelés *sarcodes*, paraît former encore une matière homogène, dépourvue d'organisation, et constituer ainsi un véritable substratum de la vie : il est donc aussi rapproché que possible de la matière inerte, et il permet pour ainsi dire de saisir dans une première ébauche les manifestations de la force mystérieuse de l'organisme.

Cette étude nous montre sans doute que le protoplasma n'est qu'une substance albuminoïde, un composé d'oxygène, de carbone, d'hydrogène et d'azote, avec une petite quantité de corps minéraux ; il appartient bien à un groupe de substances particulièrement complexes, que la chimie organique n'a pas pu encore obtenir jusqu'à présent ; mais cette préparation artificielle de la matière albuminoïde ne paraît présenter, toutefois, aucune difficulté essentielle, et il n'est peut-être pas téméraire de penser que le jour n'est pas éloigné où on réussira à la réaliser.

Il faut reconnaître cependant, que, même alors, la difficulté fondamentale de reproduction du protoplasma subsistera toujours ; car la matière vivante n'a pas une composition chimique déterminée, elle peut même, pour ainsi dire, se modifier dans des proportions quelconques sans se détruire, elle est toujours en voie de

changement, tandis que le composé chimique cesse d'être lui-même dès qu'il subit la moindre modification.

Il faut donc admettre, comme le signale avec tant de force M. Ed. Perrier, que la vie n'est pas attachée spécialement à ces molécules qu'elle entraîne dans un *circulus incessans* : elle les appelle un instant à elle pour se les associer temporairement dans ce tressaillement continu qui la caractérise, puis elle les rejette pour les remplacer par d'autres.

Dans un chapitre précédent, nous avons déjà essayé de mettre en évidence, à propos du corps humain, ce mouvement éternel des molécules constituantes, qui s'opère en nous, et nous avons montré qu'en réalité, ces molécules n'appartiennent nullement à notre corps physique. La nature nous les prête seulement pour une jouissance précaire, sans nous autoriser jamais à les retenir.

Cet échange continu, qui s'opère d'une façon relativement lente dans le corps humain, se retrouve bien plus rapide encore dans la vie du protoplasma et de tous les organismes primaires ; on peut dire alors que les éléments constituants se renouvellent intégralement en quelques instants, et il faut donc chercher en dehors d'eux, la force permanente qui caractérise l'être organisé, le ressort caché qui entretient ce mouvement incessant.

Sans doute, les agents extérieurs apparents exercent une action indéniable sur les mouvements du protoplasma ; mais ils n'en sont certainement pas la cause exclusive, ni même prédominante, car ce mouvement conserve bien son activité en dehors de toute intervention du milieu extérieur.

La vie nous apparaît, nous dit le grand naturaliste

Cuvier, comme une véritable vortex dont les tourbillons liquides et les cyclones gazeux nous fournissent une image approchée dans le domaine de la matière. Le remous tournoyant, que nous observons en un point particulier de la rivière, entraîne successivement toutes les molécules d'eau que lui apporte le courant : on peut dire sans doute que ces molécules le constituent à chaque instant, en ce sens qu'il ne peut pas se manifester sans elles ; mais en réalité, il est surtout la résultante de causes complètement extérieures, comme la section de la rivière en ce point, l'obstacle qu'elle peut présenter au libre dégagement du courant, les variations de vitesse qui en résultent, etc., et les molécules d'eau qui viennent le constituer tour à tour, n'exercent par elles-mêmes qu'une action des plus restreintes : la balle de liège, les poussières ou les liquides étrangers, qu'elles peuvent entraîner, participent comme elles au vortex général, sans le modifier davantage.

Ce tourbillon fluvial donnait bien aux yeux de Cuvier l'image absolument exacte des phénomènes vitaux ; car, pour lui, les mêmes molécules matérielles ne restent jamais à l'état permanent dans le protoplasma, mais toutes sont entraînées dans le circulus incessant qui les appelle et les rejette alternativement.

Cuvier en concluait donc, ainsi que l'ont fait après lui les physiologistes les plus autorisés, que ces phénomènes d'assimilation et de désorganisation continues, manifestaient bien, comme dans le cas du tourbillon fluvial, l'action de causes extérieures, indépendantes pour la plus large part de ces molécules matérielles qu'elles animent à titre précaire.

Actuellement toutefois, l'école physiologiste tend à rejeter en partie la simplicité de cette conception fon-

damentale : elle distingue désormais dans le protoplasma deux éléments essentiels, une substance vivante et des réserves indépendantes, et elle admet que le tourbillon vital agit sur celles-ci de façon à peu près exclusive, tandis qu'il épargne au contraire la substance primordiale présidant à la vie de la cellule, et ne lui infligerait en fait qu'une destruction limitée.

Quoi qu'il en soit d'ailleurs, cette restriction légère ne paraît pas de nature à modifier la conclusion que nous tirions plus haut de la conception du tourbillon vital ; lors même que la cellule vivante comporterait certains éléments permanents, ceux-ci resteraient toujours impuissants, à eux seuls, à en expliquer le développement, à justifier l'attraction qu'elle exerce sur les éléments étrangers, la subordination volontaire où elle se tient par rapport au groupement animé dont elle fait partie.

Pour trouver cette action dirigeante qui se déroule perpétuellement à nos yeux, nous devons la chercher encore dans un groupement invisible des molécules de cet élément impondérable, auquel si fréquemment déjà nous avons dû recourir pour l'explication des mouvements de la matière inerte elle-même.

Nous avons vu précédemment que la physique est impuissante à expliquer les phénomènes de lumière ou d'électricité sans faire intervenir l'éther ; elle retrouve même aujourd'hui, ainsi que nous le disions plus haut, le fluide mystérieux jusque dans la constitution de l'atome matériel, dont il caractérise les propriétés par son mode d'arrangement spécial.

Nous sommes donc autorisés par une extension légitime, à reprendre la même explication pour les phénomènes de la vie, et nous admettrons qu'ils sont

déterminés par l'action constante d'une force spéciale, qui est elle-même la résultante d'un arrangement approprié des corpuscules d'éther.

La seule différence avec la matière inerte, c'est que les molécules dont le groupement constitue l'atome matériel ne peuvent s'en détacher qu'avec une difficulté excessive, tandis qu'ici nous sommes en présence d'un groupe éthérique à peu près indépendant de la matière qu'il entraîne.

Il faut observer du reste que cette indépendance n'est pas absolue ; car le mouvement même de ces molécules matérielles détermine sur l'éther dirigeant une réaction continue, presque insensible à chaque instant ; mais, en s'accumulant à la longue, elle peut à la fin transformer gravement l'être organisé, si elle ne le détruit pas tout à fait.

Tel nous apparaît le tourbillon fluvial dont nous parlions tout à l'heure : il est la résultante d'un arrangement du lit de la rivière qui commande l'aspect du courant en ce point ; mais celui-ci n'en réagit pas moins sur cet obstacle qu'il modifie peu à peu par une transformation insensible dont les effets n'apparaissent qu'avec le temps, et nous pouvons admettre de même que la transformation des espèces vivantes s'opère dans des conditions analogues par une réaction de la matière entraînée et du milieu ambiant sur la force éthérique.

Nous concevons en même temps comment il est possible de parcourir sans solution de continuité toute l'échelle des êtres, si nous admettons que cette force n'est sans doute pas constituée par un élément unique et indivisible auquel la vie serait nécessairement attachée, mais par un groupement éthérique permanent et complexe, plus ou moins bien individualisé.

Ce groupement dirige la matière suivant des lois

invariables qui n'ont rien d'arbitraire et qui reproduisent nécessairement le même phénomène dans des conditions identiques. Si toutefois, il peut se manifester seulement par l'intermédiaire exclusif des affinités de la matière qu'il met en œuvre, et, s'il est légitime de dire que tous les composés chimiques qu'il élabore s'obtiendraient également en dehors de lui par des voies différentes, il n'en est pas moins vrai qu'il imprime aux réactions élémentaires qu'il provoque un caractère bien distinct que celles-ci n'auraient pas autrement.

Les microbes qui président à la formation de l'humus dans le sol végétal, ceux qui savent fixer l'azote de l'atmosphère dans les racines des légumineuses ou puiser l'oxygène dans la décomposition des carbonates minéraux, ceux qui interviennent dans les fermentations de toute nature, dans les phénomènes de nutrition, dans la naissance, le développement ou la décomposition des êtres vivants, tous ces ouvriers nécessaires du laboratoire mystérieux de la vie, appliquent en un mot, une chimie spéciale, dont les lois particulières sont loin d'être identiques à celles qui régissent le monde inorganique.

Et si, dans les réactions élémentaires, ces atomes vivants interviennent pour diriger les affinités des atomes inertes sur lesquels s'exerce leur action, eux-mêmes sont dirigés à leur tour, dans les manifestations de la vie supérieure, par une force nouvelle plus inaccessible encore, qui manifeste son action spéciale en les obligeant à collaborer à l'exécution du plan général qu'elle poursuit, si bien que les phénomènes prendront une orientation toute différente, aussitôt qu'elle viendra à disparaître.

Dans le cas d'une mort subite, provoquée par exemple, sous l'influence d'une impression morale trop

forte, le corps ainsi atteint n'est affecté d'aucune lésion perceptible, et cependant, l'action des microbes constituants va subir une transformation complète et instantanée, et ils vont assurer désormais la décomposition du cadavre avec la même sollicitude qu'ils apportaient un instant auparavant à l'entretien de la vie.

Nous concevons ainsi la force vitale chez les animaux supérieurs comme attachée à un groupement de corpuscules infiniment ténus, plus subtils encore que ceux de l'éther, dirigeant les tourbillons éthériques vitaux comme ceux-ci dirigent à leur tour les atomes matériels qu'ils appellent à eux.

Ces nouveaux groupements constituent autant de types déterminés qu'il existe d'espèces animales distinctes, chacun d'eux se transmet avec le germe qui va devenir un être nouveau conforme au type spécifique ; c'est lui du reste qui lui donne toute sa valeur et détermine son histoire future, car le germe en lui-même, pris à l'instant de sa naissance et envisagé au point de vue de sa constitution chimique, n'a rien qui permette d'assigner cette histoire à l'avance, et même il est impossible de dire si l'animal qui doit en sortir, sera le plus élevé ou le plus bas dans l'échelle des êtres, l'homme raisonnable, ou le simple protozoaire.

M. F. Le Dantec, dont les remarquables travaux sont inspirés d'un point de vue absolument opposé à celui que nous adoptons, admet que chaque être vivant, déjà individualisé, est caractérisé par la constitution spéciale de son protoplasma, laquelle se maintient uniforme pendant tout le cours de son existence, et définit en quelque sorte son histoire physiologique et morale.

Il est à peine besoin de faire remarquer que, dans

le fond et malgré la divergence de principes qui les sépare, cette ingénieuse théorie se confond avec celle que nous exposons ici, puisque toutes deux s'attachent à expliquer les faits de la vie individuelle par la considération d'un groupement directeur qui lui soit spécial.

Nous cherchons seulement ce groupement dans le plan éthérique, car nous ne voyons pas la possibilité de le rattacher aux propriétés de la matière visible, comme le suppose M. Le Dantec, et c'est là aussi du reste l'opinion des physiologistes les plus distingués, qui font remarquer, comme M. Dastre le signale avec tant de raison, qu'il est difficile de parler d'une composition spéciale et uniforme à propos d'un liquide essentiellement variable, comme l'est le protoplasma.

Nous sommes bien forcés par suite de rechercher sur le plan éthérique la cause ignorée de cette action permanente que la matière ne peut pas justifier.

On vient de voir en effet, que l'hérédité spécifique ne peut pas trouver son explication dans une théorie où n'interviendraient que les seules propriétés de la matière tangible : il a été impossible du reste d'établir, comme l'avait supposé Darwin, que le germe reçoive effectivement des plastidules venant de toutes les cellules des corps des parents, et nous sommes inévitablement ramenés à la considération de ces groupements invisibles de corpuscules infiniment subtils qui entretiennent et transmettent la vie.

Le tourbillon éthérique ainsi engendré concentre en lui, en même temps que la forme spécifique, la tradition des habitudes acquises ; c'est par lui que l'animal naissant, arrivant à la vie dans des conditions souvent si précaires, va opérer d'instinct les mouvements spéciaux, particuliers à son espèce, qui lui sont néces-

saïres pour assurer le développement et la conservation de son existence.

C'est dans ces conditions seulement qu'il peut se passer de l'appui et de l'enseignement de ses parents, que souvent même il ne voit pas, comme c'est le cas pour la plupart des insectes par exemple : ils meurent immédiatement en effet après la ponte des œufs d'où leur progéniture doit sortir plus tard, cependant celle-ci possédera l'instinct de sa race et retrouvera même, comme l'expérience en a été faite, les habitudes nouvelles que ses parents ont pu acquérir au cours de leur existence, s'ils se sont trouvés placés dans des conditions spéciales ou en présence de difficultés particulières qui les ont obligés à compléter en quelque point l'instinct héréditaire.

Nous voyons ici un exemple de la nécessité de cet intermédiaire invisible par lequel sont assurées la permanence des formes et la continuité des instincts de la race, et nous comprenons en même temps comment il est possible de concevoir l'immutabilité de l'espèce : nous reconnaissons en effet que celle-ci est constituée par un groupement éthérique plus subtil que celui de l'atôme matériel, elle est immuable au même titre que lui, mais cette immutabilité n'est que relative, car ce groupement subit une réaction permanente de la part du vortex vital qu'il provoque, comme le tourbillon fluvial s'altère lui-même sous la réaction continue des modifications qu'il imprime aux obstacles matériels opposés par le lit du fleuve. Sans doute, la réaction ainsi exercée à chaque instant sur le tourbillon vital est tellement faible qu'elle peut être considérée comme nulle ; mais, en s'accumulant dans la suite des temps, elle prend une valeur appréciable, et elle peut ainsi aboutir d'une façon insensible à la transformation de l'espèce.

Ces modifications sont d'autant plus marquées qu'il s'agit des formes les plus élevées de la vie, elles s'atténuent au contraire dans les formes inférieures ; il semble en effet que les groupements éthériques correspondants résistent mieux aux efforts perturbateurs, lorsque leur action sur la matière devient plus immédiate, et c'est ainsi que les atômes chimiques qui constituent en quelque sorte les espèces du monde minéral, ont pu défier jusqu'à présent toutes les tentatives de décomposition dont ils ont été l'objet.

A mesure que nous nous élevons sur l'échelle des êtres, la force vitale prend donc peu à peu des caractères nouveaux qui s'ajoutent aux premiers, et lui donnent une physionomie distincte : c'est toujours le tourbillon incessant qui caractérise le protoplasma ; mais peu à peu naissent la sensibilité, l'intelligence, la volonté, en un mot toutes les facultés de l'âme humaine que nous trouvons déjà plus ou moins latentes ou manifestées dans les animaux supérieurs.

Ces facultés s'expriment par des groupements éthériques plus ou moins subtils, qui doivent conserver leur caractère propre sur le plan correspondant, conformément à cette loi de permanence que nous retrouvons à chaque instant dans le monde matériel.

L'atome chimique traverse les combinaisons les plus variées sans se modifier ni se détruire, l'énergie physique se conserve aussi intégralement à travers toutes ses manifestations multiples, la vie organique nous apparaît toujours identique à elle-même dans chacune des espèces qu'elle anime : nous avons donc lieu de penser que les mouvements mystérieux des atomes subtils dont elle est la résultante, connaissent eux aussi cette loi de la permanence qui régit tous les plans de l'univers.

Et si, en les représentant ainsi par des groupements permanents de l'éther, nous accordons une existence objective à ces formes de la vie organique, parce que nous ne voyons pas la possibilité de douer l'atome matériel d'un pouvoir dirigeant qui lui fait constamment défaut ailleurs, ne sommes-nous pas fondés à appliquer la même méthode de raisonnement chez les animaux supérieurs, pour expliquer la formation de leurs âmes, en montrant comment apparaissent tour à tour en eux les qualités de sensibilité et plus tard d'intelligence et de volonté, que le protoplasma élémentaire ni les êtres inférieurs ne connaissent pas, et qui leur donnent par suite un caractère individuel bien défini.

Au sommet de l'échelle, c'est l'être humain avec ses facultés d'abstraction, de charité et de dévouement que les animaux supérieurs eux-mêmes ignorent à leur tour, et nous sommes conduits encore à y retrouver la manifestation du groupement d'un éther plus subtil, possédant lui aussi une certaine permanence.

Et l'expérience nous montre bien que, tout en agissant cependant sur un plan différent de celui de la matière, ce groupement éthérique est susceptible d'intervenir cependant dans la vie organique et de modifier dans certains cas le développement régulier qu'elle prendrait autrement.

L'action du moral sur le physique est un phénomène d'observation constante : la joie ou la douleur peuvent donner la mort, la terreur peut provoquer la paralysie instantanée, blanchir les cheveux, suspendre le fonctionnement de tel ou tel organe, comme l'ouïe ou la vue.

Il y a plus encore ; lorsque cette force éthérique opère sur la matière vivante prise en quelque sorte à l'état naissant, elle est susceptible de provoquer des

formes nouvelles, qui ne sont pas celles de l'être normal, et qui dès lors témoignent bien de l'intervention d'un élément perturbateur.

Tel est le cas par exemple, pour les marques de naissance, les *nœvi*, qui se forment sur le corps du fœtus dans le sein de la mère, en reproduisant quelquefois jusque dans ses moindres détails l'aspect d'un objet extérieur qui a produit sur elle une impression excessive. Il faut admettre en effet, que la réaction psychique ainsi provoquée possédait une puissance matérielle effective pour pouvoir triompher dans une certaine mesure des forces d'agrégation de l'être vivant, et les obliger à modifier l'arrangement auquel elles président.

Là encore nous observons l'intervention formelle d'une force particulière, et bien indépendante de celles qui se manifestent à nous dans l'étude de la matière inerte.

Nous revenons, en un mot, à la même théorie que nous avons rencontrée déjà sous une autre forme dans l'étude de la doctrine antique, et nous pouvons ajouter que nous la retrouvons aussi dans l'enseignement des naturalistes les plus autorisés.

M. de Quatrefages admettait, à côté des forces matérielles, un élément animique distinct dans lequel il reconnaissait la cause inconnue mais unique des phénomènes de l'animalité. Milne-Edwards en faisait de son côté une matière subtile diffusée dans le mystérieux éther, M. Ed. Perrier nous dit à son tour, que cette considération du groupement éthérique attaché au protoplasma d'un germe déterminé, auquel il transmet ses facultés héréditaires, constitue certainement l'hypothèse la plus compréhensive et la plus simple, et, en ce qui concerne enfin l'âme humaine, l'éminent savant déclare formellement que rien n'autorise à lui refuser

une existence objective, ni surtout à la considérer comme une combinaison passagère éminemment périssable.

Aux yeux de la doctrine de l'évolution, elle est, dit-il, l'aboutissement présent d'une longue élaboration poursuivie à travers les âges, parallèlement à celle qui a amené le corps humain à sa forme actuelle, et, dès lors, elle doit subsister comme elle avec les caractères qui lui sont propres, par application de cette loi toujours observée de la permanence.

Examen des objections

Nous n'ignorons pas que cette conception qui affirme l'existence des forces vitales en les faisant résider dans les mouvements vibratoires d'un élément invisible, est encore loin d'être universellement admise, et nous avons même résumé plus haut la théorie de M. Le Dantec, qui ne veut voir dans la conscience individuelle que la simple sommation des consciences des plastides élémentaires, dont la réunion constitue le corps physique.

Nous avons montré toutefois que cette hypothèse paraît insuffisante et inexacte, en ce qu'elle attribue aux molécules matérielles des propriétés que la chimie minérale ne connaît pas, et dont il faut chercher l'explication dans un élément invisible surajouté, comme nous sommes obligés de le faire déjà pour les forces physiques.

Il convient toutefois d'examiner ici de façon un peu plus détaillée quelques-unes des objections des théories

matérialistes, de manière à dégager les réponses qu'elles peuvent appeler.

Au point de vue de la formation de la conscience individuelle, on peut objecter déjà contre M. Le Dantec qu'elle reste dans l'ignorance complète des réactions élémentaires par lesquelles s'entretient le corps qu'elle anime, et nous la voyons même s'affirmer d'une façon d'autant plus accentuée, que ces réactions le sont moins, et que la vie physiologique, en un mot, n'est pas absorbée par un travail d'assimilation, gênant la manifestation de la vie morale.

On peut citer aussi l'observation faite à l'occasion de certaines maladies fonctionnelles, comme l'ataxie locomotrice, dans laquelle la coordination des mouvements disparaît, sans que la conscience morale en soit atteinte.

On peut ajouter encore ce fait d'observation constante, d'après lequel les enfants montrent souvent des qualités ou des dispositions naturelles, qu'il est impossible de retrouver chez leurs parents ; on voit également des frères jumeaux, qui ont été élevés dans des conditions complètement identiques, et qui présentent cependant des aptitudes absolument différentes, que l'influence du milieu extérieur ne peut pas suffire à expliquer.

On a pu objecter à un autre point de vue que nous ne connaissons pas l'existence de la pensée en dehors du cerveau, et que, dès lors, il faut voir en elle une simple fonction de cet organe.

Il faut observer par contre, que le travail de la pensée dans le cerveau est d'une nature tout-à-fait distincte de celui des forces vitales et organiques, car il n'entraîne aucune des réactions chimiques qui accompagnent celles-ci, et, par conséquent, il n'a pas vraiment sa contre-partie dans le monde matériel.

Rappelons encore ce fait si étrange, d'observation cependant bien fréquente, d'après lequel le sommeil, qui interrompt en quelque sorte l'existence physique, ne suspend pas toujours cependant l'action de la pensée; il arrive souvent en effet que nous voyons à l'instant du réveil apparaître en nous l'idée cherchée, la solution vainement poursuivie à l'état de veille, comme si l'âme avait réussi à la dégager pendant le sommeil, en se repliant sur elle-même dans un travail inconscient, qui n'en révèle pas moins l'activité indépendante dont elle est douée.

Nous savons d'autre part, par la doctrine même de l'évolution, que la fonction tend à créer l'organe, et cependant cette loi serait complètement violée si la pensée était une simple résultante de l'action du cerveau, puisque ce serait alors l'organe qui aurait créé la fonction.

Nous devons considérer plutôt le cerveau comme l'organe qui matérialise dans le monde visible la conscience et l'idée, lesquelles autrement n'existeraient que sur le plan éthérique, et si, au déclin de la vie, la pensée perd de sa vigueur et de sa netteté, c'est que l'outil mis à sa disposition pour se manifester n'a plus son acuité primitive, et s'est usé lui-même avec le corps physique.

Nous savons du reste que la pensée et même la personnalité sont indépendantes du cerveau dans une certaine mesure, puisque dans les cas de somnambulisme et de médiumnité, nous voyons l'être inconscient ou même des personnalités différentes, le plus souvent purement fictives, s'exprimer temporairement par l'organe du somnambule ou du médium, qui cependant revient ensuite à son état normal, ce qui montre bien que le cerveau a pu subir cette transposition temporaire sans en être affecté.

A un troisième point de vue, on peut encore objecter que les arguments présentés pour appuyer cette notion de l'existence indépendante d'une âme humaine, s'appliquent au même titre aux animaux, et, en principe, l'observation est bien exacte : en dehors de la survivance spécifique, nous sommes obligés de concéder une certaine indépendance à la conscience des animaux supérieurs ; mais c'est seulement dans la mesure où celle-ci s'est individualisée et où elle peut accomplir des actes ne ressortissant pas de l'instinct pur, lesquels trouvent leur explication dans la simple considération de l'âme spécifique.

Nous pouvons admettre que, dans ce cas, l'âme individuelle s'affirme par des mouvements éthériques de nature plus subtile d'où elle tire ainsi, au moins temporairement, une existence indépendante.

Dans chacun de ces plans, le tourbillon ainsi constitué ne dure sans doute pas indéfiniment ; mais il se modifie à la longue, comme ceux qui agissent directement sur la matière et que nous voyons sous nos yeux, et lorsque cette transformation se produit, il apparaît un tourbillon plus subtil correspondant à une faculté plus haute, dans lequel se localise alors la conscience individuelle.

Ce n'est là évidemment qu'une simple théorie, mais on voit immédiatement quelle généralisation grandiose elle apporterait à la doctrine de l'évolution, puisqu'elle suppose que ces transformations incessantes qu'observe la doctrine dans les êtres vivants, ne se poursuivent pas seulement sur la matière sensible, mais en même temps dans tous les plans d'une matière fluidique de plus en plus subtile, ce qui recule la limite de l'infiniment petit réalisé au-delà des conceptions les plus audacieuses de l'imagination : et nous reconnaissons

ainsi que le merveilleux éther, qui baigne tous les mondes, est bien l'agent nécessaire de l'unité de la création dans l'infini de la vie comme dans celui de l'espace.

Ajoutons encore à un autre point de vue, en revenant à cette loi de la conservation de l'énergie qui est peut-être aujourd'hui la seule conquête incontestée de la science, que l'application qu'elle reçoit dans les phénomènes vitaux a pour effet de détruire cette énergie dans ses manifestations les plus hautes et de la ramener continuellement au contraire à sa forme la moins évoluée, qui est celle de la chaleur.

Nous savons, en effet, que la nutrition des animaux consomme principalement l'énergie potentielle contenue dans les aliments et qu'elle se résout de façon à peu près exclusive en production de chaleur, et c'est là une action complètement irréversible : la vie animale intervient ainsi de son côté dans la production de ce phénomène essentiel de la rétrogradation de l'énergie, qui résume pour nous l'histoire de l'univers, et elle contribue pour une large part à en rapprocher la fin.

Et nous voyons ainsi de quelle rançon précieuse l'univers matériel doit acheter la vie organique dont il s'embellit, puisqu'il sacrifie pour elle son existence même ; et, dès lors, n'est-il pas légitime de penser que le sacrifice n'est pas inutile, mais qu'il doit contribuer à reporter à titre permanent sur un plan nouveau plus subtil cette vie éphémère que l'univers a payée de la sienne.

Nous savons que les faits matériels les plus insignifiants sont enregistrés dans l'invisible éther, qui en conserve l'image dans ses tressaillements incessants, ne devons-nous pas penser que la vie elle-même et surtout la personnalité, qui sont les manifestations les

plus chèrement achetées de l'activité de l'univers, doivent subsister au même titre et trouver place, elles aussi dans les vibrations cachées d'un éther plus subtil ?

Nous n'insisterons pas davantage sur cette théorie que nous présentons surtout pour montrer comment cette notion de l'existence objective de la force vitale se relie naturellement aux conceptions que la science actuelle se fait aujourd'hui du rôle prépondérant de l'éther dans l'univers ; mais comme c'est là, au point de vue de notre étude, une question capitale, qui, dans la mesure du possible, appelle surtout une vérification de fait, en dehors de toute considération théorique, nous nous attacherons, dans les chapitres suivants, à discuter les observations que l'expérience peut apporter aujourd'hui à l'effet de démontrer la présence dans l'être humain d'un élément immatériel ou plutôt superphysique.

CHAPITRE VIII

LES FRONTIÈRES DE LA SCIENCE

Nous venons de montrer qu'il est possible de considérer la vie dans les manifestations infinies qu'elle revêt, comme étant dirigée toujours par une force indépendante de la matière qu'elle met en œuvre, et cette force nous est apparue elle-même comme constituée par un groupement éthéré plus ou moins complexe, spécial à chacun des êtres vivants.

Dans les formes inférieures de la vie, ce groupement diffère à peine de la première ébauche que nous rencontrons déjà dans les corps inertes et spécialement chez les cristaux, mais il va toujours en s'affinant et se compliquant davantage à mesure que nous nous élevons sur l'échelle des êtres : il est d'abord le type général de l'espèce dont les représentants n'ont pas encore une individualité distincte, mais plus haut, dans les animaux supérieurs, il prend une personnalité qui se caractérise de mieux en mieux, et qui revêt enfin dans l'être humain la forme la plus élevée que nous puissions concevoir.

Dans ces manifestations si diverses, le groupement éthérique paraît changer graduellement de nature en

abordant peu à peu des plans nouveaux de plus en plus subtils, il reproduit ainsi cette transition continue qui relie entre eux tous les êtres de la création malgré les différences fondamentales qui distinguent les grandes classes entre lesquelles ils se répartissent.

Sous sa forme la plus grossière, il entretient simplement la vie physique et détermine la morphologie de l'être vivant, c'est le corps éthérique proprement dit, tel que le conçoit la théosophie dont nous empruntons ici le langage ; intervient ensuite un groupement plus subtil dans lequel se manifeste la sensibilité en même temps que se dessine déjà la personnalité de l'être vivant, c'est le corps astral qui se précise peu à peu à mesure qu'on s'élève vers les animaux supérieurs ; il atteint ainsi graduellement le plan de l'intelligence, où apparaît alors le corps mental qui se révèle d'abord à l'état d'ébauche dans certaines espèces animales, mais qui acquiert toute sa plénitude dans l'espèce humaine où il est l'organe de ces hautes facultés de l'âme qu'elle est seule à posséder, comme l'idée de raison, la notion de l'infini, et surtout le sentiment du devoir avec l'amour du sacrifice.

Cette distinction des facultés diverses rattachées à des corps immatériels rassemblés par l'action de l'âme proprement dite, dont ils sont les organes et caractérisent la personnalité, est celle que nous avons retrouvée sous des noms divers dans l'étude de la doctrine antique, c'est celle que la théosophie a reprise à sa suite, et il serait particulièrement intéressant de pouvoir la discuter ici au nom de la science.

Il nous est évidemment impossible de le faire dans des conditions complètement satisfaisantes, car les données d'expérience nous font malheureusement défaut ; mais, sans essayer d'entrer dans la distinction de ces

plans divers, nous pouvons rechercher toutefois si l'observation des faits ne nous permet pas de conclure, avec une certaine probabilité, à l'existence d'un groupement subtil, présidant en principe à la vie physique par une action différente de celle des forces matérielles.

Nous savons sans doute que tous les phénomènes vitaux sont gouvernés par les mêmes lois invariables que les réactions de la matière inerte, nous voyons que la vie ne se révèle à nous par aucune spontanéité spéciale, et cependant ne sommes-nous pas fondés à affirmer déjà qu'elle appartient nécessairement à un plan différent de celui des forces physiques, puisque elle agit exclusivement par leur intermédiaire sans que son intervention trouble jamais leur équilibre.

Si donc nous la figurons par le groupement subtil dont nous parlions plus haut, nous pouvons dire que, depuis la naissance jusqu'à la mort, ce groupement apparaît, se développe et s'évanouit sans laisser jamais sa contre partie nécessaire dans les transformations de l'énergie, et de même il intervient à chaque instant dans les manifestations de la vie sensitive et intellectuelle, sans affecter non plus les forces matérielles en présence, comme il devrait le faire s'il partageait leur nature.

Ce sont là sans doute des arguments dont on ne saurait méconnaître la valeur, mais ils ne prendront toute l'autorité nécessaire que si nous réussissons à isoler en quelque sorte ce groupement hypothétique, et à montrer même que, tout en restant inaccessible à nos sens, il peut se révéler cependant, dans certains cas exceptionnels tout au moins, par une action spontanée complètement différente de celle des forces physiques, et paraissant même échapper aux lois qui la gouvernent.

Nous sommes ainsi amenés à discuter toute une

série de faits mystérieux, restés jusqu'à ces derniers temps en dehors de la science positive, mais dans lesquels nous pouvons retrouver sans doute ce témoignage vainement cherché peut-être dans les faits de la vie normale, et par suite, nous pourrions légitimement en conclure que, si cet élément directeur appartient bien à un plan différent de celui de la matière, la mort du corps physique ne peut pas l'atteindre dans son essence.

La constatation scientifique de pareils faits prendrait ainsi une valeur inestimable ; mais c'est là malheureusement, une opération soulevant des difficultés fort graves, car le plus souvent, elle ne peut pas s'accompagner de la vérification contradictoire, que la science positive est habituée à rechercher dans l'observation du monde matériel.

Par cela même que les faits observés paraissent témoigner d'une certaine spontanéité de l'élément éthérique, il devient impossible de les reproduire à volonté ; on ne peut plus leur attribuer la certitude scientifique dans toute sa rigueur, et il faut se contenter en quelque sorte de la certitude historique, basée surtout sur la déclaration de témoins dont on peut discuter la compétence ou la bonne foi.

Nous pénétrons en un mot dans les frontières de la science, dans ces régions mystérieuses, encore insuffisamment explorées, où l'observateur éprouve tant de peine à dégager un fait précis et incontesté.

Devant ces difficultés accumulées, il n'est pas surprenant que, jusqu'à ces dernières années, la plupart des savants aient préféré nier sans examen ces phénomènes étranges, plutôt que d'essayer d'en vérifier l'exactitude ou d'en rechercher l'explication.

C'est là du reste un fait constamment répété dans l'histoire : les découvertes nouvelles qui avaient le tort

de déranger les théories admises, ont toujours eu le plus souvent à lutter contre l'indifférence ou même l'hostilité des représentants les plus autorisés de la science, et cependant, le véritable savant se doit au contraire à lui-même d'accueillir avec reconnaissance le fait contradictoire qui vient ébranler sa doctrine, puisqu'il y trouve une voie nouvelle qui peut lui ouvrir des horizons inconnus, et l'amener à une théorie modifiée, plus compréhensive et plus exacte.

Si les phénomènes prennent en même temps un caractère merveilleux qui en rend l'explication plus difficile, l'étude en devient par là même d'autant plus intéressante et susceptible de donner dans l'avenir des résultats plus probants, lorsque toutefois la réalité en aura été bien démontrée, et c'est là évidemment que le savant doit porter son effort, en s'attachant à s'entourer de toutes les garanties d'exactitude, de tous les moyens d'observation que la science peut lui fournir, sans toutefois empêcher la production du phénomène.

Il ne paraît pas douteux d'ailleurs que la plupart de ces faits ne soient presque toujours des phénomènes purement naturels, au même titre que ceux que la science étudie d'autre part, et, si aujourd'hui ils nous apparaissent avec un caractère merveilleux, c'est que nous ignorons encore les conditions dans lesquelles ils peuvent se produire ; mais le cas a toujours été le même pour toutes les découvertes scientifiques, et l'observation de la transmission à distance d'une action mécanique par le fil électrique ou par la télégraphie sans fil aurait présenté certainement pour nos pères un caractère beaucoup plus étrange que la télépathie ne peut l'avoir aujourd'hui pour nous.

C'est le devoir et l'honneur de la science d'aborder toujours avec la même résolution les problèmes que lui

pose la nature, de reconnaître, en un mot, que, si, à chaque instant, elle approche davantage de la vérité par son labeur incessant, elle ne la possède jamais dans toute sa plénitude, et elle est condamnée à rectifier continuellement l'image ondoyante qu'elle peut s'en former.

Et, à un autre point de vue, il faut bien reconnaître que cette irrégularité décevante qui trouble l'étude des phénomènes de la vie supérieure, ne leur est pas absolument particulière, mais elle peut se retrouver même dans l'observation du monde matériel.

Nous croyons sans doute posséder la connaissance des lois fondamentales de physique et de chimie dont nous constatons l'application à chaque instant, et cependant, il arrive souvent que la nature nous met en présence d'une réaction inattendue que nous sommes ensuite tout à fait impuissants à reproduire.

Nous admettons bien, et cela sans contestation possible, que ce fait tient certainement à ce que les données en présence sont plus complexes que nous ne le supposions, et que nous ne savons pas tenir compte de celles qui nous échappent ; mais il ne faut pas oublier cependant que la même réponse pourrait s'appliquer exactement aux phénomènes les plus étranges de la vie supérieure.

La physique nous offre encore une multitude de faits obscurs, dont nous ignorons complètement l'explication, et nous les mettrions en doute si l'observation ne les confirmait.

Nous pourrions rappeler par exemple ces mouvements internes des corps rigides dont nous parlions au chapitre précédent, mentionner aussi le rayonnement continu du radium et bien d'autres faits analogues qui mettent si facilement notre science en défaut devant les mystères de la nature.

Il y a plus encore ; car, si nous essayons d'aborder par exemple l'étude des phénomènes atmosphériques, provoqués surtout par l'électricité, nous y rencontrons des réactions non moins étranges que celles de la vie supérieure, et qui fréquemment semblent aussi défier les lois scientifiques les mieux établies, si même elles ne les violent pas tout à fait.

Tel est le cas par exemple, pour les manifestations du tonnerre en boule, qui rappellent à bien des égards les apparitions de lumière astrale des séances spirites ; nous pourrions y joindre tous les faits d'actions extraordinaires dues à la foudre, comme certaines volatilisations soudaines d'objets métalliques, la formation d'empreintes représentant des objets du voisinage, qui viennent se former sans aucune raison apparente sur le corps des personnes frappées par la détonation électrique.

« Ici par exemple, la foudre vient brûler une
 « personne qui flamboie comme une botte de paille, là
 « elle réduit les mains en cendres en laissant les gants
 « intacts, elle soude les anneaux d'une chaîne en fer,
 « comme dans le feu d'une forge, et à côté, elle tue un
 « chasseur sans faire partir le fusil qu'il tenait à la
 « main. Elle fond une boucle d'oreille sans brûler la
 « peau, elle dévêtit entièrement une personne sans lui
 « faire aucun mal, ou bien elle se contente de lui voler
 « ses chaussures et son chapeau, elle photographie sur
 « la poitrine d'un enfant le nid qu'il saisissait au
 « sommet d'un arbre foudroyé, elle dore les pièces
 « d'argent d'un portemonnaie en faisant de la galva-
 « noplastie d'un compartiment à l'autre, sans que le
 « porteur soit atteint, elle démolit instantanément un
 « mur de six pieds ou frappe un château séculaire, ou
 « frappe une poudrière sans la faire éclater. (Camille
 « Flammarion, *L'inconnu et les problèmes psychiques*). »

Ces exemples qu'il serait facile de multiplier encore suffisent déjà pour montrer toutes les bizarreries de l'action de la foudre, mille fois plus déconcertantes peut-être que celles de la force psychique.

Nous sommes incapables d'en fournir aucune explication scientifique, encore bien qu'il s'agisse cependant d'un mode d'énergie que nous croyons relativement connaître, et d'une action exercée dans le domaine de la matière inerte.

De pareils faits ne sont plus niés aujourd'hui, et cependant l'authenticité en est garantie seulement par l'attestation des témoins.

Et, si même nous voulons nous en tenir aux seuls faits qu'il est possible de reproduire à volonté, nous observons encore que la science les explique toujours, en dernière analyse, par la considération d'éléments invisibles comme les molécules, les atomes ou les corpuscules, matériels ou éthériques, et c'est le jeu complexe de ces éléments hypothétiques qui assigne les formes des corps matériels, et détermine leurs réactions réciproques.

Nous arrivons toujours en un mot à considérer le monde matériel comme étant gouverné par des éléments invisibles d'autant plus puissants qu'ils sont plus petits ; nous ne pouvons sans doute les observer directement, mais nous admettons leur existence, comme une conséquence nécessaire des faits constatés.

Dès lors, n'est-il pas bien légitime que nous reprenions la même méthode et que nous admettions les mêmes hypothèses dans l'explication de la vie supérieure, puisque aussi bien la nature nous refuse dans tous les cas la perception directe de ces éléments immatériels que nous retrouvons toujours dans l'étude du moindre phénomène.

Nous estimons donc que la science ne saurait se désintéresser de ces faits mystérieux dont l'étude peut éclairer le problème si palpitant de la destinée humaine, et, dans les chapitres suivants, nous essayons de les aborder à notre tour.

Nous résumons d'abord les faits les mieux établis actuellement dans ces recherches, comme par exemple le rayonnement du fluide odique, dont on ne saurait désormais nier la possibilité en principe, puisque nous connaissons maintenant la radioactivité générale de la matière, comme nous le remarquons plus haut ; nous nous efforçons ensuite de montrer comment cette notion peut servir à expliquer la production d'autres faits des plus étranges, qu'il est fort difficile de nier maintenant de façon absolue, si l'authenticité de certains cas reste encore justement contestée.

Tels sont les phénomènes d'extériorisation du fluide odique, transmettant à distance une impression sensitive, un effort ou même une action raisonnée perceptible par quelqu'un de nos sens, comme dans la télépathie.

Viennent enfin les matérialisations, les dédoublements de personnalité, les communications intelligentes, présentées comme venant d'êtres invisibles, ou même des âmes des défunts.

Pour chacun de ces phénomènes, nous essaierons d'indiquer comment la science peut les envisager aujourd'hui, et nous rechercherons en même temps s'il serait possible de les soumettre au contrôle d'une expérience décisive, permettant désormais de leur assigner leur place parmi les faits scientifiques bien constatés.

Au point de vue de la discussion du problème toujours agité de la survivance, et surtout de celui des destinées futures, cette étude expérimentale de la nature de

L'âme humaine nous apportera bien des données précises et des éléments de haute probabilité qui faisaient défaut jusqu'à présent ; mais nous ne pouvons pas nous dissimuler toutefois qu'elle ne saurait nous donner la certitude scientifique absolue, et il conviendrait de la compléter encore en reprenant l'étude méthodique de tous les faits qui peuvent éclairer cette question si obscure de la destinée humaine, considérée seulement dans la vie présente.

Il faudrait rechercher par exemple, si, déjà au moment de la naissance, cette destinée n'est pas fixée dans une certaine mesure, comme le croient les partisans du fatalisme religieux ou du déterminisme scientifique, et reconnaître dans ce cas, si on ne peut pas constater quelque signe visible de cette influence originelle.

Les anciens croyaient distinguer ces signes dans l'action combinée des planètes qui présidaient à la naissance, et une école nouvelle prétend reprendre aujourd'hui cette explication au point de vue scientifique, sans se préoccuper du discrédit justifié en apparence, où l'astrologie était tombée.

N'est-il pas possible encore d'éclairer le problème de la préexistence par l'étude des enfants prodiges, possédant d'instinct certaines connaissances précises, effectuant certains actes déterminés qu'ils n'ont jamais étudiés, et de rechercher s'il faut y voir la manifestation exceptionnelle d'une sorte de réminiscence d'une existence passée ?

La même question se pose du reste, dans les cas de dédoublement de personnalité, à propos de ces manifestations de l'inconscient, puisque nous voyons surgir des souvenirs ou des idées absolument ignorées de la conscience normale, et dont la formation au cours de

la vie présente est particulièrement difficile à expliquer.

Et si le corps astral est susceptible d'apporter avec lui, dans le corps qu'il vient animer, une empreinte assez précise pour déterminer le thème de la destinée présente, n'est-il pas possible de dégager quelque preuve manifeste de cette intervention mystérieuse.

Nous en venons alors à interroger ces conceptions dédaignées qui se basent sur l'étude d'un trait déterminé, insignifiant en apparence, comme la forme de l'écriture, celle des traits de la physionomie, ou de la main, etc., et nous devrions rechercher si le mépris dont nous les entourons est absolument justifié, et si les divagations bizarres dont elles s'accompagnent, ne recèlent pas peut-être un rayon de vérité qui pourrait alors contribuer pour sa part à éclairer le problème difficile que nous agitions.

Ce sont là autant de questions obscures sur lesquelles nous ne posséderons jamais la certitude positive que les faits d'ordre moral ne comportent pas; mais nous ne pouvons pas oublier qu'elles peuvent apporter un élément à la solution cherchée, et, à ce titre, elles prennent un intérêt capital qui ne nous permet pas de les dédaigner, et le jour prochain viendra sans doute, où la science ne refusera plus d'en faire l'objet de ses investigations précises.

CHAPITRE IX



LE FLUIDE ODIQUE

Tel que nous venons de le concevoir, le corps fluide est un composé complexe d'éléments subtils, répartis sans doute en une série d'agrégats distincts, intervenant chacun dans son domaine spécial pour opérer sur l'être vivant toutes ces actions mystérieuses que la matière est incapable d'accomplir par elle-même : il préside à la vie organique, il recueille les impressions sensibles ou transmet les conceptions intellectuelles ; mais, dans ces manifestations multiples, il reste impuissant à se révéler directement, il se confond toujours avec le corps physique dont il se séparera seulement à la mort, et dès lors nous rencontrons constamment la même difficulté fondamentale pour en établir l'existence distincte.

S'il est vrai toutefois que l'observation directe nous demeure interdite, nous devons rechercher cependant s'il n'est pas possible de recueillir tout au moins, dans certaines manifestations sensibles, des preuves détournées de l'action du corps fluide, venant ainsi à l'appui de la théorie proposée.

Ces manifestations elles-mêmes varieront nécessai-

rement avec la nature de la faculté intéressée, suivant qu'il s'agira seulement de la sensibilité ou des diverses modalités de l'intelligence elle-même, et l'étude de ces phénomènes dissemblables devra se faire dans des conditions toutes différentes, entraînant par là même des degrés divers dans la certitude des observations recueillies et des conclusions à en tirer.

La manifestation la plus élémentaire est ce rayonnement spécial auquel on a donné le nom de fluide odique, et c'est à elle que nous nous attacherons dans le présent chapitre en réservant pour les suivants les autres phénomènes plus complexes.

Ce rayonnement fluidique décèle surtout l'action du corps éthérique considéré comme entretenant spécialement la vie organique : il s'opère normalement en dehors de la surface cutanée, tout en se concentrant de préférence sur les organes des sens et les extrémités du corps, spécialement celles des doigts, la tête et les mains.

Il se produit toujours dans la vie normale, et il paraît ainsi au premier abord d'autant plus facile à constater avec certitude ; malheureusement, il n'est pas perceptible pour la grande majorité des hommes : dans les conditions ordinaires, en effet, il peut être aperçu seulement de quelques personnes, douées d'une sensibilité particulière de la vision, leur permettant de distinguer les lueurs dont il s'accompagne, et c'est seulement dans certains cas exceptionnels qu'il peut être projeté avec une intensité suffisante pour affecter sous des formes diverses les sens du vulgaire ; aussi l'existence de ce rayonnement est-elle encore contestée.

Quoi qu'il en soit, ce fluide mystérieux dont l'antiquité connaissait l'existence, a fait à notre époque l'objet de nombreuses recherches qui ont permis d'en établir les propriétés fondamentales et d'en déceler parfois

la présence par une action extérieure appropriée, même dans les cas où il échappe à la vision directe.

Nous n'insisterons pas sur ces études, dont on trouvera d'ailleurs le résumé dans les savantes publications de M. le C^{ol} Albert de Rochas, auxquelles nous empruntons d'ailleurs la plus grande partie des détails qui vont suivre, et nous les résumons seulement en nous attachant à rappeler les conclusions qu'en tirèrent leurs auteurs.

Premières expériences sur le fluide odique

En 1679, un médecin écossais, Guillaume Maxwell, publiant un ouvrage sur la *Médecine magnétique*, y décrivait les propriétés des rayons matériels, « qui « s'échappent du corps humain et dans lesquels l'âme « opère par sa présence en leur donnant l'énergie et la « puissance d'agir ».

Un siècle plus tard, un médecin autrichien, Antoine Mesmer, reprenant en partie les idées de Maxwell, enseignait l'existence d'un fluide répandu dans tout l'univers, qui agit sur le corps animal en s'insinuant dans la substance des nerfs, et qui se manifeste en particulier dans le corps humain par des propriétés analogues à celles de l'aimant. « On constate en effet, dit-il, que le corps humain présente des pôles opposés qui peuvent être, suivant son expression, communiqués, changés, détruits et renforcés, et présenter même le phénomène de l'inclinaison.

« L'action attractive ou répulsive qui en émane peut s'exercer à distance, même sur des corps inanimés dont la présence peut la renforcer ou la propager. Elle

s'accompagne de l'écoulement d'une matière dont la subtilité pénètre tous les corps sans perdre notablement de son activité ».

Partant de ces analogies, Mesmer proposait de désigner ce fluide nouveau sous le nom de *magnétisme animal*, tout en reconnaissant qu'à d'autres égards il diffère essentiellement du fluide des aimants naturels et artificiels.

Le capitaine d'artillerie Tardy de Montravel, qui vivait à la fin du xviii^e siècle, est l'auteur d'un *Essai de théorie sur le magnétisme animal*, directement inspiré par les idées de Mesmer. Il enseigne qu'il y a lieu de distinguer dans l'être humain un corps subtil formé de ce fluide magnétique dont il fait une âme matérielle présidant à la vie du corps ; à l'appui de cette hypothèse il remarque que tout acte de la volonté, suivi d'effet, s'accompagne nécessairement d'une dépense d'énergie variable que l'âme doit verser en quelque sorte dans les organes intéressés du corps physique pour leur donner la résistance nécessaire, et il en conclut que le fluide magnétique est seul en mesure de fournir cet apport ; il signale, d'autre part, que tous les somnambules sont d'accord pour déclarer que, dans l'état d'hypnose, ils acquièrent la vision de ce fluide, et ils en perçoivent le rayonnement autour de leur magnétiseur.

Cette observation fut reprise et développée par Deleuze, aide naturaliste au Muséum, qui publia en 1813 une *Histoire critique du magnétisme animal* particulièrement appréciée.

« La plupart des somnambules voient, dit-il, un
 « fluide lumineux et brillant environner leur magné-
 « tiseur, en s'échappant avec plus de force de sa tête
 « et de ses mains. Ils reconnaissent que l'homme peut

« à volonté accumuler ce fluide, le diriger et en im-
« prégner diverses substances. Plusieurs le voient non
« seulement pendant qu'ils sont en somnambulisme,
« mais encore quelques minutes après qu'on les a ré-
« veillés, il a pour eux une odeur qui leur est agréable
« et qui communique un goût particulier à l'eau et
« aux aliments. Quelques personnes aperçoivent ce
« fluide lorsqu'on les magnétise, quoiqu'elles ne soient
« point en somnambulisme, j'en ai même rencontré
« qui l'apercevaient en magnétisant, mais ces cas sont
« extrêmement rares. La plupart des somnambules
« croient que ce fluide peut être concentré dans un ré-
« servoir, qu'il existe dans les astres, et que la volonté
« du magnétiseur, aidée d'un geste de la main plusieurs
« fois répété dans le même sens, le dirige et lui im-
« prime un mouvement déterminé.

« Comme j'ai obtenu ces renseignements de tous les
« somnambules que j'ai consultés, et que, dans tous
« les pays, les magnétiseurs en ont obtenu de sem-
« blables, je suis forcé d'admettre l'existence du fluide
« magnétique » (Deleuze, *Histoire critique du magné-
tisme animal*, tome I, p. 81 cité par M. A. de Rochas.
Les frontières de la science. Paris, 1902).

Ces observations furent confirmées par d'autres ex-
périmentateurs, notamment le Dr Despine à Aix-les-
Bains et le Dr Charpignon à Orléans; tous deux effec-
tuèrent séparément à ce sujet de nombreuses recherches
dont ils résumèrent les résultats dans deux ouvrages
publiés en 1840 et 1843.

Le Dr Charpignon signale en particulier qu'en dehors
du fluide odique, certains somnambules peuvent per-
cevoir également une lueur spéciale émanée des objets
chargés d'électricité; cependant ils distinguent nette-
ment ces deux rayonnements sans commettre aucune

confusion entre les fluides correspondants, ce qui témoigne bien de la différence de nature qui les caractérise.

Le Dr Despine a pu d'ailleurs généraliser cette observation en montrant que les somnambules peuvent également déterminer la nature de certains objets métalliques sans recourir au contact des doigts ni même à la vision directe, et il en conclut que les métaux sont entourés d'une lueur qui leur est spéciale. Il observe du reste que le contact de ces objets provoque sur les somnambules une impression sensible nettement marquée et variable aussi avec la nature du métal. Il reconnaît ainsi par exemple que l'or présente une efficacité toute particulière pour le soulagement des douleurs névralgiques.

Expériences du baron de Reichenbach

Les principales recherches tendant à établir l'existence du magnétisme animal sont dues au Baron de Reichenbach qui publia sur cette question en 1849 et en 1864 deux mémoires importants dont on trouvera le résumé dans les ouvrages de M. A. de Rochas.

A la suite de nombreuses expériences méthodiquement poursuivies pendant de longues années, le baron de Reichenbach crut pouvoir conclure à son tour que l'organisme animal émet un rayonnement continu, mais dont l'intensité varie cependant avec l'état de santé, les dispositions morales et physiques, l'action du milieu extérieur, etc.

Elle augmente sous l'action de la lumière du jour, par l'effet de la nourriture et de l'activité physique, elle

diminue sous l'influence de la nuit, du sommeil ou de la faim ; d'une façon générale, elle éprouve des fluctuations périodiques bien régulières au cours de la journée de vingt-quatre heures.

Ce rayonnement, perceptible seulement pour les somnambules ou sensitifs, s'étend sur presque toute la surface du corps humain qu'il rend lumineux, mais particulièrement sur les mains, il présente son maximum d'intensité sur la paume et les bouts des doigts, sur les yeux, diverses parties de la tête, le creux de l'estomac, etc. Des jets de lumières pareilles à des flammes plus brillantes s'échappent en lignes droites des extrémités des doigts, des yeux, des narines et des oreilles.

Ce rayonnement auquel Reichenbach donne le nom d'*od* pour le distinguer de tous les fluides déjà connus, est la manifestation d'une force qui partage le corps humain en deux régions présentant des propriétés opposées, comme s'il s'agissait des pôles d'un aimant : le côté droit dégage en effet le plus souvent un rayonnement de couleur bleue donnant au toucher une sensation de fraîcheur, tandis que le côté gauche dégage une flamme rouge et chaude.

Cette opposition se retrouve sur les deux pôles de l'aimant, la flamme bleue et froide caractérise le pôle dirigé vers le nord (généralement désigné à l'étranger sous le nom de pôle négatif, tandis qu'en France nous l'appelons le pôle positif), la flamme rouge et chaude caractérise au contraire le pôle opposé, et par analogie, Reichenbach avait appliqué ces mêmes dénominations, de positif et de négatif, aux deux fluides opposés qu'il distinguait dans le rayonnement odique, le fluide bleu étant pour lui *od* négatif, tandis que le fluide rouge serait *od* positif.

Nous venons d'indiquer que le premier se rencontre surtout sur le côté droit du corps humain, et le second sur le côté gauche; mais il faut observer toutefois que cette polarité des deux côtés opposés du corps n'a rien d'absolu, car il arrive souvent que les couleurs des flammes correspondantes peuvent s'inverser entre elles suivant l'état du sujet, le côté gauche devient alors bleu, tandis que le côté droit prend la nuance rouge.

Le fluide odique se transmet par conductibilité à travers tous les corps matériels, solides, liquides ou gazeux. Cette transmission s'opère généralement par contact, et dans des conditions générales qui ne sont pas encore bien déterminées; mais, dès maintenant, on peut dire toutefois que ces conditions varient grandement avec la nature des corps employés, et que la conductibilité est d'autant meilleure que ce corps présente plus de cohésion.

Il faut observer en outre, que l'état odique ainsi créé se dissipe avec une grande rapidité, aussitôt que la communication avec la source fluïdique est interrompue.

Quant à la vitesse de conductibilité odique, elle est inférieure à celle de l'électricité, mais supérieure à celle de la chaleur, ce qui tend à établir qu'il s'agit bien là de phénomènes distincts.

D'une façon générale, Reichenbach déclare d'ailleurs que les sensitifs distinguent toujours nettement les divers fluides connus en physique d'après la différence des impressions qu'ils en éprouvent, et il en conclut que l'on ne saurait confondre l'od avec aucun d'eux.

Il observe en effet, par exemple, que la plupart des sensitifs peuvent supporter sans difficulté des décharges électriques de grande intensité, tandis que la moindre excitation odique provoque en eux une réaction très marquée.

De même, il peut arriver aussi que les objets soumis à l'action de la chaleur, produisent au point de vue odique une impression de fraîcheur qu'ils ne donnent pas à froid.

Quant au magnétisme, il conserve sans doute avec l'od des analogies bien marquées : les deux fluides présentant la même distinction des pôles opposés, caractérisés aux yeux des sensitifs par des flammes correspondantes de même nuance et des réactions presque identiques ; mais nous devons observer toutefois que le fluide odique peut se transmettre et s'accumuler sur tous les corps de la nature, tandis que le magnétisme ne peut affecter qu'un nombre de corps excessivement restreint. D'autre part, si le fluide od positif à flamme bleue et fraîche accompagnes que toujours le pôle de l'aimant tourné vers le nord, il peut arriver toutefois qu'il s'en détache dans certains cas pour se concentrer sur le pôle opposé par une inversion étrange qui témoigne encore de la différence de nature des deux fluides étudiés.

Expériences postérieures

On voit par ce rapide résumé tout l'intérêt qui s'attache aux conclusions si curieuses que le Baron Reichenbach a pu déduire de ses belles expériences sur la propagation du rayonnement odique, étudié par l'intermédiaire des somnambules et des sensitifs ; mais nous ne pouvons pas oublier toutefois que la réalité objective de ce fluide reste encore sujette à contestation, puisque les faits invoqués échappent toujours à l'observation de la grande généralité des hommes.

Pour écarter cette objection inquiétante, Reichenbach n'avait pas négligé du reste de rechercher s'il ne serait pas possible de manifester l'action de l'od, en provoquant par exemple, le déplacement mécanique d'un objet matériel, dans des conditions visibles pour tout le monde.

Il avait constaté effectivement que des petits objets, tenus entre les doigts, comme des cristaux, des baguettes métalliques, ou de petits disques de verre prennent un mouvement de rotation qui leur est propre sous l'action d'une force paraissant émanée des doigts, s'ils sont déjà chargés de fluide odique ; le sens de cette rotation est déterminé en considérant qu'il se produit une répulsion du côté du corps humain qui leur est odiquement isonome.

Cette action se retrouve également si on opère sur de petits aimants, et dans ce cas, elle peut même arriver à contrebalancer la force d'attraction magnétique.

Partant de là, Reichenbach estime que la même explication peut s'appliquer à tous les mouvements d'objets qui se produisent sans cause apparente au contact ou dans le voisinage des mains, comme ceux des tables tournantes par exemple, et il ajoute même qu'il est possible de prévoir à l'avance les conditions dans lesquelles va s'effectuer le déplacement ainsi déterminé, d'après le sens du courant odique résultant de la façon dont les expérimentateurs ont assemblé leurs mains dans la chaîne formée par eux autour de la table qu'ils veulent soulever.

Les observations de Reichenbach et les faits surprenants qu'il annonçait furent accueillis par le monde savant avec une vive incrédulité, qui n'est pas encore complètement dissipée aujourd'hui.

Cependant divers savants autorisés n'hésitèrent pas

à reprendre ces expériences, dès qu'ils purent disposer de sujets convenables, et ils purent s'assurer par eux-mêmes de la réalité des faits avancés.

Nous ne rappellerons pas ici les noms de tous les expérimentateurs qui s'attachèrent à cette étude au cours de la seconde moitié du XIX^e siècle, tant en France qu'en Angleterre, on les trouvera mentionnés d'ailleurs dans l'ouvrage déjà cité de M. A. de Rochas.

Parmi les savants anglais, nous citerons seulement le célèbre ingénieur électricien, Flectwod Wharley, membre de la Société royale de Londres, lequel déclarait le 5 mai 1869, devant le comité de la Société dialectique de Londres, qu'il avait recueilli dans ses expériences avec Madame Wharley « des preuves aussi nombreuses « que décisives de l'existence des flammes odiques « émancées des corps magnétisés, des cristaux et des « êtres humains ».

Parmi les expérimentateurs français, nous mentionnerons d'abord MM. les D^{rs} Chazarein et Décle qui s'attachèrent à reconnaître l'existence et la direction des courants odiques dans le corps humain, puis le D^r Baréty qui retrouva de son côté les faits déjà observés par Reichenbach, dont il n'avait cependant qu'une connaissance fort vague, et surtout M. le C^{el} A. de Rochas dont le nom restera désormais attaché à ces études si délicates, qu'il aborda avec tant d'autorité et de dévouement, et dans lesquelles il a su introduire toute la rigueur et la précision qu'elles peuvent comporter.

M. A. de Rochas put, dit-il, expérimenter en 1893 sur un jeune homme qui possédait à un haut degré la faculté de voir l'od en pleine lumière, lorsque ses yeux étaient amenés dans un certain état d'hypnose, état dans lequel le fond de l'œil présentait un phénomène

d'éréthisme vasculaire, extra physiologique, qu'il était possible de constater avec l'ophtalmoscope. Comme ce sujet était dessinateur de profession, il put fixer ses perceptions sur le papier et fournir des documents plus précis que les descriptions verbales plus ou moins vagues dont il fallait se contenter jusque là.

M. de Rochas s'attacha d'autre part à contrôler les affirmations du sujet en effectuant dans un des laboratoires de l'Ecole Polytechnique une série d'expériences qui furent malheureusement interrompues par ordre supérieur, mais qui lui permirent de reconnaître toutefois qu'il s'agit bien d'un phénomène réel, et non pas seulement d'une impression subjective; ces recherches lui permirent d'ailleurs de tirer des conclusions particulièrement intéressantes, et nous les résumons ici.

L'effluve est un phénomène réel, qui est perçu par la voie de la rétine. Il présente certains caractères généraux et coexistants, comme la forme flamboyante et la localisation aux extrémités des corps de forme allongée.

La longueur, l'intensité, et la coloration de la flamme sont au contraire des éléments variables suivant les sujets, et dépendant en même temps de l'état d'hypnose dans lequel ceux-ci sont plongés. La suggestion elle-même peut aussi altérer dans une certaine mesure la description de l'effluve.

L'aimantation détermine la production des effluves aux deux extrémités d'une pièce de fer formant barreau, droit ou recourbé en fer à cheval; la coloration de chacun des pôles dépend du sens de propagation du courant. elle est la même que celle du pôle aimantant placé au contact.

L'effluve paraît persister aussi longtemps que l'aimantation, il se dissipe immédiatement avec le fer doux, tandis qu'il est permanent avec l'acier.

L'observation montre que les effluves se comportent sous l'action des courants d'air, comme des flammes gazeuses agitées par le vent, et il faut en conclure que les molécules gazeuses de l'atmosphère sont affectées dans une certaine mesure par le courant odique qui les traverse, ce qui explique sans doute qu'elles puissent contribuer dans certains cas à les manifester par des lueurs perceptibles à tous les yeux.

Expériences récentes

Ainsi qu'on vient de le voir par les citations précédentes, les divers savants qui ont abordé l'étude du fluide odique ont été tous conduits à admettre l'existence objective d'un rayonnement spécial aux organismes vivants ; mais ils ont dû reconnaître en même temps qu'il est perceptible seulement pour certaines personnes douées d'une sensibilité particulière à l'état normal, ou de préférence amenées à l'état d'hypnose ; et, si l'accord des observateurs donne effectivement une certaine valeur à leurs conclusions communes, on ne saurait oublier cependant que cette conclusion repose exclusivement sur des témoignages qu'il est toujours possible de suspecter, il reste donc nécessaire de pouvoir les corroborer par une observation expérimentale échappant à toute contestation.

Les déplacements d'objets extérieurs fourniraient sans doute la preuve cherchée, et nous avons vu effectivement que Reichenbach a pu réussir à mettre en mouvement des objets tenus entre les doigts de certains sujets ; toutefois, comme il s'agit toujours de déplacements obtenus par le contact des mains, on peut

craindre encore que les mouvements imperceptibles des doigts du sujet n'aient suffi à provoquer l'action mécanique ainsi constatée, et il convient de rechercher s'il n'est pas possible d'obtenir l'action à distance, qui apporterait l'argument décisif.

Divers expérimentateurs se sont préoccupés de cette question, et spécialement M. le D^r H. Baraduc qui, en reprenant le magnétomètre de l'abbé Fortin, a même organisé, sous le nom de biomètre, un appareil permettant, d'après lui, de manifester ce rayonnement vital, et même d'en mesurer l'intensité, variable suivant les individus.

L'organe essentiel du biomètre est constitué à cet effet par une aiguille horizontale en cuivre recuit, soutenue en son milieu et sans torsion par un fil de cocon très fin, qui lui permet d'osciller librement lorsqu'elle est soumise à l'action d'une force extérieure, si petite qu'elle soit ; le tout est enfermé d'ailleurs dans un cylindre en verre de façon à écarter toute influence mécanique provenant par exemple de l'agitation de l'air.

On procède à une expérience en approchant à faible distance des parois du cylindre en verre, mais sans contact, l'extrémité des doigts de la main ouverte, celle-ci étant dirigée normalement à l'aiguille vers l'une de ses pointes ; on maintient pendant quelques minutes la main dans cette position, et on constate alors que l'aiguille prend un certain mouvement de déplacement qui rapproche ou éloigne la pointe visée.

Ce déplacement de l'aiguille, dans lequel M. Baraduc voit la manifestation de l'activité du rayonnement vital, s'observe en effet dans toutes les expériences, et il prend en outre un sens et une intensité variables avec le sujet : on peut dire en un mot qu'il varie avec son

état de santé, ses dispositions physiques et surtout morales.

Si, en outre, on opère, comme le fait M. Baraduc, en présentant simultanément les deux mains devant deux appareils distincts, on remarque encore le plus souvent que les deux déviations ainsi observées prennent des valeurs différentes et même parfois de signes contraires, la main droite produisant par exemple une attraction, tandis que la main gauche provoque une répulsion, ou inversement.

Des observations analogues ont été recueillies par d'autres expérimentateurs, notamment MM. les D^{rs} Joire et Geoffriault. Ce dernier a modifié l'installation du biomètre de M. Baraduc en ramenant l'appareil à un simple fétu de paille suspendu à l'extrémité d'un fil de cocon non tordu, et il a pu constater que le morceau de paille obéissait à l'action du fluide vital aussi facilement que l'aiguille de cuivre.

Réunissant toutes ces observations, M. Baraduc y voit la manifestation d'une véritable échange de forces qui se produit incessamment entre l'être vivant et le milieu extérieur éthérique, d'une sorte de respiration odique, entretenant la vie du corps astral, comme la respiration gazeuse entretient celle du corps physique.

On trouvera du reste l'exposé de cette théorie si curieuse dans le savant ouvrage publié par lui sur *les Vibrations de la Vitalité Humaine*, (Paris, libr. Baillière, 1903). C'est là sans doute une conception hardie qu'il est toujours possible de discuter ; mais, pour nous en tenir spécialement au rayonnement odique, on ne saurait nier, croyons-nous, que les nombreuses observations invoquées ne paraissent appelées à en établir définitivement l'existence objective.

Il ne faut pas oublier toutefois qu'il reste encore né-

cessaire d'établir que les déviations de l'aiguille biométrique ne peuvent pas trouver d'autre explication ; mais c'est là un point qui malheureusement soulève encore certaines réserves.

On a observé en effet, que, malgré les précautions prises pour assurer l'isolement de l'appareil, l'aiguille peut être influencée par le simple rayonnement calorifique d'un objet un peu chaud placé dans le voisinage ; dès lors on peut se demander si, en approchant les mains, l'observateur n'exerce pas simplement une influence analogue, et indépendante de toute action odique.

On objectera sans doute que la température du corps humain se maintient généralement constante, et que les variations observées dans les déviations de l'aiguille biométrique dépassent de beaucoup celles dont elle est susceptible ; si donc le déplacement de l'aiguille doit être attribué en partie à l'influence du rayonnement calorifique, il ne peut s'agir que d'une fraction absolument insignifiante, et la presque totalité est provoquée réellement par le rayonnement vital.

Cet argument perd toutefois une partie de sa valeur, si on se reporte aux observations faites par le D^r Branly dans les expériences de précision qu'il a effectuées à ce sujet.

On verra en effet, d'après le compte rendu publié par lui dans le Bulletin de l'Institut général psychologique (2^e année n^o 2), qu'il n'a jamais observé des écarts de déviation aussi marqués que ceux qu'obtient M. Baraduc dans sa pratique journalière.

Ce fait peut tenir sans doute au petit nombre des expériences effectuées, au tempérament particulier et peut-être trop pondéré des sujets sur lesquels M. Branly a expérimenté, et probablement aussi à un excès d'iner-

tie de l'appareil employé ; mais il faut bien reconnaître toutefois que, jusqu'à présent, le biomètre n'a pas encore apporté à l'appui de la théorie du fluide odique la preuve absolument décisive que nous attendons.

Cette preuve formelle, on a essayé de la demander à la photographie, et on a effectué dans ce sens de nombreuses tentatives qui n'ont pas été infécondes ; car elles ont apporté tout au moins un contingent de faits nouveaux et intéressants, si elles n'ont pas fourni encore l'argument irréfragable, défiant toutes les objections, qu'il nous sera peut-être jamais donné d'atteindre.

On a pu constater effectivement qu'il suffisait à beaucoup de personnes de placer la main dans l'obscurité à quelque distance d'une plaque sensible, sèche ou humide, pour provoquer sur cette plaque l'inscription de radiations caractéristiques, se distinguant nettement par leur forme arrondie des traits rectilignes à angles vifs qu'on obtiendrait dans les mêmes conditions sous l'influence du courant électrique, par exemple. M. le Docteur Baraduc, qui poursuit ces études avec tout le dévouement et la foi enthousiaste d'un véritable apôtre, a obtenu de son côté des impressions particulièrement curieuses en employant à sec des plaques enveloppées de papier noir posées dans l'obscurité au contact d'un organe important du corps, comme la tête, le cœur, ou même la rate.

Ces images qui sont formées, suivant les cas, de points lumineux, ou de traits plus ou moins fins formant des radiations entrelacées, sont influencées, dit-il, par l'état moral du sujet qui les a fournies, et il estime à ce point de vue qu'elles traduisent ainsi, sous une forme visible, les pensées ou les préoccupations qui l'agitent.

Il y aurait là, comme on voit, une preuve particulièrement saisissante de l'activité du fluide astral, montrant ainsi que les pensées elles-mêmes peuvent être enregistrées dans l'immensité de l'éther, au même titre que les faits apparents, et que, dès lors, elles obéissent sans doute aussi à cette loi de permanence qui gouverne toutes les manifestations de l'univers; mais nous ne saurions oublier que l'authenticité de ces images est encore discutée.

On a d'abord fait observer en effet, contre l'emploi des plaques humides, que les manipulations faites dans le bain révélateur pouvaient suffire à elles seules pour produire des empreintes analogues sur une plaque non impressionnée, et on ne doit retenir uniquement, comme l'a fait du reste le D^r Baraduc, les images obtenues avec les seules plaques sèches.

Cette dernière méthode a toutefois l'inconvénient de donner des insuccès plus fréquents, et elle ne réussit guère qu'avec les sujets particulièrement sensitifs, de sorte qu'elle enregistre l'extériorisation anormale du corps astral, plutôt que le rayonnement régulier du fluide odique, et elle soulève par suite toutes les objections qu'appelle une expérience unique, non renouvelable à volonté.

Il faudrait en un mot, pouvoir disposer d'un réactif spécialement approprié à l'enregistrement de ces radiations obscures, permettant d'obtenir des empreintes régulières dans les conditions de la vie normale, et c'est là une étude préliminaire à laquelle les observateurs devront s'attacher tout d'abord s'ils veulent se mettre en mesure de donner à cette notion du corps astral l'autorité indiscutable que seul peut revendiquer le fait scientifiquement constaté.

Nous ne devons pas omettre toutefois de signaler les

recherches actuellement poursuivies par M. Charpentier, car les résultats qu'elles ont déjà fournis ont éveillé la plus vive impression dans le monde savant, et elles paraissent appelées à apporter une nouvelle vérification expérimentale probablement plus décisive que celles que nous connaissons jusqu'à présent.

En s'aidant en effet d'un simple écran de carton recouvert d'une couche mince de sulfure de calcium, qu'il déplace dans l'obscurité pour l'amener successivement au contact des divers organes du corps humain, M. Charpentier a pu montrer que cet écran prend un éclat nouveau lorsque l'organe étudié entre en action, soit qu'il s'agisse d'un muscle tendu qui développe un effort mécanique, ou même d'un lobe de cerveau affecté par le travail de la pensée. Dans tous les cas, l'illumination ainsi déterminée trouverait son explication dans l'émission des rayons odiques ainsi rattachés aux rayons N déjà étudiés par M. Blondlot, et elle apporterait la confirmation scientifique de cette répercussion nécessaire que les faits de la vie organique et intellectuelle éveillent avec eux dans ce monde invisible que nous soupçonnons derrière le voile de la matière.

Nous devons citer encore les curieuses recherches dont M. le Dr Maxwell a donné le compte-rendu dans son intéressant ouvrage sur *Les Phénomènes Psychiques* (Paris, Baillière 1904), car elles apportent une contribution nouvelle et de haute valeur à l'étude du rayonnement odique : elles ont été effectuées en effet dans des conditions d'observation courante, sans avoir besoin de recourir à l'intervention de sujets hypnotisés ; elles émanent enfin d'un expérimentateur qui s'est fait une loi absolue de ne retenir que les faits défiant toute contestation, et d'écarter par conséquent tous

ceux pour lesquels la suggestion pourrait intervenir, dans une mesure si faible qu'elle soit.

M. le Docteur Maxwell a pu montrer qu'il est possible d'obtenir une certaine perception du fluide odique en opérant à la lumière diffuse avec des observateurs quelconques. Si, dit-il, on interpose devant une fenêtre un objet de nuance sombre qui en cache seulement une partie, comme le dos d'un fauteuil par exemple, et que, sur l'écran obscur ainsi déterminé, on projette ensuite les mains largement étendues. la face palmaire tournée vers la poitrine, en ayant soin de les rapprocher d'abord au contact, puis de les écarter très lentement, on distingue alors une sorte de buée grisâtre qui paraît s'étendre d'une main à l'autre en réunissant les doigts symétriques. Ce rayonnement est perçu par la grande généralité des observateurs, même non prévenus, ce qui écarte déjà toute pensée de suggestion, et, comme il persiste un certain temps, il ne peut pas s'expliquer non plus par une simple impression subjective résultant d'un effet de contraste; aussi M. le D^r Maxwell déclare-t-il que, selon toutes probabilités, il doit être considéré comme un phénomène réel apportant une nouvelle manifestation objective de l'activité du fluide odique.

CHAPITRE X

L'EXTÉRIORISATION DU DOUBLE FLUIDIQUE

L'agrégat éthéré dont nous cherchons à constater l'existence dans l'être humain formerait suivant la théorie, l'intermédiaire nécessaire entre l'âme immatérielle et le corps physique.

Au cours de la vie, il reste retenu à l'intérieur du corps qu'il anime, en s'y répandant dans toutes ses parties : toutefois il se concentre plus spécialement dans le cerveau, ainsi que dans le réseau des nerfs sensitifs ou moteurs dont il entretient l'activité, et il se ramifie pour aller pénétrer dans tous les organes du corps dont il paraît ainsi épouser la forme extérieure, ce qui explique ainsi l'expression de double fluidique sous laquelle il est souvent désigné.

Dans la vie normale, le double se manifeste au dehors par le rayonnement odique dont nous avons parlé plus haut ; mais il peut encore agir extérieurement au corps matériel en provoquant des manifestations plus complexes, intéressant diverses facultés de l'âme.

Il peut en effet, dans certains cas particuliers, s'échapper plus ou moins complètement, *s'extérioriser* en un mot, suivant l'expression aujourd'hui admise, ré-

véler même sa présence par des phénomènes perceptibles à tous les yeux, et l'étude de ces phénomènes prend ainsi un intérêt tout spécial au point de vue de la démonstration de l'existence objective de cet agrégat hypothétique.

Dans la manifestation la plus fréquente, le double fluidique entraîne avec lui la sensibilité du sujet, qui n'éprouve plus aucune impression dans son corps physique, devenu complètement inerte, et cependant, il n'en résulte pas toujours abolition même temporaire de cette faculté, car il peut arriver au contraire que le sujet continue à ressentir toute action exercée en dehors de lui sur l'élément invisible ainsi détaché.

C'est l'extériorisation de la sensibilité, la télésthesie, si bien étudiée par M. A. de Rochas, qui apparaît régulièrement au début de ces phénomènes, si bien qu'il est devenu difficile aujourd'hui de la nier complètement, car elle a pu être constatée du reste par de nombreux expérimentateurs.

Dans une étape suivante, le corps éthéré peut manifester des propriétés tout à fait extraordinaires, d'ordre physique ou mécanique, qui au premier abord paraissent contredire les lois scientifiques les plus certaines.

La plupart des observateurs déclarent en effet avoir constaté des mouvements subits s'opérant sans cause apparente, des formations lumineuses inexplicables, et parfois même des matérialisations d'objets apparaissant tout à coup comme s'ils étaient apportés par une main invisible, ou créés sur place.

On a pu aussi, dans certains cas, observer la formation d'un fantôme reproduisant exactement l'apparence extérieure du corps physique du médium.

Il y a plus encore; car, tout inexplicables qu'ils

soient, ces phénomènes purement matériels ne paraissent pas épuiser l'action astrale, et, si la séparation avec le corps physique est poussée assez loin, on peut observer dans une étape nouvelle, des manifestations d'un ordre supérieur, affectant l'intelligence elle-même, montrant par là qu'elle emprunte, elle aussi, l'intermédiaire de l'agrégat fluidique.

Ainsi que nous l'avons déjà signalé plus haut, on peut obtenir en effet des communications raisonnées, des réponses réfléchies à des questions posées, même purement mentales, absolument comme les donnerait un interlocuteur invisible, doué de la faculté de lire dans la pensée.

Parfois même, cet interlocuteur a semblé se matérialiser dans l'apparition d'un fantôme qui a pu en venir à prendre la consistance d'un être vivant.

On voit tout l'intérêt qui s'attache à démontrer l'authenticité de ces phénomènes étranges ; car lorsqu'elle aura pu être établie de façon bien positive, elle apportera un élément décisif dans la discussion éternelle sur la nature de l'âme humaine, et comme c'est là l'objet même de notre étude, nous avons tenu à résumer ici les observations ainsi faites, sans oublier toutefois les réserves nécessaires qu'elles appellent encore.

Il faut reconnaître tout d'abord que, s'il est déjà difficile d'atteindre la certitude dans l'étude du rayonnement odique qui s'entretient cependant sans interruption, comme la vie elle-même, cette difficulté s'aggrave encore bien davantage, lorsqu'on veut aborder celle du corps astral, puisque, dans les conditions normales, il est à peu près impossible d'obtenir un isolement suffisant.

Nous savons sans doute que le sommeil des êtres vivants s'accompagne toujours de la perte de la conscience

et d'un affaiblissement marqué, sinon de l'annulation totale de la sensibilité du corps physique, et ce phénomène, que les partisans de la notion du corps astral expliquent immédiatement par la séparation momentanée d'une partie de l'élément fluïdique, devrait fournir par suite l'occasion tout indiquée d'en constater l'existence; mais malheureusement, cette séparation reste toujours essentiellement précaire, et, à la moindre excitation extérieure, la sensibilité reparaît avec la conscience, de sorte que nous perdons ainsi toute possibilité de contrôler la doctrine dans l'observation de la vie normale.

Ajoutons encore que l'étude expérimentale peut entraîner des suites fort douloureuses qui ne sont pas toujours sans danger pour la santé du sujet; aussi a-t-on proposé d'opérer sur les animaux pour effectuer les recherches méthodiques nécessaires à l'effet de déterminer les conditions de rattachement du corps astral et du corps physique. Il faudrait alors toutefois recourir au concours de somnambules voyants capables de distinguer le corps astral extériorisé.

Quoi qu'il en soit du reste de l'avenir réservé à cette méthode, les expériences pratiquées jusqu'à présent ont toujours porté sur des êtres humains: elles ont été effectuées sur certains sujets exceptionnels, doués d'un tempérament spécial ayant pour effet d'accroître chez eux l'intensité des effluves odiques, lesquels tendent ainsi à entraîner en dehors du corps matériel une partie plus ou moins importante du double fluïdique.

On peut dire en un mot que ces sujets doivent présenter une sorte d'incontinence astrale s'accroissant d'ailleurs sous l'influence de l'hypnose.

Cette hypothèse de l'écoulement odique nous fournit en effet, une explication immédiate de tous les phéno-

mènes ainsi constatés; le somnambule anesthésié, amené suivant l'expression technique à l'état de rapport, a extériorisé une partie de son fluide, qui s'est confondu avec celui de son magnétiseur, et c'est là qu'il vient puiser les seules impulsions qu'il peut recevoir désormais, le médium spirite, qui transmet des communications inconscientes, a laissé échapper également une partie de son fluide astral qui peut alors manifester une certaine activité intellectuelle à son insu.

Si on veut toutefois appuyer cette explication générale par des observations plus précises, obtenir par exemple la localisation extérieure de la sensibilité, il faut procéder encore à une sélection nouvelle, de façon à retenir seulement des sujets bien entraînés, rigoureusement choisis dans une catégorie exceptionnelle déjà, et le choix à faire devient particulièrement difficile lorsqu'il s'agit de réaliser certains phénomènes plus délicats, comme les apparitions lumineuses, ou les matérialisations, accompagnées surtout de manifestations intellectuelles; car elles peuvent être fournies seulement par certains sujets déterminés auxquels tous les expérimentateurs sont obligés de recourir. On voit immédiatement combien se restreint le champ des observations possibles en même temps que l'autorité des conclusions à en tirer.

Et cependant, on ne saurait légitimement les rejeter, car l'histoire du passé nous en rapporte déjà de nombreux exemples, et l'expérience actuelle vient à son tour leur donner une probabilité nouvelle, en nous montrant que des faits analogues peuvent se réaliser aujourd'hui sans impossibilité.

Pendant ces trente dernières années, des savants éminents, dédaigneux des critiques faciles, se sont at-

tachés à l'étude de cette question aussi ardue qu'elle est attrayante, et, tant en France qu'à l'étranger, ils sont arrivés à établir quelques-uns de ces faits avec une probabilité voisine de la certitude.

Parmi eux, nous devons citer spécialement en France comme les véritables précurseurs, M. le D^r Ch. Richet et M. le Colonel Albert de Rochas qui ont abordé avec un courage et un désintéressement méritoires, ces recherches difficiles dans lesquelles ils ont su toujours conserver le souci de l'exactitude scientifique.

Leurs efforts combinés ont réussi à ébranler le préjugé régnant, et, de leur côté, les médecins aliénistes, poursuivant plus spécialement l'étude de l'hypnotisme, sont venus à leur tour confirmer au moins en principe l'exactitude de leurs observations.

L'hypnotisme a fait aujourd'hui son entrée dans la science officielle, il est représenté en France par trois grandes écoles dirigées chacune par des savants de grande autorité, et, si elles diffèrent encore entre elles sur l'explication à donner des phénomènes mystérieux qu'elles étudient, elles sont d'accord tout au moins pour proclamer la réalité objective de la plupart d'entre eux, et la médecine actuelle n'hésite plus maintenant à considérer le magnétisme comme un moyen thérapeutique de grande efficacité, qu'elle avait eu tort de dédaigner.

Nous estimons dès lors qu'il n'est plus permis de nier *a priori* la réalité de pareils phénomènes, tout en reconnaissant que dans un grand nombre de cas, elle peut encore être contestée au point de vue scientifique; mais, comme il nous est impossible d'entrer ici dans tous les détails qu'exigerait une discussion complète, nous nous bornerons à signaler en principe les princi-

pales observations recueillies dans les divers ordres de phénomènes étudiés, et nous renverrons aux publications spéciales si nombreuses aujourd'hui, le lecteur désireux d'étudier la question plus avant.

Manifestations d'ordre sensitif

Ces phénomènes si curieux nous montrent la sensibilité, comme étant une propriété essentiellement distincte du corps physique, lequel est inerte en soi comme toute la matière ; ils ont été spécialement étudiés par M. A. de Rochas, qui en a formulé les lois dans son intéressant travail sur *l'Extériorisation de la sensibilité*.

« Dès les premières passes, nous dit-il, la sensibilité
« de l'odorat et celle de la peau disparaissent, on peut
« pincer, piquer, et même brûler le sujet, lui mettre
« de l'ammoniaque sous le nez sans qu'il perçoive
« rien, mais il continue d'entendre et de voir.

« Au bout d'un certain temps, variable non seule-
« ment avec le sujet, mais avec la nature des sensibi-
« lités, toutes celles-ci réapparaissent sous une nouvelle
« forme, elles sont spécialisées pour le magnétiseur, et
« les personnes qu'il charge de son fluide, (c'est ce que
« les anciens magnétiseurs appelaient le *rapport*) ; de
« plus, le sens du tact, au lieu de s'exercer comme
« d'ordinaire à la surface de la peau, s'étend en de-
« hors du corps suivant des lois bien déterminées.

« Enfin la mémoire, après avoir peu à peu aban-
« donné les faits récents pour se reporter vers de plus
« anciens, finit par se spécialiser également pour le
« magnétiseur, en ce sens que le sujet oublie tout, fa-

« mille et amis, pour ne connaître au monde que deux
 « personnes, le magnétiseur et lui, et, chose extrême-
 « ment remarquable, le sujet, même arrivé à ce degré
 « d'isolement, a conservé absolument intacts son in-
 « telligence et la mémoire de sa langue, de telle sorte
 « qu'il continue à raisonner et à parler exactement
 « comme s'il était éveillé.

« Au début de l'extériorisation, il se forme autour
 « du corps un brouillard léger, perceptible seulement
 « pour les voyants, qui peu à peu se condense en de-
 « venant plus brillant de manière à prendre en défini-
 « tive l'apparence d'une couche très mince, suivant à
 « 3 ou 4 centimètres en dehors de la peau tous les
 « contours du corps.

« Si le magnétiseur agit sur cette couche d'une fa-
 « çon quelconque, le sujet éprouve la même sensation
 « que si l'action était exercée sur sa peau, mais il ne
 « sent rien ou presque rien, si elle est exercée ailleurs ;
 « il ne sent rien non plus si l'action émane d'une per-
 « sonne qui ne soit pas en rapport avec le magnéti-
 « seur.

« Si la magnétisation est poussée plus loin, il se
 « forme autour du sujet une série de couches équi-
 « distantes, séparées par un intervalle de 6 à 7 centi-
 « mètres, représentant le double de la distance de la
 « première couche jusqu'à la peau, et le sujet ne res-
 « sent les attouchements, piqûres ou brûlures que sur
 « ces couches qui se succèdent parfois jusqu'à 2 ou
 « 3 mètres en se pénétrant et s'entrecroisant sans se
 « modifier, au moins d'une façon appréciable, leur
 « sensibilité diminuant proportionnellement à l'éloi-
 « gnement du corps.

« Au bout d'un temps variable, généralement après
 « la troisième ou quatrième phase de léthargie, les

« couches concentriques présentent deux maxima d'intensité, l'un sur le côté droit du sujet et l'autre sur le côté gauche, et il s'y forme comme deux pôles de sensibilité. »

Si, dans le champ ainsi déterminé, on introduit certains objets matériels, comme, par exemple, un verre d'eau, on constate qu'il se charge de la sensibilité du sujet, et qu'il peut la conserver pendant quelque temps, même s'il est reporté en dehors des couches sensibles.

Le sujet ressent en effet les moindres attouchements pratiqués sur le liquide sensibilisé, il éprouve en lui les mêmes impressions qu'il subirait à l'état normal sous un contact direct : le liquide est devenu sa *mumie*, suivant l'expression des anciens alchimistes aujourd'hui reprise, et il concentre en lui toute la partie sensible de son être.

Cette expérience si curieuse vient en quelque sorte réaliser sous nos yeux la pratique de l'envoûtement, en nous montrant ainsi qu'elle n'est pas une simple création de l'imagination dérégulée des âges passés, et elle doit être retenue dès lors à l'appui de l'enseignement de la doctrine antique.

Observons d'ailleurs qu'elle peut réussir avec des substances autres que l'eau : généralement, toutes celles qui emmagasinent les odeurs, comme les liquides et les corps visqueux, et même dans certains cas le fer et la soie, peuvent servir de mumies. Nous avons du reste rappelé précédemment un passage extrait de l'ouvrage de Deleuze, montrant que, de son côté, cet auteur avait déjà observé le phénomène d'extériorisation de la sensibilité sur des objets étrangers.

Ajoutons encore que cette localisation peut affecter parfois un autre sens que celui du toucher, par exemple

l'ouïe et l'odorat, et M. de Rochas cite effectivement certaines expériences où les observateurs ont pu constater que les sujets entendaient un son à distance, ou respiraient une odeur déterminée, par l'intermédiaire de la mumie ; mais il reconnaît, du reste, que lui personnellement n'a jamais pu vérifier ce fait dans des conditions bien satisfaisantes.

D'une façon générale, il faut ajouter d'ailleurs que ces expériences d'extériorisation sont fort difficiles à réussir, et c'est là du reste la principale objection qu'on peut opposer aux observations faites par M. de Rochas : la suppression de la sensibilité sur le corps physique se constate toujours facilement au début de l'hypnose ; mais sa réapparition en un point donné reste un phénomène exceptionnel, montrant que, dans la plupart des cas, le fantôme odique, s'il existe, manque absolument de consistance.

Il faut observer toutefois que la localisation de la sensibilité sur la mumie présente de grandes analogies avec la situation créée par l'état de rapport au cours de l'hypnose ; alors en effet le sujet perçoit à distance, ainsi que nous le rappelions plus haut, toutes les impressions subies par son magnétiseur, comme il le fait dans le cas de la mumie. Cet état de rapport est aujourd'hui un fait incontesté, comme étant d'observation courante, et il ne semble donc pas qu'on puisse rejeter davantage la localisation extérieure de la sensibilité, par cette raison unique qu'elle est plus difficile à constater.

M. A. de Rochas a pu montrer d'ailleurs que la formation des couches sensibles équidistantes, observées par lui autour du corps physique, pouvait s'expliquer facilement, au point de vue scientifique, en supposant que l'impression sensitive se transmette par l'intermé-

diaire d'un mouvement vibratoire de l'éther, analogue à celui de la lumière.

On retrouve alors immédiatement en effet, par le calcul, les points d'activité maxima et minima, les nœuds et les ventres, puis les interférences qu'on observe toujours lorsque le mouvement vibratoire est entretenu par deux sources distinctes ayant leurs périodes différentes.

Il suffit d'admettre que les projections des effluves concordent avec les deux grands mouvements rythmiques du corps humain, qui sont celui du cœur et celui de la respiration, et, comme la période du premier est environ trois fois plus courte que celle du second, il se produit nécessairement des interférences qui se manifestent par la formation des couches concentriques entourant le corps physique.

Ces couches sont bien également espacées, comme le suppose la théorie qui voit en elles des ventres successifs, tandis que la surface insensible de la peau occupe au contraire l'emplacement d'un nœud inactif à une distance de la couche immédiatement voisine atteignant bien la moitié de l'écartement normal.

Il y a là, comme on voit, une vue théorique particulièrement curieuse, et il serait d'autant plus intéressant de pouvoir la contrôler par l'application des formules mathématiques ; mais nous n'avons malheureusement aucune donnée précise sur la vitesse de propagation de l'effluve, qui représente un élément essentiel dans ce calcul.

Manifestations d'ordre physique

Les manifestations les plus simples de l'extériorisation du double fluidique sont généralement mécaniques,

surtout quand elles se produisent de façon purement spontanée ; elles sont alors constituées le plus souvent par des coups frappés qui se font entendre à l'intérieur des meubles ou des murs, ou autrement par des déplacements d'objets qui se produisent sans aucune cause apparente dans le voisinage et à l'insu du médium.

Depuis que l'attention est appelée sur ces phénomènes étranges, on a reconnu qu'ils sont relativement fréquents, et il est impossible de les nier complètement.

Dans l'intéressant ouvrage dont nous parlions plus haut, M. le D^r Maxwell qui a fait une étude spéciale de ces coups frappés, généralement désignés sous le nom *raps*, déclare de son côté qu'il a pu les constater en pleine lumière et en dehors de tout contact du médium, et il ajoute qu'à ses yeux, ce sont là des faits scientifiquement établis ayant désormais leur place marquée parmi les phénomènes physiques.

On trouve du reste des récits analogues dans les vies des saints, dans l'histoire des mystiques de toutes les religions, dans les pratiques merveilleuses des fakirs Hindous, etc. On sait par exemple que les corps des saints, ravis dans l'extase mystique, présentaient parfois des variations de poids absolument surprenantes, si bien qu'ils ont pu se trouver soulevés de terre et rester quelque temps suspendus dans les airs. C'est le phénomène de lévitation dont l'histoire religieuse offre de nombreux exemples, relatés par M. de Rochas dans un ouvrage des plus intéressants, et que certains médiums ont pu reproduire également.

Dans d'autres cas, le fantôme éthéré, extériorisé du corps physique, a pu se manifester à distance aux yeux du vulgaire en conservant l'aspect du corps physique dont il est détaché ; c'est le phénomène de bilocation

qui apparaît également dans la vie des saints et qui s'est rencontré aussi chez certains médiums.

La réalité de pareils phénomènes a pu être constatée dans une certaine mesure, comme nous le disions plus haut, par l'emploi de tous les moyens de contrôle et des appareils les plus précis que la science met aujourd'hui à la disposition des observateurs. C'est ainsi qu'il a été possible d'enregistrer par exemple les variations de poids ou les transmissions d'efforts par les indications d'une balance ou d'un dynamomètre.

Sous l'influence du médium agissant à distance sans aucun contact, ou par l'intermédiaire d'un fil sans résistance, on a pu reconnaître effectivement que l'aiguille indicatrice de l'appareil prenait un mouvement de déplacement qu'il était tout-à-fait impossible de provoquer autrement; on a pu, d'autre part, obtenir aussi des photographies instantanées montrant l'objet soulevé au cours de son déplacement, et soutenu en l'air sans aucun support apparent.

Les choses se passent en un mot, comme si le bras matériel du médium entraînait avec lui un véritable prolongement fluidique, agissant sur l'objet visé qui se trouve soulevé ou comprimé.

Peut-être est-il même possible d'admettre avec M. de Rochas que le fluide ainsi extériorisé peut imprégner un objet extérieur, comme il le fait dans l'état normal pour chacun des organes du corps physique, et le médium peut alors commander l'objet sensibilisé, comme s'il s'agissait d'un de ses membres.

Il faut reconnaître toutefois que, le plus souvent, ces phénomènes se produisent uniquement dans l'obscurité, ce qui s'explique sans doute en admettant que la lumière dissout le fluide odique et lui enlève toute consistance; mais il n'en est pas moins vrai qu'il y a là

une difficulté de nature à diminuer grandement l'autorité des observations ainsi faites, et qui oblige à multiplier les moyens de contrôle sans espoir d'atteindre jamais peut-être la certitude absolue.

En dehors de ces actions mécaniques, l'extériorisation du fantôme odique peut se révéler encore par des manifestations lumineuses, comme l'apparition de lueurs fugitives, d'éclairs allongés, ou même quelquefois de boules phosphorescentes qui se forment un instant dans le voisinage du médium, et qui du reste sont susceptibles d'impressionner aussi les plaques photographiques.

Dans certains cas particulièrement rares, les lueurs persistent assez longtemps et tendent à se condenser pour donner l'apparence d'un organe du corps humain, comme d'une main ou d'un visage.

Il se produit en même temps sur les spectateurs voisins du médium des attouchements provoqués quelquefois par une main apparente, rattachée pour ainsi dire à un être invisible, mais qui se dérobe et se fond au contact, aussitôt qu'on essaie de la saisir.

On a pu obtenir toutefois en pareil cas des empreintes nettement marquées d'une main ou même d'un visage sur un bain de cire molle par exemple, et on y retrouve alors, jusque dans les détails les plus insignifiants, toute l'apparence d'un être organisé vivant.

Parfois même la matérialisation a pu prendre assez de consistance pour donner un fantôme matériel, sensible au toucher, qui se dissout ensuite subitement, mais qui, pendant la durée entière de son apparition fugitive, a pu manifester toutes les apparences de la vie physique.

Manifestations d'ordre intellectuel

Les phénomènes intellectuels ne forment pas en réalité une classe bien distincte des actions d'ordre purement physique ; mais ils les accompagnent au contraire dans la plupart des cas, ce qui montre bien toute la difficulté de séparer dans l'extériorisation du corps éthéré les éléments distincts dont il paraît se composer.

Pour s'en tenir par exemple aux actions les plus simples, comme les coups frappés, on constate le plus souvent que ces coups paraissent obéir à une intelligence extérieure ; car ils prennent généralement par leur groupement une signification voulue et réfléchie.

L'école spirite y voit une manifestation de l'activité des esprits désincarnés cherchant à communiquer avec les vivants par l'intermédiaire du fluide ainsi emprunté au médium, et, en raison de l'intérêt tout particulier qui s'attache à cette hypothèse, nous l'examinerons plus loin dans un chapitre spécial.

Pour nous en tenir ici à l'exposé des faits, nous dirons que ces communications typtologiques ne sont pas les seules manifestations intellectuelles qu'on puisse obtenir dans ces expériences.

On sait en effet, que certains médiums peuvent donner à l'état de transe des communications verbales ou écrites dont ils ne conservent aucun souvenir à l'état de veille.

Ces communications peuvent porter sur des questions dont ils n'ont aucune connaissance, révéler des faits absolument ignorés, s'exprimer même parfois dans une

langue inconnue du médium ; tout se passe en un mot comme si le médium n'était plus que l'agent inconscient d'une intelligence invisible, qui s'est emparée de son corps éthéré dont elle se sert comme d'un intermédiaire lui permettant d'agir sur les organes du corps matériel ; comme nous le disions précédemment en parlant du spiritisme, elle voit par ses yeux, elle entend par ses oreilles, elle parle par sa bouche, et elle écrit par sa main.

Observons encore, comme nous l'avons signalé déjà, que c'est toujours la même situation relative que nous retrouvons dans les expériences d'hypnose, lorsque le sujet ne connaît plus d'autre volonté que celle de son magnétiseur, et ne perçoit plus d'autres impressions que les siennes.

Il peut même arriver que cette prise de possession du corps du médium ne soit pas faite par une intelligence unique, mais simultanément par plusieurs à la fois, comme si elles s'étaient réparti entre elles le corps fluïdique de façon à pouvoir actionner chacune l'organe correspondant à la partie qui lui est affectée.

On sait en effet, par les travaux de la *Société des Recherches Psychiques* de Londres, que M^{me} Piper, l'un des médiums dont elle a fait l'étude, a pu dans certains cas donner trois communications simultanées portant sur des sujets différents, l'une étant formulée par la bouche, et chacune des deux autres étant écrite par l'une des deux mains, les organes du corps du médium paraissant obéir ainsi à trois impulsions étrangères complètement distinctes.

Il n'est même pas toujours nécessaire que la communication écrite soit tracée par les doigts du médium, car certains observateurs prétendent avoir obtenu l'écriture automatique, en dehors de toute intervention matérielle.

Ajoutons encore à un autre point de vue, que l'agent invisible ainsi révélé paraît jouir de facultés supérieures à celles de l'humanité actuelle : fréquemment en effet, il peut lire dans la pensée, voir à distance, évoquer les faits passés et quelquefois même ouvrir une échappée sur l'avenir, comme si l'intelligence, dégagée des barrières du corps physique, éclairée peut-être en même temps des rayons d'une lumière supérieure, pouvait désormais pénétrer librement dans le monde de l'éther et en interpréter directement les vibrations incessantes.

Elle saurait alors peut-être distinguer les idées pures dans leurs formes imperceptibles pour nos sens grossiers ; mais elle paraît posséder surtout une sorte de vision d'ensemble lui permettant d'embrasser les faits présents, de revivre à nouveau l'histoire du passé, et d'entrevoir peut-être la genèse de l'avenir, comme si elle pouvait réaliser cette contemplation merveilleuse dont nous parlions plus haut.

Vérifications expérimentales

Le simple énoncé des phénomènes étranges dont nous venons de donner un aperçu sommaire, montre immédiatement la haute importance qu'ils présentent pour l'étude de l'âme humaine, et tout l'intérêt qui s'attacherait à en démontrer l'authenticité indéniable.

Quelle que soit l'interprétation à donner au phénomène, ou la conclusion à en tirer, ce serait déjà un élément capital dans la discussion que de pouvoir établir, avec toute la rigueur scientifique, que ces observations si déconcertantes rentrent bien dans la réalité des faits, et qu'elles ne sont pas le résultat d'une simple illusion des expérimentateurs. C'est là malheureuse-

ment un point fort difficile encore, sinon impossible peut-être, à trancher de façon décisive, bien qu'il soulève seulement une simple question de fait ; car il s'agit, ainsi que nous l'avons remarqué déjà, de phénomènes qui ne sont pas toujours perceptibles pour tous, ou qui ne peuvent pas se reproduire à volonté.

Le rayonnement odique est visible seulement pour le sensitif, l'extériorisation de la sensibilité, les communications automatiques sont des phénomènes psychologiques qu'il nous est impossible de suivre dans l'intimité de la conscience du sujet ; quant aux actions mécaniques, elles se produisent trop souvent dans des conditions de contrôle fort insuffisantes, et les vues photographiques qu'on peut obtenir n'échappent pas toujours non plus à la suspicion.

En dernière analyse, l'authenticité de ces phénomènes repose donc sur l'attestation des observateurs, qui presque tous d'ailleurs sont des hommes de haute honorabilité, incapables de tromper, ou des savants éminents, habitués à toutes les rigueurs de l'expérimentation : nous savons bien qu'ils ont pris toutes les précautions qu'il leur a paru possible d'observer pour éviter toute erreur ; mais nous ne pouvons nous défendre de penser, et eux-mêmes parfois n'échappent pas à cette inquiétude, lorsqu'ils repassent en esprit la scène dont ils ont été les témoins, que tel ou tel détail a pu leur échapper qui peut-être aurait modifié leur appréciation.

Il faut reconnaître dès lors que, sans doute, les phénomènes se présentent à nous avec une probabilité croissante, appuyée en effet sur la concordance d'observations de plus en plus fréquentes, répétées dans les conditions les plus diverses ; mais nous ne possédons pas et nous ne posséderons peut-être jamais la certitude

absolue qui fuit toujours devant nous, malgré tous les efforts que nous faisons pour l'atteindre.

Et cependant, il serait d'un si haut intérêt de pouvoir obtenir ce témoignage irréfutable que l'humanité a vainement cherché jusqu'à présent; mais il semble toutefois qu'on ne pourra y parvenir que si on réussit à constituer, par l'intervention des forces invisibles, un objet matériel permanent, qu'il soit absolument impossible de préparer par les moyens ordinaires, car il porterait en lui-même sa force probante et indépendante de toute attestation des témoins de l'expérience.

Une pareille idée paraît sans doute absolument irréalisable au premier abord, montrant bien ainsi toute la difficulté de l'entreprise.

Observons toutefois que les phénomènes de matérialisation d'objets inertes, qui subsistent après leur formation au lieu de se désagréger comme les fantômes, se prêtent mieux que les autres à la vérification expérimentale, et les observateurs pourraient peut-être utilement y recourir; nous croyons donc intéressant à ce point de vue, de leur soumettre l'idée d'une épreuve dont le succès, s'il se réalisait, nous paraîtrait devoir apporter un argument tout à fait décisif.

Nous proposerions à cet effet de faire pénétrer l'un dans l'autre, au cours d'une expérience de dématérialisation, deux anneaux sans soudure détachés dans deux blocs de matières organiques différentes, comme par exemple le bois et l'ivoire.

On annonce bien que Zöllner aurait réussi à obtenir une pénétration analogue, par l'action de la force psychique; mais comme il s'agissait sans doute d'anneaux métalliques fabriqués de main d'homme, on peut redouter toujours la possibilité d'une substitution restée inaperçue des assistants, tandis que pareille

objection perdrait évidemment toute valeur, s'il s'agissait d'un assemblage inconnu de la nature et que l'industrie humaine est impuissante à réaliser.

Tout au plus, pourrait-on prétendre que l'un des anneaux a fait l'objet d'une soudure adroitement dissimulée ; mais il faudrait alors révéler cette soudure, et montrer la possibilité de l'obtenir dans des conditions de perfection aussi satisfaisantes.

CHAPITRE XI

MANIFESTATIONS A GRANDES DISTANCES

LA TÉLÉPATHIE

Nous venons de voir comment le double fluidique peut révéler son action dans le voisinage immédiat du sujet, par la production de certains phénomènes étranges qui n'en présentent pas moins un caractère sensible, puisqu'ils sont perçus par tous les assistants dans des conditions identiques ; nous allons signaler maintenant des faits d'un autre ordre, plus mystérieux encore peut-être, dans lesquels la force psychique paraît susceptible d'agir à une distance quelconque, mais, le plus souvent sans provoquer à l'extérieur aucune manifestation perceptible.

Elle impressionne seulement le cerveau du destinataire qu'elle veut atteindre, et celui-ci, devenant alors à son tour un agent actif dans la production du phénomène, perçoit ou croit percevoir une impression extérieure : le plus souvent, il voit une image qui est celle du sujet ou des objets qui l'entourent, quelquefois il entend le son de sa voix, ou même il croit sentir le contact de ses mains ou de son visage, il subit en un

mot une véritable hallucination sous l'action de l'idée qui est venue le hanter.

Il peut arriver cependant que l'impression ainsi provoquée à distance prenne effectivement un caractère matériel, au point qu'elle puisse être perçue par plusieurs personnes à la fois, ou même par des animaux ; mais ce sont là des cas tout à fait exceptionnels : le plus souvent en effet, le phénomène paraît être purement subjectif, tout en restant provoqué en principe par une action extérieure.

Ces manifestations étranges se confondent ainsi à certains égards avec les véritables hallucinations, qui sont de pures illusions créées par une imagination troublée ; aussi la grande généralité des savants refusait-elle jusqu'à ces dernières années d'en admettre la réalité.

Cette résistance se trouva bien ébranlée toutefois devant l'examen des faits, lorsqu'on se décida à l'opérer sans parti pris, et il fallut bien reconnaître que ces hallucinations présentaient avec les événements qu'elles annonçaient des coïncidences absolument surprenantes qu'il était impossible d'attribuer à la seule action du hasard, et qu'elles devaient donc se rattacher à ces événements eux-mêmes par une relation de cause à effet.

D'autre part, un savant éminent, comme M. Ch. Richet, réussissait à constater la transmission de la pensée, sans intermédiaire tangible, dans les curieuses recherches qu'il effectua en 1884, et d'autres expérimentateurs qui opérèrent après lui, comme MM. Gilbert et Janet en 1885, Melles Wingfield en 1886 etc., obtinrent aussi de leur côté des résultats encore plus probants, montrant ainsi que ces manifestations à distance ne peuvent plus être considérées *a priori* comme impossibles.

Elles sont du reste attestées aujourd'hui par des faits d'observation nombreux et précis, elles constituent maintenant, sous le nom de télépathie, une classe nouvelle de phénomènes inexplicables dont la réalité n'est plus contestée en principe, et la science ne refuse plus d'en faire l'examen.

Ces phénomènes sont certainement appelés à nous apporter de leur côté sur la constitution de l'être humain et l'existence du double éthéré des faits nouveaux, des aperçus de grand intérêt, qui s'ajouteront utilement à ceux que nous avons déjà recueillis précédemment, et, à ce titre, nous devons nécessairement leur consacrer un chapitre spécial dans le présent travail.

Télépathie spontanée

Ramenée à ces termes essentiels, la télépathie spontanée comporte l'observation faite par un sujet percipient d'une impression provoquée en lui par l'action inconsciente d'un agent émetteur, qui est un second sujet, éloigné du premier et souvent à grande distance.

Cette action se traduit par une impression sensible, comme la vision d'une image, l'audition d'un son, la sensation d'un contact supposé, qui éveille chez le percipient l'idée de l'agent auquel il ne songeait pas, elle apparaît le plus souvent au moment où cet agent traverse une crise particulièrement grave mettant son existence en danger, et surtout s'il est à l'article de la mort.

Cette impression, presque toujours fugitive, ne laisse généralement aucune trace matérielle de son pas-

sage, et nous n'aurions dès lors, ainsi que nous le disions tout à l'heure, aucune raison de la distinguer de l'hallucination pure, si nous n'y étions pas obligés par la coïncidence de ces deux faits, l'impression du percipient et le décès de l'agent.

Cette même considération nous oblige d'ailleurs à écarter comme purement subjectives les hallucinations spontanées qui ne correspondent pas dans la vie de l'agent avec un fait de gravité comparable à celui-là, car nous n'avons plus alors aucun moyen de contrôle pour discuter la coïncidence.

Il n'est pas impossible cependant qu'un certain nombre de ces hallucinations, ou même des idées qui surgissent subitement dans notre esprit, ne soient provoquées par une action extérieure, comme paraissent le montrer effectivement les études de télépathie expérimentale.

Quoi qu'il en soit, la coïncidence des faits constitue dans la télépathie spontanée un élément décisif, sans lequel l'observation perd tout intérêt, et il importe avant tout que la réalité puisse en être établie de façon absolument incontestable.

C'est là du reste une tâche particulièrement délicate ; car, si, d'une part, il est bien facile de constater la date exacte du décès de l'agent émetteur qui a été l'un des facteurs du phénomène, il est beaucoup plus difficile par contre de déterminer celle de l'impression éprouvée par le percipient, et surtout de restituer celle-ci exactement dans tous ses détails.

On se trouve amené en effet à discuter le récit qu'il en donne, à rechercher si sa mémoire est bien fidèle, s'il n'altère pas inconsciemment les faits pour les embellir ou les amplifier, à rapprocher entre elles les déclarations qu'il a pu faire avant d'avoir appris le décès

du sujet par une voie normale; il faut, en un mot, s'assurer de la matérialité des faits par tous les moyens de contrôle dont on peut disposer.

On voit par là toute la difficulté d'aboutir à la certitude en pareille matière, et, lors même qu'on pourrait considérer cette certitude comme atteinte dans certains cas déterminés, il reste encore à se demander s'il n'y a pas là le résultat d'une simple coïncidence purement fortuite, dont il ne serait pas légitime de tirer aucune conclusion.

Pour écarter encore cette objection, il faut disposer de nombreuses observations analogues, capables de défier l'examen le plus rigoureux, de façon à pouvoir montrer que les coïncidences constatées ne peuvent pas s'expliquer par la simple action du hasard, mais qu'elles doivent comporter nécessairement une relation de cause à effet.

Cette étude si difficile fut entreprise par la *Société des recherches psychiques* qui se fonda à Londres en 1882.

Elle eut la bonne fortune d'avoir à sa tête trois hommes éminents particulièrement bien doués pour de pareils travaux, son premier président Sigdwick, qui est considéré comme l'un des plus grands génies critiques de l'Angleterre contemporaine, ainsi que ses deux secrétaires honoraires, MM. Gurney et Myers, et grâce à eux, elle réussit à les mener à bonne fin.

Ils s'attachèrent en effet, de concert avec M. Podmore, à recueillir tous les faits d'hallucination dont ils eurent connaissance, en ne négligeant jamais aucune précaution ni aucune démarche, pour en établir l'exactitude et l'authenticité.

Tenant en effet à se faire une conviction raisonnée sur chacun des faits annoncés, ils voulurent entrer en

relations directes avec tous les témoins dont la déclaration pouvait apporter quelque lumière à ce sujet, et ils s'attachèrent à faire autant que possible leur connaissance personnelle, de façon à pouvoir apprécier leurs qualités d'intelligence et de bonne foi.

Nous n'insisterons pas sur toutes les précautions ainsi prises, qui firent de cette vaste enquête poursuivie pendant trois années, de 1883 à 1886, un modèle du genre, on les trouvera relatées d'ailleurs dans le compte rendu publié par MM. Gurney, Myers et Podmore (*Phantasms of living*) et dans le résumé qu'en a donné en français M. Marillier en 1892, *Les Hallucinations Télépathiques*. Disons seulement que, pour recueillir les témoignages, M. Gurney dut écrire pendant ces trois années une soixantaine de lettres par jour et parcourir en voyages des milliers de kilomètres. MM. Myers, Sidgwick et Podmore en firent presque autant de leur côté.

C'est seulement à ce prix du reste que de pareilles recherches peuvent acquérir quelque valeur, et l'on ne saurait trop insister sur la nécessité de n'épargner aucune peine pour rendre les témoignages aussi parfaits que possible.

L'enquête ainsi poursuivie a recueilli un total de 5 705 témoignages, parmi lesquels elle a dégagé 668 cas d'hallucinations qui se seraient produits au cours d'une période de treize années, allant de 1872 à 1885.

78 de ces cas ont révélé une coïncidence frappante entre la date et même l'heure de l'hallucination éprouvée par le percipient et le décès de l'agent, et, lorsqu'il n'y a pas eu simultanéité complète, l'écart ne dépassa pas douze heures, soit que l'hallucination ait eu lieu après ou même avant l'instant précis du décès.

Dans une observation particulière, qui est celle de M. Wheatcroft, mentionnée à la page 133 de l'ouvrage M. Marillier, le rapprochement des deux dates a même conduit à rectifier après examen une erreur qui s'était produite dans l'établissement de l'acte de décès.

Dans les autres cas, la coïncidence est moins parfaite, en ce sens que l'écart dépasse douze heures; quelquefois même il a été impossible de reconnaître l'image de l'agent, ou d'expliquer l'apparition par une coïncidence justifiée, de sorte qu'une partie de ces observations doivent être classées parmi les hallucinations purement subjectives.

Une enquête analogue fut reprise à nouveau à la suite du Congrès international de psychologie expérimentale, tenu à Paris en 1889, et elle révéla de son côté une série de 1300 cas d'hallucinations sur lesquelles 30 au moins durent être reconnues comme véridiques en raison des coïncidences constatées.

L'éminent astronome, Camille Flammarion, qui s'est attaché aussi à l'étude de ces questions mystérieuses, organisa de son côté une enquête analogue en 1899, et il recueillit en France 4280 réponses relatant 1120 faits d'hallucinations, appuyées pour la plupart sur des concordances assez précises, montrant bien par suite que le phénomène n'est pas aussi rare qu'on le croirait au premier abord.

La discussion des chiffres ainsi recueillis permet de rechercher si effectivement les coïncidences constatées dépassent le nombre de celles qui peuvent être dues à la seule action du hasard, et elle doit être abordée à cet effet, en recourant au calcul des probabilités.

Il faut observer toutefois que, dans les conditions trop générales où la question est nécessairement posée, ce calcul ne peut pas donner une réponse unique abso-

lument définitive, car il peut être effectué à des points de vue bien divers.

On peut rechercher par exemple quelle peut être la proportion normale des hallucinations véridiques par rapport à celles qui sont purement subjectives, ou encore quelles peuvent être à chaque instant les chances de décès des parents ou amis dont le percipient est susceptible de reconnaître l'image dans une hallucination télépathique, etc., et chacun de ces points de vue est appelé forcément à donner dans le calcul des résultats qui lui sont spéciaux.

Quel que soit du reste le point de vue adopté, la conclusion à tirer n'en est pas modifiée ; car, dans tous les cas, les coïncidences constatées dépassent de beaucoup celles que le calcul fait prévoir.

Nous trouvons en effet que, par rapport aux hallucinations subjectives, les manifestations télépathiques constatées sont 400 fois plus nombreuses que celles qui paraissent être dues au simple hasard, et la proportion atteint même une valeur de 4 millions, lorsqu'on fait le rapprochement par rapport aux probabilités de décès, en acceptant même l'écart maximum de douze heures dont nous venons de parler.

Le chiffre obtenu devient même absolument fantastique, si on ramène cet écart à une heure seulement en tenant compte que, dans bien des cas, l'apparition s'est manifestée à l'instant exact du décès.

Nous voyons ainsi que l'hypothèse de la vérité de l'hallucination télépathique se présente à nous comme étant 4 millions plus probable que la coïncidence purement fortuite, et cette conclusion prend encore une force nouvelle, si, en outre, on tient compte de toutes les coïncidences de détail, qui sont venues, dans chaque cas particulier, corroborer l'impression produite par

l'apparition elle-même et en faciliter la reconnaissance, si on ajoute enfin les cas d'hallucinations collectives et surtout ceux d'hallucinations réciproques dans lesquelles les deux sujets intéressés, l'agent émetteur et le percipient, ont pu apparaître simultanément l'un à l'autre.

Dans de pareilles conditions, il faut admettre que la théorie de l'action du hasard soulève des difficultés si graves qu'elle doit être nécessairement écartée.

On peut objecter sans doute qu'elle ne présente cependant aucune impossibilité matérielle ; mais on devra aussi reconnaître toutefois qu'en pareil cas, la certitude absolue nous reste toujours interdite puisque nous ne pouvons pas répéter l'expérience à l'infini, comme la théorie le supposerait, et, dès lors, nous devons nous contenter d'une certitude approchée, comme nous le faisons d'ailleurs dans tous les actes de la vie courante.

Nous pouvons dire encore, en reprenant une comparaison souvent invoquée, que, si on jetait au hasard toutes les lettres composant l'Iliade, nul homme raisonnable n'hésiterait à affirmer par avance que l'assemblage ainsi obtenu ne reproduira pas le texte du poème, et cependant c'est là une combinaison tout aussi probable en elle-même que celle qui se réaliserait en fait, tellement il est vrai qu'en arrivant à un degré aussi élevé, la probabilité se confond pour nous avec la certitude.

Caractères de l'hallucination spontanée

Ainsi que nous venons de le dire plus haut, l'hallucination télépathique est provoquée par une action in-

consciente partie de l'agent émetteur, laquelle vient frapper le cerveau du percipient et détermine en lui une impression de nature variable suivant les cas.

Cette action paraît se manifester surtout dans les cas de mort violente et spécialement chez les noyés : il semble en effet que toutes les forces de l'être psychique viennent alors se concentrer dans la pensée d'un être aimé que la victime défaillante appelle à son secours ou qu'elle veut apercevoir encore dans un adieu suprême, et, par un processus mystérieux que nous ne pouvons concevoir, l'image du mourant ainsi matérialisée dans une dernière angoisse, peut aller rejoindre le destinataire et se manifester à lui, s'il est apte à la saisir.

Le sentiment du danger imminent suffit à provoquer parfois cette extériorisation de la force psychique, qui n'est pas toujours accompagnée nécessairement de la mort, et il a été possible de reconnaître ainsi chez les survivants que, le plus souvent, ils n'ont pas retenu la notion précise de la manifestation dont ils ont été les auteurs.

Celle-ci paraît avoir intéressé seulement l'être psychique qui ne l'a pas enregistrée dans la conscience normale. Elle est inscrite seulement dans ce domaine mystérieux de l'inconscient qui paraît seul conserver le souvenir complet des faits oubliés de la vie.

Ajoutons à un autre point de vue que, si, dans certains cas, l'impression violente produite par l'imminence d'un péril mortel, suffit effectivement à déterminer la production à distance d'une action fluidique, elle reste impuissante cependant à y réussir si les facteurs intéressés, l'agent émetteur et le percipient, ne présentent pas, chacun de leur côté, les conditions de tempérament nécessaires pour la production et l'observation du phénomène, et c'est d'ailleurs la seule con-

sidération qui puisse expliquer la grande rareté de ces manifestations exceptionnelles.

L'expérience enseigne du reste que les hallucinations ne sont presque jamais observées qu'une seule fois au cours de la vie, ce qui montre bien qu'elles exigent un concours de circonstances toutes particulières.

En ce qui concerne spécialement le percipient, nous pouvons mentionner en effet divers exemples dans lesquels l'apparition d'un mourant n'a pu être perçue par le parent auquel elle désirait évidemment se manifester, tandis qu'elle a été vue dans son voisinage immédiat par un étranger qui ne connaissait pas le défunt, mais qui jouissait sans doute de la faculté d'être affecté par les manifestations invisibles : nous citerons en particulier le cas de M^{me} Clerk qui est relaté sous le n^o LXXXVII dans la traduction publiée par M. Marillier de l'enquête de la Société des recherches psychiques.

Elle était assise, dit-elle, au mois d'août 1864 sous la véranda de sa maison aux Barbades, sans rien remarquer d'anormal autour d'elle, lorsque la négresse qui soignait son jeune enfant vint tout-à-coup auprès d'elle en exprimant son étonnement de la voir refuser de répondre à un solliciteur qu'elle apercevait debout à ses côtés. D'après la description de ce personnage, elle reconnut qu'il s'agissait de son frère que la négresse ne connaissait pas, et, effectivement, elle apprit quelque temps après qu'à la même date il venait de mourir à une grande distance de là, à Tabago.

Le plus souvent, le tempérament particulier du percipient contribue en même temps à déterminer la modalité de l'hallucination, l'action émanée de l'agent émetteur devant être considérée simplement comme une cause d'excitation générale qui peut même provoquer des manifestations variées, si elle agit à la fois sur plusieurs

personnes sensibles. L'une entendra la voix, l'autre sentira le contact de la main, une troisième verra le fantôme du défunt apparaissant dans son état habituel, revêtu de ses habits ordinaires, ou conservant au contraire l'attitude dernière qu'il a prise dans l'épreuve suprême où il a perdu la vie, ce qui paraît bien indiquer, comme on voit, qu'il s'agit d'un phénomène purement subjectif, sans réalité matérielle.

Il faut observer toutefois que cette règle n'est pas sans présenter certaines exceptions, puisque l'enquête de la Société des recherches psychiques a révélé certains cas où l'hallucination auditive aurait été perçue par des animaux, et on en trouvera du reste un exemple dans la déposition de M. Garling, relatée sous le numéro CXXI, page 322 de l'ouvrage de M. Marillier.

D'une façon générale, les hallucinations visuelles sont les plus fréquentes de toutes, ce qui s'explique en partie du reste parce qu'elles sont les plus faciles à identifier.

Les hallucinations auditives viennent ensuite, et elles dépassent de beaucoup comme fréquence les hallucinations tactiles qui sont au contraire excessivement rares et qui d'ailleurs n'apparaissent presque jamais seules.

En principe, les hallucinations paraissent se manifester plus facilement lorsque l'esprit est dégagé de toute préoccupation, par exemple si le percipient est au lit, sur le point de s'endormir. On connaît toutefois des cas relativement nombreux de manifestations observées à l'état de veille, ou même au cours d'un rêve.

Télépathie expérimentale

Les phénomènes que nous venons de décrire sont essentiellement spontanés : ils sont provoqués par un agent le plus souvent inconscient, et reconnus par un percipient qui ne les attend pas ; nous avons reconnu par suite combien il est difficile d'en établir l'authenticité au point de vue scientifique, et il devient d'autant plus intéressant de rechercher s'il n'est pas possible de les reproduire par voie expérimentale.

D'éminents observateurs dont nous avons cité les noms plus haut, comme MM. Richet, Gilbert et Janet, se sont attachés à cette étude, et ils ont obtenu des résultats montrant nettement la possibilité de réaliser des phénomènes analogues, et d'obtenir notamment la transmission de la pensée à distance, en opérant sur des sujets convenablement doués.

Ils ont effectué, à cet effet, de nombreuses expériences, multipliées à dessein pour s'affranchir des coïncidences purement fortuites : en opérant dans des conditions permettant l'application rigoureuse du calcul de probabilité, comme pour la divination des nombres pensés par exemple, ils ont pu reconnaître que le total des succès constatés dépassait de beaucoup celui que le calcul faisait prévoir.

C'est ainsi que, dans une série de 400 expériences effectuées en juin 1876, M. et M^{lles} Wingfield obtinrent 27 succès complets lorsque le nombre prévu était de deux seulement.

Dans 21 cas, les deux chiffres composant le nombre demandé étaient bien exacts, mais présentés seulement dans un ordre renversé.

Dans 162 autres cas, l'un des deux chiffres seulement était exact, mais occupait bien sa place réelle.

Certains expérimentateurs anglais et américains réussirent également des transmissions d'images dans des conditions d'exactitude absolument surprenantes, ainsi qu'il est relaté dans l'ouvrage de M. Marillier, et M. Camille Flammarion cite aussi de son côté un grand nombre d'observations analogues qu'il a pu recueillir, de sorte que là encore, il paraît impossible d'opposer une dénégation absolue sans autre examen.

La télépathie expérimentale vient ainsi confirmer la réalité de la télépathie spontanée; mais elle en diffère toutefois à certains égards en ce qu'elle provoque des hallucinations d'une autre nature.

Elle agit en effet en éveillant des idées dans l'esprit du percipient sans provoquer une impression visuelle ou auditive, comme le fait la télépathie spontanée, elle peut transmettre toutefois certaines sensations, comme la douleur ou la joie, ou encore la tendance à effectuer certaines actions, comme nous en trouvons des exemples dans les expériences de magnétisme.

Le sujet n'a pas besoin d'être amené à l'état d'hypnose, mais il ne faut pas non plus qu'il soit complètement éveillé; il doit s'attacher au contraire à s'abstraire de toute pensée extérieure, et se mettre en état de réceptivité pour être susceptible de discerner l'action invisible qui vient frapper son cerveau.

La théorie des vibrations

Les observations que nous venons de résumer montrent bien qu'il n'est plus permis de nier désormais

la possibilité de l'action à distance d'un être sur un autre, et nous pouvons dire à ce point de vue que la télépathie a conquis désormais son droit de cité dans la science ; mais nous devons reconnaître toutefois que nous ne possédons pas encore une explication satisfaisante de ces phénomènes mystérieux.

Si nous voulons essayer dès à présent de définir tout au moins le principe fondamental sur lequel une pareille explication devra s'appuyer suivant toute vraisemblance, nous revenons encore à la notion générale de ces vibrations incessantes de l'invisible éther, auxquelles nous avons déjà ramené l'univers matériel et qui nous apparaissent également comme l'intermédiaire nécessaire de la force psychique.

Nous avons pu expliquer précédemment les manifestations produites dans le voisinage du sujet par la simple extériorisation du double fluidique ; mais, lorsqu'il nous faut rendre compte des manifestations de nature si diverses constatées à grandes distances, des cas de transmission d'images ou de pensées, il devient difficile d'admettre que ce soient là encore de simples phénomènes d'extériorisation : il paraît plus probable au contraire que l'agent émetteur a provoqué inconsciemment la formation d'une radiation spéciale, qui s'est transmise aussitôt par l'intermédiaire de l'éther ambiant ou d'un fluide plus subtil encore peut-être.

La vibration ainsi produite s'est-elle répandue dans l'espace en devenant une sphère toujours grandissante jusqu'à ce qu'elle atteigne le destinataire éloigné qui doit la recevoir et l'interpréter, ou bien a-t-elle su se diriger vers lui sans hésitation, comme le ferait une messagère consciente, de façon à pouvoir réserver ainsi toute l'énergie dont elle dispose pour se manifester à lui. Autant de questions auxquelles il nous est impos-

sible de répondre, car nous ne voyons pas dans la nature matérielle aucune force capable comme celle-ci de franchir les distances, de traverser les obstacles ou même de suspendre son action dans le temps sans en éprouver un affaiblissement marqué.

Nous connaissons cependant des analogies certaines qui nous permettent d'expliquer en quelque mesure le mode d'action de ces vibrations hypothétiques. Nous savons en effet qu'une vibration acoustique d'une hauteur donnée met en mouvement le diapason ou la corde sonore qui va donner une note synchrone avec la sienne. De même, l'aiguille aimantée peut agir à distance sur une autre aiguille et lui communiquer des oscillations synchrones avec les siennes, de même aussi, la plaque vibrante du téléphone transmet à une plaque réceptrice, par l'intermédiaire du fluide électrique, tous les mouvements ondulatoires, si complexes cependant qu'elle éprouve.

Nous possédons aujourd'hui du reste un exemple plus frappant encore, dans l'application des vibrations hertziennes à la télégraphie sans fil : nous savons en effet, qu'elles se transmettent sans aucun intermédiaire sensible et qu'elles sont recueillies au poste récepteur, pourvu seulement qu'il puisse fournir, lui aussi, des vibrations synchrones ; autrement elles passeraient inaperçues comme si elles n'existaient pas.

Ainsi que le remarque si judicieusement M. Camille Flammarion, la corde de piano qui se met en mouvement sous l'influence d'une vibration absolument ignorée des cordes voisines, serait certainement considérée par elles comme une hallucinée, si elles jouissaient de la pensée ; il en serait de même pour le poste récepteur des ondulations hertziennes, s'il était disposé au milieu d'autres postes d'un synchronisme différent ;

n'est-il donc pas légitime d'admettre qu'il en est de même pour la transmission des ondulations psychiques, et de reconnaître par suite que, nous non plus, nous ne sommes pas en droit de condamner le percipient dont le cerveau a recueilli des actions qui nous échappent.

Supposons maintenant qu'en présence de ces vibrations, le cerveau humain se comporte comme une sorte d'éponge formée elle-même de la réunion d'innombrables faisceaux de fibres agglomérées de longueurs diverses, capables de vibrer chacune par conséquent dans des conditions qui lui sont spéciales.

La vibration extérieure vient affecter celui des faisceaux qui répond le mieux à son action, et elle provoque ainsi le déplacement d'une fibre dont le mouvement est synchrone avec le sien.

Cette fibre en s'agitant éveille dans le cerveau une sensation particulière qui dépend surtout de la nature du faisceau affecté, et de l'écho qu'elle éveille parmi les fibres voisines, mais qui n'est pas nécessairement identique à la sensation motrice.

Nous pouvons expliquer ainsi la formation de ces impressions multiples qui apparaissent en même temps que le message télépathique, et dont l'insignifiance nous semble parfois contraster si étrangement avec les préoccupations sérieuses que doit éveiller la communication d'un mourant.

C'est là un phénomène essentiellement irrégulier dont-il nous est impossible de prévoir toutes les modalités à l'avance, pas plus que nous ne pouvons le faire pour l'action de la foudre dont les bizarreries sont encore d'ailleurs, ainsi que nous le remarquons plus haut, beaucoup plus déconcertantes que celles de la force psychique.

Observons encore à un autre point de vue que, le plus généralement, la volonté du sujet n'intervient pas directement, c'est au contraire une image émanée de lui qui vient impressionner le cerveau du percipient.

Dans la télépathie spontanée, cette image motrice s'est formée inconsciemment, dans la télépathie expérimentale, elle a été voulue de l'agent émetteur ; mais, dans les deux cas, nous retrouvons cet intermédiaire nécessaire, et nous voyons en même temps comment la transmission peut s'opérer, si nous admettons que les conceptions de l'esprit se traduisent extérieurement par des vibrations éthériques analogues à celles de la lumière ou de l'électricité.

Le cerveau humain devient ainsi un poste à double fin, servant à la fois d'émetteur et de récepteur, comme dans la télégraphie sans fil, et cette analogie est d'autant plus complète qu'il paraît démontré maintenant que le cerveau de l'homme, aussi bien que celui de certains animaux, peut être influencé par les ondes hertziennes, pendant la vie et même après la mort.

On lira avec intérêt les communications faites à ce sujet à l'Académie des Sciences par le D^r Tomasini, et surtout les curieuses expériences effectuées par le D^r Guarini, qui prétend avoir réussi, en s'isolant du sol, à percevoir les ondulations hertziennes, comme aurait pu le faire un poste récepteur.

Si effectivement, la pensée provoque une vibration éthérique, nous voyons comment l'idée peut acquérir une existence objective, ainsi que les grands philosophes de l'antiquité et notamment Platon l'avaient supposé, et comme nous le rappelions dans la première partie de cet ouvrage.

Ajoutons d'ailleurs que certains expérimentateurs, comme le commandant Tegrad, le D^r Rozier, etc., se

prétendent en mesure d'en fournir des preuves matérielles par la photographie, et en effet, ils auraient réussi, disent-ils, à obtenir sur la plaque sensible l'image directe d'un objet pensé par eux.

C'est là toutefois un phénomène dont l'authenticité ne paraît pas encore absolument démontrée ; mais, à s'en tenir seulement aux arguments fournis par la télépathie, les pensées nous apparaissent bien comme étant attachées aux vibrations de l'éther invisible, et susceptibles dès lors de survivre éternellement peut-être, au même titre que tous les faits du monde matériel dont ce fluide mystérieux recueille également l'image.

Nous concevons ainsi toute l'universalité de la loi de permanence qui conserve les idées elles-mêmes aussi bien que les faits, suivant l'expression de l'Écriture, qui nous enseigne que Dieu voit au fond de nos cœurs et nous jugera sur nos pensées les plus secrètes.

A la différence des vibrations lumineuses et électriques, l'image psychique paraît dans une certaine mesure indépendante du temps et de la distance ; tantôt en effet, l'apparition d'un mourant éloigné se manifeste immédiatement à l'instant du décès, tantôt au contraire elle paraît attendre assez longtemps l'instant favorable, comme si elle pouvait le faire sans se détruire.

Nous savons d'autre part que certains sujets sensitifs ont pu percevoir la vision de faits éloignés et surtout de faits passés, avec la même intensité de vie et la même abondance de détails que s'il s'agissait d'une scène réelle dont ils seraient les témoins.

Nous savons encore que, dans certains cas tout à fait exceptionnels, ils auraient même réussi à entrevoir l'avenir, et on en trouvera divers exemples dans l'ouvrage de M. Camille Flammarion au chapitre consacré

aux rêves prémonitoires à la divination de l'avenir.

Là encore, les observations recueillies sont nombreuses et précises, et il est difficile de les rejeter absolument : on voit ainsi quel argument de haute valeur elles viennent apporter aux théories que nous exposions plus haut, en montrant comment la loi de permanence embrasse à la fois la prévision de l'avenir avec la perception du passé, et assigne en même temps le sens général de l'histoire de l'univers.

CHAPITRE XII

EXAMEN DES HYPOTHÈSES PROPOSÉES

Les phénomènes mystérieux dont nous venons de parler, paraissent bien supposer l'intervention nécessaire d'un élément fluide semi-matériel, capable d'exercer une action physique en dehors du corps humain, et, lorsque l'authenticité de ces faits aura pu être complètement établie, elle apportera un appui probablement décisif à la conception du double éthéré.

Le mystère ne sera pas encore dissipé toutefois ; car il restera toujours à expliquer les manifestations intellectuelles dont ces phénomènes sont accompagnés, et qui contribuent à leur donner un caractère si merveilleux.

Il faut rechercher en effet si l'action intelligente, qui vient animer les organes du médium intrancé, émane réellement d'un être extérieur invisible, ou si, au contraire, elle n'est pas simplement une création inconsciente de la force psychique, s'exerçant ainsi dans le domaine intellectuel, comme elle le fait en même temps dans le monde physique.

C'est là une question agitée depuis longtemps, qui

fait l'objet de discussions continuelles toujours pendantes, et nous n'avons certainement pas l'espoir de la trancher ici ; mais, en nous autorisant des résultats déjà acquis, nous pouvons dire toutefois qu'elle ne peut pas recevoir une solution unique applicable à tous les cas : elle appelle au contraire une explication différente suivant la nature des phénomènes observés ; aussi croyons-nous devoir nous borner à exposer ici les principales théories proposées à cet effet, et nous les rapprocherons seulement des catégories de faits particuliers à qui elles paraissent le mieux s'appliquer.

Dans une première série, qui paraît du reste la plus importante de toutes, la théorie admet que la personnalité du médium s'est simplement dédoublée, ou peut-être plus exactement désagrégée, en ce sens que le moi conscient a perdu son contrôle normal sur une partie de ses facultés psychiques, et celles-ci agissent alors à son insu en évoquant les souvenirs inconscients que chacun de nous porte en soi.

Dans une seconde série, cette première explication devient insuffisante ; car nous voyons apparaître des idées ignorées du médium, mais qui sont au contraire connues de quelqu'un au moins des assistants ; nous sommes amenés à penser dans ce cas qu'il a pu les puiser dans leur cerveau par un mécanisme qui nous échappe, mais que nous voyons réalisé cependant dans les phénomènes de télépathie : c'est alors la transmission inconsciente de la pensée qui, en se combinant avec l'hypothèse de la désagrégation psychique du médium, peut suffire effectivement à donner une explication naturelle de la grande généralité des faits.

On a pu soutenir d'ailleurs que cette explication devait embrasser tous les faits sans exception, de sorte qu'il n'y aurait jamais lieu d'envisager l'hypothèse

d'une intervention supra humaine ; mais il faut reconnaître cependant que, malgré tous les efforts qu'on a pu faire pour la généraliser, il subsiste toujours certains cas irréductibles pour qui elle reste insuffisante, et par suite, en désespoir de cause, nous revenons nécessairement à l'idée d'un être invisible se manifestant physiquement à nous par l'intermédiaire du médium ; nous reprenons ainsi à son tour cette hypothèse de l'intervention d'intelligences extérieures, représentées probablement par les âmes désincarnées des défunts, et peut-être aussi, comme nous le verrons plus loin, par d'autres êtres spirituels dont il nous faut supposer l'existence.

Nous allons essayer dans ce chapitre d'examiner plus spécialement chacune de ces diverses hypothèses, en résumant dans la mesure du possible les arguments qu'elle peut invoquer et les objections qu'elle soulève.

*Hypothèses d'ordre purement naturel basées sur l'idée
de la désagrégation de la personnalité
du médium et de la simple transmission de la pensée*

Le sujet hypnotisé, qui n'a plus de conscience personnelle et ne connaît plus que la volonté de son magnétiseur, a subi certainement une désagrégation de la personnalité qui a eu pour effet d'enlever à son moi conscient le contrôle de ses faits et gestes, et cette explication peut aussi s'appliquer immédiatement au médium intransé qui accomplit de son côté des actes réfléchis dont il n'a cependant nulle conscience.

Dans les deux cas, la personnalité du sujet étudié a perdu l'unité absolue dont nous la croyions douée ; elle

nous apparaît au contraire comme un tout complexe, admirablement assemblé à l'état normal, mais dont les éléments constituants peuvent recouvrer toutefois, dans certains cas exceptionnels, une indépendance relative.

La théorie de la désagrégation psychique est aujourd'hui la plus généralement admise, et M. le D^r Grasset qui l'a développée dans un ouvrage particulièrement apprécié, *Le spiritisme devant la science*, a montré en même temps comment elle nous permet de concevoir, au point de vue physiologique et au moins en principe, la production des actes réfléchis, échappant à l'observation de la conscience.

Il faut distinguer, dit-il, les actes purement automatiques, qui sont la réponse obligée de l'organisme à une excitation extérieure, d'autres actes plus compliqués qui paraissent également automatiques, en ce sens qu'ils sont accomplis en dehors de la conscience, mais qui exigent cependant une véritable réflexion personnelle impliquant l'intervention d'une force psychique inconnue dans le premier cas.

L'action cérébrale qui provoque les actes purement automatiques est celle des réflexes simples qui se mettent d'eux mêmes en mouvement sans que la conscience ait à intervenir, tandis que les actes réfléchis peuvent être déterminés seulement par une action plus complexe émanée des centres supérieurs, voisins immédiats de la conscience.

Nous pouvons supposer ainsi que le moi supérieur et conscient occupe dans le cerveau une région distincte, située au milieu d'un polygone dont les sommets seraient eux-mêmes formés par ces centres supérieurs, correspondant chacun aux divers modes d'action dont la conscience est susceptible.

C'est ainsi que nous trouvons d'un côté les centres

sensuels de réception, comme ceux de l'ouïe, de la vue, de la sensibilité générale, et de l'autre, les centres moteurs de transmission, comme ceux de la parole, de l'écriture, etc.

Ces divers centres se rencontrent dans la substance grise des circonvolutions cérébrales, ils sont reliés à la périphérie par des fibres spéciales, centripètes ou centrifuges, qui apportent aux uns l'impression venue de l'extérieur, ou reportent aux nerfs moteurs l'impulsion émanée des autres.

Ils sont rattachés de même au centre supérieur, au moi conscient qui intervient presque toujours comme intermédiaire nécessaire dans la réaction d'un centre polygonal sur l'autre ; mais d'autre part, ils sont aussi reliés entre eux par des fibres intrapolygonales, grâce auxquelles ils peuvent se mettre directement en communication sans recourir au centre supérieur.

En pareil cas, l'impression produite ne dépasse pas le polygone, et la conscience n'a plus à intervenir ; nous sommes en présence d'une sensation qui n'est pas perçue, nous entrons dans le domaine du subconscient si bien étudié par M. Meyers, et qui se retrouve toujours en chacun de nous, coexistant avec la conscience normale.

Le subconscient a retenu le souvenir de tous les faits oubliés de la mémoire consciente, il possède également certaines facultés d'intellectualité qui au premier abord paraissent le privilège exclusif de la conscience ; mais il ne peut intervenir toutefois que si celle-ci est trop absorbée et perd son contrôle, comme c'est le cas par exemple, dans l'état de distraction ou de sommeil.

Le polygone agit alors de lui-même sans éveiller la conscience ; mais dans l'état normal, son action reste toujours fort limitée, car la conscience reparait immé-

diatement sous l'action d'une impression un peu énergique. Il n'en est pas de même au contraire dans l'état d'hypnose ou de médiumnité, car la conscience paraît alors complètement absente, de sorte qu'au réveil, elle n'a retenu aucun souvenir du passé.

La théorie de M. le Dr Grasset établit, comme on voit, une distinction essentielle entre les actions purement automatiques et celles qui supposent une intervention psychique en dehors de la conscience, et elle en conclut par suite que ces deux modes d'action sont gouvernés dans le cerveau par des centres distincts.

C'est là toutefois une conclusion contestée par certains physiologistes qui estiment au contraire qu'il n'existe pas entre la vie automatique et le psychisme supérieur, de séparation assez nette pour qu'on puisse les rapporter à des organes distincts.

Il faut observer cependant avec M. Grasset que la distinction s'impose bien dans les faits, comme le montre en particulier l'exemple des médiums. M. Grasset ajoute d'ailleurs qu'il existe des aphasiques possédant le langage automatique, et qui cependant sont incapables de proférer le langage conscient.

Cette théorie explique ainsi la désagrégation par la considération du fonctionnement indépendant de certains centres cérébraux ; elle ne fait donc pas intervenir la notion de l'élément fluidique, mais on voit immédiatement que celle-ci s'y adapte sans difficulté, puisqu'il suffit de supposer que les centres considérés sont actionnés par certaines parties correspondantes du double fluidique détachées du noyau central, et cette explication prendra d'autant plus d'intérêt, s'il est reconnu qu'il est impossible effectivement, comme l'admettent certains physiologistes, de distinguer entre eux les centres cérébraux que la théorie fait intervenir

séparément. L'hypothèse du double fluidique nous a permis d'expliquer déjà les phénomènes d'ordre sensitif ou mécanique, comme l'extériorisation de la sensibilité ou de la motricité, il paraît donc d'autant plus indiqué d'y recourir encore pour les phénomènes d'ordre intellectuel.

Nous concevons ainsi la désagrégation comme étant le résultat d'une sorte de coupure du corps éthérique en suite de laquelle certains centres cérébraux se trouvent isolés désormais de la conscience normale.

Il peut arriver d'ailleurs que le fragment ainsi détaché entraîne en même temps l'égo du sujet, solidarisé alors avec lui d'une façon plus ou moins formelle, et les phénomènes prennent immédiatement une allure différente suivant le degré de perfection de cette union précaire.

Si nous partons en effet de la simple hypnose qui ne paraît pas affecter l'égo du sujet, nous pouvons arriver jusqu'au dédoublement complet et permanent de la personnalité en remontant toute la série des manifestations médiumniques, dans lesquelles l'intervention plus ou moins marquée de l'égo conserve toujours un caractère exceptionnel et transitoire.

Il importe d'ailleurs de noter à ce sujet que, dans tous ces phénomènes de désagrégation de l'enveloppe fluidique, la résistance à la suggestion s'affirme d'autant mieux que cette intervention de l'égo est elle-même mieux caractérisée, et ce fait qui témoigne ainsi de l'activité personnelle de la conscience, nous apporte un argument de grande valeur que nous devons retenir à l'appui de l'idée de l'existence dans l'âme humaine d'un élément volontaire et indépendant.

Dans le cas extrême où la séparation s'est opérée en dehors de toute intervention de l'égo, le sujet qui n'est

plus guidé par lui, perd toute initiative personnelle et prend ce caractère de suggestibilité extrême qui apparaît si nettement marqué dans l'hypnose ; le fragment éthérique qui détermine ses actes paraît en effet, dénué de volonté, et il obéit sans aucune résistance à toutes les impulsions qui viennent successivement le diriger. Dans les expériences médiumniques, il réalise immédiatement la manifestation demandée, lorsqu'il s'agit par exemple de frapper un nombre de coups déterminé à l'avance, et, dans les cas de suggestion simple, il arrive à donner au sujet des attitudes, des gestes, des expressions traduisant avec un talent merveilleux que l'art du comédien ne sait pas toujours atteindre, les pensées successives qui lui sont inspirées.

Si nous abordons maintenant le cas opposé, pour lequel la volonté paraît conserver toute sa plénitude, et ne s'anéantit plus comme elle le fait dans l'hypnose, nous pouvons admettre que l'égo du sujet vient animer tour à tour les deux fragments indépendants de son corps mental en formant toujours ainsi un assemblage doué d'une certaine stabilité : c'est le phénomène du dédoublement de la personnalité, dont il existe du reste de nombreux exemples en dehors des manifestations médiumniques.

Le corps physique du sujet est alors habité en quelque sorte par deux êtres différents, qui viennent l'occuper alternativement, en conservant pendant la durée de leur manifestation temporaire l'apparence d'une existence normale, et qui, à l'inverse des hypnotiques, n'ont jamais aucune aptitude particulière à la suggestion.

Les sujets affectés du dédoublement se distinguent cependant des êtres normaux d'une façon non moins décisive, en ce qu'ils ne possèdent jamais le souvenir

continu de leur existence, puisqu'ils sont formés en quelque sorte de la réunion de plusieurs personnalités différentes, dont chacune connaît seulement les actes accomplis pendant la durée de ses manifestations propres, et qu'elle ignore tous les autres.

Dans ses apparitions successives, chacune de ces personnalités distinctes se retrouve toujours identique à elle-même avec le souvenir complet et précis de ses actes antérieurs; par suite, nous sommes amenés à penser que la séparation du corps éthérique qui a provoqué ce déboulement s'opère fatalement d'une façon constante suivant une ligne de rupture invariable, isolant toujours les mêmes éléments, et c'est là en quelque sorte la propriété caractéristique de tous les sujets qui présentent ces phénomènes plus ou moins nettement accentués.

Comme ces altérations de la personnalité ont souvent pour effet d'amener au jour des souvenirs subconscients, spécialement dans les manifestations médiumniques, il y aurait même là un procédé d'investigation particulièrement intéressant, permettant peut-être d'atteindre l'histoire antérieure à la naissance, s'il était prouvé par exemple que le subconscient renferme en lui des connaissances que le sujet n'a jamais pu acquérir au cours de la vie présente.

Jusqu'ici du reste, une pareille démonstration n'a pas pu être fournie encore, bien que certains médiums aient paru posséder effectivement des connaissances subconscientes difficilement explicables.

Il ne faut pas oublier du reste que ces facultés exceptionnelles dont le médium intrausé témoigne parfois, ne peuvent pas s'expliquer seulement par une simple désagrégation de la personnalité, et c'est peut-être là d'ailleurs l'objection la plus grave qu'on peut

opposer à la remarquable théorie de M. le D^r Grasset ; elle ne sait pas en effet montrer comment les centres cérébraux, devenus indépendants de la conscience, peuvent acquérir des perceptions et surtout des facultés d'action à distance qui leur sont refusées à l'état normal : on se trouve donc ramené encore à la conception de l'intermédiaire fluïdique pouvant se détacher en partie du corps physique, et susceptible d'être impressionné alors sur un plan plus subtil que celui de la matière.

Ainsi que le remarque M. le D^r Maxwell en reprenant la théorie du subconscient de Myers, il est bien vrai que l'état médiumnique témoigne d'un affaiblissement marqué du sentiment de l'activité personnelle, consciente et volontaire ; mais on peut estimer peut-être que c'est là simplement la disparition d'une modalité de la conscience, constituant plutôt une intégration qu'une désintégration, car elle nous révèle par contre une conscience générale dont la conscience personnelle ne serait peut-être qu'un élément amoindri qui s'est précisé en se concrétant.

Au moment où l'égo du sujet vient s'unir au groupement éthérique déterminant la personnalité qui va se manifester, il prend en même temps une conscience déterminée exclusivement par les souvenirs retenus dans ce groupement nouveau, et il oublie absolument ceux de l'agrégat qu'il vient de quitter.

Nous arrivons ainsi à concevoir les phénomènes de conscience comme possédant une indépendance relative par rapport à l'égo qui les identifie cependant avec lui-même, parce que à chaque instant, ils sont représentés pour lui par les éléments éthériques dont il peut avoir la perception.

Dans les manifestations intermédiaires entre les deux cas extrêmes précédemment considérés, l'égo du

sujet vient encore accompagner l'agrégat détaché du corps fluïdique, de façon à constituer une personnalité nouvelle; mais l'union résultante conserve un caractère essentiellement transitoire, et reste limitée à la durée des trances médiumniques. La séparation affecte bien les mêmes éléments fluïdiques, lorsque la même personnalité reparait, toujours identique à elle-même dans les trances successives, en conservant le souvenir intégral des trances passées.

Cette explication nous permet de concevoir comment l'esprit guide, spécial à chaque médium, qui se manifeste toujours au début de la transe, peut être considéré comme un simple déboulement de la personnalité de celui-ci, si cet esprit guide n'est en effet qu'un être fictif, comme il y a tout lieu de le penser.

Il faut ajouter d'ailleurs, que cette personnalité nouvelle n'a pas même le caractère de permanence qui se retrouve dans les dédoublements non médiumniques; car il arrive souvent qu'elle se modifie avec le temps, et, du reste, au cours d'une même séance, elle peut s'effacer pour faire place à des personnalités différentes, résultant sans doute, elles aussi, d'une désagrégation spéciale du corps fluïdique.

Ces créations de personnalités nouvelles sont influencées dans une certaine mesure par la collaboration inconsciente des assistants qui, en formant la chaîne avec le médium, paraissent aussi dégager de leur côté des émanations fluïdiques susceptibles de se combiner avec les siennes, et on comprend que l'être fictif ainsi formé puisse donner des manifestations témoignant qu'il a pu recueillir les idées de quelques-uns d'entre eux.

C'est ainsi par exemple qu'il peut répondre à des questions purement mentales ou révéler des faits dont

le médium n'a pas connaissance, et ce phénomène de lecture de la pensée est effectivement celui qui se rencontre le plus souvent dans la plupart des manifestations spirites.

Il semble du reste, d'après l'ensemble des observations recueillies, que cette lecture porte surtout sur les idées considérées en elles-mêmes, comme si elles avaient une existence indépendante, ainsi que nous le remarquons déjà à propos des phénomènes de télépathie : le sujet perçoit en effet l'idée d'un acte sans pouvoir apprécier le plus souvent s'il a déjà été réalisé, s'il est accompli présentement ou même s'il est encore à l'état de projet.

La notion du temps paraît s'effacer devant la vision de l'idée, et cette observation est d'autant plus frappante que, dans les phénomènes d'hypnose, le sujet observe au contraire les indications de temps avec une exactitude des plus minutieuses ; mais peut-être faut-il admettre que ce fait tient à ce que son attention est alors spécialement appelée sur l'idée de temps.

Ajoutons à un autre point de vue que cette considération du rôle prédominant de l'idée dans les expériences médiumniques peut expliquer encore comment l'observation du médium intransé peut porter de préférence sur un fait obscur connu seulement d'un assistant, mais à peu près oublié de lui à l'instant présent. Il est possible, en effet, qu'au moment où celui-ci en a eu connaissance, il ait éprouvé au contraire une impression particulièrement vive dont il ait conservé inconsciemment la trace.

*Hypothèses d'ordre supra naturel,
basées sur l'idée de l'intervention des âmes des défunts
ou d'intelligences invisibles*

Les hypothèses précédentes suffisent probablement à expliquer la très grande généralité des phénomènes médiumniques, qui nous apparaissent ainsi comme obéissant à des règles mal connues sans doute mais bien déterminées cependant, rentrant en un mot dans le cadre nécessaire de toutes les lois naturelles.

Nous observons bien une certaine spontanéité inévitable dans l'étude de la force psychique; mais les manifestations qu'elle provoque, les radiations qu'elle fournit, peuvent s'expliquer par des modes d'action purement naturels dont nous connaissons de nombreuses analogies; et rien ne nous oblige à supposer qu'elle doive émaner d'une source extérieure aux sujets étudiés.

Il faut reconnaître toutefois qu'il n'en est pas toujours de même: dans certains cas exceptionnels sans doute, cette force inconnue sait apporter en effet des renseignements absolument ignorés que la théorie précédente ne peut plus expliquer, quelle que soit l'extension qu'on veuille lui donner, et, devant l'impossibilité de trouver une autre hypothèse d'ordre purement naturel, nous sommes amenés à nous demander si cette force n'émane pas d'intelligences invisibles, et si, en particulier, elle n'est pas une manifestation des âmes des défunts, comme elle le déclare elle-même le plus souvent.

D'après la théorie spirite, les âmes désincarnées ne conservent avec elles dans le monde de l'au-delà que

la partie la plus subtile de l'agrégat éthérique dont nous cherchons à constater l'existence dans la vie présente ; elles empruntent pour se manifester les organes du médium sur lequel elles agissent par l'intermédiaire du fluide odique semi-matériel qu'il extériorise, et elles substituent dans son organisme leur personnalité à la sienne, ce qui leur permet d'agir et de parler comme si elles étaient encore douées de la vie physique.

Ce sont là évidemment des faits du plus haut intérêt qui trancheraient par l'affirmative toutes les discussions touchant la survivance, si l'authenticité en était bien démontrée ; mais il est malheureusement fort difficile d'établir avec certitude l'identité des manifestations ainsi obtenues.

Telle communication dans laquelle le parent survivant retrouve avec un étonnement ému et jusque dans les moindres détails l'écho persistant des habitudes, des préoccupations de l'être aimé qu'il a perdu, prend à ses yeux une valeur décisive qu'elle n'a pas pour les autres spectateurs, et encore doit-il se demander s'il n'est pas lui-même le jouet d'une illusion, et si, inconsciemment le médium n'a pas lu dans sa pensée ces renseignements si bien caractérisés qu'il a été surpris de retrouver dans sa bouche.

Les communications obtenues ne deviennent tout-à-fait probantes que si elles portent sur des points inconnus du médium aussi bien que des personnes présentes et dont la vérification soit en même temps fort difficile, étant admis du reste, qu'on a pris toutes les précautions nécessaires pour éviter des fraudes toujours possibles.

La preuve résultante deviendrait même plus décisive encore si on réussissait, par exemple, à provoquer une communication révélant le contenu d'un pli scellé,

connu seulement de son auteur, qu'il aurait laissé après lui à l'instant de sa mort, en promettant d'essayer plus tard d'en donner connaissance par la voie médiumnique, s'il en trouve la possibilité dans l'au-delà.

Cette expérience a déjà du reste été tentée à deux reprises différentes, par M^{lle} Hanna Wilde décédée en 1884 et par M. Stainton Moses, décédé en 1892, mais jusqu'à présent elle n'a pas encore donné les résultats espérés.

Quoi qu'il en soit, nous pouvons invoquer cependant les expériences effectuées au nom de la Société des recherches psychiques par MM. Hodgson et Hyslop sur un médium particulièrement remarquable, M^{me} Piper, car elles ont donné effectivement des résultats qu'ils considèrent comme probants.

Après quatorze années de persévérantes recherches, ces observateurs éminents n'ont pas hésité à déclarer que certaines communications obtenues par l'intermédiaire de ce médium leur paraissaient émaner réellement des communicants à qui elles étaient attribuées, surtout en ce qui concerne deux cas particuliers, celui de Georges Pelham et celui de M. Hyslop père.

Dans le rapport que M. Hodgson a consacré en particulier aux manifestations de Georges Pelham, il indique en effet que ce dernier a pu fournir des preuves d'identité fort nombreuses et particulièrement remarquables : il a pu reconnaître par exemple et appeler par leurs noms tous les amis qui sont venus consulter le médium, indiquer à chacun d'eux des faits ignorés de lui, reprendre en quelque sorte, au point où elles étaient restées, les dernières conversations qu'il avait tenues avec eux au cours de sa vie terrestre, il a pu faire également quelques traductions du grec, et cependant M^{me} Piper ne connaît même pas les caractères de cette langue.

Ce n'est pas toutefois que, même dans ces communications classées à juste titre parmi les plus claires et les plus décisives, on ne puisse relever de véritables erreurs ou des affirmations discordantes qui paraissent plutôt émaner de la personnalité subconsciente du médium, et on ne saurait nier que ce mélange trop fréquent de vérités et d'erreurs n'enlève souvent aux communications les meilleures une grande partie de l'autorité qu'on voudrait leur attribuer.

La défiance s'aggrave encore quand on s'en tient aux communications les plus fréquentes ; on est obligé de reconnaître, en effet, que le plus souvent elles portent sur des détails insignifiants, elles sont triviales ou grossières ; parfois même elles paraissent inspirées d'une pensée de dérision vaniteuse ou mensongère comme si elles émanaient d'un esprit moqueur qui se réjouirait des déceptions qu'il inflige aux vivants.

Elles ne nous apprennent rien de précis sur le monde de l'au-delà, sur la façon dont la vie peut s'y développer, et on en vient forcément à se demander si cet interlocuteur invisible est bien, comme il le prétend, l'âme d'un défunt, puisqu'il n'a pas pitié de l'ignorance obligée de ses frères, retenus encore prisonniers de la matière, ou si ce n'est pas plutôt cet esprit d'orgueil, de mensonge et d'erreur, toujours inspiré par une pensée hostile à l'humanité, comme le suppose l'Église ; et là encore, nous reconnaissons que l'observation des faits peut apporter peut-être des arguments fort intéressants jusque dans la discussion du dogme religieux.

CONCLUSIONS

Au cours de la longue étape que nous venons de parcourir à la poursuite de ce fantôme insaisissable qu'est l'âme humaine, nous avons rassemblé successivement tous les témoignages capables de nous guider dans cette recherche, en interrogeant tour à tour les traditions du passé, aussi bien que les observations positives et les théories les mieux établies de la science présente, et nous devons maintenant rechercher dans quelle mesure les faits ainsi recueillis peuvent éclairer l'énigme éternelle dont l'humanité poursuit vainement la solution.

Sans doute, il ne nous a jamais été donné, au cours de ces investigations multipliées, d'embrasser l'être humain dans une vision complète, apportant la preuve irréfragable que nous cherchons; mais, à défaut de cette perception formelle que l'humanité est destinée peut-être à ne jamais connaître, il nous a été possible cependant de découvrir, dans tous les ordres de connaissances, des indices multiples dont la concordance peut acquérir par là même une probabilité se rapprochant de mieux en mieux de la certitude, et, dès lors, le rapprochement de ces observations d'origines si di-

verses viendra certainement donner une autorité plus décisive aux conclusions qui peuvent s'en déduire.

Dans l'étude des traditions du passé, nous avons reconnu tout d'abord que l'idée de la survivance avait inspiré l'humanité au début de son histoire : elle est déjà affirmée en effet sur ces monuments informes qu'ont laissés en tous les points de la terre les races primitives dont le souvenir est éteint depuis longtemps ; elle apparaît de même dans les lois et les coutumes des nations antiques, dont la législation subsiste intégralement chez certains peuples contemporains et conserve aussi de nombreux vestiges dans les sociétés modernes ; cette idée a formé encore le fondement commun des traditions religieuses de tous les peuples qui ont été les éducateurs de l'humanité civilisée, comme les Hindous, les Egyptiens, les Chaldéens ou les Gaulois, et on peut dire en un mot qu'elle résume en elle l'enseignement de la sagesse antique.

Dans les temps historiques, elle a été reprise par les religions modernes, et spécialement par le christianisme, qui en a fait un élément nécessaire de l'harmonie universelle de la création, en montrant comment elle apportait à la justice divine la sanction obligée des actes de la vie présente.

Par elle encore, le christianisme a su exalter tous les nobles instincts de l'humanité, inspirer le dévouement et consoler le malheur, montrer en un mot l'éminente dignité du sacrifice et de la souffrance, qui sont le meilleur moyen pour nous d'acquérir dans le monde à venir le bonheur parfait auquel nous aspirons et que la terre nous refuse.

C'est ainsi que la foi en la survivance s'est imposée dans tous les temps à l'être humain qui, malgré le témoignage formel des faits, n'a jamais voulu admettre

l'anéantissement de la mort, et, puisqu'il doit avouer son impuissance à résoudre les données contradictoires de l'énigme insoluble, il préfère encore conserver l'illusion de la vie, dut-il s'en remettre aux seules ressources de son imagination pour se représenter cette existence nouvelle dont la conception s'impose à lui.

Et c'est alors que nous interrogeons la science dans tous ses ordres de manifestations pour reconnaître si vraiment elle ne peut justifier nos rêves, en les contrôlant tout au moins sur les points qui confinent à son domaine, et si, peut-être même, elle ne saurait pas nous apporter quelque témoignage de l'activité de l'âme humaine permettant d'induire son existence et de concevoir sa nature.

L'astronomie a transformé déjà nos conceptions premières lorsqu'elle a dévoilé l'immensité des cieux devant nos yeux éblouis : elle nous a révélé en effet la place insignifiante que notre terre occupe dans l'immense univers parmi cet amas d'astres innombrables qui nourrissent probablement aussi des créatures corporelles intelligentes, elle nous a forcés de reconnaître l'impossibilité de discerner, dans le vide infini de l'espace, le ciel et l'enfer matériels vers lesquels l'humanité dirigeait auparavant les âmes des morts de la vie terrestre, et elle nous a amenés à reporter le théâtre des fins dernières sur un plan immatériel que la nature humaine dans son état actuel ne peut pas percevoir.

En s'aidant d'autre part des découvertes dues aux sciences physiques, elle a pu en même temps éclairer l'histoire de l'univers d'une lumière imprévue ; car elle conçoit aujourd'hui l'ensemble de la création comme un véritable système dynamique, obéissant aux lois que nous connaissons et marchant ainsi par une série de

transformations insensibles vers une fin que nous pouvons assigner à l'avance.

Nous savons que ces transformations ont nécessairement pour effet de détruire les modalités les plus hautes de l'énergie, comme le mouvement, la lumière ou l'électricité, et qu'elles abaissent celle-ci à sa forme la moins évoluée qui est celle de la chaleur, et nous comprenons que les éléments de l'univers tendent ainsi vers une température uniforme qui ne laissera plus place à la vie ni même au mouvement.

L'univers nous apparaît comme une sorte d'énorme mécanisme dont nous voyons seulement les mouvements parasites, mais dont le travail utile nous échappe absolument.

Et, par une extension des plus légitimes, nous en concluons que ces hautes manifestations ne peuvent pas se détruire sans trouver leur contre-partie nécessaire sur un plan semi-matériel qu'il ne nous est pas donné d'aborder, mais qui retient sans doute cette raison dernière que nous soupçonnons sans l'entrevoir.

Nous reconnaissons en même temps que l'univers possède son histoire bien déterminée, et nous comprenons ainsi comment la science peut éclairer la discussion des problèmes de philosophie en apportant un appui sans doute décisif à l'idée d'une création originelle.

Et si, en effet, nous abordons plus spécialement le monde tangible, nous voyons que l'atome matériel n'est probablement pas doué de cette immutabilité absolue que nous lui supposons, et nous trouvons encore un motif de plus pour rejeter les théories fondées sur l'idée de l'éternité de la matière.

Puisque les sciences physiques prennent ainsi une

importance prédominante dans ces études, nous les interrogeons encore à nouveau, et nous rencontrons immédiatement cette loi fondamentale de la permanence qui régit toutes les manifestations de la matière et des forces mécaniques ; nous savons, en effet, qu'il nous est impossible de créer ou détruire le moindre atome matériel, et que nous ne pouvons provoquer aucune manifestation nouvelle de l'énergie sans en faire disparaître en même temps une quantité égale sous une forme différente.

Nous avons reconnu encore que cette loi de permanence ne s'applique pas seulement à la matière et à l'énergie, mais aussi à tous les faits du passé qui deviennent indestructibles, eux aussi, lorsqu'ils sont une fois enregistrés dans les vibrations de l'éther, et nous avons tout lieu de croire qu'elle s'étend même à des phénomènes purement immatériels en apparence, comme la pensée, puisque les idées que nous pouvons agiter paraissent inscrites aussi dans les tressaillements incessants de l'invisible éther : nous reconnaissons en un mot que rien ne peut échapper dans l'univers à l'application obligée de la loi incorruptible qui conserve le souvenir éternel du passé, et, dès lors, nous sommes légitimement fondés à conclure que les forces vivantes, et spécialement les forces conscientes, doivent connaître aussi cette loi universelle de la permanence, car elle n'a pas pu décider de retenir le souvenir de nos actes les plus insignifiants, sans vouloir conserver en même temps l'être qui en est l'auteur.

Et si nous cherchons ensuite à déterminer le mode d'action des forces physiques, dans l'espoir d'en tirer quelque déduction intéressante sur la nature de la force consciente dont nous sommes ainsi amenés à supposer l'existence, nous reconnaissons que, toutes aussi, elles

s'exercent par l'intermédiaire de ce milieu hypothétique que nous nommons l'éther, car c'est à lui que nous reportons les manifestations de l'énergie les plus diverses.

Tel que nous le concevons, il assigne la solidarité de tous les éléments de cet immense univers qu'il remplit en entier, il transmet l'effort quasi incommensurable qui maintient les planètes dans leurs orbites, aussi bien que l'action électrique, calorifique ou lumineuse, la plus délicate ou la plus insignifiante.

Il reproduit avec la même fidélité tous les tressaillements de la vie, et il reste l'agent nécessaire du moindre phénomène.

Il y a plus encore, car aujourd'hui nous croyons le retrouver jusque dans la constitution de la matière ; et, dans ses dimensions infimes, l'atome nous apparaît cependant comme étant une sorte de monde illimité, formé par l'assemblage de molécules éthériques dont la répartition détermine ses propriétés fondamentales.

Pour l'explication du moindre fait matériel, nous devons donc recourir à la conception de cet éther hypothétique dont nous faisons désormais la seule réalité effective, l'esprit caché qui inspire la matière, suivant la parole des anciens : *mens agitat molem*, et par suite, ne sommes-nous pas autorisés à y chercher également l'explication de la vie elle-même, en considérant celle-ci comme attachée à l'action d'un agrégat spécial plus immatériel encore peut-être que l'éther.

Nous voyons maintenant dans les radiations éthériques une propriété nécessaire de la matière inerte ; n'est-il pas légitime de les retrouver également dans le monde organique, et d'en faire une manifestation de l'activité de cet agrégat subtil qui assigne les formes et surveille le développement des êtres vivants.

Chez les êtres inférieurs, cet agrégat se différencie à peine de celui de l'atome matériel ; mais il s'affine peu à peu à mesure que nous nous élevons dans l'échelle de la vie ; il emprunte en même temps des éléments de plus en plus subtils aussitôt que la conscience s'éveille d'une façon plus parfaite, comme c'est le cas chez les animaux supérieurs et surtout chez l'être humain, où elle s'accompagne de l'exercice des plus hautes facultés de l'âme.

Nous revenons ainsi à l'enseignement de la doctrine antique, qui faisait de ces facultés diverses autant d'éléments distincts dans la partie immatérielle de l'être humain, dans cette enveloppe astrale qui constituait le char de l'âme d'après Platon, et aujourd'hui cette conception paraît acquérir, au point de vue scientifique, une autorité toute nouvelle dans les études actuellement poursuivies sur ces phénomènes si étranges, comme l'extériorisation du corps astral, la transmission de la pensée à distance, ainsi que nous l'avons signalé plus haut.

Si, en outre, il est possible d'établir que les expériences médiumniques peuvent apporter réellement des communications d'outre tombe, elles fourniront par là même cette preuve décisive que l'humanité appelle toujours de ses vœux ; mais il est à penser toutefois que cette observation ne prendra jamais la valeur absolument probante à laquelle nous sommes habitués dans l'étude des faits matériels.

Les forces dont nous voulons constater l'existence sont en effet d'un autre ordre que celles qui agissent directement sur la matière, et, comme elles peuvent se manifester seulement par l'intermédiaire de celles-ci, il semble qu'il subsistera toujours un doute inévitable sur la réalité de leur intervention.

Il faut observer d'ailleurs que tous les mouvements

éthériques par lesquels nous expliquons l'action des forces physiques n'ont pas une réalité plus certaine, puisqu'ils échappent aussi à toute observation directe, et, en dehors de leur action sur la matière, ils n'acquiescent jamais par eux-mêmes une énergie assez puissante pour qu'elle puisse intervenir effectivement dans l'équilibre dynamique des systèmes matériels.

L'ignorance à laquelle nous sommes réduits touchant ce monde invisible est certainement une conséquence obligée de l'imperfection de la nature humaine qui nous rend incapables de percevoir des éléments plus subtils que ceux du plan matériel dont nous ne pouvons pas nous détacher, et, puisque la science nous oblige à les supposer, sans pouvoir cependant nous les manifester, ne sommes-nous pas obligés de reconnaître que l'idée de l'existence dans l'être humain d'un élément immatériel indépendant s'impose à nous avec une probabilité d'au moins égale, sinon supérieure à celle de toutes les conceptions théoriques de la science positive ?

Destinées futures

Si effectivement, comme nous venons de le voir, l'âme humaine possède bien son existence indépendante sur un plan autre que celui de la matière, nous ne saurions comprendre qu'elle soit forcément entraînée dans la mort du corps physique, et nous devons admettre qu'elle retourne au contraire dans le monde invisible d'où elle émane, pour y poursuivre ses destinées immortelles.

Ainsi entendue, la foi en la survivance se rattache bien, selon nous, par une conséquence qui nous paraît

nécessaire, à la conception scientifique de la nature de l'âme humaine ; mais, si elle nous apporte ainsi en principe l'affirmation formelle que nous cherchons, elle ne saurait cependant satisfaire encore notre curiosité inquiète, car elle ignore toujours les conditions dans lesquelles se déroule cette vie future qu'elle nous fait seulement entrevoir.

Les communications médiumniques, présentées comme venant d'outre tombe, n'ont jamais apporté aucune lumière sur cette question essentielle, elles ne nous ont ouvert aucun horizon nouveau sur la destinée qui nous attend, et la condition humaine est tellement misérable qu'il nous est impossible même d'en faire l'objet d'une simple théorie spéculative complètement satisfaisante, en renonçant à l'appuyer sur l'observation des faits.

Et, en admettant même la survivance immédiate de la conscience, il faut reconnaître tout d'abord qu'elle subit nécessairement une transformation capitale par le fait de la séparation du corps physique.

Ce changement s'opère déjà d'une façon continue au cours de la vie présente, et, si, d'un instant à l'autre, il paraît insensible, il n'en conserve pas moins son activité incessante, et, dans certains cas, il peut acquérir une importance impossible à prévoir.

Le vieillard qui a traversé la vie en éprouvant tour à tour les faveurs et les adversités de la fortune, doit faire un effort sur lui-même, lorsqu'il évoque ses souvenirs, pour se représenter l'être qu'il était dans ces conditions si diverses ; car les mêmes événements l'impressionnaient d'une façon absolument différente, suivant qu'il était riche ou pauvre, puissant ou misérable, doué d'une santé prospère ou paralysé par la maladie, et qu'en un mot, il pouvait ou non disposer de toutes les

activités que la vie met au service de l'être humain. Il n'a plus les mêmes besoins, les mêmes désirs, les mêmes puissances, et il sent qu'à tous les points de vue son être intime s'est profondément transformé.

De même la mère qui, après de longues années d'absence, retrouve dans ses bras le fils chéri dont elle était séparée, est forcée de reconnaître qu'elle n'a plus devant elle l'enfant dont elle avait conservé le souvenir intact, mais un être nouveau qui a d'autres pensées que les siennes, tellement il est vrai que l'être moral se modifie en nous en même temps que l'être physique.

Si donc la vie elle-même transforme déjà la conscience psychique, combien plus profonde encore doit être la transformation que la mort apporte avec elle, puisqu'elle prive brusquement l'âme désincarnée de tous ses moyens d'action antérieurs, et qu'elle l'entraîne sur un plan nouveau, où presque toutes les préoccupations qui l'avaient agitée jusque-là vont se trouver désormais sans objet.

Les besoins de l'existence matérielle, la recherche de la fortune et du bonheur, les peines et les joies du monde présent, tout ce qui avait été sa vie s'est brusquement évanoui, et il lui est peut-être devenu impossible de faire l'effort nécessaire pour revenir, au moins par la pensée, à sa condition antérieure.

Le papillon ailé qui s'élance avec tant de légèreté à travers les airs, dédaigne la chenille rampante clouée au sol ou la chrysalide ensevelie dans une immobilité voisine de la mort ; car il a oublié sans doute les étapes obscures où s'est élaboré son réveil radieux.

De même, l'état de conscience de l'âme désincarnée est déterminé sans doute aussi par la vie nouvelle où elle vient d'entrer, et, tout ce qu'il nous est permis de concevoir, c'est qu'elle conserve en elle l'avancement

moral qu'elle a pu réaliser au cours de sa vie terrestre.

Elle est douée probablement encore du sentiment du désir et de la souffrance, puisque l'élément astral qu'elle entraîne avec elle possède seul la sensibilité que nous attribuons à tort au corps physique, comme nous l'a montré l'expérience, et c'est peut-être par là qu'elle subit le châtement de l'amour excessif qu'elle a pu accorder aux choses de la vie charnelle ; car elle est désormais impuissante à assouvir les désirs et les besoins qui survivent en elle avec ce corps astral.

Ce supplice est appelé à durer sans doute aussi longtemps que cette enveloppe semi-matérielle, et, quelque vague qu'elle puisse nous paraître encore, cette conception grossière est peut-être la seule qui puisse nous fournir au moins un aperçu approché de ce que doit être la vie en ces lieux de châtement, qui sont le purgatoire ou l'enfer.

Si l'observation scientifique nous fournit bien ce premier aperçu, elle est malheureusement impuissante à aller au delà ; nous voudrions savoir en effet, si l'âme désincarnée peut encore agir utilement pour modifier la condition qui lui est faite, pour hâter le moment où elle sera délivrée de cette enveloppe des désirs inassouvis, de cette tunique de Nessus, qui est le châtement toujours présent tel que l'avait entrevu la légende antique.

Nous voudrions savoir surtout si toutes les âmes peuvent espérer la délivrance, ou si, au contraire, certains pécheurs particulièrement coupables, qui ont laissé étouffer en eux tout germe d'une vie supérieure, ne seront pas condamnés fatalement à l'éternité du malheur.

Et, à l'extrême opposé, dans l'éternité heureuse, nous nous demandons de même si l'âme reste toujours susceptible de monter encore plus haut vers la perfec-

tion divine, en traversant tour à tour ces demeures diverses qui constituent la maison du Père suivant la parole du Christ.

Ce sont là autant de questions auxquelles il nous est impossible de répondre, et, ainsi que nous le disions plus haut, la science ne peut même pas guider notre imagination vers une solution purement théorique, la foi religieuse paraît seule en mesure de nous apporter la réponse désirée.

Nous possédons seulement cette conception d'un état de perfection infinie formant le but inaccessible assigné à nos efforts, vers lequel nous devons tendre éternellement sans espoir de jamais l'atteindre, et, en partant de cette idée qui nous apporte le seul flambeau susceptible d'éclaircir nos rêves, nous pouvons dire peut-être que la perfection ainsi entrevue doit répondre à la constitution intime de l'âme dont elle est la fin dernière, elle doit affecter par conséquent les facultés diverses en qui cette âme se manifeste.

Celle-ci est capable de volonté, d'intelligence et d'amour ; elle veut le bien, elle conçoit le vrai, elle aime le beau. Elle sent, elle poursuit en quelque sorte ces idées primordiales par-delà les manifestations passagères qu'elles revêtent ici-bas, elle éprouve le besoin de s'unir à elles par une communion toujours plus intime qui trouve dans la charité sa manifestation la plus haute ; elle entrevoit ainsi cette notion de la Trinité divine où elle retrouve sa propre image : le Père créateur dont la volonté entretient le monde, le Fils qui est son Verbe et son Intelligence, l'Esprit d'amour et de charité sont bien les fins dernières de ses trois facultés.

C'est là sans doute un principe qui paraît s'imposer sans discussion ; mais nous ne voyons malheureuse-

ment pas comment il peut recevoir son application dans la vie future : nous savons bien que la vie est une évolution perpétuelle, et il nous répugne de supposer que cette évolution doive s'arrêter à ce monde nouveau qui est un plan de l'univers au même titre que le nôtre ; mais, par contre, il nous est impossible de concevoir comment peut s'exercer l'activité de l'être immatériel pour son progrès moral.

Nous vivons dans le monde de la souffrance et de la douleur, obligés de lutter toujours contre le mal triomphant et la nature rebelle ; c'est à ce prix seulement que nous achetons le mérite et le progrès, et nous ne concevons même pas comment il peut en être autrement.

Sans doute, l'univers moral forme une vaste communion des vivants et des morts, de l'Eglise triomphante ou même souffrante et de l'Eglise militante, et nous savons que les défunts du ciel ou même du purgatoire ne peuvent pas oublier complètement les êtres aimés qu'ils ont laissés sur la terre ; nous retrouvons en effet leur action tutélaire dans les bonnes pensées qu'ils leur inspirent ; mais, si cette intervention témoigne bien de l'esprit de charité qui les anime dans le monde de l'au-delà, nous ne concevons pas cependant comment elle s'accompagne de l'effort nécessaire, du dévouement ou du sacrifice, qui seul, à nos yeux, peut leur acquérir un mérite réel, et ce n'est pas sans raison à ce point de vue que le dogme chrétien semble refuser cette activité personnelle aux âmes des défunts, tout au moins dans le purgatoire ; aussi fait-il dépendre exclusivement leur libération anticipée des prières des vivants, qui seules peuvent obtenir en leur faveur l'application des mérites infinis du Sauveur.

Que si maintenant, nous supposons que l'âme im-

parfaitement purifiée doit revenir sur la terre pour y poursuivre dans une incarnation nouvelle son évolution incessante, nous reprenons alors la doctrine formelle de la sagesse antique, qui effectivement s'applique mieux que toute autre à la conception de progrès indéfini dont nous ne pouvons pas nous détacher ; mais nous ne saurions méconnaître toutefois que cette théorie elle-même n'est pas sans soulever aussi des difficultés fort graves.

Elle ne peut évidemment pas s'appuyer sur l'observation des faits, puisque tous nous avons perdu le souvenir d'une existence antérieure ; mais ce n'est pas là encore du reste l'objection la plus décisive, car nous pouvons admettre que la conscience de l'être moral est déterminée par la nature des enveloppes semi-matérielles dont l'égo est entouré, et nous devons en conclure qu'elle subit une transformation complète en prenant une enveloppe nouvelle ; elle ne retient donc du passé que les facultés psychiques plus ou moins développées qu'elle apporte la naissance, avec des souvenirs obscurs, enfouis dans les profondeurs du subconscient, dont elle n'a pas la perception à l'état normal.

Pour appuyer de façon certaine la théorie de la pluralité des existences matérielles, il faudrait pouvoir montrer dans les manifestations du subconscient, la trace indéniable de souvenirs ou de connaissances que la conscience normale n'a pu acquérir au cours de la vie présente.

Cette démonstration n'est pas encore faite de façon satisfaisante, bien que certaines expériences médiumniques et certaines observations d'enfants prodiges puissent apporter un appui sérieux à la théorie ; mais nous estimons toutefois qu'elle se heurte à une objec-

tion plus grave encore, tenant à ce que l'histoire de l'humanité ne paraît aucunement vérifier cette idée d'un progrès moral ininterrompu, qui en forme la base fondamentale.

Nous observons bien que l'humanité réalise des progrès certains dans l'ordre sensitif et intellectuel, mais nous ne voyons pas qu'il en soit de même dans l'ordre moral ; nous ne pensons pas, en un mot, que nos contemporains, mis en face d'une action déshonnête dont ils tireraient profit, soient plus capables de résister à la tentation que ne l'auraient été leurs ancêtres à plusieurs siècles en arrière, et cependant, si nous étions nous-mêmes ces ancêtres revenus sur la terre, ne devrions-nous pas témoigner d'une moralité plus haute que la leur, puisque aussi bien, c'est là le véritable critérium de ce progrès qui, dans la théorie, devient le but unique et la fin dernière de toutes nos existences successives.

Et, poursuivant cette observation peut-être un peu trop pessimiste, on en arrive même à se demander si, pour beaucoup de nos contemporains, l'existence qu'ils mènent sur la terre correspond bien à un progrès moral certain, à la formation d'un Kerdar plus épuré encore, comme dans la conception chaldéenne, et si, trop souvent, elle ne représente pas plutôt un arrêt marqué, sinon même un véritable recul dans cette marche en avant à laquelle ils sont conviés.

Pour échapper à cette difficulté, nous pouvons essayer sans doute de transporter dans les mondes planétaires le théâtre de cette évolution infinie dont l'idée s'impose à nous malgré les démentis que l'observation des faits paraît lui infliger dans la vie présente ; mais, là encore, nous nous heurtons aux mêmes objections que nous venons de rencontrer déjà : si ces humanités lointaines ne connaissent pas le mal, si elles n'ont pas à

lutter contre les penchants mauvais de leur nature imparfaite, nous ne voyons pas comment elles peuvent acquérir aucun mérite, et si, au contraire, comme il est plus probable, les terres du ciel qu'elles habitent sont des vallées de larmes au même titre que la nôtre, il est bien à supposer aussi que l'être intelligent n'y fait pas plus de progrès que chez nous, qu'il est impuissant à épurer sa nature matérielle et les désirs grossiers qu'elle porte en elle. Là non plus, nous ne pouvons pas rencontrer une solution absolument satisfaisante, encore bien que nous restions ici dans le domaine de l'imagination pure, échappant jusqu'à présent au contrôle des faits constatés, et, dès lors, il nous faut bien reconnaître que, dans notre état présent, nous sommes complètement hors d'état de nous faire la moindre idée un peu précise de ce que peuvent être dans l'univers les plans de vie autres que le nôtre.

Mais, si nous sommes condamnés toujours à ignorer la vie future, et si nous devons demander à la foi religieuse de nous révéler un monde que la faible raison humaine ne peut découvrir à elle seule, nous devons par contre, retenir avec d'autant plus d'énergie, au nom de la science, ce principe de la survivance, qui se présente à nous, comme nous venons de le voir, sous la double autorité de la tradition universelle et des déductions tirées de l'observation des faits.

Non omnis moriar, s'écriait le poète romain qui avait reçu l'enseignement de la sagesse antique, et l'un de nos plus éminents savants modernes, Frédéric Myers, qui avait retrouvé la foi en la survivance, dans les études qu'il poursuivait au nom de la Société des recherches psychiques, reprenait à son tour à l'instant suprême de la mort, la même affirmation formelle, basée cette fois sur la conviction scientifique.

C'est la réponse au cri du poète contemporain, qui s'est fait l'écho des supplications de l'humanité entière :

Fais naître un renouveau suprême
Au cœur des morts.

La foi chrétienne l'avait formulée depuis longtemps dans la belle préface de l'Office des défunts ; comme si elle avait pressenti déjà cette loi de permanence qui devait se dégager des découvertes futures de la science positive :

Tuis fidelibus, Domine, vita mutatur, non tollitur.

FIN

TABLE DES MATIÈRES

	Pages
INTRODUCTION	v

PREMIÈRE PARTIE

LA SAGESSE ANTIQUE

CHAP. I. — L'idée de la survivance dans les civilisations antiques	3
CHAP. II. — Traditions et monuments préhistoriques.	15
CHAP. III. — Les peuplades sauvages	29
CHAP. IV. — Les Chinois.	36
CHAP. V. — Les Égyptiens	53
CHAP. VI. — Les Hindous	67
CHAP. VII. — Les Chaldéens	81
CHAP. VIII. — Les Gaulois.	92
CHAP. IX. — Les Juifs.	105
CHAP. X. — Les Grecs	118
CHAP. XI. — Les Romains	136
CHAP. XII. — Le Christianisme	148
CHAP. XIII. — L'immortalité conditionnelle dans les églises protestantes	172
CHAP. XIV. — Le spiritisme et la théosophie	179

DEUXIÈME PARTIE

LA SCIENCE MODERNE

	pages
CHAP. I. — Dédutions tirées des sciences fondamentales	199
CHAP. II. — L'astronomie. La terre dans l'univers	209
CHAP. III. — Les sciences physiques. La permanence de la matière et de l'énergie	224
CHAP. IV. — Les sciences physiques et chimiques. La conception de l'éther dans la constitution de la matière et les manifestations de l'énergie	234
CHAP. V. — Sciences physiques et mécaniques. Le rôle de l'éther dans l'univers	256
CHAP. VI. — Biologie. La matière et la vie	264
CHAP. VII. — Le tourbillon vital.	278
CHAP. VIII. — Les frontières de la science	298
CHAP. IX. — Le fluide odique	309
CHAP. X. — L'extériorisation du double fluidique	329
CHAP. XI. — Manifestations à grandes distances. La télépathie	349
CHAP. XII. — Examen des hypothèses proposées	369
CONCLUSIONS.	385